
BERQUIN
L'AMI
DES ENFANS

BERQUIN.

PARIS — TYPOGRAPHIE DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais

BERQUIN.

L'AMI DES ENFANTS

ET DES ADOLESCENTS,

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Illustré de dessins sur bois

PAR PERRASSIN, J. CABOCHE DEMERVILLE, DEMORAINE,

LITHOGRAPHIES PAR FEROGIO.



PARIS, 1845.

LIBRAIRIE PITTORESQUE DE LA JEUNESSE,

RUE SAINTE ANNE, 57.



NOTICE SUR BERQUIN.



On a peu de renseignements biographiques sur Berquin, et cependant grand nombre de ses contemporains vivent encore. Tout ce qu'on peut apprendre d'eux, c'est qu'on ne pouvait trouver un homme d'un commerce plus agréable, d'une vie plus honnête, d'un caractère plus charmant, d'une modestie plus vraie. Il est bien fâcheux que Berquin, comme nos petits grands hommes modernes, n'ait pas écrit lui-même l'histoire de ses faits et gestes ; nous en saurions un peu plus sur son compte.

Berquin (Armand) naquit à Bordeaux vers l'an 1749. Sa jeunesse fut calme, studieuse ; c'était un enfant docile et charmant, n'ayant d'autre volonté que celle de ses parents ou de ses maîtres, et pas de passion plus vive que celle de l'étude. Il passa dans sa patrie les belles et bonnes années de la jeunesse. Son goût pour les lettres, son désir de s'y distinguer, l'engagèrent à venir à Paris, la vraie patrie des artistes et des poëtes. Il avait vingt et un ans quand il publia ses Idylles. Elles sont presque toutes imitées de Gessner, poëte allemand, de Wielland, de Métastase. Ces traductions libres attirèrent sur lui l'attention publique, et l'engagèrent, ainsi qu'il le dit lui-même, à cultiver les fruits de son propre fonds ; et deux ans plus tard il publia un recueil de romances pleines de sensibilité et de grâce.

En composant des romances, Berquin s'était proposé un but auquel tendent rarement les auteurs de ces sortes de poésies.

La romance, dit-il, telle que je la conçois, entretenant dans les familles une

douce correspondance entre les époux et les pères et les enfants, peut y conserver le goût de l'innocence et de la simplicité, et y ouvrir une ressource assurée aux bonnes mœurs. C'est en partant de cette vue d'utilité sur la romance que j'ai songé à l'étendre un jour sur deux classes trop négligées par nos poëtes. Je veux dire les jeunes filles et les enfants.

On le voit, dès son début Berquin avait deviné sa véritable vocation, celle d'écrire pour la jeunesse; s'il n'avait composé que des romances ou des idylles, il serait sans doute resté fort ignoré; c'est à ses ouvrages d'éducation qu'il doit la célébrité dont il jouit.

Quelque temps après avoir donné son recueil de romances, il publia *l'Ami des Enfants*. Cette publication n'était pas autre chose qu'un journal paraissant périodiquement par petits cahiers tous les mois. Ce livre eut un grand succès, et l'Académie Française lui décerna, en 1784, le prix accordé à l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Ce livre, le plus connu de tous ceux de Berquin, n'est pas sans défauts; il en a un très-grand à nos yeux, celui d'être trop long. C'était un journal, un journal avec des abonnés; et tant qu'il eut pour lui la faveur publique, son unique rédacteur et propriétaire ne songea pas à y mettre un terme. Si Berquin avait voulu faire un livre, il n'est pas douteux qu'il eût été plus difficile sur le choix des sujets et bien moins long dans la manière de les traiter. *L'Ami des Enfants* contient aussi des petits contes d'une naïveté vraiment trop puérile, et deux ou trois drames qui ne sont pas à la portée de l'intelligence des enfants : nous avons dans cette édition supprimé les uns et les autres, convaincu que l'ouvrage ne pourrait que gagner à ces suppressions.

Outre *l'Ami des Enfants*, Berquin publia divers ouvrages ayant pour titres : *Lecture pour les Enfants*, *l'Ami de l'Adolescence*, l'*Introduction familière à la connaissance de la Nature* (traduction libre de l'anglais, de miss Trimmer), *Sandford et Merton*, *le Petit Grandisson*, *Bibliothèque des Villages*, *le Livre de Famille*, les *Historiettes pour les Petits Enfants*, *les Tableaux Anglais*.

Ces divers ouvrages sont écrits avec facilité, le style en est correct et fleuri, la morale douce et facile; plusieurs ne sont que des traductions ou des imitations; dans tous Berquin a su répandre les sentiments candides et honnêtes dont son âme était remplie.

On a donné à Berquin le nom de son ouvrage principal; on l'appelle communément *l'Ami des Enfants*. Titre charmant et doux qu'il méritait bien; car il aimait ses enfants avec passion; il se plaisait dans leur compagnie, il y passait des heures, des journées entières; il partageait leurs jeux, leur racontait avec une grâce et une bonhomie charmantes des historiettes où la morale et la vertu trouvaient toujours leur place.

Berquin était lié d'amitié avec les littérateurs les plus distingués de France et d'Angleterre, où il passa plusieurs années de sa vie. Sur la fin de ses jours, il était l'un des rédacteurs les plus assidus du *Moniteur*. On est étonné de voir cet homme simple et bon se livrer à la politique, mais on sait combien la politique du *Moniteur* est innocente.

Une grande distinction allait le récompenser peut-être de tous ses travaux quand la mort vint le frapper. Il fut en 1791 l'un des candidats proposés pour être l'instituteur du jeune dauphin, qui fut depuis l'infortuné Louis XVII; mais il mourut à Paris, vers la fin de cette même année, le 21 décembre, laissant des regrets à tous ceux qui l'avaient connu, et une mémoire vénérée.

Dieu l'a sans doute rappelé à lui pour le récompenser de ses vertus et lui épargner la douleur de voir les infortunes de son royal élève et les scènes horribles de la révolution qui grondait déjà. Son caractère, ses affections, tout en lui le rattachait à l'ordre, à la paix, à la tranquillité, aux idées anciennes, et eût-il bien compris les bienfaits probables du nouveau régime, il se serait épouvanté des moyens violents qui étaient nécessaires pour détruire des abus si profondément enracinés. Il ne déguisait pas l'effroi que lui inspiraient les idées nouvelles; il eût été assurément une des premières victimes de la révolution. Il eut le bonheur de mourir à propos.

J. C. D.





LE PETIT FRÈRE.



Fanchette s'était un jour levée de grand matin pour aller cueillir des fleurs, et en porter un bouquet à sa mère dans son lit; comme elle se disposait à descendre, son père entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, et lui dit : Bonjour, ma chère Fanchette; viens vite avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

— Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

— Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

— Un petit frère ? ah ! où est-il ? Voyons ! menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère était couchée. Il y avait à côté du lit une femme étrangère que Fanchette n'avait pas encore vue dans la maison, et qui enveloppait le nouveau-né dans ses langes.

Ce furent alors mille et mille questions de la part de la petite fille. Son père y répondit de son mieux; et il croyait avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : Mon papa, qui est cette vieille femme? comme elle ballotte mon petit frère! ne craignez-vous pas qu'elle ne lui fasse mal?

— Oh! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

— Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu?

MADAME DE GENSAC, *entr'ouvrant le rideau de son lit.* Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien aise de le voir?

— Oh! fort aise, maman. C'est un très-joli petit camarade que vous me donnez. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi?

— Cela n'est pas possible, il ne peut pas se tenir sur ses pieds Vois-tu comme ils sont faibles?

— Ah! mon Dieu! les petits pieds! Je vois que nous ne pourrons pas courir de longtemps ensemble.

— Patience! Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher; et ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

— Est-il vrai? O mon pauvre petit! il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc? il ne veut pas la prendre; il tient ses petites mains fermées.

— Il ne sait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois

— A la bonne heure. Je te donnerai tous mes joujous. Eh bien! cela te fait-il plaisir? réponds-moi donc. Il me semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, Fanchette. Est-ce que tu ne veux pas parler?

— Il ne parlera que dans deux ans. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

— Ah! mon papa! voilà son visage tout bouleversé; il pleure; apparemment qu'il a faim. Doucement, monsieur, je vais vous chercher quelques friandises.

— Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents; comment pourrait-il manger?

— Il ne peut pas manger! De quoi vivra-t-il donc? Est-ce qu'il va mourir?

MADAME DE GENSAC. Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frère. Il est encore bien faible; mais dans quelques mois, tu verras, il se roulera à terre comme un petit agneau.

— Qu'il me tarde de le voir comme cela! Mais voyez donc, mon papa, la mignonne tête. Je n'ose pas y toucher.

— Tu peux y toucher, mais bien doucement.

— Oh! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle! c'est comme du coton.

— La tête de tous les petits enfants est comme celle de ton frère.

— S'il venait à tomber, il se la romprait en mille pièces.

MADAME DE GENSAC. Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC. Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans tu étais aussi petite?

— Moi, j'ai été comme cela? Vous vous moquez, mon papa.

— Non, non; rien de plus vrai.

— Je ne m'en souviens pas, pourtant.

— Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai fait tapisser cette chambre?

— Elle a toujours été comme elle est.

— Point du tout; je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étais aussi petite que ton frère.

— Eh bien! je ne m'en suis pas aperçue.

— Les petits enfants ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frère sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom? Tu verras s'il se le rappelle.

— J'ai donc pris du lait de maman?

— Sans doute. Si tu savais toutes les peines qu'elle s'est données pour toi! tu étais si faible que tu ne pouvais rien prendre; nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mère disait: Ma pauvre enfant, si elle allait tomber en faiblesse! Et elle a eu une peine infinie à te faire sucer quelques gouttes de lait.

— Ah! ma chère maman, c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir?

— Oui, ma fille. Après que ta mère eut réussi à te faire prendre de toi-même la première nourriture, tu devins grasse et réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours et à toutes les heures du jour les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mère s'était endormie de fatigue, tu troublais son sommeil par tes cris. Il fallait qu'elle se levât pour courir à ton berceau et te présenter son sein.

— J'ai donc eu la tête aussi faible que celle de mon frère?

— Aussi faible, ma fille.

— Moi qui l'ai si dure à présent! Mon Dieu, j'aurais dû me la casser mille fois.

— Nous avons eu pour toi tant d'attentions! Ta mère a renoncé pour un temps à tous les plaisirs; elle a négligé toutes ses sociétés, pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle était obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle était toujours dans les transes. Ma chère Gothon, disait-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant. Et elle lui faisait continuellement des cadeaux pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

— Ah! ma bonne maman! Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne savais pas courir? je cours si bien à présent! Voyez, en trois pas je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris?

— Ta mère et moi, nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que, si tu venais à tomber, tu ne te fisses pas de mal; nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas; nous allions tous les jours dans le jardin sur la pièce de gazon, et là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, et nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faisais nous tournait le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

— Je n'aurais jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler?

— C'est nous encore. Je te prenais sur mes genoux, et je te répétais les mots de papa et de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer. Tous les mots que tu sais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

— Oh! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportait au dessert une assiette pleine de raisins secs, et de petits carrés où il y avait des lettres moulées. Lorsque j'avais bien réussi à les nommer, vous me donniez quelques grains de raisin.

— Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi, si nous t'avions abandonnée à toi même, que serais-tu devenue?

— Il y a bien longtemps que je serais morte. Oh! le bon papa, la bonne maman que vous êtes!

— Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman!

— Je ne le serai plus de ma vie; je ne savais pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

— Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, et dis en toi-même: Et moi aussi, j'ai donné autant de peine à mes parents.

Cet entretien fit une vive impression sur Fanchette; et lorsqu'elle voyait toute la tendresse que sa mère montrait à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitaient sur sa santé, toute la patience qu'il lui fallait pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle était affligée lorsqu'elle entendait ses cris, avec quel empressement son père la soulageait d'une partie des soins, comme l'un et l'autre se fatiguaient pour apprendre à l'enfant à marcher et à parler, elle se disait dans son cœur: Mes chers parents ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirèrent tant de tendresse et de reconnaissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avait faite de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

Ah! si l'hiver pouvait durer toujours! disait le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige. M. Gombault, son père, l'entendit, et lui dit: Mon fils, tu me ferais plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps survint.

Fleuri se promenait avec son père le long d'une plate-bande, où fleurissaient des jacinthes, des auricules et des narcisses. Il était transporté de joie en respirant leur parfum et en admirant leur fraîcheur et leur éclat.

— Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gombault: elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée.

— Ah! répondit Fleuri, si c'était toujours le printemps!

— Voudrais-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener, avec ses parents et quelques compagnons de son âge, dans un village voisin. Ils trouvaient sur la route tantôt des blés

verdoyants qu'un vent léger faisait rouler en ondes comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyaient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leurs mères. Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison, et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

— N'est-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs?

— Oh ! répondit-il, je voudrais qu'il durât toute l'année! Et, à la prière de son père, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.



Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisait pas tout à fait si chaud que dans l'été; l'air était doux et le ciel serein ; les ceps de vigne étaient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandaient une odeur délicieuse; les branches des arbres courbaient sous le poids des plus beaux fruits. Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimait rien tant que les raisins, les melons et les figues. Il avait encore le plaisir de les cueillir lui-même.

— Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer: l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeler l'automne.

— Ah! répondit Fleuri, je voudrais bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

— En serais-tu bien content, Fleuri?

— Oh ! très-content, mon papa ; je vous en réponds.

— Mais, repartit son père en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lit tout haut.

FLEURI *lit*: « Ah ! si l'hiver pouvait durer toujours ! »

M. GOMBAULT. Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

FLEURI *lit* : « Si c'était toujours le printemps ! »

M. GOMBAULT. Et sur ce feuillet-ci, que trouverons-nous?

FLEURI *lit*: « Je voudrais que l'été durât toute l'année ! »

M. GOMBAULT. Reconnais-tu la main qui a écrit tout cela?

— C'est la mienne.

— Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même?

FLEURI. « Que l'hiver s'arrêtât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.»

M. GOMBAULT. Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitais que ce fût toujours l'hiver; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps; dans l'été, que ce fût toujours l'été; et tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela?

— Que toutes les saisons de l'année sont bonnes?

— Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs; et Dieu s'en-

tend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avait tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurais couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurais jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurais-tu pas été privé par cet arrangement!

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est point en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout serait perdu pour notre bonheur si nos vœux téméraires étaient exaucés.

LA NEIGE.



Après plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps était enfin arrivé. Il soufflait un vent doux qui réchauffait les airs. On voyait la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre : on n'entendait que le chant des oiseaux. La petite Louise était déjà allée à la campagne avec son père. Elle avait entendu les premières chansons des pinsons et des merles, et elle avait cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent du nord violent, qui sifflait dans la forêt, et couvrait les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah! tout, tout était blanchi. Il était tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passants en avaient jusqu'aux genoux. Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paraissaient bien davantage. Comme toute la terre était couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvaient trouver aucun grain, aucun vermisseau pour apaiser leur faim.

Tous les habitants emplumés des forêts se réfugiaient dans les villes et dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linottes, de pinsons et d'alouettes, s'abattaient dans les chemins et dans les cours des maisons, et furetaient des pattes et du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, et elle entra toute affligée dans la chambre de son père. Qu'as-tu donc,

ma fille? lui dit-il. Ah! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux qui chantaient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, et ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain?

— Bien volontiers, lui dit son père. Louise n'en attendit pas davantage. La grange était de l'autre côté du chemin : elle y courut avec sa bonne chercher des poignées de millet et de chènevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltigeaient par troupes autour d'elle, et cherchaient le moindre petit grain. Louise s'occupait à les regarder, et elle en était toute réjouie. Elle alla chercher son père et sa mère pour venir aussi les regarder et se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grains furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur les bords des toits, et ils regardaient Louise d'un air triste, comme s'ils avaient voulu lui dire: N'as-tu rien de plus à nous donner?

Louise comprit leur langage. Elle part aussitôt comme un trait, et court chercher de nouveaux grains. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avait pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portait à la main une cage pleine d'oiseaux, et il la secouait si rudement, que les pauvres petites bêtes allaient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. — Que veux-tu faire de ces oiseaux? demanda-t-elle au petit garçon. — Je n'en sais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre; et si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

— Ton chat? répliqua Louise; ton chat? ah! le méchant enfant!

— Oh! ce ne seraient pas les premiers qu'il aurait croqués tout vifs. Et en balançant sa cage comme une escarpolette, il allait s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, et lui demanda combien il voulait de ses oiseaux. — Je les donnerai tous à un liard la pièce : il y en a dix-huit.

— Eh bien! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon, et courut demander à son père la permission d'acheter ces oiseaux. Son père y consentit avec plaisir; il céda même à sa fille une chambre vide pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appelait le méchant garçon) se retira fort content de son marché; et il alla dire à tous ses camarades qu'il connaissait une petite demoiselle qui achetait les oiseaux.



Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'était l'entrée du marché. Ils se pressaient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, et soulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étaient présentés et les porta dans la chambre où étaient les premiers.

La nuit vint. Il y avait bien longtemps que Louise ne s'était mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse, se disait-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures et de pouvoir les nourir? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs et dans les forêts; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, et elle rêva qu'elle était dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étaient couverts d'oiseaux qui voltigeaient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissaient leurs petits : et Louise souriait dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure, pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la volière et dans la cour; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avait été la veille. Elle savait le compte de l'argent qu'elle avait mis dans sa bourse, et il ne devait plus lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchants petits garçons vont les donner tout vifs à leur chat; et faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse pour compter encore son petit trésor. Mais quel est son étonnement de la trouver si lourde! Elle l'ouvre, et la voit pleine de pièces de monnaie de toute valeur, mêlées et confondues ensemble : il y en avait jusqu'aux cordons. Elle court vite à son père, et lui raconte, avec des transports de surprise et de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son cœur, l'embrassa, et laissa couler ses larmes sur les joues de Louise. Ma chère fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise! Elle courut dans la volière, ayant son tablier plein de chènevis et de millet. Tous les oiseaux voltigeaient autour d'elle, en regardant leur déjeuner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, et offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyait alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissait. C'était un plaisir, un plaisir! jamais ses poupées ni ses joujous ne lui en avaient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chènevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : « Les habitants de l'air volent vers toi, Seigneur, et tu leur » donnes la nourriture; tu étends la main, et tu rassasies de tes bienfaits tout ce qui » respire. » Son père l'avait suivie. Elle se tourne vers lui, et lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu : les habitants de l'air volent vers moi, et lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits?

— Oui, ma fille, lui dit son père; toutes les fois que tu fais du bien à quelques créatures, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secoures aujourd'hui les oiseaux; et tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah! quel bonheur pour l'homme lorsqu'il peut agir comme Dieu!

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, et rassasia tout ce qui avait faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure, et les oiseaux, qui n'avaient pas osé s'écarter de la maison, tournèrent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étaient dans la volière y restaient renfermés. Ils voyaient le soleil, volaient contre la fenêtre, béquetaient les vitrages. C'était en vain; leur prison était trop forte pour eux : Louise n'imaginait pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportait leur provision, son père entra quelques moments après

elle. Elle fut bien aise de voir qu'il voulait être témoin de ses plaisirs. Ma chère Louise, lui dit-il un jour, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet? ils semblent qu'ils désirent quelque chose. N'auraient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seraient bien aises de revoir?

— Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser envoler.

— Je pense que tu ne ferais pas mal, lui répondit son père; tu répandrais la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iraient trouver leurs amis, et ils voleraient au devant d'eux, comme tu cours au devant de moi lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avait pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étaient ouvertes. Les oiseaux s'en aperçurent, et en deux minutes il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyait les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise allait tous les jours se promener dans la campagne; de tous côtés elle voyait ou elle entendait des oiseaux. Tantôt une alouette partait à ses pieds, et chantait sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages; tantôt c'était une fauvette qui fredonnait la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson : et lorsqu'elle en entendait quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disait : Voilà un de mes pensionnaires; on connaît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.



AMAND.



Un pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avait six enfants en bas âge, et il se trouvait fort embarrassé pour les nourrir. Pour surcroît de malheur, l'année fut stérile, et le pain se vendait une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travaillait jour et nuit : malgré ses sueurs, il lui était impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfants affamés. Il était dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille, et, les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfants, le pain est devenu si cher qu'avec tout mon travail je ne peux gagner assez pour vous nourrir. Vous le voyez : il faut que je paye le morceau de pain que voici du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré ; il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier, mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage : il leva les yeux vers le ciel, et se mit à pleurer. Ses enfants pleuraient aussi, et chacun disait en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre père, et ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, et distribua les autres à chacun de ses enfants. Mais un d'entre eux, qui s'appelait Amand, refusa de recevoir la sienne, et dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade, mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. — Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. — Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; et, le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un médecin, et le pria de venir, par charité, voir son fils malade, et de le secourir.

Le médecin, qui était un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie ; il lui trouva cependant une grande faiblesse, et, pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, monsieur, lui dit Amand ; je ne prendrais pas ce que vous m'ordonneriez.

— Tu ne le prendrais pas ! et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Ne me le demandez pas, monsieur, je ne peux pas vous le dire.

— Et qui t'en empêche, mon enfant ? Tu me parais être un petit garçon bien obstiné.

— Monsieur le médecin, ce n'est pas obstination, je vous assure.

— A la bonne heure; je ne veux pas te contraindre; mais je vais le demander à ton père, qui ne sera peut-être pas si mystérieux.



— Ah! je vous en prie, monsieur, que mon père n'en sache rien.

— Tu es un enfant incompréhensible! Mais il faut absolument que j'en instruise ton père, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

— Mon Dieu, monsieur, gardez-vous-en bien : je vais plutôt vous le dire; mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes frères et mes sœurs.

Le médecin ordonna aux enfants de se retirer; et alors Amand lui dit: Hélas! monsieur, dans un temps si dur, mon père ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous; chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau, et il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères et mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné; j'ai plus de force qu'eux; j'aime mieux ne pas manger pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade et de ne pouvoir pas manger; mais que mon père n'en sache rien, je vous prie.

Le médecin essuya ses yeux, et lui dit: Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami?

— Pardonnez-moi, j'ai bien faim; mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

— Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

— Je le sens bien, monsieur, mais je mourrai de bon cœur : mon père aura une bouche de moins à remplir, et lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères et à mes petites sœurs.

L'honnête médecin était hors de lui-même d'attendrissement et d'admiration, en entendant ainsi parler ce généreux enfant Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et lui dit: Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi et de ta famille : rends-lui grâces de ce qu'il m'a conduit ici; je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, et revint aussitôt avec lui vers Amand et ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, et leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'était un spectacle ravissant pour le bon médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, et qu'il pourvoirait à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse; il leur faisait passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imitèrent sa bienfaisance. Les uns envoyaient des provisions, les autres de l'argent, ceux-là des habits et du linge; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au delà de tous ses besoins.

Aussitôt que le prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avait fait pour son père et pour ses frères, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, et lui dit: Vous avez un enfant admirable, je veux être aussi son père; j'ai ordonné qu'on vous donnât en mon nom une pension de cent écus. Amand et tous

vos autres enfants seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir, et, s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie, et, s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.

LE ROSIER A CENT FEUILLES

ET LE GENÊT D'ESPAGNE.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin? disait un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur. (Leur papa leur avait cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.) — Ce n'est pas moi, répondit Auguste. — Ni moi, répondit Julien. — C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux?

— Un rosier, s'écria Frédéric ; vois-tu le mien, le seul qui me reste? il est tout jauni.

— Viens-en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduisit son frère au petit carré qu'elle cultivait, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC. Comment! tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes! Non, non, ma sœur : voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE. Quel plaisir aurais-je à te le donner? il ne te produirait peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avait vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne, et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venait de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi longtemps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respirait l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venait quelquefois l'y trouver, et lui racontait des histoires, qui tantôt la faisaient rire aux éclats, et tantôt faisaient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se souriait à elle-même un moment après.



LE PETIT JOUEUR DE VIOLON.

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.
CHARLES, son fils.
SOPHIE, sa fille.
SAINT-FIRMIN, son neveu.
AGATHE, } DE SAINT-FÉLIX, amies de
CHARLOTTE, } Sophie.
JONAS, petit joueur de violon.

La scène est à Paris, dans la maison de M. de Melfort.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, SAINT-FIRMIN.



CHARLES. Écoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

SAINT-FIRMIN. Voyons, de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES. C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette fable de Phèdre que notre précepteur m'a donnée à faire?

SAINT-FIRMIN. Est-ce que tu ne l'as pas encore finie?

CHARLES. Comment aurais-je pu l'achever? je ne l'ai pas commencée.

SAINT-FIRMIN. Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois?

CHARLES. Tu vas voir si cela était possible. A onze heures, j'avais besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de

suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avais bien mangé, il m'a fallu faire longtemps de l'exercice pour ma digestion.

SAINT-FIRMIN. Mais au moins à présent la voilà faite; et jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

CHARLES. Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture?

SAINT-FIRMIN. Mais puisque ton maître n'est pas venu?

CHARLES. Je l'attendrai : je vais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

SAINT-FIRMIN. Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, et toute la soirée

CHARLES. Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de Saint-Félix.

SAINT-FIRMIN. Est-ce pour toi qu'elles viennent?

CHARLES. Non, mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

SAINT-FIRMIN. Et qui t'empêchera, lorsque ces demoiselles seront retirées?

CHARLES. Oui-dà! travailler aux lumières, pour me gâter la vue! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

SAINT-FIRMIN. Eh bien! qu'elle le soit ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe?

CHARLES. Tu voudrais donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa?

SAINT-FIRMIN. Tu sais toujours me prendre par mon faible. Voyons, où est cette version?

CHARLES. Là-haut dans notre chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

SAINT-FIRMIN. Va le premier, je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudrait me parler.

CHARLES. Ne va pas au moins lui dire tout ceci, entends-tu?

SCÈNE II.

SOPHIE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE. Eh bien! mon petit cousin, quel démêlé avais-tu là avec mon frère? Il t'a assurément joué quelque tour de son métier?

SAINT-FIRMIN. Ce n'est pas un tour de son métier, c'est une demande de sa façon : il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

SOPHIE. Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse!

SAINT-FIRMIN. Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que, depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si faible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs je vis de ses bienfaits, et il pourrait croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE. Eh bien! j'attends mon frère à la première occasion... Mais sais-tu pourquoi je voulais te parler? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir : il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

SAINT-FIRMIN. Oh! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE. Ah! les voici.

SCÈNE III.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE ET CHARLOTTE DE SAINT-FÉLIX.

SOPHIE. Bonjour, mes bonnes amies.

Elles s'embrassent l'une l'autre, et font la révérence à Saint-Firmin, qui leur baise la main avec respect.

CHARLOTTE. Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

AGATHE. Mais il y a déjà bien longtemps.

SOPHIE. Il y a, je crois, plus de trois semaines.

Saint-Firmin range la table et dispose des siéges.

CHARLOTTE. Ne vous donnez pas cette peine, monsieur de Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN. Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

SOPHIE. Oh ! je suis bien sûre que Saint-Firmin le fait avec plaisir. (*Elle lui présente la main.*) Je voudrais que mon frère eût un peu de sa complaisance.

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLES, *sans faire la moindre attention aux demoiselles de Saint-Félix.* C'est bien mal à toi, Saint-Firmin, de me faire si longtemps attendre, pour faire ici le damoiseau.

SAINT-FIRMIN. Je croyais être le dernier de la compagnie à qui tu adresserais tes compliments.

CHARLES. Oh ! n'en soyez pas fâchées, mesdemoiselles : je vais être bientôt tout à vous.

AGATHE. Ne vous pressez pas, au moins, monsieur Charles. (*Charles mène à l'écart Saint-Firmin; et tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et le donne à Saint-Firmin.*) La voilà, tu m'entends ?

SAINT-FIRMIN. Six lignes ? C'est bien la peine ! N'as-tu pas de honte ?

CHARLES. Chut ! Tais-toi.

SAINT-FIRMIN. Mesdemoiselles, si vous le permettez, je sors pour un demi-quart d'heure.

CHARLOTTE. Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE. Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de servir le thé.

SCÈNE V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE.

CHARLES, *se jetant dans un fauteuil.* Allons, c'est ici que je m'établis.

SOPHIE. Je pense qu'il aurait été à propos d'en demander la permission.

CHARLES. A toi, peut-être?

SOPHIE. Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE. Je vois que ton frère nous compte pour rien.

AGATHE. C'est qu'il s'imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

CHARLES. Oh ! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais, moi, je ne me priverais pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE. Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurais dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES. Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE. Oh ! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourrait me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête.

Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.

CHARLES. Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE. Non, non, c'est mon affaire ; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

AGATHE. Pas tant de sucre pour moi.

SOPHIE. Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier. — A Charles.*) Tu en as déjà trois gros morceaux.

CHARLES. Mais ce n'est pas trop ; j'aime à boire un peu doux.

Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.

SOPHIE. N'as-tu pas de honte, mon frère ? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

CHARLES. Ne sais-tu pas où est le buffet ?

SOPHIE. Mon frère se reprocherait d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES. C'est que par là tu me procurerais le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

AGATHE. Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE, *après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.* Charles, présente cette tasse à Agathe.

Charles prend la tasse, et en la présentant à Agathe il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.

SOPHIE. Voilà une preuve de sa galanterie. (*Bas, à Charles.*) Je parierais, méchant, que tu l'as fait à dessein.

AGATHE. Ah Dieu ! que dira maman ? et qu'allons-nous faire ?

CHARLOTTE. C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons, vite un verre d'eau fraîche.

SOPHIE. Non, j'ai ouï dire qu'il était mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc.

Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie frotte. Pendant ce temps, Charles reste à table, et boit tout à son aise.

CHARLOTTE. Bon, bon, cela passe ; il faut le laisser sécher.

AGATHE. Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

CHARLES, *à part.* Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE. Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paraisse.

CHARLOTTE. Si je n'avais pas vu d'abord la tache...

AGATHE. A la bonne heure. Mais, monsieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

SOPHIE. Remettons-nous, mes bonnes amies. (*Elle veut verser du thé, et elle trouve la théière vide. Elle regarde Charles avec indignation.*) Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne saurait imaginer. Croiriez-vous bien, mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé? Je vais dire qu'on en fasse d'autre : attendez un moment.

CHARLOTTE. Non, c'est assez; je n'en boirai plus une goutte.

AGATHE. Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

CHARLES. Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

AGATHE. Effectivement, tu aurais dû prévoir que ton frère serait notre convive.

SOPHIE. Ceux qui ne sont pas invités devraient au moins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE. N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

SOPHIE. Eh bien, à présent, qu'allons-nous faire? Ah ! voici notre ami Saint-Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

CHARLES, *d'un air moqueur.* Notre ami Saint-Firmin !... mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous.

Il va au-devant de Saint-Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.

SCÈNE VI.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, CHARLES.

CHARLES, *à Saint-Firmin.* Eh bien ! as-tu fini?

SAINT-FIRMIN. La voilà : prends, et rougis de ta paresse... Eh bien ! mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté?

AGATHE. Nous vous attendions pour décider notre partie.

SAINT-FIRMIN. J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

SOPHIE. Un petit musicien ! où est-il? où est-il?

CHARLOTTE. Il faut convenir que M. de Saint-Firmin s'entend bien à amuser sa société.

SAINT-FIRMIN. Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

CHARLES. Et qui le payera, monsieur de Saint-Firmin? Il parle et il agit toujours comme si le roi était son parrain, et il n'a pas une maille.

SOPHIE. Ne rougis-tu pas, mon frère?

SAINT-FIRMIN. Laisse-le dire, ma cousine, il ne m'offense point; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse, et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE. Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE. Oui, oui, nous boursillerons.

SAINT-FIRMIN. Voulez-vous que j'aille le chercher? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE. Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi.

Saint-Firmin sort; en même temps Justine apporte un gâteau sur un plat

SCÈNE VII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES.

Charles veut prendre le plat des mains de Justine ; Sophie l'en empêche.

CHARLES. C'est que je voulais faire les portions.

SOPHIE. Je vais t'en épargner la peine : tu pourrais les faire si bien qu'il ne nous resterait pas plus du gâteau que du thé.

Elle fait le partage, et présente les morceaux à la ronde.

CHARLES, *après avoir pris sa portion.* Pour qui donc le morceau qui reste ?

SOPHIE. Est-ce que mon petit cousin n'en aurait pas?

AGATHE. J'aimerais mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE. Et moi aussi la mienne.

CHARLES, *avec aigreur.* Il est bien heureux.

SOPHIE. Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES, SAINT-FIRMIN, *tenant par la main le petit* JONAS, *qui a un violon sous le bras.*

SAINT-FIRMIN. J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.



CHARLOTTE *et* **AGATHE.** Il est tout à fait gentil.

SOPHIE. De quel pays es-tu, mon enfant?

JONAS. Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE. Et pourquoi viens-tu de si loin?

JONAS. C'est que mon pauvre père est aveugle : il ne peut plus travailler; nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

SOPHIE. Eh bien, veux-tu nous faire connaître ton savoir-faire?

JONAS. Ce sera de bon cœur; mais mon talent n'est pas grand'chose.

SAINT-FIRMIN. Joue de ton mieux : ce sera toujours bien pour moi; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelques faux tons, si tu en fais.

Jonas accorde son violon. Agathe, en même temps, prend l'assiette avec le reste de gâteau, et le présente à Saint-Firmin. Il la remercie, prend l'assiette et la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante, ensuite il chante.



Plaignez le sort d'un petit malheureux
Chargé tout seul du soin de son vieux père!
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inspire leur misère.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours,
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours;
Pour travailler l'autre est trop faible encore.

Soyez touchés de leur sort malheureux;
Ayez pitié de l'enfant et du père :
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère

SAINT-FIRMIN, *lui tendant la main.* Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres?

JONAS. Hélas! oui; mais avec mon violon, j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous; et si nous mourons, nous n'aurons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve partout.

SAINT-FIRMIN. Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

JONAS. Nenni, mon beau monsieur, mangez-le vous-même : un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

SAINT-FIRMIN. Non, tu prendras ceci; je sais manger du pain aussi bien que toi.

JONAS. Eh bien! je vous remercie; mais je ne le mangerai pas à présent: je veux le partager avec mon pauvre père; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

SOPHIE. Ton pauvre père, dis-tu? tiens, ma portion est pour lui.

CHARLOTTE. Voici encore la mienne.

AGATHE. Prends la mienne aussi.

JONAS. Nenni, nenni : gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles, j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES, *ironiquement.* Il a raison; cela lui ferait perdre sa belle voix.

SOPHIE, *à Charles.* Personne ne t'a demandé ta portion.

CHARLES. Oh! il y a longtemps que je l'ai croquée.

SAINT-FIRMIN, *à Jonas.* Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau?

JONAS. Nenni, mon beau monsieur; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

SOPHIE. Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre; tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

JONAS. Oui, ma petite demoiselle; je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

AGATHE. Je voudrais bien danser un petit menuet avec M. de Saint-Firmin. En sais-tu quelqu'un?

JONAS. Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE. Voyons d'abord le menuet.

Saint-Firmin prend la main d'Agathe, et se prépare à danser.

CHARLOTTE. Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois? (*Elle s'avance vers Charles*). Monsieur Charles!

CHARLES. Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas danser.

SOPHIE. Il a pourtant appris deux ans entiers.

CHARLES. C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, *lui faisant la révérence.* Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE. Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*A Charlotte.*) J'aurai l'honneur, mademoiselle, d'être votre cavalier.

AGATHE. Et si nous dansions un menuet à quatre?

SAINT-FIRMIN. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

Elles dansent un menuet à quatre, et lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre Saint-Firmin.

CHARLOTTE. Monsieur de Saint-Firmin, je veux aussi danser avec vous.

SAINT-FIRMIN. Je serai ravi, mademoiselle, d'avoir cet honneur.

AGATHE. Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

SOPHIE. Je perds à tout cet arrangement mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance.

Elles dansent un second menuet.



Pendant ce temps Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.

SOPHIE, *à Saint-Firmin, qui s'essuie le front.* Ah ! te voilà rendu. Il faut convenir que, nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, messieurs.

SAINT-FIRMIN. C'est que vous avez bien plus d'agilité.

AGATHE, *à Saint-Firmin.* Si votre cousin était aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents, car l'une de nous pourrait reprendre haleine, tandis que les deux autres danseraient.

Elles cherchent Charles de tous côtés.

CHARLOTTE. Ah! il s'est en allé! tant mieux.

JONAS. Jouerai-je encore un petit air?

SAINT-FIRMIN. Non, c'en est assez; à moins que vous n'en demandiez davantage, mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avais dans ma bourse, et Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE. Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE. Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*) Tenez, monsieur de Saint-Firmin, voilà mes douze sous.

CHARLOTTE. Voilà aussi les miens.

SOPHIE. Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sous ; garde ton argent; ce sera pour nous deux.

SAINT-FIRMIN. Non, non, Sophie ; je dois être le premier à payer.

Il rassemble toutes les pièces et les donne à Jonas.

JONAS. Je ne prendrai jamais tout cela : ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sous.

SAINT-FIRMIN. Prends tout, mon ami ; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien !

JONAS. Que le bon Dieu vous en récompense ! (*A Sophie.*) A présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

SOPHIE. Je l'avais oublié. (*Elle court à une petite commode, et en tire un mouchoir.*) Tiens, il est un peu usé, mais il servira bien pour cela.

JONAS. Voyez, il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE. Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurais donné à un autre.

JONAS. Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité !

Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.

SOPHIE. Donne-le-moi, que je l'enveloppe.

On cherche inutilement le gâteau.

JONAS, *tristement.* Il n'y est plus.

SOPHIE. C'est un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

JONAS. N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite demoiselle ; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

SAINT-FIRMIN. Si Charles n'était pas ton frère, sa gourmandise lui coûterait cher ; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulais me prêter les douze sous que tu voulais donner pour moi tout à l'heure.

SOPHIE. Non, mon cousin ; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*A Jonas.*) Tiens, voilà douze sous ; achète à ton père un autre morceau de gâteau.

Charlotte et Agathe fouillent dans leur bourse.

CHARLOTTE. Tiens, voici encore quelque monnaie.

AGATHE. Prends donc.

JONAS. Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ; c'est trop

SAINT-FIRMIN *lui tend la main avec attendrissement.* Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je suis orphelin, et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

JONAS, *à Saint-Firmin.* Je voudrais que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

SAINT-FIRMIN. Ne te mets pas en peine de moi. Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

JONAS, *en sortant, à Sophie.* Voilà votre mouchoir, ma jolie demoiselle.

SOPHIE. Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS. Que le ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies !

Il sort.

SCÈNE IX.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE. Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles ?

AGATHE. Il ne s'aviserait pas de ces tours si j'étais sa sœur.

CHARLOTTE. Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions à faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE. Il n'est pas maintenant trop à plaindre; le gâteau lui a été bien payé.

SAINT-FIRMIN. Il est vrai, grâce à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles; et le pauvre Jonas aurait pu avoir l'un sans perdre l'autre.

SOPHIE. C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion, et c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée.

On frappe à la porte.

SCÈNE X.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

SAINT-FIRMIN. Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami?

JONAS, *en pleurant.* Ah! Dieu! Dieu! secourez-moi; je suis perdu.

Les enfants s'assemblent autour de lui.

SOPHIE. Que t'est-il donc arrivé?

JONAS. Toute ma pauvre richesse... avec laquelle je me nourrissais moi et mon père... Voyez, voyez... mon petit violon... il est tout en pièces; et votre mouchoir, votre argent... tout est perdu... il m'a tout pris...

SAINT-FIRMIN. Et qui t'a brisé ton violon? qui t'a pris ton argent?

JONAS. Celui... celui qui m'avait déjà pris mon gâteau.

SOPHIE. Mon frère? Est-il possible?

SAINT-FIRMIN. Charles?

CHARLOTTE. C'est incroyable.

AGATHE. Oh! le scélérat!

JONAS. Oui, c'est lui, c'est lui. Je passais le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avais été payé de ma musique, sans quoi il allait me payer. Oh! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement; je n'ai été que trop bien payé. Où prennent ils donc cet argent? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécile que je suis! j'aurais dû penser au gâteau; mais je n'y pensais plus. J'étais si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père! Je n'en avais pas fait le compte; j'étais bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avais mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui; je retire à moi. Tout à coup il s'aperçoit que mon violon est par terre; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir; il l'a pris, et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir ni l'argent. O mon père! mon pauvre père! qu'allons-nous devenir?

SOPHIE. Mais effectivement je ne le sais pas... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin!

CHARLOTTE, *à Jonas.* Voici quelques petites pièces; c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS. Ma belle demoiselle, je vous remercie; mais pour cela je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avait.

AGATHE. Prends encore ceci; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE *court à sa commode.* Voilà mon dé, il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

SAINT-FIRMIN. Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras. (*Il se baisse, ôte ses boucles et les lui donne.*) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

Sophie lui présente son dé, et Saint-Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.

JONAS. Non, je ne veux rien prendre de cela; mon père croirait que je l'ai dérobé.

SOPHIE. Prends au moins mon dé.

SAINT-FIRMIN. Veux-tu prendre mes boucles? Tu me mettrais en colère. Prends, te dis-je.

JONAS. Ah! Dieu de bonté! vous voulez que je vous prive de vos bijoux?

SAINT-FIRMIN. Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

SOPHIE. Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS. Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE. Je n'y pense plus.

CHARLOTTE. Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

AGATHE. C'est à la place Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de Saint-Félix, au premier.

JONAS. Oh! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours; je ne monte jamais que tout à fait dans le haut de la maison.

SOPHIE. C'est assez; ton père est peut-être inquiet sur ton compte, et le nôtre pourrait venir.

JONAS. Comment! monsieur votre père? Est-ce que vous l'attendez tout à l'heure?

SOPHIE. Oui, va-t'en; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent pourrait encore t'enlever ceci.

JONAS. Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas?

SAINT-FIRMIN. Non, ne crains rien. Adieu.

JONAS, *en sortant.* Les bons petits cœurs!

SCÈNE XI.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

CHARLOTTE. Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, monsieur de Saint-Firmin.

AGATHE. Vous nous donnez là un bel exemple.

SAINT-FIRMIN. C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avais pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirais d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir!

SCÈNE XII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

Les enfants s'assemblent en peloton. Sophie et Saint-Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, et se parlent à l'oreille.

M. DE MELFORT, *aux demoiselles de Saint-Félix.* Bonjour, mesdemoiselles; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille; mais permettez-moi, je vous

prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendait sur l'escalier, et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. (*A Jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire ?

JONAS, *à Sophie et à Saint-Firmin.* Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal ; mais je ne puis me taire ; ce serait mal fait à moi si je gardais ce que vous m'avez fait prendre sans le consentement de votre père. Je sais que les enfants n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT. Qu'est-ce donc que ceci ?

JONAS. Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser avec mon violon ces petites demoiselles. Il y avait encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT. Quoi ! mon fils ?

JONAS. Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais, et ces bonnes petites personnes me font la grâce de me donner un morceau de gâteau ; un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces : je ne sais pas ce qu'il y avait

M. DE MELFORT. Eh bien ?

JONAS. Eh bien ! le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulais porter à mon père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette, et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous ? (*Il se met à pleurer.*) Toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissais moi et mon père.



M. DE MELFORT. Dis-tu vrai ? Ce serait une effroyable méchanceté. Quoi ! mon fils ?

CHARLOTTE. Sa conduite dans tout le reste rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT. Va, mon ami, ne t'afflige pas ; je saurai te dédommager ; mais est-ce là tout ?

JONAS. Non, monsieur : écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étais, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avaient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvais pas les prendre : mon père aurait cru que je les aurais volés. Je savais que vous alliez revenir ; je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici..... Mais je n'ai donc plus de violon ! O mon violon ! ô mon pauvre père !

M. DE MELFORT. Que viens-tu de me raconter ? est-ce toi ? est-ce vous, mes braves enfants, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature ! dans une extrême indigence, tout perdre ! et dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes !

JONAS. Est-ce donc si beau de n'être pas un méchant? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout serait réparé. Ce que le dé et les boucles m'auraient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. DE MELFORT. Il faut que ton père et toi vous ayez une droiture bien extraordinaire pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes. Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaints. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de Saint-Firmin ; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

JONAS. Quoi! auprès de ce petit ange! oh! je suis transporté de joie. (*Il baisse la main de Saint-Firmin.*) Mais non, (*avec tristesse*) je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment ferait-il pour vivre? Quoi! je serais dans la richesse, et il mourrait de faim! Oh! non.

M. DE MELFORT. Excellent enfant! Et qui est ton père?

JONAS Un vieux paysan aveugle, que je nourrissais avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait cru. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée, et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT. Eh bien! je veux prendre soin de ton père; et s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

Jonas pousse un cri de joie, et court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.

JONAS. O Dieu! mon pauvre père! Non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus longtemps; il faut que je l'aille chercher, et que je vous l'amène ici.

Il court vers la porte. Sophie et Saint-Firmin prennent la main de M. de Melfort, et s'essuient les yeux.

SCÈNE XIII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT. O mes chers enfants! que ce jour aurait été heureux pour moi si, en admirant la générosité de vos sentiments, la pensée de l'indignité de mon fils ne venait empoisonner mon bonheur! Mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher Saint-Firmin ; si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang et par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils... Mais où est Charles? Va le chercher, et amène-le-moi tout de suite ici.

Saint-Firmin sort.

SOPHIE. Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisait danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

SAINT-FIRMIN, *en rentrant*. On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT. Mes enfants, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

CHARLOTTE *et* AGATHE. En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT. Non, mes enfants ; je vais envoyer dire à vos parents que vous pas-

serez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur, et je n'en connais point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfants comme vous.

SOPHIE, *prêtant l'oreille.* Je crois entendre venir Charles.

M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfants s'y retirent.

SCÈNE XIV.

M. DE MELFORT, *seul.*

Il y a longtemps que je craignais cette affreuse découverte; mais je ne l'aurais jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés?

SCÈNE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES. Que me voulez-vous, mon papa?

M. DE MELFORT. D'où viens-tu? n'étais-tu pas dans ta chambre?

CHARLES. Notre précepteur est sorti; Saint-Firmin était descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT. Que n'es-tu allé joindre, comme Saint-Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur?

CHARLES. C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi...

M. DE MELFORT. Comment donc? tu m'étonnes.

CHARLES. D'abord elles ont pris du thé, mais sans vouloir m'en donner une goutte; elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. Saint-Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avait servi; à moi, pas un morceau. On a dansé; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que Saint-Firmin. Qu'aurais-je fait ici? je suis descendu sur la porte pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT. Sur la porte seulement? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi? Certaines gens m'ont dit que tu l'avais battu, que tu avais brisé son violon, et qu'il s'en était allé en pleurant.

CHARLES. Cela est vrai, mon papa; et si je n'avais pas eu le cœur aussi bon, j'aurais appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Écoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine; car je sais que Saint-Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnaie que je lui ai donnée, et il a tiré un mouchoir pour

l'y mettre. Je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma sœur; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grâce : il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet; nous avons lutté ensemble, et par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT, *avec colère*. Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.



CHARLES *s'approche de lui, et veut lui prendre la main*. Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

M. DE MELFORT. Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux, tu me fais horreur.

Il fait sortir les enfants du cabinet.

SCÈNE XVI.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES, SAINT-FIRMIN

M. DE MELFORT. Venez, mes enfants, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour. Et toi, sors pour jamais de ma présence! Mais non, demeure; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (*A Sophie et à Saint-Firmin.*) Vous avez entendu ses accusations contre vous?

SOPHIE. Oui, mon papa, et si cela n'était pas nécessaire pour notre justification, je ne dirais pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

CHARLES. Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT. Tais-toi; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime; il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

SOPHIE. Premièrement, il ne s'est occupé de rien cette après-midi : c'est Saint-Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT. Cela est-il vrai?

SAINT-FIRMIN. Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE. Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe; et tandis que nous

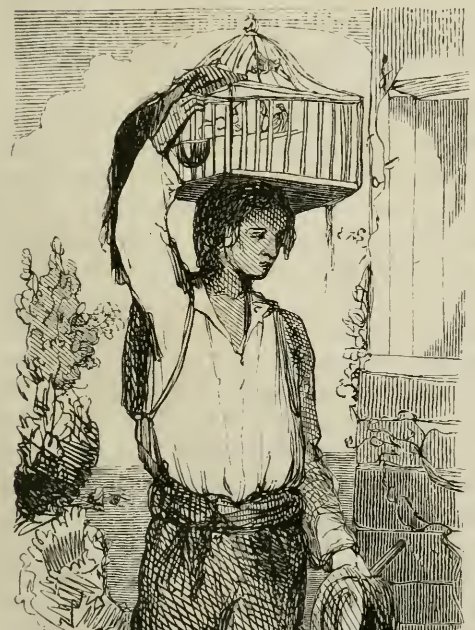
étions occupées à l'essuyer, il est resté à table et a vidé toute la théière; il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins (*montrant les demoiselles de Saint-Félix*). A l'égard du gâteau...

M. DE MELFORT. C'en est assez; toutes tes méchancetés sont découvertes: monte dans ta chambre pour aujourd'hui; dès demain au matin je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger avant que tu y rentres; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. Saint-Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre: tu recommanderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur aussitôt qu'il sera de retour.

SOPHIE *et* SAINT-FIRMIN, *intercédant pour lui.* Mon cher papa, mon cher oncle...

M. DE MELFORT. Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ses atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfants comme vous; c'est vous qui serez ma consolation, et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

LE SERIN.



Serins à vendre! qui veut acheter des serins, de jolis serins?

Ainsi criait un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit: elle courut à la fenêtre, et regarda de tous côtés dans la rue. C'était un marchand d'oiseaux qui en portait une grande cage sur sa tête. Elle était toute pleine de serins; ils sautillaient si légèrement sur les bâtons et gazouillaient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit se précipiter par la fenêtre pour les voir de plus près.

— Voulez-vous acheter un serin, mademoiselle? lui cria l'oiseleur.

— Peut-être bien, lui répondit Joséphine; cela ne dépend pas tout à fait de moi; attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avait une large borne de l'autre côté de la rue, il y déposa sa cage, et se tint debout à

côté. Joséphine, dans cet intervalle, courut à la chambre de son père; elle y entra toute essoufflée, en lui criant:

— Venez vite, mon papa; venez, venez.

M. DE GOURCY. Et qu'y a-t-il donc de si pressé?

JOSÉPHINE. C'est un homme qui vend des serins: il en a, je crois, plus d'un cent; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

M. DE GOURCY. Et pourquoi en as-tu tant de joie?

JOSÉPHINE. Ah! mon papa, c'est que je veux... c'est-à-dire, si vous me le permettez, je voudrais bien en acheter un.

M. DE GOURCY. Et as-tu de l'argent?

JOSÉPHINE. Oh! j'en ai assez dans ma bourse.

M. DE GOURCY. Mais qui nourrira ce pauvre oiseau?

JOSÉPHINE. Moi, moi, mon papa. Vous verrez; il sera bien aise de m'appartenir.

M. DE GOURCY. Ah! je crains bien...

JOSÉPHINE. Et quoi donc?

M. DE GOURCY. Que tu ne le laisses mourir de soif ou de faim.

JOSÉPHINE. Moi! le laisser mourir de soif ou de faim? Oh! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeuner avant que mon oiseau n'ait eu le sien.

M. DE GOURCY. Joséphine, Joséphine, tu es bien étourdie; tu n'as qu'à l'oublier un jour seulement...

Joséphine donna de si belles paroles à son père, elle lui fit tant de caresses, et le tirailla si fort par le pan de son habit, que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de sa fille. Il traversa la rue en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, et choisirent le plus beau serin de toute la volière. C'était un mâle du jaune le plus brillant, avec une petite huppe noire sur la tête. Qui fut jamais plus content que ne l'était alors Joséphine? Elle présenta sa bourse à son père pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy tira de la sienne de quoi acheter une belle cage garnie d'une mangeoire et d'un abreuvoir de cristal.

Joséphine n'eut pas plus tôt installé le serin dans son petit palais, qu'elle courut par toute la maison, en appelant sa mère, ses sœurs, tous les domestiques, et leur montrant l'oiseau que son père avait bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venait quelqu'une de ses petites amies, les premiers mots qu'elle leur disait, c'était: Savez-vous bien que j'ai le plus joli serin de tout Paris? il est jaune comme de l'or, et il a un panache noir comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvait fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeait, en se levant, qu'à lui donner du grain nouveau et de l'eau bien pure. Lorsqu'on servait des biscuits sur la table de son père, la part de Mimi était faite la première. Elle avait toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui. La cage était garnie de tous côtés de mouron frais et de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions: il apprit à distinguer Joséphine; et au premier pas qu'elle faisait dans la chambre, c'étaient des battements d'ailes et des *cuic*, *cuic*, qui ne finissaient pas. Joséphine le mangeait de baisers.

Au bout de huit jours il commença à chanter; il se faisait lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il roulait si longtemps sa voix dans son gosier, qu'on aurait cru qu'il allait tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences; puis, après s'être interrompu un moment, il recommençait de plus belle, et d'un son si fort et si brillant qu'on l'entendait dans toute la maison.

Joséphine passait des heures entières à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissait quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder; et lorsqu'il l'avait régalée d'une jolie chanson, elle le régalait à son tour d'un air de serinette, qu'il cherchait ensuite à répéter.



Cependant Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic*, *cuic*, disait-il toujours d'aussi loin qu'il voyait Joséphine: Joséphine ne l'entendait plus.

Près de huit jours s'étaient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais ni biscuit. Il répétait les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris, il en composait de nouveaux pour elle; tout cela inutilement; vraiment Joséphine avait bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête était arrivé. Son parrain lui avait donné une grande poupée qui allait sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appelait Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levait jusqu'au soir, elle ne s'occupait qu'à habiller et à déshabiller cent fois mademoiselle Colombine, à lui parler, et à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau était encore bien content lorsqu'on lui donnait sur la fin du jour quelque nourriture.

Quelquefois il lui arrivait d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, et tournant par hasard les yeux vers la cage, vit que le serin était couché sur le ventre et qu'il haletait avec peine. Ses plumes étaient hérissées, et il paraissait rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche: plus de ces *cuic*, *cuic* d'amitié; la pauvre bête avait à peine assez de force pour respirer.

— Joséphine! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton serin? Joséphine rougit. — Ah! mon papa, c'est que j'ai... c'est que j'ai oublié... et elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet. M. de Gourcy décrocha la cage, et visita la mangeoire et l'abreuvoir. Hélas! Mimi n'avait plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

— Ah! mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avais prévu, je ne t'aurais jamais acheté. Toute la compagnie qui était à table se leva en frappant dans ses mains et en s'écriant: Le pauvre oiseau!

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire et remplit l'abreuvoir d'eau fraîche; il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, et mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain, M. de Groucy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, et qu'on en fît présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passait pour un enfant très-soigneux, et qui aurait pour lui plus d'attentions que Joséphine. Il aurait fallu entendre les regrets et les plaintes de la petite fille: Ah! mon cher oiseau! mon pauvre

Mimi! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie; laissez-le-moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, et lui rendit le serin Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère et des exhortations pressantes pour l'avenir : Cette pauvre bête, lui dit-il, est renfermée, et n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu lui laisses encore souffrir ou la soif ou la faim... — A ces mots, un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa, et les baisa; mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde fois de Mimi, et Mimi réconcilié de bon cœur avec Joséphine. Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre un voyage de quelques jours avec sa femme. — Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parents furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, et pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui était nécessaire. Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer; elle envoya chercher ses petites amies, et sa gaieté revint. Elles allèrent ensemble à la promenade, et, à leur retour, elles passèrent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard et aux quatre coins; la danse vint ensuite. Enfin la petite compagnie se sépara fort tard; et Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès la pointe du jour, elle se réveilla en pensant aux amusements de la veille. Si sa gouvernante avait voulu l'en croire, elle aurait couru, en se levant, chez les demoiselles de Saint-Maur: il fallut attendre jusqu'à l'après-dîner; mais à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces demoiselles.

Et Mimi? il fut obligé de rester seul et de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi? il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi? Qui aurait pensé à lui dans toutes ces dissipations?

Le quatrième jour, M. et madame de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'était guère occupée de leur retour. A peine son père l'eut-il embrassée et se fut-il informé de sa santé, qu'il lui dit : Comment se porte Mimi?

— Fort bien, s'écria Joséphine un peu surprise; et elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau. Hélas! la pauvre bête ne vivait plus; elle était couchée sur le ventre, les ailes étendues et le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri et se tordit les mains. Toute la famille accourut, et fut témoin de ce malheur. — Ah! mon pauvre oiseau, s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse! Si je t'avais étouffé le jour de mon départ, tu n'aurais eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourments de la faim et de la soif, et que tu es mort dans une longue et cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine aurait voulu se cacher dans les entrailles de la terre; elle aurait donné tous ses *joujoux* et toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi; mais tout cela était alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau, le fit vider et remplir de paille, et le suspendit au plancher. Joséphine n'osait y porter ses regards: les larmes lui venaient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'apercevait; elle priait chaque jour son père de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il échappait à Joséphine quelque trait d'étourderie et de légèreté, l'oiseau était remis à sa place, et elle entendait dire à tout le monde : « Pauvre Mimi, tu as souffert une mort bien cruelle! »

UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER BIEN DES ÉTOURDERIES

PERSONNAGES.

M. de Valcourt.
Rodolphe, son fils.
Marianne, sa fille.
Frédéric, son neveu.
Dorothée, sa nièce.
Un domestique.
Pétrel, ancien cocher.

La scène est dans un appartement du château de M. de Valcourt.

SCÈNE PREMIÈRE.



M. DE VALCOURT, *seul.*

Voilà ce que l'on gagne à se charger des enfants d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimais ! Il m'était, je crois, plus cher que mon propre fils ; et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçait dans l'enfance ? C'était une bonté de cœur, un feu, une gaieté ! le courage d'un lion et la candeur d'un agneau ! On ne pouvait se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparaisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE.

DOROTHÉE. Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle? me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT. J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

DOROTHÉE, *en pâlissant.* De Frédéric?

M. DE VALCOURT. Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt je vais te la lire moi-même.

Il lit.

« MON CHER PAPA,

» J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer; » mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher » Frédéric... »

Oh! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié!

« Notre cher Frédéric mène une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu » sa montre, et, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières. » Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste, qui nous apporte au col- » lége des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien.* » Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandais pas mieux que d'en ache- » ter un autre. Il me le présente. Je le reconnais aussitôt pour celui de Frédéric; et » d'autant mieux que son nom était griffonné sur le titre. Je l'achetai six sous; mais je » n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai » de le porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste, et lui demanda de qui il tenait ce » livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avait acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, » et il dit qu'il l'avait vendu parce qu'il avait besoin d'argent, et qu'en attendant qu'il » pût en acheter un autre, il avait emprunté celui d'un de ses amis qui en avait deux. » Le préfet voulut savoir ce qu'il avait fait de cet argent. Frédéric le lui déclara; mais » je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha! ha! dis-je en moi-même, il » faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai » d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il sût un » peu le compte de son temps, dont il ne s'occupait guère, comme vous devez vous » en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il était. Il fut embarrassé, et il me ré- » pondit que sa montre était chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour m'en éclair- » cir. Il n'y avait pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations en bon cousin. Il » me répliqua que cela ne me regardait point, et que sa montre était beaucoup mieux » là où il l'avait mise que dans son gousset, qu'il n'avait plus besoin de savoir l'heure » pour ce qu'il avait à faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait de pis? car on ne peut » pas tout deviner. »

Eh bien! que dis-tu de cela, Dorothée?

DOROTHÉE. Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant.....

M. DE VALCOURT. Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire.

Il lit.

« Écoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi, il sortait sans per- » mission, et le soir il n'était pas encore de retour. On sonne le souper, il ne se trouve » point au réfectoire. Enfin il passe toute la nuit dehors, et il ne rentre que le lende- » main au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il » était allé. Il avait forgé d'avance toutes ces menteries. Mais quand même tout ce qu'il » a dit serait vrai... Au reste, il doit paraître ce soir à l'assemblée générale des maîtres » du collége, et si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins

» renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont » il nous couvre, et le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il » n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit. »

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

« Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce serait peut-être pis, et il n'en serait » que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre » chez-vous. »

Oui, oui, qu'il y vienne! qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe les nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle; ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal; je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et s'embarquer pour les Grandes-Indes. Je l'ai regardé trop longtemps comme mon fils.

DOROTHÉE. Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père, et nos parents même n'auraient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT. Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfants. Ainsi c'était pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étais jamais repenti jusqu'à ce jour; mais...

DOROTHÉE. Ah! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu longtemps sous vos yeux. Lorsqu'il avait commis une faute, son repentir et le regret de vous avoir fâché étaient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT. Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grâce de tout cela? J'attribuais ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçait pas encore de mauvais naturel; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi!

DOROTHÉE. Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT. L'entendre! Dieu me préserve seulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE. Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. DE VALCOURT. Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE. Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. DE VALCOURT. Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentiments à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE. Comment pourrai-je vivre heureuse en voyant mon frère dans votre disgrâce?

M. DE VALCOURT. Il l'a trop bien méritée! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir?

DOROTHÉE. Il paraît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire. (*Elle baise, en pleurant, les mains de M. de Valcourt.*) Ah! mon cher oncle!

M. DE VALCOURT, *un peu attendri.* Eh bien! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT. Que me veux-tu?

LE DOMESTIQUE. C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT. Qu'est-ce qu'il m'apporte?

LE DOMESTIQUE. Une lettre du collége.

Le domestique lui remet la lettre.



M. DE VALCOURT, *regardant la lettre.* Bon! voici ce que j'attendais. C'est du préfet; je reconnais sa main. Où est le messager? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE. Voulez-vous que je le fasse monter?

M. DE VALCOURT. Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Écoutez, écoutez, mamselle Dorothée.

DOROTHÉE. Qu'avez-vous à me dire?

LE DOMESTIQUE. Monsieur votre frère est ici.

DOROTHÉE. Mon frère?

LE DOMESTIQUE. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE. De qui le savez-vous?

LE DOMESTIQUE. Du messager qui l'a rencontré sur la route. Ah ! mamselle, qu'a donc fait M. Frédéric ?

DOROTHÉE. Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE. Oh ! c'est aussi ce que je pensais ! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensait du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisait notre paix avec votre oncle lorsqu'il était en colère contre nous. Il était le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah ! je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie, et lui, qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE. Où le messager l'a-t-il trouvé ?

LE DOMESTIQUE. Près du second village. Il dormait entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE. Mon pauvre frère !

LE DOMESTIQUE. Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avait été mis à ses trousses pour le ramener, et il lui a dit qu'il se ferait mettre en pièces plutôt que de le suivre.

DOROTHÉE. Je le reconnais bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE. Le messager lui a protesté qu'il avait tant d'amitié pour lui, que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudrait pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenait sur son compte.

DOROTHÉE. Et quel parti mon frère a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE. Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager, et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'ermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE. Oh ! si je pouvais lui parler !

LE DOMESTIQUE. Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

DOROTHÉE. Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il allait le rencontrer dans son premier feu ! O mon ami ! courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE. Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher.

Il sort.

SCÈNE V.

DOROTHÉE, *seule.*

Que de chagrins il me cause sans cesse ! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE. Ah ! ma chère cousine, que j'avais d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE. Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE. Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE. Je parierais qu'il est innocent. Tu connais cet hypocrite de Rodolphe? il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avait que lui seul de coupable. Je vois par sa lettre même qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

DOROTHÉE. Quelle douce consolation me donne ton amitié! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE. Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerais mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE. Et s'il y était?

MARIANNE. Oh! où est-il donc? J'y cours: je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE. Chut! Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE. Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

DOROTHÉE. Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure; car il la mérite de toutes façons.

Elle sort.

SCÈNE VII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT. Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE. Quoi! mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. DE VALCOURT. Il te sied bien vraiment de l'excuser! je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui, et que tu aurais peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE. Et qui donc?

M. DE VALCOURT. Mon brave Rodolphe!

MARIANNE. Ah! oui! mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux! C'est un digne modèle.

M. DE VALCOURT. Je sais que Dorothée et toi, vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avais pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

MARIANNE. Eh! mon Dieu! ses précepteurs ne vous accablaient-ils pas ici de ses louanges? On sait qu'il est né d'un homme riche, et on espère toujours attraper des présents d'un père en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT. Je veux bien qu'on m'ait un peu flatté sur son compte; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour comme Frédéric m'en a joué mille depuis son enfance.

MARIANNE. Ses tours ne portaient de préjudice à personne; ils ne faisaient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT. Tu me mettrais en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture? une voiture dorée toute neuve, qui venait de me coûter six mille francs!

MARIANNE. Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrel essayait cette voiture: Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siége, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe, Pétrel descend pour le ramasser; les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus faible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT. Ce n'est pas assez, peut-être? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi?

MARIANNE. Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et surtout le pauvre Pétrel, qui a perdu son service.

M. DE VALCOURT. Ah! je ne puis y penser sans frémir encore de colère! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE. Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT. Deux bons vauriens à mettre ensemble! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnements pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

MARIANNE. Mais au moins...

M. DE VALCOURT. Tais-toi... Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver.

Il sort, et laisse son chapeau.

SCÈNE VIII.

MARIANNE, *seule*.

J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien, cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *présentant son nez à la porte entr'ouverte*. Bst!

MARIANNE. Eh bien?

DOROTHÉE. Mon oncle est-il dehors?

MARIANNE. Il vient de sortir. Et Frédéric?

DOROTHÉE. Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE. Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

DOROTHÉE. Il faut bien s'en garder... Justine y est.

MARIANNE. Que ne le faisons-nous entrer ici? Personne n'y vient lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE. Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

SCÈNE X.

MARIANNE, *seule.*

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah! je l'entends!

Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.

SCÈNE XI.

MARIANNE, DOROTHÉE, FRÉDÉRIC.

MARIANNE, *l'embrassant.* Ah! mon cher cousin!

DOROTHÉE. Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause!

MARIANNE, *lui tendant la main.* Je le vois, tout est oublié.

FRÉDÉRIC. Ma chère cousine! je te trouve donc toujours la même? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

DOROTHÉE. Si je l'étais autant que votre oncle, va...

FRÉDÉRIC. Avant toutes choses, que dit-il? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi?

DOROTHÉE. S'il savait que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison et de courir les champs.

MARIANNE. Oh! oui; garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux; il serait homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

FRÉDÉRIC. Que peut donc lui avoir écrit le préfet?

DOROTHÉE. Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE. Mon frère en avait déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC. Quoi! Rodolphe a écrit? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

MARIANNE. Il n'y aurait qu'à te juger sur sa lettre!

FRÉDÉRIC. Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE. Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRÉDÉRIC. Et vous avez pu me croire coupable! Quel est donc mon crime? d'avoir vendu ma montre?

DOROTHÉE. N'est-ce rien que cela? et qui sait encore si tes chemises, tes habits...

FRÉDÉRIC. Il est vrai. J'aurais tout vendu, si j'avais eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE. Voilà une belle manière de te défendre! Et passer les nuits hors de ta pension?

FRÉDÉRIC. Une nuit, ma sœur.

DOROTHÉE. Et te révolter contre un juste châtiment?

FRÉDÉRIC. Dis contre un outrage que je n'avais pas mérité. Quand je m'y serais soumis, j'aurais toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avait chassé, je n'aurais jamais reparu devant vous.

MARIANNE. Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC. Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHÉE. Ah! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton *Exercice du Chrétien?* ou bien à voir les singes et les marmottes?

FRÉDÉRIC. Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avais soif, et j'entrai dans une auberge où l'on vendait de la bière.

DOROTHÉE. Mais, c'est encore pis.

FRÉDÉRIC. En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étais assis...

MARIANNE, *prêtant l'oreille vers la porte.* Nous sommes perdus! Mon papa! Je l'entends.

DOROTHÉE. Sauve-toi! sauve-toi!

FRÉDÉRIC. Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE. Eh! non, mon ami: il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi!

FRÉDÉRIC. Tu le veux?

MARIANNE. Oui, oui; laisse-moi gouverner tes affaires.

Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui et revient.

SCÈNE XII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE.

MARIANNE. Eh bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade?

M. DE VALCOURT. Je cherche mon maudit chapeau; je ne sais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, *cherchant des yeux.* Tenez, tenez, le voici.

Elle le lui présente.

M. DE VALCOURT. Tu ne pouvais pas avoir l'avisement de me le porter?

DOROTHÉE. Il faut que je sois aveugle pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE. Qui peut penser à tout?

M. DE VALCOURT. Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent!

MARIANNE. C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT. N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles?

MARIANNE. Eh bien! mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

M. DE VALCOURT. Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas, et qu'il veut me parler.

MARIANNE et **DOROTHÉE**. Pétrel?

M. DE VALCOURT. Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE. Il pourrait bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT. Non, non; j'en serai plus tôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne et Dorothée se parlent en secret. A Marianne.*) Lorsque votre père, (*à Dorothée*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond... (*Dorothée veut s'esquiver*). Où allez-vous, Dorothée?

DOROTHÉE, *embarrassée*. C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT. Eh bien! dites à Pétrel de monter.

Dorothée sort.

SCÈNE XIII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT. Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On aurait pu se mirer sur le poil de mes chevaux, et il n'allait pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE. Ah! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT. Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

DOROTHÉE. Mon cher oncle, voici Pétrel.

PÉTREL. Je vous demande pardon, monsieur; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paraître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT. Est-ce que je ne t'en ai pas donné?

PÉTREL. Je n'en ai pas eu d'autre que: « Tiens, voilà ton argent; sors à l'instant du » château, et ne te présente jamais à mes yeux. » Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT. C'est que tu ne méritais pas qu'on fît plus de cérémonie, car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou!

PÉTREL. Que voulez-vous, monsieur? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'avait échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT. Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre?

PÉTREL. Ah! mon cher maître! depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un

bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici j'entrai chez M. le major de Brafford. Oh! quel homme! il ne savait parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix!

M. DE VALCOURT. Il est donc mort?

PÉTREL. Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnait jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, et force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE. Ah! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurais-tu à son service?

PÉTREL. Où serais-je allé? Ce qui me retenait encore, c'est que ma femme trouvait de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnait au moins à demi de quoi nourrir nos enfants. Tout le monde tremblait devant M. le major: il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT. Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique.

PÉTREL. Ah! je le pensais toujours! mais vos terribles paroles: « Ne te présente jamais » à mes yeux! » elles résonnaient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros jurements de M. le major ne m'auraient pas fait tant de peur.

MARIANNE. Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps?

PÉTREL. Oh! ma chère demoiselle! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louais à la journée pour les travaux des champs; ma femme tournentait sa quenouille, et mes enfants allaient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin.

Il s'essuie les yeux.

M. DE VALCOURT. Tu l'as mérité. Que ne venais-tu chercher du secours auprès de moi?

MARIANNE, *à Dorothée.* Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric!

PÉTREL. Ah! monsieur, quelle femme c'était! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrais le soir sans avoir gagné un sou, et que je croyais être obligé de me coucher avec la faim, je trouvais qu'elle n'avait mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumais de

rage comme un possédé, et que je voulais tout briser autour de moi, elle savait me rendre au bon Dieu et me refaire honnête homme. A présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

DOROTHÉE. Ah! mon pauvre Pétrel!

PÉTREL. Il n'y avait plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenait ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur. Un ange, un ange du ciel, M. Frédéric...

M. DE VALCOURT. Un ange, Frédéric? ce garnement!

MARIANNE et DOROTHÉE, *se prenant par la main, et s'approchant de Pétrel d'un air de curiosité, s'écrient ensemble :* Frédéric? Frédéric?

PÉTREL. Oui, mon cher maître; maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave et généreux enfant. J'aimerais mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE. Oh! conte-nous, conte-nous, Pétrel!

PÉTREL. Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe et M. Frédéric y étaient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. DE VALCOURT. Ah! voilà de jolies inclinations! dans un cabaret!

DOROTHÉE. Mon oncle, c'est qu'il avait besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT. Qu'avait-il à faire dans ce village?

MARIANNE. Il était allé voir la foire. Votre Rodolphe y était bien aussi.

PÉTREL. Il reconnut aussitôt ma fille, et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter, en peu de mots, notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étais. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrais fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étais, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignit que je ne l'étouffasse, tant je le pressais contre mon cœur. Ah! je sentis qu'il me serrait bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avais déjà retenu mon coucher.

MARIANNE. Ah! mon papa, je parierais...

M. DE VALCOURT. Silence! Eh bien, Pétrel?

PÉTREL. Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler.—Ce serait à moi, s'écriait-il, de mendier pour vous! je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. — Je ne voulais pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'était apparemment de l'argent qu'on lui avait donné pour s'amuser, que j'étais accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'aurait battu si je n'avais pris sa bourse.

M. DE VALCOURT. Et combien y avait-il?

PÉTREL. Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. — Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé ni assassiné, soit obliger, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfants, et qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous; mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère.



M. DE VALCOURT. Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela?

PÉTREL. Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

MARIANNE. Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL. Que fais-tu de tes enfants? me dit-il en caressant Guillot. Ce que j'en fais? lui répondis-je; ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre, et, quand personnne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendraient, à ce métier, que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE. Frédéric avait bien raison, mon papa.

PÉTREL. Oui, lui dis-je; mais comment aller présenter des enfants avec ces haillons? Si j'avais seulement une vingtaine d'écus, je trouverais bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendrait mon Guillot en apprentissage si je pouvais lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargerait aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs si j'avais de quoi lui donner un cotillon. Je pourrais alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serais pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT. Et que te répondit Frédéric?

PÉTREL. Rien, monsieur. Il s'en alla; mais deux jours après il était déjà de retour. — Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage? mène-moi chez lui. — Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. — Et la jardinière qui se charge de Louison? mène-moi chez elle. — Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de là il s'arrête, et me dit en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfants. — Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avait déjà payé ce surtout et cette redingote que vous me voyez... N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous?

MARIANNE. O mon brave cousin! le bon Frédéric!

M. DE VALCOURT *s'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.* Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL. Ce n'est pas tout, monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avait déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'était vous, monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulais courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître! peut-être qu'il me reprendrait! Cependant je n'osais pas venir, puisque M. Frédéric me l'avait défendu.

M. DE VALCOURT. O mon Frédéric! mon cher Frédéric! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance!

MARIANNE. Et qui t'a enfin décidé à reparaître devant mon oncle?

PÉTREL. Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il fallait venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avait porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienné avait besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportais un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvais pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le major; je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remercîments pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT. Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves! Oui, sans toi, sans toi, j'étais si en colère contre lui, que je l'aurais banni pour jamais de ma présence.

PÉTREL. Que dites-vous, monsieur? Ah! je serais l'homme de la terre le plus heureux! il m'aurait tiré de peine et je l'en aurais tiré à mon tour! Nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre!

M. DE VALCOURT. Ce maudit coquin de Rodolphe l'avait presque chassé de mon cœur. Comment pouvais-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé? Mais le préfet! le préfet!

MARIANNE. Eh! mon papa, c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT. Mais, mon Dieu! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir allait le prendre! s'il lui arrivait quelque malheur!

PÉTREL. Un cheval! un cheval! Je vous le ramènerai quand il serait au bout du monde.

Il veut courir.

DOROTHÉE, *le retenant.* Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez, que vous le presseriez encore contre votre cœur?

M. DE VALCOURT. Ah! quand il aurait vendu tous ses habits! quand il reviendrait nu comme la main!

Dorothée fait un signe à Marianne, et part comme un éclair.

MARIANNE. Et s'il était ici, mon papa?

M. DE VALCOURT. Ici? quelqu'un l'a-t-il vu? Où est-il? où est-il?

PÉTREL. Ah! s'il était ici! s'il était ici! j'irais donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE. Eh bien! mon papa, le voyez-vous?

SCÈNE XV.

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagants de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.

FRÉDÉRIC. Ah! mon oncle! mon oncle! me pardonnez-vous?

M. DE VALCOURT, *d'une voix étouffée à force de le presser*. Te pardonner! Ah! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRÉDÉRIC. Oui, mon oncle, jamais, jamais. (*Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.*) Ah! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfants! si vous aviez été la cause de leur malheur!

PÉTREL. C'est moi! c'est moi! pourquoi vous laisser grimper sur mon siége et vous livrer à des chevaux fringants? Mais qui pouvait vous refuser quelque chose? Non, quand la voiture aurait dû me passer sur le corps. Tenez, monsieur Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudrait vous l'accorder, mais j'irais de là me jeter dans la rivière.

M. DE VALCOURT. Que ne m'instruisais-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres et peut-être tes habits? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connaît pas le prix des choses.

FRÉDÉRIC. Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissais souffrir cette famille, il me semblait commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignais que vous ne me fissiez défense de le secourir, et que, par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. DE VALCOURT. Tu m'aurais donc alors désobéi?

FRÉDÉRIC. Oui, mon oncle; mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT. Embrasse-moi, brave Frédéric..... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée?

FRÉDÉRIC. C'était le jour que je portais l'argent à Pétrel Le préfet n'était pas à la pension, et je savais que la porte serait fermée le soir à dix heures. Je croyais être de retour auparavant, et j'y aurais été si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE. Mon pauvre frère, où as-tu donc couché?

FRÉDÉRIC. Je trouvai une masure abandonnée, je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étais si content d'avoir soulagé Pétrel!

MARIANNE. Ah! méchant Rodolphe! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les savait pourtant.

M. DE VALCOURT. Dès ce moment je lui retire ma tendresse, et toi seul...

FRÉDÉRIC. Non, mon oncle; je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE, *lui tendant la main.* O mon frère! combien je dois t'aimer!

M. DE VALCOURT. Eh bien! qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferais plutôt venir des maîtres de toute espèce de deux cents lieues.

Frédéric lui baise la main.

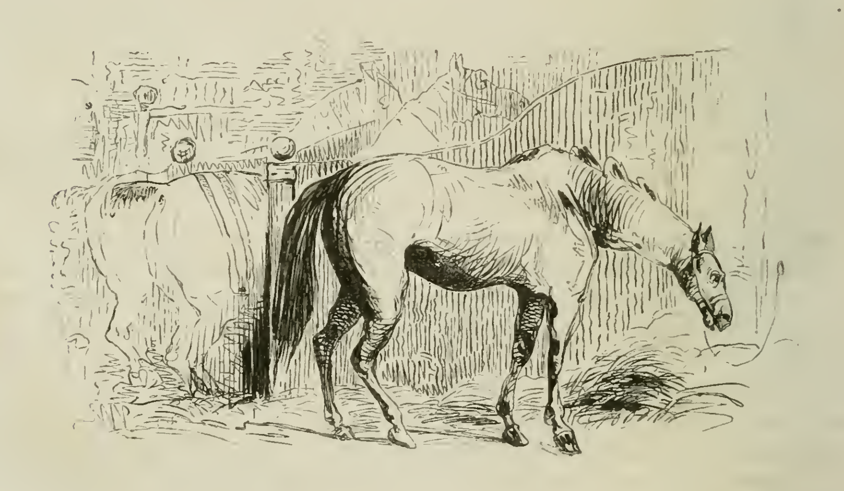
PÉTREL, *lui baisant le pan de son habit.* Mon digne maître, vous êtes toujours le même!

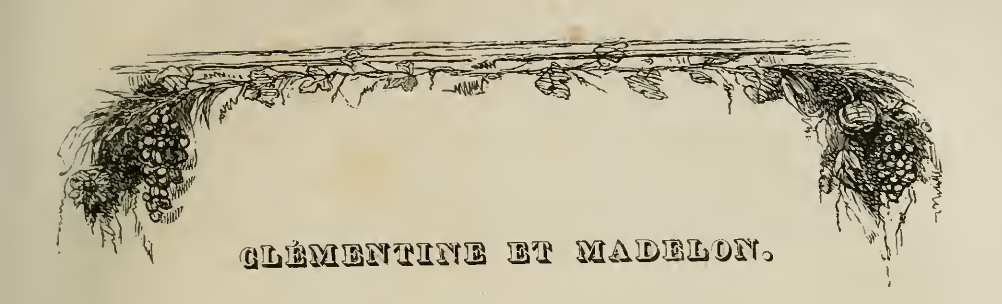
M. DE VALCOURT, *lui frappant sur l'épaule.* Pétrel, as-tu pris des engagements avec M. de Vienné?

PÉTREL. Bon! je n'avais pas mon certificat.

M. DE VALCOURT. Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siége. On pourvoira aussi à tes enfants.

PETREL *se met à sanglotter et à crier.* Mon cher maître!... monsieur... c'est-il bien vrai? n'est-ce qu'un songe? Frédéric! monsieur Frédéric! mes pauvres enfants!... Ah! que j'aille revoir mes chevaux!...





CLÉMENTINE ET MADELON.



Avant que le soleil s'élevât sur l'horizon pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine était descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeuner en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premières heures du jour se réunissait pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphyr portait dans tous ses sens la fraîcheur et le calme. Son goût était flatté de la douceur des friandises qu'elle savourait; son œil, du tendre éclat de la verdure renaissante; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs; et pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allèrent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine était si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignaient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, était pénétré de sentiments de tendresse et de bienfaisance. Tout à coup elle fut interrompue dans son agréable rêverie par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançait vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venait aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erraient sans objet autour d'elle; en sorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir aperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre, puis, comme une biche effarouchée, et non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine, attends-moi donc, attends-moi; pourquoi te sauver? Ces paroles faisaient fuir encore plus vite la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre; mais, comme elle était moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre. Heureusement la petite fille avait pris un détour, et l'allée où se trouvait Clémentine allait directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille

épaisse qui formait la bordure de l'allée, et elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille était prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant : Te voilà ma prisonnière ! Oh ! je te tiens ! il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattait pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine; si tu savais le bien que je te veux, tu ne serais pas si farouche. Viens, ma chère enfant, viens un moment avec moi. Ces paroles d'amitié, et plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçait, rassurèrent la petite fille; et elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

— As-tu encore ton père? lui dit Clémentine en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle.

MADELON. Oui, mamselle.

CLÉMENTINE. Et que fait-il?

MADELON Toute sorte de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin; et il m'a menée avec lui.

CLÉMENTINE. Ah! je le vois là-bas, dans le carré de laitues. C'est le gros Thômas. Mais que manges-tu à ton déjeuner? Voyons, que je goûte ton pain Ah! mon Dieu! il me déchire le gosier. Pourquoi ton père ne t'en donne-t-il pas de meilleur?

MADELON. C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLÉMENTINE. Mais il en gagne par son travail; et il pourrait bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

MADELON. Oui, si j'étais sa seule enfant; mais nous sommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camisole, l'autre d'une jacquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois : J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai assez pour nourrir et vêtir toute cette marmaille.

CLÉMENTINE. Tu n'as donc jamais mangé de confitures?

MADELON. Des confitures? Qu'est-ce que c'est que ça?

CLÉMENTINE. Tiens, en voici sur mon pain.

MADELON. Je n'en avais jamais vu de ma vie.

CLÉMENTINE. Goûtes-en un peu. Ne crains rien; tu vois bien que j'en mange.

MADELON, *avec transport*. Ah! mamselle, que c'est bon!

CLÉMENTINE. Je le crois, ma chère enfant; comment t'appelles-tu?

MADELON, *se levant et lui faisant une révérence*. Madelon, pour vous servir.

CLÉMENTINE. Eh bien! ma chère Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, et je reviens aussitôt. Ne t'en va pas au moins.

MADELON. Oh! je n'ai plus peur de vous!

Clémentine courut chez sa bonne, et la pria de lui donner encore des confitures pour en faire goûter à une petite fille qui n'avait que du pain sec pour déjeuner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet; et Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes avec le déjeuner de Madelon.

Eh bien! lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait longtemps attendre? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

MADELON, *goûtant la confiture, et passant sa langue sur ses lèvres*. C'est comme du sucre. Je n'avais jamais rien mangé de si doux.

CLÉMENTINE. Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étais bien sûre que cela te ferait plaisir.

MADELON. Comment! vous en mangez tous les jours? Nous ne connaissons pas ça, nous, pauvres gens.

CLÉMENTINE. J'en suis assez fâchée. Écoute; viens me voir de temps en temps, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter! N'es-tu jamais malade?

MADELON. Malade? moi? jamais.

CLÉMENTINE. N'as-tu jamais de rhume? N'es-tu jamais enchifrenée?

MADELON. Qu'est-ce que c'est que ce mal?

CLÉMENTINE. C'est lorsqu'il faut tousser et se moucher sans cesse.

MADELON. Oh! ça m'arrive quelquefois; mais ce ne sont pas des maladies.

CLÉMENTINE. Et alors te fait-on rester au lit?

MADELON. Ha! ha! ma mère ferait, je crois, un beau train, si je m'avisais de faire la paresseuse.

CLÉMENTINE. Mais qu'as-tu à faire? Tu es si petite!

MADELON. Ne faut-il pas aller, dans l'hiver, ramasser du chardon pour notre âne, et du bois mort pour la marmite? Ne faut-il pas, dans l'été, sarcler les blés, ou glaner? cueillir les pommes et les raisins dans l'automne? Ah! mamselle, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

CLÉMENTINE. Et tes sœurs, se portent-elles aussi bien que toi?

MADELON. Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

CLÉMENTINE. Ah! j'en suis bien aise! J'étais d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfants; mais, puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nu-pieds; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure?

MADELON. C'est qu'il en coûterait trop d'argent à mon père s'il fallait qu'il nous en donnât à tous; et il n'en donne à aucun.

CLÉMENTINE. Et ne crains-tu pas de te blesser?

MADELON. Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

CLÉMENTINE. Je ne voudrais pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus?

MADELON. Nous nous sommes amusées à babiller, et il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son déjeuner.

CLÉMENTINE. Eh bien! emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

MADELON. Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher

CLÉMENTINE. Je t'en aime davantage d'avoir pensé à ta petite sœur.

MADELON. Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, mamselle.

CLÉMENTINE. Adieu, Madelon. Mais souviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

MADELON. Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avait goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le jardin, en pensant au plaisir qu'elle avait donné à Madelon, à la reconnaissance que Madelon lui en avait témoignée, et à la joie qu'aurait sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disait-elle, quand je lui donnerai des rubans et un collier! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis; mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille; mes robes lui iront à ravir. Oh! qu'il me tarde de la voir bien ajustée!

Le lendemain Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gateaux qu'elle avait achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeait qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisaient pas, elle priait sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, et sa mère y consentait avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle priait sa mère de lui faire une petite avance sur ses pensions de la semaine, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nu-pieds. Non, ma chère Clémentine, lui répondit sa mère.

— Et pourquoi donc, maman?

— Je te dirai à table ce qui me fait désirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avait jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin on se mit à table.

Le repas était déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit fournit à madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

MADAME D'ALENÇAY. Ah! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai? Je suis bien aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

CLÉMENTINE. Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes; et voici la saison où elles sont excellentes.

MADAME D'ALENÇAY. Je suis sûr que Madelon les trouverait encore meilleures que toi.

CLÉMENTINE. Ah! ma chère Madelon! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle apercevait seulement ces longues moustaches, elle en aurait une peur, une peur! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serais bien curieuse de voir la mine qu'elle ferait. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seraient les plus petites.

MADAME D'ALENÇAY. J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

CLÉMENTINE. Et pourquoi donc, maman, vous qui faites du bien à tant de monde? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent pour acheter des bas et des souliers à Madelon, et vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle aurait fait quelque dégât dans le jardin? Oh! je me charge de la gronder.

MADAME D'ALENÇAY. Non, ma chère Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur?

CLÉMENTINE. Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse!

MADAME D'ALENÇAY. Je voudrais aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeuner?

CLÉMENTINE. C'est bien vrai, maman. Je ne voudrais pas vous tromper.

MADAME D'ALENÇAY. Comment! elle s'en est contentée jusqu'à présent?

CLÉMENTINE. Mon Dieu, oui! Et quand ce serait de la frangipane, je ne la mangerais pas avec plus de plaisir qu'elle ne mange son pain bis.

MADAME D'ALENÇAY. Il me paraît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me persuader qu'elle aille nu-pieds.

CLÉMENTINE. C'est toujours nu-pieds que je l'ai vue. Demandez au jardinier.

MADAME D'ALENÇAY. Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable et sur les cailloux?

CLÉMENTINE. Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche; et elle dit en riant que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

MADAME D'ALENÇAY. Je sais que tu n'es pas menteuse; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrais bien voir les grimaces que ferait ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures.

CLÉMENTINE. Oh! je sens qu'il me resterait au gosier.

MADAME D'ALENÇAY. Je ne serais pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendrait pour aller nu-pieds.

CLÉMENTINE. Tenez, maman, ne vous fâchez pas; mais hier je voulus l'essayer. Étant dans le jardin, je tirai mes souliers et mes bas pour marcher pieds nus. Je les sentais tout meurtris, et cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un tesson. Aye! cela me fit tant de mal que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, et je me promis bien de ne plus marcher les pieds nus. Ma pauvre Madelon! elle est cependant ainsi tout l'été.

MADAME D'ALENÇAY. Mais d'où vient donc que tu ne peux manger du pain sec ni aller nu-pieds comme elle?

CLÉMENTINE. C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

MADAME D'ALENÇAY. Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises et à être bien chaussée, et qu'ensuite le pain sec lui répugne, et qu'elle ne puisse plus aller nu-pieds sans se blesser, croiras-tu lui avoir rendu un grand service?

CLÉMENTINE. Non, maman; mais je veux faire en sorte que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

MADAME D'ALENÇAY. Voilà un sentiment très-généreux: et tes épargnes te suffiront-elles pour cela?

CLÉMENTINE. Oui, bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

MADAME D'ALENÇAY. Tu sais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux, lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle la seule enfant que tu connaisses dans le besoin?

CLÉMENTINE. J'en connais bien d'autres encore. Il y en a deux surtout, ici près dans le village, qui n'ont ni père ni mère.

MADAME D'ALENÇAY. Et qui, sans doute, auraient besoin de secours?

CLÉMENTINE. Oh! oui, maman.

MADAME D'ALENÇAY. Mais si tu donnes tout à Madelon, si tu la nourris de biscuits et de confitures, en laissant les autres mourir de faim, y aura-t-il bien de la justice et de l'humanité dans cet arrangement?

CLÉMENTINE. De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

MADAME D'ALENÇAY. Si tu venais à mourir, et que Madelon se fût accoutumée à avoir toutes ses aises ..

CLÉMENTINE. Je suis bien sûre qu'elle pleurerait ma mort.

MADAME D'ALENÇAY. J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberait dans l'indigence ; et il faudrait peut-être qu'elle fît des choses honteuses pour continuer de se bien nourrir et de se bien parer. Qui serait alors coupable de sa perte?

CLÉMENTINE, *tristement*. Moi, maman. Ainsi donc, il faut que je ne lui donne plus rien ?

MADAME D'ALENÇAY. Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferais bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, et de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

CLÉMENTINE. J'y avais pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelqu'une de mes robes.

MADAME D'ALENÇAY. J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siérait à merveille, surtout sans chaussure.

CLÉMENTINE. Bon ! tout le monde la montrerait au doigt. Comment donc faire?

MADAME D'ALENÇAY. Si j'étais à ta place, j'économiserais pendant quelque temps sur mes plaisirs ; et lorsque j'aurais ramassé un peu d'argent, je l'emploierais à lui acheter ce qu'elle aurait de plus nécessaire. L'étoffe dont les enfants des pauvres s'habillent n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeuner; mais Clémentine lui faisait d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnait un tablier, tantôt un cotillon, et elle payait ses mois d'école chez le magister du village pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venait souvent la trouver, et lui disait : Auriez-vous quelque commission à me donner? Pourrais-je faire quelque ouvrage pour vous? Et lorsque Clémentine lui donnait l'occasion de lui rendre quelque léger service, il aurait fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressait de l'obliger.

Elle s'était rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît; mais Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite : Clémentine ne paraissait point.

La pauvre Madelon était désolée de ne plus voir sa bienfaitrice. Ah ! disait-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savais en quoi, je lui en demanderais pardon. Je ne pourrais pas vivre sans l'aimer.

La femme de chambre de madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta.
— Où donc est mamselle Clémentine? lui demanda-t-elle.

— Mademoiselle Clémentine? répondit la femme de chambre; elle n'a peut-être pas longtemps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite vérole.

— O Dieu ! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure !

Elle court aussitôt vers l'escalier, monte à la chambre de madame d'Alençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est mamselle Clémentine; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon; mais elle avait aperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine, et elle était déjà à son côté.

Clémentine était dans les agitations d'une fièvre violente. Elle était seule et bien triste; car toutes ses petites amies l'avaient abandonnée.

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, et lui dit :

Ah! mon Dieu, comme vous voilà! Ne mourez point, je vous en prie; que deviendrais-je si je vous perdais? Je resterai le jour et la nuit auprès de vous; je vous veillerai, je vous servirai; me le permettez-vous? Clémentine lui serra la main, et lui fit comprendre qu'elle lui ferait plaisir de demeurer auprès d'elle.



Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittait à merveille de son emploi. On lui avait dressé une couchette à côté du lit de la petite malade; elle était sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissait échapper Clémentine, Madelon se levait pour lui demander ce qu'elle avait. Elle lui présentait elle-même les remèdes prescrits par les médecins. Tantôt elle allait cueillir du jonc pour faire, sous ses yeux, de petits paniers et de fort jolies corbeilles; tantôt elle bouleversait toute la bibliothèque de madame d'Alençay pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchait dans son imagination tout ce qui était capable d'amuser Clémentine et de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paraissait bien long; mais Madelon lui faisait des histoires de tout le village; et comme elle avait bien su profiter de ses leçons, elle lui lisait tout ce qui pouvait la réjouir. Elle lui adressait aussi de temps en temps des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disait-elle, le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleurait à ces mots; puis séchant aussitôt ses larmes: Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson? Clémentine n'avait qu'à faire un signe, et Madelon lui chantait toutes les chansons qu'elle avait apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passait de la sorte sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu à peu; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons séchèrent et l'appétit lui revint.

Elle avait le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon semblait ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avait couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissait aussi en la regardant. Comment pourrais-je, lui disait-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi? Elle demandait à sa maman de quelle manière elle pourrait récompenser sa tendre et fidèle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédait pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie après une maladie si dangereuse, lui répondit: Laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une et l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement pour Madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui serait permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay et tous ses gens étaient enivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine était transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon; et Madelon ne se possédait pas de

joie de revoir Clémentine dans les lieux où avait commencé leur connaissance, et encore de se trouver toute habillée de neuf de la tête aux pieds.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O vous, enfants, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avait été la joie de ses parents. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avait pris un au contraire qu'on ne peut mieux vous peindre qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchait, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardait de travers, et murmurait un quart d'heure entre ses dents.

Lui faisait-on quelque léger reproche, elle se levait, trépignait des pieds, renversait les chaises et les fauteuils.

Son père, sa mère, personne dans la maison ne pouvait plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentait quelquefois de ses fautes. Elle répandait même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusqu'à ses parents; mais l'habitude l'emportait bientôt, et son humeur devenait de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'était la veille du jour des étrennes), elle vit sa mère qui passait dans son appartement en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie voulait la suivre; madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit à ce sujet la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, et ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, et la table couverte des joujoux les plus brillants! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'était, de joie et d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, et lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, et vit au milieu de ses joujoux un billet ouvert. Elle le prit, et y lut, en grosses lettres, les mots suivants :

Pour une aimable petite fille, en récompense de sa douceur.

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien ! Rosalie, à qui cela est-il destiné? lui dit sa mère. Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères; vois s'il ne serait pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

Pour une petite fille grognon, qui reconnaît ses défauts, et qui, en commençant une nouvelle année, va travailler à s'en corriger.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de sa mère et en pleurant amèrement.



Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignait.

— Allons, lui dit-elle après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient ; et que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

— Non, ma chère maman, répondit Rosalie ; tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, et en présenta la clef à Rosalie en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'était déjà écoulé près de six semaines sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman ? — Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère ? — Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté ; mais tous les matins et tous les soirs, cent fois dans la journée, je priais Dieu de soutenir mon courage.

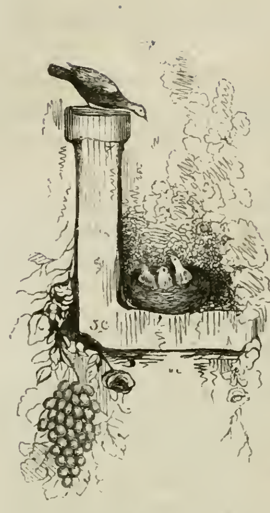
Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avait le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même, elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudrait pas jouir de cette gloire et de ce bonheur ?

LE NID DE MOINEAUX.



Le petit Robert aperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toit de sa maison. Aussitôt il courut chercher ses sœurs pour leur faire part de sa découverte; et ils cherchèrent ensemble comment ils pourraient se rendre maîtres de la couvée. Il fut convenu entre eux qu'il fallait attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes; qu'alors Robert appliquerait une échelle à la muraille, et que ses sœurs la tiendraient par le pied, tandis qu'il grimperait en haut pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étaient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux : ils trouvèrent dans le nid trois petits. Le père et la mère jetaient des cris plaintifs en se voyant enlever leurs enfants qu'ils avaient eu tant de peine à nourrir; mais Robert et ses sœurs étaient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouvèrent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devaient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractère doux et compatissant, voulait qu'on les mît dans une cage; elle se chargeait d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frère et à sa sœur le plaisir qu'ils auraient de voir et d'entendre les jeunes oiseaux lorsqu'ils seraient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valait mieux les plumer tout vifs, et qu'il y aurait bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nus dans la chambre qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui était l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline : Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles virent que leur frère ne voulait point céder, et que d'ailleurs il tenait le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il voulait.

Il n'avait pas attendu leur aveu pour commencer son exécution. Il avait déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il en le mettant à terre. Dans un moment toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres petites bêtes jetaient des cris douloureux, elles tremblottaient, elles agitaient tristement leurs ailes; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les poussait du pied pour les faire avancer, et lorsqu'elles faisaient une culbute, il faisaient de grands éclats de rire. A la fin ses sœurs se mirent à rire avec lui. Tandis qu'ils se livraient à cet amusement barbare, ils virent de loin venir leur précepteur. Pst! chacun met un oiseau dans sa poche et se sauve à toutes jambes.

Eh bien! leur cria le précepteur, où allez-vous? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement et les yeux baissés vers la terre.

LE PRÉCEPTEUR. Pourquoi donc fuyez-vous à ma présence?

ROBERT. C'est que nous étions en train de jouer.

LE PRÉCEPTEUR. Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusements, et que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

ROBERT. Nous avions peur que vous ne vinssiez nous gronder.

LE PRÉCEPTEUR. Est-ce que je vous gronde quand vous prenez une récréation innocente? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche? je veux savoir ce que c'est. Présentez-moi votre main et ce que vous y tenez. *(Ils présentent chacun leur main avec un oiseau plumé.)*

LE PRÉCEPTEUR, *avec un mouvement mêlé de pitié et d'indignation*. Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes?

ROBERT. C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes!

LE PRÉCEPTEUR. Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures et d'entendre leurs cris douloureux?

ROBERT. Non, certainement; mais je ne croyais pas que cela les fît souffrir.

LE PRÉCEPTEUR. Eh bien, approchez, je veux vous en convaincre. (*Il lui tire quelques cheveux.*)

ROBERT. Aye! aye!

LE PRÉCEPTEUR. Est-ce que cela vous fait mal?

ROBERT. Vous croyez donc que cela fait du bien, d'arracher des cheveux?

LE PRÉCEPTEUR. Bon! il n'y en a qu'une douzaine.

ROBERT. Mais c'est trop...

LE PRÉCETEUR. Que serait-ce donc si l'on vous arrachait toute la chevelure? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avaient fait aucun mal. Et vous, mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert?

Les deux petites filles étaient restées debout en silence; mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles allèrent s'asseoir, et des larmes roulèrent dans leurs yeux.

Le précepteur remarqua leur regret; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleurait pas, et il chercha à se justifier de cette manière: Je ne croyais pas leur faire du mal; ils ne cessaient pas de chanter, et ils battaient des ailes comme s'ils avaient du plaisir.

LE PRÉCEPTEUR. Vous appelez leurs cris des chansons? Mais pourquoi chantaient-ils?

ROBERT. Apparemment pour appeler leur père et leur mère.

LE PRÉCEPTEUR. Sans doute; et lorsque leurs cris les auraient attirés, que voulaient-ils leur témoigner en battant des ailes?

ROBERT. Je ne le sais pas trop. C'était peut-être pour leur demander du secours.

LE PRÉCEPTEUR. Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avaient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier: « Ah! mon père et ma mère, sau-
» vez-nous. Nous sommes malheureusement tombés entre les mains d'enfants barbares,
» qui nous ont arraché toutes nos plumes. Nous avons froid, nous souffrons. Venez
» nous réchauffer et nous panser, ou nous allons mourir. »

Les petites filles ne purent y tenir plus longtemps. Elles cachèrent, en sanglotant, leur visage dans leur mouchoir. C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avions horreur.

Robert lui-même sentit, en ce moment, toute sa faute. Il en avait déjà été puni par les cheveux que son précepteur lui avait arrachés: il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'était pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut

de réflexion, que Robert avait commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus faibles que lui, ouvrit son cœur aux sentiments de bienfaisance et d'humanité qui l'ont animé tout le reste de sa vie.

LES ENFANTS

QUI VEULENT SE GOUVERNER EUX-MÊMES.



CASIMIR. Ah! mon papa, que je voudrais être grand, grand comme vous!

M. D'ORSAY. Et pourquoi le voudrais-tu, mon fils?

CASIMIR. C'est que je n'aurais plus à recevoir les ordres de personne, et que je pourrais faire tout ce qui me passerait par la tête.

M. D'ORSAY. Il en arriverait des choses bien merveilleuse, j'imagine.

CASIMIR. Oh! je vous en réponds.

M. D'ORSAY. Et toi, Julie, voudrais-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairait?

JULIE. Vraiment oui, mon papa.

CASIMIR. Oh! si Julie et moi nous étions les maîtres!

M. D'ORSAY. Mes enfants, je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

CASIMIR. Vous vous moquez de nous, mon papa.

M. D'ORSAY. Non, je parle très-sérieusement. Demain, ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

CASIMIR. Quel plaisir nous allons avoir de nous sentir la bride sur le cou!

M. D'ORSAY. Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement: je vous l'abandonne jusqu'à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

CASIMIR. Sur ce pied-là, nous serons longtemps nos maîtres.

M. D'ORSAY. Je serai bien aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi, préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfants, au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend tristes et pesants; c'est ce qui arriva à Casimir et à Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, et se levèrent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayèrent un peu par la douce pensée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendrait dans l'idée.

Allons, par où commençons-nous? dit Casimir à sa sœur quand ils furent habillés et qu'ils eurent déjeuné.

JULIE. Nous allons jouer.

CASIMIR. Et à quoi?

JULIE. Il faut bâtir des châteaux de cartes.

CASIMIR. Oh! c'est un amusement bien triste! je n'en suis pas.

JULIE. Veux-tu jouer à colin-maillard?

CASIMIR. Nous ne sommes que deux.

JULIE. Aux dames ou au domino?

CASIMIR. Tu sais que je ne puis souffrir ces jeux, où l'on est assis.

JULIE. Eh bien! propose-m'en quelqu'un de ton goût.

CASIMIR. Nous n'avons qu'à jouer à broche-en-cul.

JULIE. Oui, c'est un joli jeu pour une demoiselle!

CASIMIR. Nous jouerons, si tu veux, au carrosse; tu seras le cheval, et moi le cocher.

JULIE. Oui-dà! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

CASIMIR. Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

JULIE. Mais cela me fait mal. Non, non, point de ces jeux.

CASIMIR. Tu ne veux donc pas? Eh bien! jouons à la chasse. Je serai le chasseur et tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

JULIE. Fi de ta chasse! tu as toujours tes pieds sur mes talons et tes poings enfoncés dans me côtes.

CASIMIR. Puisque tu ne veux jouer à aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien?

JULIE. Ni moi avec toi; m'entends-tu bien aussi?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étaient, chacun s'en alla dans un coin; et ils furent longemps sans se regarder et sans se dire une parole.

Ils en étaient encore à se bouder lorsque l'horloge sonna. Dix heures! Il ne leur restait plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, et lui dit: Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

JULIE. Oh! je n'ai pas de marrons. Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

CASIMIR. Je te les devais hier; mais je ne dois rien aujourd'hui.

JULIE. Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît?

CASIMIR. C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

JULIE. Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

CASIMIR. Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

JULIE. En ce cas, je ne jouerai pas

CASIMIR. Tu en es bien la maîtresse.

Seconde bouderie; et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet et le fit claquer; Julie arrangea sa poupée et entama une conversation avec elle. Casimir grommelait entre ses dents, Julie poussait des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures! Ils n'avaient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre, et ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence: Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

CASIMIR. Ah! voilà qui est bien! J'ai un grand cordon qui servira de bride: le voici. Prends-le dans ta bouche.

JULIE. Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

CASIMIR. Comme tu parles! As-tu jamais vu que les chevaux aient le mors ailleurs qu'entre les dents?

JULIE. Mais je ne suis pas un véritable cheval.

CASIMIR. Tu dois faire comme si tu l'étais.

JULIE. Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

CASIMIR. Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

JULIE. Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

CASIMIR. Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

JULIE. Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet; Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne sait plus claquer, les ajustements de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle; et M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. — Mais qu'avez-vous donc? leur dit-il en les voyant tous deux dans la tristesse.

— Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfants. Ils s'essuyèrent les yeux et suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avait même une bouteille de vin auprès de chaque couvert. — Mes enfants, leur dit M. d'Orsay, si j'avais encore quelques droits sur vous, je vous défendrais de manger de tous ces plats, et surtout de boire du vin. Je vous prescrirais au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin et les épiceries sont dangereux pour les enfants. Mais vous êtes maintenant vos maîtres: vous pouvez boire et manger suivant votre caprice.— Les enfants ne se le laissèrent pas dire deux fois. L'un avalait de gros morceaux de viande sans pain, l'autre prenait de la sauce à grandes cuillerées. Ils se versaient de pleines rasades de vin qu'ils oubliaient de tremper.

— Mais, mon ami, dit tout bas madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés. — Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay; mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur dérobions le fruit d'une importante leçon.

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari, et elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se leva de table. Le ventre des enfants était tendu comme un tambour, et leurs petites têtes commencèrent à s'échauffer.

— Viens, viens, Julie, s'écria Casimir; et il emmena sa sœur avec lui dans le jardin. M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avait dans le jardin un petit étang, au bord de l'étang un batelet; Casimir eut la fantaisie d'y entrer. Julie l'arrêta.—Tu sais bien, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

— Défendu! répondit Casimir. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes?

— Ah! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère, et ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près, mais il ne jugea pas à propos de se découvrir. Il savait que l'étang n'était pas bien profond. Quand ils y tomberaient, se disait-il, je n'aurais pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfants voulaient détacher le bateau du bord et le pousser vers le milieu de l'étang; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage

qui le retenait. — Puisque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Casimir, il faut du moins nous balancer. — Aussitôt, ayant écarté ses jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.



Leur tête étant un peu embarrassée, ils ne tardèrent pas longtemps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un l'autre pour se soutenir; mais, *plumb!* ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet, et du bord dans l'étang. M. d'Orsay sortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il était caché. Il se jeta dans l'eau, saisit de chaque main un de ses téméraires enfants, et les ramena à la maison demimorts de frayeur.

Ils eurent des vomissements violents pendant qu'on leur ôtait leurs habits et qu'on les frottait. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étaient successivement dans un accablement et dans des convulsions qui faisaient frémir. Ils se plaignaient d'un mal de tête affreux et de tiraillements d'entrailles; ils tombaient à chaque instant en faiblesse, puis c'étaient des nausées et des étouffements.

C'est dans cet état déplorable qu'ils passèrent le reste du jour. Il leur échappait des sanglots et des torrents de larmes, jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, et leur demanda comment ils avaient passé la nuit.

— Pas trop bien, répondirent-ils l'un et l'autre d'une voix affaiblie : nous nous sommes levés très-souvent, et la tête et le ventre nous font encore mal.

— Pauvres enfants, leur dit M. d'Orsay, que je vous plains! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

— Oh! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

— Et pourquoi donc, mes amis? vous disiez l'autre jour qu'il était si triste de faire les volontés des autres.

— Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Casimir.

— C'est pour longtemps, ajouta Julie.

M. D'ORSAY. Vous ne voulez donc plus vous appartenir?

CASIMIR. Non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

JULIE. Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. D'ORSAY. Pensez bien à ce que vous dites; car, si je reprends mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai quelque chose de désagréable à vous ordonner.

CASIMIR. N'importe, mon papa... Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. D'ORSAY. Eh bien! j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a

mauvais goût, mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous consentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre ; qu'on m'obéisse !

CASIMIR. Oui, oui, mon papa.

JULIE. Quand ce serait amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pilules qui leur présenta. Les enfants, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisaient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce remède fit heureusement son effet, et ils guérirent tous deux.

Lorsqu'on voulait dans la suite les menacer d'une punition effrayante, on leur disait : Nous allons vous donner la liberté ; et les enfants tremblaient encore plus de cette menace que ceux à qui l'on disait : Je vais vous mettre en prison.

LE CONTRE-TEMPS UTILE.

Dans une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposait à partir avec son père pour un partie de plaisir qui, depuis quinze jours, était l'objet de toutes ses pensées. Il s'était levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin, au moment où il croyait avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout à coup, les nuages s'entassèrent, un vent orageux courbait les arbres et soulevait la poussière en tourbillons. Alexis descendait à chaque instant dans le jardin pour observer l'état du ciel, puis il remontait les degrés trois à trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordaient à parler contre lui. Cependant il ne craignait point de rassurer son père et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses allaient se dissiper en un clin d'œil, qu'il ferait même bientôt le plus beau temps du monde ; et il conclut qu'il fallait partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avait pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il était plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respirait la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'était par degrés éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs ; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhalaient autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création ? Rappelle-toi les tristes images qui affligeaient hier nos regards : la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui semblait décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature ? — A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes et la folie de sa conduite le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; et son père jugea qu'il suffisait de ses propres réflexions pour lui apprendre une autre fois à sacrifier sans regret un plaisir personnel au bien général de l'humanité.



Lith. P. Petit, Prodhomme et Cie

LE COLIN-MAILLARD.



COLIN-MAILLARD.

PERSONNAGES.

M. de Juliers.
Frédéric, son fils.
Duverney l'aîné, } amis de Frédéric.
Duverney le cadet, bègue, } amis de Frédéric.
Robert, leur voisin.
Le Palefrenier de M. de Juliers.

Léonor, } filles de M. de Juliers.
Julie, } filles de M. de Juliers.
Dorothée, } leurs amies.
Adélaïde, } leurs amies.
Louise, un peu boiteuse, } leurs amies.

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, et dans le fond une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte-voix.

SCÈNE PREMIÈRE.



FRÉDÉRIC *avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parlait encore à son père tandis qu'il descend.*

Oui, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant et en fredonnant :*) Tra le ra le ra. Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, JULIE.

Frédéric. Eh bien! ma sœur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE. Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDÉRIC. Oh! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE. Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDÉRIC. Est-ce qu'il avait quelque chose à refuser dès que je me mêlais de la négociation? Ah ça, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE. Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC, *avec un air d'importance.* C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE. Vraiment mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDÉRIC. Avise-toi d'y toucher..... Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras.

Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.

JULIE. Mais tu en as trop?

FRÉDÉRIC, *reculant la tête, et se penchant en arrière.* Encore un. Bon; en voilà assez pour un voyage.

Il fait quelques pas, et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.

JULIE, *poussant un grand éclat de rire.* Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan par terre! Ces beaux livres que mon papa ne voulait pas nous laisser toucher, même du bout du doigt! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDÉRIC. Tu ne sais pas, toi? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins! (*Il se met à ramasser les livres; et tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre*). Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE, *approchant de lui.* Tu ne finiras jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

FRÉDÉRIC. Ah! c'est bien dit.

Frédéric se jette à genoux, et d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.

JULIE. Doucement donc! pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet et les placer sur la cheminée.

Elle sort.

FRÉDÉRIC, *se relevant tout essoufflé.* Ouf! je ne vaudrais rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes comme des singes.

Il s'évente avec son chapeau.

JULIE, *en rentrant.* Si tu voyais comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste. (*Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit en les recevant:*) Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDÉRIC. Oh! oui; toi surtout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE. Et toi donc! si ton précepteur n'y veillait sans cesse, tu ne saurais jamais où trouver tes thèmes et tes versions. (*Elle regarde autour d'elle.*) Mais voilà tout, je pense.

FRÉDÉRIC. Oui, je ne vois plus rien, va.

Julie sort.

FRÉDÉRIC *range la table, les fauteuils et les chaises.* Bon! nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE, *en rentrant, regarde de tous côtés.* Ah! voilà qui est bien! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent, ils vont se mettre à corner jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDÉRIC. Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

JULIE. Bah! nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDÉRIC. Oui-dà? Si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu?

JULIE, *haussant les épaules.* O mon Dieu! je te respecte si fort que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDÉRIC. Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

JULIE, *en sortant.* Oui, oui.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *seul, maniant le porte-voix.*

Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric!... Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie :*) Courez, volez, troupe joyeuse; le jeu va bientôt commencer. (*Il se retire de la fenêtre et va vers la porte.*) Eh bien! cela n'est-il pas merveilleux? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étais assis sur mon trône.

Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET.

FRÉDÉRIC. Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

DUVERNEY L'AINÉ. Bon! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout à fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourrait bien dégringoler avec sa majesté.

FRÉDÉRIC. En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY L'AINÉ. C'est à peu près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY LE CADET, *d'un ton pleureur et en bégayant*. Hé-é-las! ou-ou-i. Il me fait en-en-core un peu-eu de mal. Ce mo-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

FRÉDÉRIC. Est-ce qu'il est avec vous?

DUVERNEY L'AINÉ. Dieu nous en préserve! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY LE CADET. Il ne son-on-ge qu'à-à mal.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DUVERNEY L'AINÉ. J'étais resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendait tout seul. Robert l'a entendu; il s'est caché, puis il a sauté tout à coup sur lui en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur qu'il est tombé; et, en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDÉRIC. Oh! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société!

DUVERNEY L'AINÉ. Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDÉRIC. Mon papa vous croyait fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison, et il a pensé que ce serait vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY L'AINÉ. Ah! du plaisir? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre, et il voulait faire croire que c'était nous.

FRÉDÉRIC. Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY L'AINÉ. Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paye le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDÉRIC. A la place de votre papa, je ne voudrais pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY L'AINÉ. Que veux-tu? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable, qui se trouvait vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvait y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDÉRIC. Il en est peut-être fâché à présent?

DUVERNEY L'AINÉ. Oh! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapin ou des grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques!

FRÉDÉRIC. Que veux-tu dire?

DUVERNEY L'AINÉ. Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsque un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque, puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison. En sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart d'heure dans la crotte avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

FRÉDÉRIC. Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY L'AINÉ. Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlais de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirais pas. Il n'y a pas longtemps qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avait semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resterait pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDÉRIC. Je t'avoue que je ne serais pas fâché de le voir. J'aime les enfants un peu gais.

DUVERNEY L'AINÉ. A la bonne heure! Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaieté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi. Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrais pas faire de mal exprès à qui que ce fût; au lieu que le méchant ne cherche que plaies et bosses.

FRÉDÉRIC. Oh! cela ne m'effraye pas. J'en aurai plus de gloire à le morigéner.

DUVERNEY L'AINÉ. S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui jouerait quelque vilain tour.

DUVERNEY LE CADET. Ou-ou-i, je m'en i-irai.

FRÉDÉRIC. Non, non; nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau-venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE. ADÉLAIDE, LOUISE.

Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.

LÉONOR. Je suis bien votre servante, messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout? Il me semble, mon frère, que tu aurais pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici?

FRÉDÉRIC. Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames.

LÉONOR. Je suis charmée que tu connaisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici? (*A Duverney l'aîné.*) Je croyais qu'il serait venu avec vous.

DUVERNEY L'AINÉ. Il y a longtemps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci!

FRÉDÉRIC. Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah! mon petit coquin! nous nous verrons.

DOROTHÉE. Est-ce qu'il pourrait être encore plus espiègle que M. Frédéric?

LOUISE, *d'un air malin.* C'est beaucoup dire.

ADÉLAIDE. M. Frédéric? c'est un agneau en comparaison. Nous le connaissons depuis longtemps, ma sœur et moi, ce M. Robert. N'est-il pas vrai, Louise?

LOUISE. Oh! sûrement! il m'a déjà bien fait endêver.

ADÉLAIDE. Il était autrefois de la société de mon frère, qui, heureusement, s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant lutin!

LÉONOR. Oh! pour la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE. Oui; mais faire le mal pour le plaisir de le faire?

JULIE. C'est cela qui est vilain! Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ironique.* Crois-tu? Je t'en remercie.

DOROTHÉE. Ah ça, ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauvegarde. Tu es

la plus grande, et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison; tu pourras lui en imposer.

LÉONOR. Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, *d'un air important.* Oui, oui, tu défendras ces demoiselles; et vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY L'AINÉ. Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure; il me connaît. Je ne crains que pour mon frère.

DUVERNEY LE CADET. Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

LOUISE. Le voilà bien! Les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'était moi qu'il attaquait toujours.

LÉONOR. Je le crois: presque tous les méchants sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête et se sauve à son tour.

JULIE. Eh bien! tu lui feras le chat, toi.

LOUISE. Oui, tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR. Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin pour cela d'attendre monsieur le songe-malices.

FRÉDÉRIC. Ah! le voici.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT, *à Frédéric, Léonor et Julie, en leur faisant un salut respectueux.* Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR. Il nous a fait espérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connaissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE. Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDÉRIC. Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas?

LÉONOR. Je crois, monsieur, devoir, avant tout, vous faire connaître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, *d'un son de voix moqueur.* Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR. Voilà mesdemoiselles de...

ROBERT. Oh! j'ai bien l'honneur de les connaître. Celle-ci (*montrant Adélaïde*), c'est madame de Pimbèche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là (*en montrant Louise et boitant tout autour de la chambre*), hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur (*en montrant Duverney l'aîné*), c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis (*en montrant Duverney le cadet et faisant tomber son chapeau à terre*), c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde.

Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.

FRÉDÉRIC. Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT. Il faut que je vous connaisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR. Pour vous, monsieur, vous vous faites connaître au premier coup d'œil; et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurais jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étaient pas aussi sincèrement, ils auraient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devais pas m'y attendre.

ROBERT. Monsieur Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison.

FRÉDÉRIC. Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT. Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. (*Fléchissant un genou devant Léonor.*) Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien!...

LÉONOR. Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiraient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés; et si je n'avais pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurais déjà fait. Je vous prie très-instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, *un peu confondu.* Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois? Allons, soyons bons amis.

Il lui tend la main.

LÉONOR *lui donne la sienne.* Très-volontiers, monsieur Robert, mais à condition...

ROBERT, *lui tournant le dos et allant vers le petit Duverney.* Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin : allons, tope là.

Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.

DUVERNEY L'AINÉ, *courant au secours de son frère.* Monsieur Robert!

FRÉDÉRIC *l'arrête et se met entre eux.* Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille; autrement...

ROBERT. Eh bien! que feriez-vous, petit marmouset?

FRÉDÉRIC, *d'un ton fier.* Je suis petit; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT. En ce cas-là, je veux en être. J'aurais cependant envie de faire auparavant un petit assaut.



Il saute tout à coup sur lui, le prend par la queue, et lui donne un croc-en-jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme et le repousse. Robert chancelle et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine et lui saisit les mains. On veut les séparer.

FRÉDÉRIC, *avec sang-froid.* Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien! monsieur Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, *se débattant.* Aye, aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC. Je ne me lèverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, *furieux.* Pardon?

FRÉDÉRIC. Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT. Eh bien! oui, grâce, grâce.

FRÉDÉRIC. S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (*Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser; et quand il est debout:*) Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat.

Robert paraît honteux; il garde un moment le silence.

DOROTHÉE, *bas, à Julie.* Je n'aurais pas cru ton frère si brave.

JULIE. Oh! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si longtemps? Nous devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDÉRIC. Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous? à quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas, Duverney?

DUVERNEY L'AINÉ. Il faut laisser le choix à ces demoiselles.

Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.

LÉONOR. Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrais retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au loto, ou choisir un jeu aux cartes, qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE. Moi, j'aimerais mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avais un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter! N'est-il pas vrai, mon ami?

DUVERNEY LE CADET. Oh! ou-ou-i.

LÉONOR. De tout mon cœur, mes enfants: je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images ni de joujoux.

Louise et le petit Duverney se prennent par la main et sautent de joie.

LÉONOR. Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies? J'ai un bonnet charmant à vous montrer.

TOUTES ENSEMBLE. Oui, mon cœur, allons, allons.

DUVERNEY L'AINÉ. Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement?

LÉONOR. Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles.

Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.

ROBERT, *d'un ton hargneux.* Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici?

FRÉDÉRIC. Non, monsieur; ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, ROBERT.

ROBERT. Bon! nous voilà seuls: nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC. Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT. Il y aurait un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDÉRIC. Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malices à mes amis.

ROBERT. On m'avait dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries!

FRÉDÉRIC. Si je les aime! Eh! je ne vis que de cela; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé?

ROBERT. Tenez, voyez-vous? voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, et faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les siéges à vos amis, car peut-être se défieraient-ils de moi. Et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir: Aye! aye! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha! cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles, qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FÉRDÉRIC. Et si je vous en faisais autant à vous, comment prendriez-vous la chose?

ROBERT. Oh! moi, c'est bien différent. Mais ces petits idiots!

FRÉDÉRIC. Vous les croyez idiots parce qu'ils ne font pas de méchancetés?

ROBERT. Vous êtes bien difficile au moins. Eh bien! en voulez-vous d'un autre?

FRÉDÉRIC. A la bonne heure.

ROBERT. J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences; et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac! crac! Entendez-vous? Ha, ha, ha, ha!

FRÉDÉRIC. Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans?

ROBERT. Eh! tant mieux! c'est le plaisir!

FRÉDÉRIC. N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal?

ROBERT. Mais cela ne m'en fait pas, à moi.

FRÉDÉRIC. Ah! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT. Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Écoutez, si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney?

FRÉDÉRIC. Mais c'est vilain encore! On n'aurait qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT, *d'un air fanfaron.* Oh! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC, *à part, en se mordant le bout du doigt.* Oui da? nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Passe pour cela.

ROBERT. Eh bien! j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls; et vous verrez! Je suis à vous dans un moment.

FRÉDÉRIC. Bon! bon! (*Robert fait quelques pas pour sortir.*) (*Frédéric à part.*) C'est toi qui y seras pris, va. (*Il court après lui.*) Monsieur Robert! monsieur Robert!

ROBERT, *revenant sur ses pas.* Qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC. Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit; et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT. Que voulez-vous dire avec vos esprit?

FRÉDÉRIC. Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paraît toute en feu. (*Il se recule en affectant de la frayeur.*) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, *un peu effrayé.* Eh! mon Dieu, que me dites-vous? Et d'où cela vient-il donc?

FRÉDÉRIC, *à voix basse, en le tirant à part.* C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT, *tremblant.* Oh ! je ne reste plus avec lui, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDÉRIC. Vous faisiez tant le brave tout à l'heure.

ROBERT. Ce n'est pas que j'aie peur..... mais..... mais..... c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRÉDÉRIC. Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh ! quel plaisir !

ROBERT, *avec un sourire méchant.* Sentez-vous comme ce sera plaisant ?

FRÉDÉRIC. On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT. Eh ! tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir

Il sort.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC.

Ah ! tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ.

LÉONOR. Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

FRÉDÉRIC. Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendait faire aux enfants qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigt, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR. Quel est donc ton projet ?

FRÉDÉRIC. Je te le dirai tout à l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

DOROTHÉE. Oui, monsieur Frédéric ; mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC. Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCÈNE X.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ.

LÉONOR. Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY L'AINÉ. Ah ! mademoiselle, de grâce, ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAIDE. M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE. Tout cousu qu'il est de méchancetés, je suis sûre que mon frère l'attraperait mille et mille fois.

DOROTHÉE. Quel service il nous rendrait de nous délivrer de ce mauvais garnement! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il était de notre société.

LÉONOR. Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY L'AINÉ. Il n'en saurait jamais faire assez. Ces âmes noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre, et je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas! il donnerait la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE. Ah ça, Léonor! ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

LÉONOR. Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADÉLAIDE. Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE. Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchants !

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ.

FRÉDÉRIC, *accourant joyeux*. Voilà mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

LÉONOR. Mais enfin, peut-on apprendre?.....

DOROTHÉE. Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDÉRIC. Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR. Au moins faut-il que nous sachions.....

FRÉDÉRIC. Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY L'AINÉ. Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête?

FRÉDÉRIC. Bon! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout à l'heure combien il est poltron. Mais avant tout, il faut faire descendre les petits; car il pourrait monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher et amène-les ici.

JULIE. Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ.

LÉONOR. Mais, Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre.....

ADÉLAIDE. Eh ! mon Dieu ! laisse-le donc faire.

FRÉDÉRIC. Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant.

Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR. A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDÉRIC. Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée.

On range la table et les chaises. Dans cet intervalle Julie revient avec Louise et le petit Duverney.

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET.

FRÉDÉRIC, *allant à leur rencontre.* Venez, mes petits amis; passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE. Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE. J'ai cru qu'on venait nous chercher pour le goûté. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

FRÉDÉRIC. J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudrait vous faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY LE CADET. O-oh! a-al-lons nou-ous-en.

Julie prend un flambeau sur la table et les conduit dans le cabinet.

SCÈNE XIV.

FRÉDERIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ.

FRÉDÉRIC. Tout est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence surtout.

DOROTHÉE. Oui, oui, soyez tranquille.

FRÉDÉRIC. J'entends du bruit, je crois. Chut. (*Il court à la porte qui donne sur l'escalier et prête l'oreille.*) C'est lui, c'est lui. Vite, que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE. Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

Adélaïde bande les yeux à Dorothée et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ, ROBERT.

Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée lorsqu'elle étend ses mains en avant.

DOROTHÉE, *saisissant Robert.* C'est M. Robert. Je le reconnais à sa malice.

FRÉDÉRIC. Il est vrai, c'est lui; mais il n'était pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT. Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHÉE. A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT. Oui, oui. (*Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de sa poche et le lui montre.*) Voyez-vous cela?

FRÉDÉRIC, *reculant comme s'il avait peur.* Oh! comme il est affreux! Il m'effrayerait moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquiverons.

ROBERT, *bas, à Frédéric.* C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.* Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, *bas, à Frédéric.* Bon! bon! je veux lui faire la mienne aussi.

ADÉLAIDE. Eh bien! messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT. Nous voilà, nous voilà! (*Frédéric rôde autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe; et, voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothée :*) Je vais me faire prendre.

Robert revient avec une chaise et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise, et se met



en place à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avait peur qu'on le reconnût.

DOROTHÉE, *après l'avoir tâtonné longtemps et fait semblant d'hésiter, s'écrie :* C'est M. Frédéric.

FRÉDÉRIC, *affectant un air déconcerté.* Ah! diantre! me voilà pris.

DOROTHÉE, *ôtant son mouchoir.* Vous vous avisez donc aussi de faire des malices? Je croyais que cela n'appartenait qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche. (*Elle bande les yeux à Frédéric, de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et levant ses deux main en l'air.*) Combien de doigts?

FRÉDÉRIC. Six.

DOROTHÉE, *le poussant.* Pauvre aveugle, passe ton chemin.

Frédéric erre longtemps et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothée surtout l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre, et tombe tout à coup sur Robert.

FRÉDÉRIC. Ha, ha ! j'en tiens un. C'est un garçon. M. Robert ! (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT, *bas, à Frédéric.* Pourquoi me prendre?

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.* Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains. (*Avec un air mystérieux.*) Motus.

ROBERT, *à part.* Ah ! c'est bon ! quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang. (*Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies, et se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre avant d'y entrer :*) Eh bien ! c'est-il fait? — Dépêchez-vous donc.—Il vous faut bien du temps. – Que complotez-vous là tous deux? (*Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant d'une main une torche allumée, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, et lui fait faire quelques pas.*) Allons, les trois tours. Les bras étendus. (*Robert tourne.*) Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (*Il le pousse.*) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin. (*Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache la ceinture du palefrenier de grosses chaînes qui tombent autour de lui, et s'écrie :*) Que vois-je? Le revenant! sauvons-nous, sauvons-nous! (*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme, et crie avec son porte-voix :*) C'est donc toi qui viens voler mon trésor?

ROBERT, *tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux.* Qu'entends-je? au feu ! au secours! Frédéric! Duverney!

LE PORTE-VOIX. Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau, et regarde-moi. (*Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé en entendant le bruit des chaînes que traîne le fantôme.*) Je le veux.

Robert baisse en tremblant le mouchoir, qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu ; et considérant le fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante.

LE PORTE-VOIX. Je te reconnais! Tu es Robert! (*Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui et détourne la tête. Le porte-voix continue :*) Crois-tu donc m'échapper?

ROBERT, *d'une voix entrecoupée.* Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX. Tu ne m'as pas volé? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passants? Qui leur accroche au derrière des queues de lapin? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon? Qui estropie les chiens et coupe la queue à tous les chats? Qui voulait tout à l'heure piquer les fesses à ses amis? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfants?

ROBERT. Ah ! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX. Et tout ce que tu as fait? Tu ne feras plus rien? Qui m'en répondra?

ROBERT. Moi, moi.



LE PORTE-VOIX. Me le promets-tu?

ROBERT. Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX. Eh bien! je te fais grâce. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer.

Le fantôme agite sa torche, qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.

SCÈNE XVI.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LE FANTOME.

M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.

M. DE JULIERS. Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends?

ROBERT, *sans lever la tête.* Mais est-ce que je fais du bruit donc? Mon Dieu! mon Dieu! Ah! ne m'approchez pas!

M. DE JULIERS, *l'apercevant.* Qui est là?

ROBERT. Eh! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grâce.

M. DE JULIERS. Moi, je vous ai fait grâce?

ROBERT. Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant. Je ne le serai plus.

M. DE JULIERS. Mais n'est-ce pas Robert?

ROBERT. Eh oui! je suis Robert. Grâce! grâce!

M. DE JULIERS. Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture?

Il pose sa lumière à terre, va à lui et le relève.

ROBERT, *se débattant d'abord, et le reconnaissant ensuite.* M. de Juliers! c'est vous? (*Son visage s'éclaircit.*) Ah! il est parti. (*Il tourne la vue de tous les côtés; il aperçoit le fantôme et se détourne avec effroi.*) Le voilà encore! Le voyez-vous?

Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.

SCÈNE XVII.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY L'AÎNÉ, DUVERNEY LE CADET, *sortant du cabinet avec des flambeaux.*

Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.

M. DE JULIERS. Que signifie tout ceci?

FRÉDÉRIC, *s'avançant.* Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER *jette à terre son déguisement, et paraît en souquenille.* Oui, monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS. Voilà un fort vilain badinage, mon fils.

FRÉDÉRIC. Mon papa, demandez à la compagnie si M. Robert ne l'a pas mérité. Il voulait faire peur à ces petits (*en montrant Louise et Duverney le cadet*). Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, *à Robert.* Cela est-il vrai?

ROBERT, *lui donnant le masque.* Hélas! oui, monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS. Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité?

DOROTHÉE. C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAIDE. Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites?

M. DE JULIERS. Quoi! monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez? Vous m'avez manqué dans mes enfants, qui se faisaient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez monsieur votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfants. Allez, monsieur, et ne reparaissez plus ici.

Robert confondu se retire.

SCÈNE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY L'AÎNÉ, DUVERNEY LE CADET.

M. DE JULIERS. Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchants qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.



LES PETITES COUTURIÈRES.

LOUISE *et* LÉONOR *travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfants.* SOPHIE *est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.*



CHARLOTTE, *en entrant.* Eh bien! vous voilà tristement assises et occupées à coudre! moi, qui croyais vous trouver jouant sur la neige dans le jardin! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE. Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE. Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour longtemps?

LÉONOR. Nous y avons travaillé tout hier, et nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE. Depuis sept heures? J'étais encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

LOUISE. Si tu savais pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrais être de la partie.

CHARLOTTE. Non, certes; quand ce serait pour moi.

LOUISE. Oh! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

SOPHIE. Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE. Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée. C'est tout naturel. N'ai-je pas deviné?

LÉONOR. Oui, regarde si ce sont là des ajustements de poupée. (*Elle soulève sur la table des jaquettes, des camisoles et des tabliers.*)

CHARLOTTE. Comment donc? voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie?

LÉONOR, *d'un air piqué*. Une jaquette pour habit de noces? Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devinerait jamais.

SOPHIE. Eh bien! je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connais ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid?

CHARLOTTE. Quoi! les enfants de cette pauvre femme dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE. C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE. Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE. Il est vrai; mais il y avait des dettes à payer et des provisions à faire. Quant aux habits...

LÉONOR. Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHARLOTTE. Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres? Vous vous seriez épargné la façon.

LOUISE. Nos habits pourraient-ils aller bien juste à ces petits enfants?

CHARLOTTE. J'en conviens. Ils auraient traîné d'un quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère aurait pu les mettre à leur taille.

LOUISE. Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE. Pourquoi donc?

LÉONOR, *regardant fixement Charlotte*. C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE. Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil et de la futaine, et de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LÉONOR. Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ses enfants soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

SOPHIE. Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE, *avec un soupir étouffé*. Ah! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE. Je te le disais bien.

LÉONOR. Non, non, cela n'est pas nécessaire; nous allons achever.

LOUISE. Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE. Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas, d'abord.

CHARLOTTE. Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étais pour quelque chose.

LOUISE. Comment donc! Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenait l'étoffe quand il y avait quelque bout à rogner; c'est elle qui nous présentait le peloton; c'est elle qui ramassait nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonor.

CHARLOTTE. Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LÉONOR, *saisissant l'ouvrage*. Fi donc! ces points sont trop allongés; et puis c'est tout de travers.

LOUISE. Il est vrai que cela ne tiendrait guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE. Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LÉONOR, *jetant un coup d'œil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte*. Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers. L'ouvrage nous ferait honneur assurément.

LOUISE. C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

CHARLOTTE. C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LÉONOR. Tant pis pour toi, je te plains.

LOUISE. Ne va pas la fâcher, ma sœur; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc! voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor?

LÉONOR, *tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon.* C'est dommage qu'il ne tienne pas. (*Le cordon et la jaquette se séparent, et l'on voit le fil qui va en zigzag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.*) Une bonne ouvrière que nous avons là. Elle ne fait rien et nous détourne.

CHARLOTTE, *tristement.* Hélas! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE. Ne te chagine pas, ma bonne amie; tu y as mis de la bonne volonté, c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne... Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor?

LÉONOR. J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon; je vais maintenant faire un paquet de tout cela. (*Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe. Madame de Valcourt entre.*)

SOPHIE. Ah! voici maman.

MADAME DE VALCOURT. Eh bien! mes enfants, où en sommes-nous? Avez-vous besoin d'un peu de secours?

LOUISE. Non, maman; Dieu merci, nous venons d'achever.

MADAME DE VALCOURT. Déjà? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le temps a dû te paraître bien long.

SOPHIE. Non, maman; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

LOUISE. Nous ne serions pas si tôt venues à bout de notre entreprise sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

MADAME DE VALCOURT. Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées, sans doute?

LÉONOR, *d'un ton ironique.* Elle a voulu essayer; mais...

LOUISE. Nous allions finir lorsqu'elle est arrivée.

SOPHIE. Elle a fait deux ou trois points. Ah! elle n'en sait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'était torché.

LOUISE. Paix donc, Sophie.

MADAME DE VALCOURT. Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle.

SOPHIE. Et quoi donc, maman?

MADAME DE VALCOURT. La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le salon. Je vais vous envoyer les enfants; vous les habillerez vous-mêmes pour jouir de la surprise de leur mère.

LOUISE. Ah! maman, comme vous savez assaisonner nos plaisirs!

SOPHIE. Voulez-vous que je les aille chercher?

MADAME DE VALCOURT. Oui, suis-moi; tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère, et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie. (*Elle sort, tenant Sophie par la main.*)

LOUISE. Reste avec nous, Charlotte; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE. Ma chère amie, que je sens tout ton bon cœur! (*Elle l'embrasse.*)

LÉONOR. J'ai eu un petit brin de malice, ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner?

CHARLOTTE, *l'embrassant aussi.* Ah! de toute mon âme!

LOUISE. J'entends les petites filles qui montent. Les voici. (*Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites paysannes. Jacqueline porte Margotton dans ses bras.*)



SOPHIE, *bas à Louise.* Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE. Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LÉONOR. Moi, je m'empare de Jacqueline.

LOUISE. Moi, je me charge de la petite Margotton.

CHARLOTTE. Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles. (*Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfants.*)

JACQUELINE, *d'un ton pleureur.* Nous avons bien déjà assez froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits?

LOUISE. Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

JACQUELINE. Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui... Quoi! c'est pour

nous ces beaux habits neufs? Ah! mon Dieu, que va dire ma mère? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

LOUISE. Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE. O ma belle demoiselle! nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE. Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre... Mais comme c'est court! Il ne lui va qu'aux genoux. (*A Léonor.*) Eh bien! étourdie, voilà de tes œuvres! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LÉONOR. Mon Dieu! je ne savais aussi ce que c'était. Jacqueline en avait sous les pieds, et je voyais que je ne lui voyais pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE. Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE. J'y vole. (*Elle sort.*)

LOUISE. Ah! je m'y reconnais à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main et marchez devant nous. (*Les deux petites filles vont côte à côte, et se regardent l'une l'autre tout ébahies.*)

CHARLOTTE. Comme elles sont bien ajustées! Les voilà jolies à croquer. Il ne faut plus qu'une chose. (*A Jacqueline.*) Tiens, voici un mouchoir blanc; crache, que je te débarbouille. (*A Margotton.*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnait pourtant leurs cheveux?

LOUISE. Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendants. N'est-ce pas, Léonor?

LÉONOR. Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge

SOPHIE *entre en sautant de joie.* Voici maman! voici maman! (*Madame de Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au-devant d'elle.*)

LA PAUVRE FEMME. O Dieu! Que vois-je? sont-ce là mes enfants? Ma noble et généreuse dame! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

MADAME DE VALCOURT, *la relevant.* Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnaissance. Mes enfants ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir. (*Elle examine l'habillement des petites paysannes.*) Mais cela n'est point si mal pour un premier ouvrage! Louise, tu aurais là un bon métier.

LA PAUVRE FEMME, *courant vers Louise, Léonor et Sophie.* Ah! mes bonnes demoiselles, que je vous remercie! Je prie Dieu de vous en récompenser. (*Elle leur baise la main malgré leur résistance. Elle aperçoit Charlotte, qui s'est retirée seule dans un coin.*) Ah! pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avais pas vue. Que je vous fasse aussi mes remercîments. (*Elle veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE, *la retirant avec un grand soupir.* A moi? à moi? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

MADAME DE VALCOURT. Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle de s'accoutumer de bonne heure au travail?

CHARLOTTE. Oh! si je le crois!

MADAME DE VALCOURT. De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge!

LA PAUVRE FEMME. Ah! ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon! Je pourrais aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

MADAME DE VALCOURT. Franchement, ma bonne amie, cela aurait été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfants, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage; et, lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE. Ah! bon, bon! j'irai lui aider tant que je pourrai.

MADAME DE VALCOURT. A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.



CHARLOTTE. Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage?

MADAME DE VALCOURT. Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. (*A la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement?

LA PAUVRE FEMME. Dieu! si je le suis! Ah! ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bonheur et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez grâces à Dieu, tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous et pour nos semblables.

JOSEPH.

Il y avait à Bordeaux un fou qu'on nommait Joseph. Il ne sortait jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'était point méchant, et il fallait le harceler longtemps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passait dans les rues, il sortait

de toutes les maisons des petits garçons malicieux, qui le suivaient en criant: Joseph! Joseph! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques? Il y en avait même d'assez méchants pour lui jeter des pierres. Joseph supportait ordinairement avec douceur toutes ces insultes: cependant il était quelquefois si tourmenté, qu'il entrait en fureur, prenait des cailloux ou des poignées de boue et les jetait aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri était engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il aperçu, qu'il referma la croisée et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils: Quel était cet homme après qui tu courais en poussant des cris?

HENRI. Vous le connaissez bien, mon papa; c'est ce fou qu'on appelle Joseph.

M. DESPREZ. Le pauvre homme! Qui peut lui avoir causé ce malheur?

HENRI. On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. DESPREZ. Si tu l'avais connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit les larmes aux yeux: « Mon cher Henri, je suis bien malheureux; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissais paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure; je n'ai plus ni maison de campagne ni maison à la ville, il ne me reste rien; » est-ce que tu te serais moqué de lui?

HENRI. Dieu m'en préserve! qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux? J'aurais bien plutôt cherché à le consoler.

M. DESPREZ. Est-il plus heureux aujourd'hui, qu'il a aussi perdu l'esprit?

HENRI. Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. DESPREZ. Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux que tu aurais cherché à consoler lorsqu'il était beaucoup moins à plaindre.

HENRI. Mon cher papa, j'ai mal fait; pardonnez-le-moi.

M. DESPREZ. Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

HENRI. C'est apparemment Joseph.

M. DESPREZ. Et pourquoi donc Joseph?

HENRI. Parce que je l'ai offensé.

M. DESPREZ. Si Joseph avait conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrais demander pardon de ton offense; mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderais par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés?

HENRI. Vous me l'avez appris, mon papa.

M. DESPREZ. Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux?

HENRI. C'est Dieu.

M. DESPREZ. Cependant tu n'as point montré de pitié pour le pauvre Joseph; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu?

HENRI. Oui, je le reconnais, et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté, et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ces belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivaient. Ce n'était, à la vérité, que par une pure curiosité, et seulement pour voir les niches qu'on faisait à ce pauvre homme. De temps en temps il lui échappait de crier comme les autres : Joseph ! Joseph ! Peu à peu il se trouva le premier de la bande ; en sorte que Joseph, impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout à coup, et ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. — Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisaient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? — Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connaissais mieux que les autres le mal que tu faisais, et que par conséquent ton offense était plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père soit doublement puni lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

L'AMOUR DE DIEU ET DE SES PARENTS.

Hélène et Théophile étaient tendrement chéris de leurs parents, et les aimaient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours ils avaient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeuner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart d'heure, pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni, leur père. Ses deux enfants, jusqu'alors, avaient été fort studieux ; et il avait su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissaient souvent leur déjeuner à moitié pour courir plus vite à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement? dit-il à son épouse. Si nos enfants prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avaient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour elle dit à ses enfants : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvrefeuille qui était au bout de la grande allée.

Madame de Florigni attendait ce moment, et les suivit sans en être aperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où

elle pouvait tout remarquer à travers le feuillage, Dieu! de quelle joie son cœur maternel fut saisi lorsqu'elle vit ses deux enfants joindre leurs mains et se mettre à genoux!

Théophile disait cette prière; Hélène la répétait après lui :

« Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos parents ne meurent pas avant nous. Nous » les aimons tant, et nous aurons tant de plaisir de faire leur bonheur lorsque nous » serons devenus grands!

» Rends-nous bons, justes et sages, pour que notre papa et notre maman puissent » tous les jours se réjouir de nous avoir donné la vie.

» Entends-tu, mon Dieu? Nous voulons aussi faire tout ce qui est dans tes com» mandements. »

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison en se tenant par la main.

Des larmes de joie coulaient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avait entendu; et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avaient été transportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du paradis.

LE FORGERON.



M. de Cremy, passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pouvait gagner sa vie du labeur de sa journée sans le prolonger si avant dans la nuit.

—Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron, c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt et je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

— Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy; car,

selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

—Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant si j'étais à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus longtemps de ses occupations; et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta. Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron, dont il voulait récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise lorsque le forgeron lui dit: Reprenez votre argent, monsieur. Je n'en ai pas besoin puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le temps où je ne possédais que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires; et moi, je pourrai dormir alors tout mon soûl.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné, et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

LE SECRET DU PLAISIR.

—Je voudrais bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disait la petite Laurette à madame Durval sa mère.

MADAME DURVAL. Quoi! pendant la journée entière?

LAURETTE. Mais oui, maman.

MADAME DURVAL. Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE. De jouer, maman? Oh! que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle était seule, car ses sœurs devaient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtait commença à perdre quelque chose de sa vivacité. Elle avait déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savait plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade. Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusements et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avait alors des affaires pressantes à terminer, et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît. La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendraient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive combien le temps lui avait paru long, et avec quelle impatience elle les avait désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimaient fort tendrement. Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusements étaient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causaient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avaient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main et lui dit avec amitié:

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE. Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAIDE. C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paraissent tout nouveaux. Si tu avais gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te serait certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle était, ne manquait pas de raison, fut frappé du discours de sa sœur. Elle comprit que, pour être heureuse, il fallait mélanger adroitement les exercices utiles et les délassements agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'aurait pas encore plus effrayée qu'un jour entier des légères occupations de son âge.

LA MONTRE.



Au retour d'une visite qu'elle venait de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentrait chez ses parents d'un air triste et pensif. Elle trouva ses frères et ses sœurs qui jouaient ensemble avec cette joie vive et pure dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusements de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, et de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paraissait souffrir de l'air de gaieté qui régnait autour d'elle, et ne répondait qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisait pour la tirer de son abattement. Son père, qui l'aimait avec tendresse, fut très-inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractère. Il la fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, et lui demanda ce qui l'affligeait. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin, pressée plus vivement, elle lui dit que

toutes les petites demoiselles qu'elle venait de voir chez son ami avaient reçu de leurs parents de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique, sans vanité, aucune d'elles ne fût si avancée pour les talents et pour l'instruction. Elle cita surtout mademoiselle de Richebourg, à qui son oncle avait donné une montre d'or entourée de brillants.

— Oh! quel plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si belle montre à son côté!

— Voilà donc le sujet de ta peine? lui dit M. de Fonrose en souriant; Dieu merci, je respire. Je te croyais attaquée d'un mal plus sérieux. Que voudrais-tu donc faire d'une montre, ma chère Charlotte?

CHARLOTTE. Eh! mon papa, ce qu'en font les autres. Je la porterais à ma ceinture, et je regarderais à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE. A tout moment? Tes quarts d'heure sont-ils si précieux? ou est-ce que les jours de la soumission et de l'obéissance te paraîtraient si longs?

CHARLOTTE. Non, mon papa; vous m'avez dit souvent que je suis dans la saison la plus heureuse de la vie.

M. DE FONROSE. Si ce n'est donc que pour savoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin?

CHARLOTTE. Oui; mais lorsqu'on est en haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi pour leur demander l'heure. Il faut se détourner ou descendre. C'est du temps perdu; au lieu qu'avec une montre on voit cela tout de suite, sans importuner personne, et sans se déranger.

M. DE FONROSE. Il est vrai que c'est fort commode, quand ce ne serait que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie, lorsque, par politesse ou par attachement, ils voudraient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE. Quel plaisir vous prenez toujours à me désoler par votre badinage!

M. DE FONROSE. Eh bien! si tu veux que nous parlions plus sérieusement, avoue-moi avec franchise quel est le motif qui te fait désirer une montre avec tant d'ardeur.

CHARLOTTE. Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONROSE. C'est le véritable que je demande. Tu sais que je ne me paye pas de raison en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus sincère amitié que toi-même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté: Ho! ho! voyez quelle belle montre a cette petite demoiselle! Il faut qu'elle soit bien riche! Or, dis-moi si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres, et d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passants! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son père? En considères-tu davantage celles qui sont plus riches que toi? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connaîtrais pas, au lieu de dire: Voilà une demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte cette montre! tu dirais plutôt: Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette demoiselle! Si une montre peut faire honneur, c'est à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, et au goût de celui qui l'a commandée ou choisie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris s'il veut en tirer vanité.

CHARLOTTE. Mais, mon papa, vous semblez toujours me parler comme si c'était par ce motif que je l'eusse désirée!

M. DE FONROSE. Je ne te cacherai point que je le soupçonne terriblement. Tu ne veux pas en convenir encore; à la bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre soit un meuble bien utile, puisque vous en avez une, vous qui êtes si philosophe !

M. DE FONROSE. Il est vrai que je ne pourrais guère m'en passer. Tu sais que les occupations de mon cabinet sont interrompues par des devoirs publics qui demandent de l'exactitude et de la ponctualité.

CHARLOTTE. Et moi, n'ai-je pas aussi vingt exercices différents dans la journée? Que diriez-vous si je ne donnais pas à chacun la mesure du temps qu'il exige?

M. DE FONROSE. C'est juste. Tu vois que je ne suis pas obstiné. Quand on m'allègue des raisons frappantes, je m'y rends. Eh bien ! ma chère fille, tu auras une montre.

CHARLOTTE. Badinez-vous, mon papa ?

M. DE FONROSE. Non, certainement. Et dès ce jour même, pourvu que tu n'oublies pas de la prendre quand tu sortiras.

CHARLOTTE. Pouvez-vous me le demander? Oh ! je suis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je suis allée chez mademoiselle de Montreuil.

M. DE FONROSE. Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE. Oui, vous avez raison. Mademoiselle de Richebourg y sera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE. Tu sais ma chambre à coucher? A côté de mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE. Quoi ! cette grande patraque du temps du roi Dagobert, qui lui servait peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens !

M. DE FONROSE. Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisait pas autrement du vivant de mon père. Je l'ai trouvée dans son héritage, et je me faisais un devoir de la garder pour moi-même. Mais en te la donnant elle ne sortira pas de la famille ; et j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE. Oui; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand-papa?

M. DE FONROSE. Eh ! c'est là précisément où je t'attendais. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguais avec tant d'importance n'est qu'un vain prétexte dont ta vanité cherchait à se couvrir, puisque cette montre te rendrait le même service que tu pourrais attendre d'une montre en or enrichie des plus beaux diamants. Pourquoi t'embarrasser des vains propos des autres? D'ailleurs ils ne pourraient que faire honneur à ton caractère. La solidité de la montre passerait pour l'emblème de celle de tes goûts.

CHARLOTTE. Mais ne pourrais-je pas en avoir une qui fût en même temps solide et d'une forme agréable?

M. DE FONROSE. Tu crois donc que cela ferait ton bonheur?

CHARLOTTE. Oui, mon papa, je me croirais fort heureuse.

M. DE FONROSE. Je voudrais que ma fortune me permît de te convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles est frivole et passagère. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderais plus guère ta montre ; qu'au bout d'un mois tu oublierais de la monter, et que bientôt elle ne serait pas mieux réglée que ta folle imagination.

CHARLOTTE. Ne pariez point, mon papa, vous perdriez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE. Aussi je ne veux pas parier, non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudrait risquer l'épreuve, et qu'elle pourrait te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

CHARLOTTE. Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne servirait qu'à me rendre malheureuse?

M. DE FONROSE. Si je le pense, ma fille? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placés la Providence, et des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état, si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudrait encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au maître d'un vaste royaume que les provinces qui le bornent manquent à ses états pour les arrondir. De là naissent entre les princes ces guerres cruelles qui désolent la terre, et entre les particuliers ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrèlent et les avilissent. Quels étaient tes propres sentiments envers mademoiselle de Richebourg en regardant la montre qu'elle étalait à son côté? Retrouvais-tu dans ton cœur ces mouvements d'inclination qui te portaient autrefois vers te sien? Lui aurais-tu rendu, dans ce moment, ces services dont tu te serais fait hier une joie si pure? Mais cette inimitié secrète que sa montre t'inspirait contre elle, ta montre ne l'inspirerait-elle pas contre toi à tes meilleures amies, et peut-être à tes frères et tes sœurs? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité tu aurais rompu les plus doux nœuds du cœur et du sang, les plus tendres affections de la nature! Pourrais-tu te croire heureuse à ce prix?

CHARLOTTE. O mon papa! vous me faites frissonner!

M. DE FONROSE. Eh bien! ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits déraisonnables qui troublent ton repos. Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition où le ciel t'a fait naître? N'as-tu pas une nourriture saine et abondante, des vêtements propres et commodes pour toutes les saisons? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talents agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamants! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier et tes boucles d'oreilles de perles fausses? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses? Encore te faudra-t il, de plus, des dentelles, des riches étoffes et des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderais. Il ne te manquerait plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, et visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudrait-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, et des ameublements précieux? Vois combien une première fantaisie satisfaite engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusqu'à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, et regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumaient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te serait arrivé à toi, à tes sœurs et à tes frères, si ma tendresse et mes réflexions ne m'avaient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse aurait peut-être ménagé mes forces autant qu'il aurait flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction et vos plai-

sirs, j'aurais été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin quel aurait été mon sort et le vôtre? Je vous aurais vus croître dans le désordre et la stupidité. Je n'aurais pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurais refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurais langui longtemps dans les mépris d'une juste misère. De quel front aurais-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurais laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite? J'aurais fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir et de la terreur; et vos malédictions m'auraient poursuivi jusqu'au delà de ma tombe.

— O mon papa! quelle était ma folie! s'écria Charlotte en se jetant à son cou. Non, non, je ne veux plus de montre; et si j'en avais une, je vous la rendrais à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment et de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour Charlotte reprit sa première gaieté; et lorsqu'elle voyait quelques bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle était bien plus tentée de la plaindre que de lui porter la plus légère envie.

LES BUISSONS.

Dans une riante soirée de mai, M. d'Ogères était assis, avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant semblait revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivait s'élevaient des buissons d'épine, et aucune des brebis ne s'en approchait sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non; je me lèverai demain à la pointe du jour; je viendrai avec ma serpette, et *ritz, ratz*, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chasse; et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner. — Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogères. En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons; et rappelle-toi ce que nous faisons vers la Saint-Jean.

ARMAND. Et quoi donc, mon papa?

M. D'OGÈRES. N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

ARMAND. Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin!

M. D'OGÈRES. Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons

qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier ?

ARMAND. Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

M. D'OGÈRES. Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement; et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

ARMAND. Mais le buisson n'a pas besoin de vêtements. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer. Il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

M. D'OGÈRES. Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyait déjà un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé comme il l'était de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand allait le premier d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avait bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui allaient et venaient en voltigeant sur leurs branches. Doucement, dit M. d'Ogères à son fils; suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé. Ils remontèrent la colline, s'assirent, et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportaient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avaient accrochés la veille aux brebis. Il venait des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin.

—Que veut dire cela? s'écria Armand tout étonné. — Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportais hier si légèrement, allie les habitants de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire? — Que le ciel nous en préserve! s'écria Armand. — Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogères; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!



LA PETITE GLANEUSE.



LA PETITE GLANEUSE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
Mme DE JOINVILLE.
ÉMILIE, sa fille.
HUBERT, garde-chasse de M. de Beauval.

La scène est dans un champ qu'on vient de moissonner, et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château de M. de Beauval, de l'autre des cabanes de paysans.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un champ de blé couvert de gerbes.

ÉMILIE, *tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.*



Allons, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère! (*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurais eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurais jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense! Voici encore quelques épis à terre: quand je n'en glanerais qu'une poignée ou deux... (*Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.*) Je les ferai bien entrer en pressant un peu; et puis, n'ai-je pas mon tablier? (*Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant.

Elle retourne à sa corbeille, la reprend et veut s'en aller.

SCÈNE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT, *l'arrêtant par le bras.* Ah ! petite voleuse, je vous y prends.

ÉMILIE. Que voulez-vous dire, monsieur? Je ne suis pas une petite voleuse; je suis une honnête petite fille, entendez-vous?

HUBERT. Une honnête petite fille! toi, une honnête petite fille! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille?

ÉMILIE. Des épis, comme vous voyez.

HUBERT. Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille?

ÉMILIE. Ah! s'ils poussaient dans ma corbeille, je n'aurais pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT. C'est donc volé!

ÉMILIE. Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerais mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites là.

HUBERT. Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables!

ÉMILIE. Mon Dieu! vous me faites peur avec vos jurements : écoutez-moi. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avait un bon vieillard qui me voyait faire. La pauvre enfant! a-t-il dit, qu'elle a de peine! je veux la secourir. Il y avait des gerbes couchées sur son champ; il en a tiré des pleines poignées d'épis qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disait-il, Dieu le rend, et.....

HUBERT. Ah! j'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai?

ÉMILIE. Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

HUBERT. Que j'aille courir là-bas! oh bien! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE. Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela était permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre; tenez, voilà les vôtres.

HUBERT. Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

ÉMILIE, *avec effroi.* Comment! que dites-vous, mon brave homme?

HUBERT. Oh! oui, ton brave homme! je serais bien plus brave homme si je te laissais échapper, n'est-ce pas? Dans le chenil, te dis-je; allons, allons.

ÉMILIE. Ah! je vous supplie, pour l'amour de Dieu! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que dirait ma pauvre mère si je ne rentrais pas de la journée, si elle apprenait que l'on m'a mise en prison? elle est capable d'en mourir.

HUBERT. Le grand malheur! la paroisse en serait débarrassée.

ÉMILIE *se met à pleurer.* Ah! si vous saviez quelle bonne mère c'est, combien nous sommes pauvres, vous auriez pitié de nous!

HUBERT. Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens; j'y suis pour les arrêter lorsqu'ils entrent sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE. Mais lorsqu'on n'a rien fait? lorsqu'on est innocent comme moi?

HUBERT. Oui, parle-moi de ton innocence! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries! Allons, allons, qu'on me suive.

ÉMILIE, *tombant auprès d'une gerbe.* Ah! mon cher monsieur! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche; mais laissez-moi aller, je vous en prie; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère : je suis toute sa consolation, tout son secours.

HUBERT. Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis; je voudrais la voir à cent lieues; c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice; et puis, c'est vendredi jour d'audience, M. le bailli prononcera une bonne amende; si on ne la paye pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais voyez donc, si l'on n'était pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enlèveraient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

SCÈNE III.

ÉMILIE, *seule.*

Elle s'assied à terre, et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques moments en silence; enfin elle se lève et regarde autour d'elle.

Ah! il s'en est allé, ce méchant homme! il m'emporte toute ma joie: je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille; et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi? (*Après une petite pause.*) Que ces petits oiseaux sont heureux! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, et moi..... Mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter pour les tuer avec son fusil? Je vais les faire envoler, et je m'en irai, car peut-être me punirait-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfants qui s'avancent?

SCÈNE IV.

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE, *essuyant ses larmes.*

MARCELLIN. Ha! ha! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes?

Les sanglots empêchent Emilie de répondre.

HENRIETTE *la regarde avec attention, et tire à part son frère.* Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine... (*Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

ÉMILIE. C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN. Tu ne l'es donc pas?

ÉMILIE. Non, vous pouvez m'en croire. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre mé-

chant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille; et il m'aurait mise en prison, si, par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avais tant fait qu'il m'a laissée aller.

HENRIETTE. Ah! j'aurais bien voulu voir qu'il t'arrêtât! Nous avons un bon papa, qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'aurait fait bien vite relâcher.

MARCELLIN. Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie*. Oh! le croyez-vous, mon cher petit monsieur?

HENRIETTE. Marcellin et moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE. Ah! que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres!

MARCELLIN. Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant?

ÉMILIE. Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE. Quoi! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis? Je croyais, moi, que c'était pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois, mon frère et moi, quand personne ne nous regarde.

ÉMILIE. Eh! mon Dieu! non. Ma mère et moi nous voulions battre ces épis et en donner les grains au meunier pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE. Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas longtemps.

ÉMILIE. Eh! quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN. Eh bien! pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous, que j'ai gardée la dernière parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE. Ah! mon cher petit monsieur, tant d'argent! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant*. Tant d'argent! Prends, prends toujours. Si j'avais ma bourse sur moi, je t'en donnerais bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce*. Reçois-la comme une médaille.

Émilie rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main sans lui répondre.

MARCELLIN. Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse; et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement...

ÉMILIE. Ah! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

HENRIETTE. Dis-moi, où loges-tu?

ÉMILIE. Ici, dans le village.

MARCELLIN. Nous ne t'avions pas encore vue: et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au temps de la moisson.

ÉMILIE. Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh! une bien grande amitié.

HENRIETTE. Quoi! la vieille Marguerite?

MARCELLIN. Nous la connaissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avait pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

HENRIETTE. Veux-tu me conduire chez ta mère?

ÉMILIE. Ce serait pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous...

HENRIETTE. Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres, et si tu n'as pas d'autres raisons...

ÉMILIE. Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées...

MARCELLIN. Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; et sûrement... Reviendras-tu ici?

ÉMILIE. Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

MARCELLIN. Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE. Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remercîments.

HENRIETTE. Allons, allons, courons la trouver.

Elle prend Émilie par la main et sort avec elle.

SCÈNE V.

MARCELLIN, *seul.*

Que nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre! En vérité, cette petite parle comme si elle était née quelque chose: elle n'a point l'air malpropre et déguenillé de nos filles de paysans. Oh! j'obtiendrai sûrement de mon papa... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

SCÈNE VI.

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT.

MARCELLIN, *en courant à son père.* Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer! (*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

HUBERT. Doucement, doucement, monsieur; vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL. Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

MARCELLIN. Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avait donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT. Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages?

M. DE BEAUVAL. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d'incommoder mes vassaux; mais non pas pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu et de quelques épis échappés à une riche moisson.

HUBERT. Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe...

MARCELLIN, *ironiquement.* Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

HUBERT. Vous n'entendez rien du tout à cela, monsieur. Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

MARCELLIN. Des voleurs, grand Dieu! des voleurs! La petite fille m'a dit qu'elle n'avait

pris ici aucun épi, et que c'était un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avait rempli sa corbeille.

HUBERT. Bon, elle vous l'a dit : comme s'il y avait un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL. Qui détachait des épis?

HUBERT. Je ne dis pas tout à fait cela. Mais sais-je, moi, ce qu'elle avait fait avant mon arrivée? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille? Oh! je reconnais bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables!

MARCELLIN. Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit; et une si bonne petite fille ne saurait mentir.

HUBERT. Et vous, n'avez-vous jamais menti, monsieur? Cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

MARCELLIN. Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite? (*A Hubert, en colère.*) Non, si je mentais, je serais un méchant garçon; mais je ne mens pas, ni la petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un...

M. DE BEAUVAL. Doucement, Marcellin; je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens, jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

HUBERT. Non, non, monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchants, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me retire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. DE BEAUVAL. Si tous les hommes avaient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre? Et qu'en serait-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avais livré à ma justice comme un vagabond, qui n'avait ni certificat ni passe-port?

HUBERT. Oui, cela est vrai, mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL. Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé; mais je ne pouvais le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

MARCELLIN. Oh! mon cher papa, si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT. Oui-da, monsieur! regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille si elle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN. Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure d'ours...

M. DE BEAUVAL. Fi donc, Marcellin... Hubert, connais-tu la petite fille?

HUBERT. Oui, je la connais, et je ne la connais pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours avec sa mère; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, monseigneur? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse pour y être nourris aux dépens de la communauté.

MARCELLIN. Eh bien ! c'est moi qui les nourrirai ; oui, moi.

HUBERT. Vous avez donc quelque chose à vous, monsieur ?

MARCELLIN. Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT. En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place (*il compte dans sa main*), car j'imagine que monsieur le bailli...

MARCELLIN. Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le bailli ? Je le lui dirai, va.

M. DE BEAUVAL. Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe : tu juges que monsieur le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village. Eh bien ! je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurais volontiers relâchée.

HUBERT. Quoi ! monseigneur, vous pourriez croire?...

M. DE BEAUVAL. Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

HUBERT. Tenez, monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrais ces mendiants charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le bailli ?

MARCELLIN. Oh ! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL. Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT. Des excuses, monseigneur, des excuses ! y pensez-vous ? Moi, lui aller faire des excuses ! et pourquoi ?

MARCELLIN. Pourquoi ? pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT. Si elles n'ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille...

M. DE BEAUVAL. Hubert, si j'avais commis une injustice envers vous, je ne balancerais pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, et je ferai des excuses en votre nom.

HUBERT. Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN. Oh ! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

HUBERT. En ce cas-là je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN.

MARCELLIN. Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

M. DE BEAUVAL. Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN. Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme ?

M. DE BEAUVAL. Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN. Mais s'il est injuste?

M. DE BEAUVAL. Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN. Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL. Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendrait. Cet ordre ne pouvait regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendraient piller ou assassiner.

MARCELLIN. Ah! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAL. Très-bien, mon fils, car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes?

MARCELLIN. Non, mon cher papa; c'est impossible.

M. DE BEAUVAL. Pourquoi cela serait-il impossible? As-tu pris des éclaircissements? sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici?

MARCELLIN. Ah! si vous l'aviez seulement vue! si vous l'aviez seulement entendue! son langage, sa figure, ses larmes!.... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance?

M. DE BEAUVAL. Embrasse-moi, mon fils; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, et Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentiments en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

MARCELLIN. Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. DE BEAUVAL. Tu aurais raison, mon fils, si je lui avais laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai, dans mon bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentiments. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère lorsqu'il les a reçues dans le village; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

MARCELLIN. Mais si Hubert avait battu la petite fille comme il l'en a menacée?

M. DE BEAUVAL. Il ne se serait jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendrait en faute, et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN. Ah! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

MARCELLIN, *courant avec la corbeille vers Émilie.* Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille ; il n'y manque pas un seul épi.



ÉMILIE. O ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit monsieur ! (*Elle aperçoit M. de Beauval.*) Qui est ce monsieur-là ?

HENRIETTE, *courant vers son père, et lui sautant au cou.* C'est notre bon papa.

MARÇELLIN, *à Émilie.* Oh ! c'est un bon père, je t'assure, tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE *s'avance timidement vers M. de Beauval et lui baise la main.* Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ? Oh ! que vous avez de braves enfants !

M. DE BEAUVAL. Marcellin a raison ; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE, *bas à Marcellin et à Henriette.* Est-ce que j'aurais fâché votre papa? il parle tout seul.

M. DE BEAUVAL, *qui l'a entendue.* Non, ma chère fille. Si mes enfants en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paraisses mériter.

HENRIETTE. Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah! si vous aviez vu sa mère!

M. DE BEAUVAL. Qui est ta mère, mon enfant? qui vous a engagées à venir dans ma terre? et quelles ressources avez-vous pour vivre?

ÉMILIE. Nous vivons... Ah! grand Dieu! je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour et quelquefois la nuit à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère; elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, *bas à Émilie.* Pas si mal que tu penses. Ma sœur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL. Mais où demeuriez-vous auparavant?

ÉMILIE. Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y était trop chère: la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. DE BEAUVAL, *à part.* Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir! (*A Émilie.*) Ton père vit-il encore? quel est son état?

MARCELLIN. Je gagerais bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE. Je le parierais aussi, surtout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, *embarrassée.* Mon père?... je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il était mort quand je suis née. Ah! s'il vivait encore!

M. DE BEAUVAL. Et tu ne sais pas qui il était, comment il s'appelait?

ÉMILIE. Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL. Ne pourrais-je pas lui parler?

HENRIETTE. Oh! oui, mon papa. Elle va venir elle-même; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL. Et qui t'a élevée?

ÉMILIE. Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL. De dessin? Je n'en doute plus, c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE. Ah! la voici qui vient.

MARCELLIN. Est-ce elle?

M. DE BEAUVAL, *à part.* Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCÈNE IX.

M. DE BEAUVAL, MADAME DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *courant au-devant de sa mère, qui paraît embarrassée en voyant M. de Beauval.* Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfants

qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfants.

Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité et l'entraîne vers son père.

HENRIETTE. Oh ! notre bon papa est instruit de tout.

MADAME DE JOINVILLE. J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Émilie?

M. DE BEAUVAL. On n'a besoin, madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN. Elle s'appelle Émilie? Oh ! mon papa, on voit bien qu'elle n'était pas née pour glaner.

MADAME DE JOINVILLE. La nécessité impose quelquefois des lois cruelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant...

M. DE BEAUVAL. On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserai-je vous demander, madame, qui vous êtes?

HENRIETTE. Elle s'appelle madame Laborie.

MADAME DE JOINVILLE. Je ne crois pas, monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir pour me justifier dans votre esprit de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant, je voudrais (*elle regarde les enfants*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon nom était connu, je craindrais de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuses, qui se feraient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard lorsque nous sommes dans la prospérité.

MARCELLIN. Eh bien ! je n'écouterai point.

HENRIETTE. Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure; et qui que vous soyez, Émilie sera toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL. Croyez, madame, que je ne vous aurais pas demandé ces particularités sans un intérêt pressant, et si je n'étais dans la résolution de réparer les injustices du sort.

MADAME DE JOINVILLE. Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connaissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui était venu passer quelques mois dans la capitale.

M. DE BEAUVAL, *avec transport*. Joinville! Joinville!

MADAME DE JOINVILLE. Il prit de l'inclination pour moi; ses vertus m'avaient prévenue en sa faveur, je lui donnai ma main; et quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédait en Provence.

M. DE BEAUVAL. Oh! c'est lui! c'est lui! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cette enfant.

MADAME DE JOINVILLE. Que dites-vous, monsieur?

M. DE BEAUVAL. Poursuivez, madame, je vous en conjure.

MADAME DE JOINVILLE. J'abrégerai autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union ; mais, hélas! les fatigues de la guerre avaient altéré la santé de mon époux, et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours.

Elle laisse couler des larmes.

HENRIETTE, *à Emilie*. Pauvre enfant! tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE. Hélas! même avant d'être née.

MADAME DE JOINVILLE. Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avait point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs; et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL. Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique et ne put vous suffire longtemps.

MADAME DE JOINVILLE. Elle me servit encore à vivre quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattais d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venait de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressource que de vendre ce qui me restait de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avais connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE. Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

MADAME DE JOINVILLE. Elle avait servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avais donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation : elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrais vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité; et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterais à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez ..

M. DE BEAUVAL. C'en est assez, madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

MADAME DE JOINVILLE. Comment! monsieur, est-ce que vous l'auriez connu?

MARCELLIN. Le père de cette bonne Émilie.

HENRIETTE. O ma chère Émilie! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi! tu pleures?

ÉMILIE. Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAL. C'est à lui que je dois la vie: quel bonheur pour moi de pouvoir reconnaître ce bienfait envers son épouse et son enfant! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étais épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avait le sabre levé sur ma tête. C'en était fait de moi, si mon digne lieutenant-colonel ne m'eût sauvé en se précipitant sur lui.

MADAME DE JOINVILLE. Je le reconnais bien à ces traits; il était aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAL. Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés, et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avaient été pillés. J'étais dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, grâce à lui, tous les secours dont j'avais besoin dans le traitement d'une blessure profonde que j'avais reçue. Je fus plus de deux ans à me réta-

blir, et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposais à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivait plus. Que j'étais loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver!

MADAME DE JOINVILLE. Grand Dieu! grand Dieu! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici?

MARCELLIN. Quoi! ton père a sauvé la vie au nôtre?

HENRIETTE. Combien nous devons t'aimer!

M. DE BEAUVAL. Viens, mon Émilie; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfants ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Emilie s'avance vers lui et lui baise la main*) me fait voir, madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie, qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfants. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse qu'il l'était de ma reconnaissance.

MADAME DE JOINVILLE, *saisissant avec transport la main de M. de Beauval.* Comment pourrais-je répondre à tant de bienfaits, monsieur? Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, *l'embrassant.* O ma nouvelle maman! vous serez donc toujours auprès de nous avec Émilie? Vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

MARCELLIN. Oui, Émilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi!

MADAME DE JOINVILLE. Mon cher petit troupeau! de quelle joie vous remplissez mon âme! au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (*A M. de Beauval.*) Permettez-vous, monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL. Rien de plus juste, madame. Et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE. Mon papa, me permettez-vous de suivre Émilie et ma nouvelle maman?

MARCELLIN. Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

M. DE BEAUVAL. Je le veux bien, mes enfants. Vous ramènerez ensuite au château madame de Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN, *à Emilie, qui veut emporter la corbeille.* Non, Émilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE. Ah! monsieur, pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi.

Elle la relève et s'en charge avec beaucoup de peine.

HENRIETTE. Du moins ôtes-en les épis, elle sera plus légère.

ÉMILIE. Non, non. Ces épis sont à moi; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL. Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et dès ce moment elle a du pain assuré pour toute sa vie.

MADAME DE JOINVILLE. Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfants !



LE SOLEIL ET LA LUNE.



La charmante soirée! Viens, Antonin, disait M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant; il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il était au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or. Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend? Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres? Est-ce un feu? Non, c'est la lune. Elle est bien grande; et comme elle est rouge! On dirait qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après-demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours elle soit tout à fait pleine comme aujourd'hui; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN. Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? Je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL. Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Écoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le roi du jour; je me lève dans l'Orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : Paresseux, lève-toi; je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil; je brille pour que tu te lèves et que tu travailles. Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant, à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelants que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent brille d'éclat et de beauté. Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessais de régner sur la nature, rien ne croîtrait dans son sein, et les pauvres humains mourraient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurais qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreraient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère que l'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers! Il y a six ans qu'Antonin ne vivait pas encore, Antonin n'était pas au monde; mais le soleil y était. J'y étais lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant: cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu peux soutenir mes regards; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserais porter sur moi la vue; j'éblouirais tes yeux, je t'aveuglerais. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler d'un air immobile tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle, s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre y proclame mon retour d'une voix perçante; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vues s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril, car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisants, à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat. Les étoiles brillent autour de moi; mais je suis plus lumineuse que les étoiles, et je parais dans leur foule comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamants étincelants.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis: Dors, mon petit ami; tu es fatigué... je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché



LA PHYSIONOMIE

sur un buisson, il remplit la forêt de ses accents aussi doux que ma lumière, tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.

LA PHYSIONOMIE.



M. d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent à ce sujet l'entretien suivant :

—Te voilà bien parée, Agathe ; tu as sans doute des visites à recevoir ou à rendre?

— Oui, mon papa ; je dois aller passer la soirée chez les demoiselles Saint-Aubin.

— J'ai cru que tu allais figurer dans quelque cercle de duchesse. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours?

— C'est que, mon papa, c'est que... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre comme on l'est chez soi.

— Tu es donc ordinairement en désordre chez toi?

— Oh non ; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

— J'entends; tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangé. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupais aussi du soin de ta mine et de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi? (*Agathe baisse les yeux et rougit.*) Quel est donc ton dessein?

— Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire ; et... surtout qu'on ne veut pas se montrer d'une manière à faire peur.

— Ha, ha ! il dépend donc de nous de plaire ou de faire peur?

— Non, pas tout à fait. J'entendais par là... ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

— Je serais bien aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi à moi.

— Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue et les yeux chassieux.

— Grâces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, et tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, et pour plaire généralement?

— Ah ! mon papa ! je ne sais comment cela se fait; mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guère. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

— Peux-tu me faire confidence de tes sentiments? Fais-moi d'abord connaître celles qui sont d'une jolie figure, et qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

— Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine et blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille; mais elle a des airs penchés qui la font paraître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son épaule de manière à se démonter le visage; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble; et elle vous regarde en parlant comme si elle attendait votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite mademoiselle Armand l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville; mais elle a une mine si fière et si railleuse, que, lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise ou qu'elle se moque de nous. Pour mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé et un ton si tranchant, qu'un garçon rougirait...

— Doucement... De ce train-là, nous irions bientôt à la médisance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grâce à tes yeux.

— Vous connaissez bien Émilie Jansin? La petite vérole l'a cruellement maltraitée; il lui en est même resté une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur et la complaisance. La cadette Armand louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eus rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche. Eh bien! on s'y accoutume, et nous l'aimons toutes à la folie; elle a tant de vivacité, tant de gaieté!

— Tu le vois; les avantages extérieurs, et pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche et douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine et dégagée, en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire; il faut encore une physionomie heureuse et des manières engageantes.

— Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurais expliquer comment des personnes me plaisent qui ne sont ni jolies ni d'une belle taille, et comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

— Mais pourrais-tu me dire pourquoi les premières ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes?

— Parce que apparemment on y découvre quelques marques du caractère, et que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure doivent avoir un bon cœur.

— Lorsque tu étais devant ton miroir, tu cherchais sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère?

— Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

— Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disais toi-même tout à l'heure que tu voulais plaire, et tu convenais que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir.

— Certainement, oui.

— Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse se donner le talent de plaire, et le déposer ensuite à sa volonté?

— Je le crois, mon papa, car je vous ai entendu dire cent fois, vous et d'autres personnes: Je n'aurais jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, et il nous a trompés. Celui-ci ou celui-là sait si bien composer son visage qu'on jurerait qu'il possède toutes les vertus.

— Mais était-il alors question de personnes que nous eussions vues longtemps, souvent ou de bien près?

— Ah ! je ne sais pas.

— Ce faux jugement ne pourrait-il pas aussi provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle ou telle occasion, ou enfin si tout en elles parle et agit d'après le même système?

— Que voulez-vous dire par là, mon papa?

— Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente et ne se contredise.

— Oh ! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela! Je croirais cependant que si je voyais quelqu'un longtemps et souvent, et que j'apportasse bien de l'attention à cet examen, je ne pourrais pas m'y tromper.

— Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

— Mais au moins je pense que je puis bien voir dans mes amies ce qui est affecté ou ce qui est naturel.

— Ainsi tu crois être assez instruite dans l'art de se contrefaire, et avoir assez de pénétration et de jugement pour distinguer sur un visage la vérité de l'hypocrisie? En vérité, je n'en aurais jamais tant attendu d'une tête si légère.

— Oh! j'ai bien remarqué dans mademoiselle Blondel que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête et sa voix traînante ne sont pas naturels; et, au contraire, que la mine fière et moqueuse de mademoiselle Armand l'aînée, et les manières libres et hardies de mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine et dédaigneuse, et l'autre impudente.

— Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aversions et nos penchants, nos vertus et nos défauts se peignent sur notre visage, et qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur?

— Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune personne colère avec une physionomie douce, aucune personne envieuse avec une physionomie riante, aucune personne d'un caractère dur avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle voulait les dévorer, et comme elle parle d'une voix grondeuse! Toutes les fois que la vieille demoiselle d'Angennes vient chez nous, et que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau ou de brillant dans sa parure, et de quel air de jalousie elle la parcourt tout entière, de la tête aux pieds, comme si elle souffrait de son bonheur.

— Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger, sur leurs visages, que l'une est envieuse et l'autre colère. Cependant, ne pourrait-il pas arriver que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles avec un cœur généreux?

— Je n'en sais rien ; mais j'aurais de la peine à le croire.

— Et pourquoi donc?

— C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est faible ou robuste, saine ou maladive, et qu'il doit en être de même du caractère.

— Je vais cependant te citer deux traits historiques qui semblent contrarier tes idées.

Un homme, nommé Zopire, très-habile physionomiste, se piquait, d'après l'examen de la conformation et de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs et ses pas-

sions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvait être qu'un homme d'un mauvais esprit, et livré à des penchants vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami et le disciple de Socrate, qui connaissait tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du physionomiste, et de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avait réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venait de lui reprocher, et qu'il ne s'en était préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, était si hideux et si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé ne céda à la prière qu'il leur faisait de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connaître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenais.

— En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration ; et par rapport à Ésope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurais crus l'un et l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens toujours à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, et avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit ou de bonté dans la physionomie.

— Tu as raison ; les chagrins et les maladies peuvent déformer les traits. Mais ce n'était pas le cas de Socrate. Il convenait même qu'il avait eu d'abord des inclinations vicieuses, et les traits de sa figure s'y rapportaient à merveille.

— Il me semble que sa réponse peut expliquer la difficulté. Il était né avec de mauvais penchants ; mais comme il avait en même temps beaucoup de raison, et qu'il vit bien que la colère, l'orgueil et l'envie étaient des vices affreux, il les combattit, et vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ses défauts, mais sa physionomie en garda encore la trace.

— Tu me parais bien preste à la réplique. Il y a même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposé que mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse, dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre et le dédain, instruite par les sages représentations de ses parents, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers et des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur et la complaisance, en sorte qu'elle devînt tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui ; supposé qu'il en fût de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches ; ces traits d'orgueil, d'affectation et d'impudence se conserveraient-ils sur leurs figures ? Et lorsque, par des efforts redoublés et soutenus, elles seraient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même changement ne s'opérerait-il pas dans leur physionomie ?

— Certainement oui, mon papa.

— Ainsi, la vérité pourrait bien se trouver entre nos deux raisonnements. Socrate s'était livré pendant toute sa jeunesse à la folie de ses passions. Il avait même gardé longtemps son humeur colère, puisqu'il priait ses amis de l'avertir chaque fois qu'ils le verraient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, et à s'élever peu à peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales ; mais il était trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres et ses nerfs s'étaient roidis ; la beauté de son âme ne pouvait plus percer sur sa figure. Elle était comme le soleil dans un ciel chargé de nuages et de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse et de flexibilité, les diverses affections

de l'âme viennent tour à tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi, l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour à tour sur la tête d'une belle Circassienne ou d'une négresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Je ne sais si je m'explique assez clairement pour toi.

— Oh ! je vous ai compris à merveille, grâce à vos comparaisons; et pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année, mais je n'aurais pu en venir à bout sur un vieux arbre; l'écorce eût été trop dure et trop raboteuse.

— Comment donc! tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison ne serait pas tout à fait exacte, il est toujours vrai que si nous ne prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paraîtrons moins aimables aux yeux des autres; parce que nos traits, longtemps accoutumés à peindre nos penchants vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentiments actuels. Et que devons-nous en conclure?

— Qu'il faut... qu'il faut...

— Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

— Qu'il faut travailler de bonne heure à se donner une physionomie de vertu.

— Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se ferait-il pas remarquer! Tu disais tout à l'heure de mademoiselle Blondel qu'elle n'était pas ce qu'elle voulait qu'on la crût. Ainsi tu vois...

— Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paraître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeste, réservé, bienfaisant, il faut combattre toutes les inclinations qui nous empêcheraient de l'être en effet; autrement notre physionomie serait bientôt démasquée. Est-on, dans la vérité, doux, modeste, réservé, bienfaisant, les traits de notre visage le peindront aussi.

— Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-ce pas là une excellente recette pour se procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire? Combien seraient malheureux ceux à qui la nature a refusé ses charmes, si l'espérance de se donner une physionomie aimable et engageante ne pouvait leur faire acquérir la bonté du cœur, et les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu et des hommes! Crois-moi, ma chère fille, ne va pas chercher dans ton miroir l'art de paraître meilleure que tu ne le serais en effet. Mais, lorsque tu te sentiras agitée de quelque passion, cours aussitôt le consulter. Tu verras la laideur de la colère, ou de la jalousie, ou de la vanité; demande-toi alors si cette image peut être agréable aux regards de l'homme ou de Dieu.

— Oui, mon papa, votre conseil est très-sage, et je le suivrai. Mais je tirerai un autre avantage de vos leçons.

— Et lequel?

— Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai affaire, et je chercherai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

— Garde-t'en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, et ne convient guère à la modestie de ton sexe; le second serait très-dangereux avec ta candeur et ton inexpérience. Pour démêler dans les traits d'une personne son caractère et sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées, et un regard très-perçant. Tu te verrais sans cesse trompée dans ta confiance ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur

toi-même, et emploie toutes les forces de ton âme à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable et plus belle.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.



Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait acune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner, et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour, son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard, qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin il se laissa séduire par les prières de Robert ; et il perdit en un quart d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin. Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser.— Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il en le voyant accablé de tristesse.

—C'est le petit Robert mon voisin qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

— Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant; c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

— Non, mon papa.

— Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

— C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour m'acheter un livre. Je l'avais mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna dans ce récit un peu de mensonge; mais il cacha son mécontentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit : Eh bien ! mon enfant, tu as donc été heureux aujourd'hui au domino?

— Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

— Et combien as-tu gagné à mon fils?

— Vingt-quatre sous.

— Et t'a-t-il payé?

— Eh mais ! sans doute. Oh ! oui, je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison, et je vais avertir tout le monde de se méfier de ses paroles. Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau porte-crayon dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et

ses raquettes; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'était un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher; et comme Gaspard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.



Gaspard rentra chez lui tout le nez sanglant et les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit : Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre pour m'en imposer. En vain Garpard affirma la vérité de son récit. — Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père et lui demanda pardon.—Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assurait l'autre jour que depuis ce moment il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que, de son côté, il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait plus de lui ni assurance ni protestation. C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie, avaient une gouvernante qui les aimait avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelait mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent était que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses, que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en

jouissent sans trouble et sans altération. Une tendre indulgence et une justice rigoureuse étaient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtait avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfants les plus heureux de la terre. Elles se remontraient doucement leurs fautes, se pardonnaient leurs offenses, partageaient toutes leurs joies, et ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfants empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goûtent les charmes! Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence!

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner pour quelque temps de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelaient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; et à peine un mois s'était écoulé, qu'elle était déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfants!

Si l'une demandait le plus léger service à une autre, celle-ci la refusait avec aigreur; de là suivaient des rebuffades et des querelles. La gaieté naïve qui présidait à leurs jeux, qui assaisonnait jusqu'à leurs travaux, s'était changée en humeur et en mélancolie. Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animaient leurs entretiens, on n'entendait que des gronderies éternelles. Joséphine témoignait-elle le désir d'aller jouer dans le jardin, ses sœurs trouvaient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'était assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles pour déplaire sûrement à toutes les autres. Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisance, elles cherchaient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui était témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux. Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit était encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfants entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusait les autres d'en être cause; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avaient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit: Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin et commença ses plaisirs. La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée; mais la poupée ne savait que répondre; elle n'avait pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Joséphine poussait un volant; mais personne n'applaudissait à son adresse; elle n'avait personne pour le lui renvoyer; ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Émilie aurait bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main? ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avait le projet de donner un grand repas

à ses amies. Elle devait envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres? ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune aurait cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardait fièrement sa solitude et son ennui. Cependant le jour allait finir. Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venaient de faire l'épreuve.

— Je n'en sais qu'un, mes enfants, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le désirez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

— Oh! nous le voulons de tout notre cœur! s'écrièrent-elles ensemble. Et elles étaient attentives à saisir le premier mot qui sortirait de sa bouche.

— C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs, et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

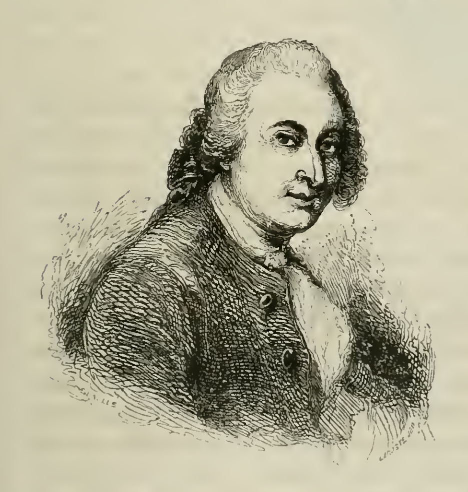
Les petites filles restaient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras : elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étaient des prévenances délicates qui charmaient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.



LE GRAND JARDIN.



M. Sage n'avait reçu de ses pères qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avait su toujours conformer ses goûts et ses désirs; et quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyait les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avait troublé l'égalité de son humeur et la paix de son âme.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie était celui d'une épouse vertueuse, que la mort avait frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune encore, restait seul pour le consoler, et le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenait de la nature une imagination très-sensible, par laquelle son père

avait trouvé le secret de former, de bonne heure, sa raison. C'était en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue qu'il lui en avait donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, et dans un moment choisi pour leur effet, il avait déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse et de profondeur.

Satisfait de son sort, ce père tendre voulait surtout inspirer à son fils les principes auxquels il devait le calme de sa vie et la sérénité de son cœur. Oui, se disait-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, et à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité que si je lui laissais un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise et d'admiration. L'éclat et le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes et de femmes qui se promenaient, superbement vêtus, sous des voûtes de verdure, les mouvements confus de cette foule empressée, le murmure de leurs discours, le bruit des jets d'eau et des cascades, tout plongeait ses esprits dans une rêverie profonde. Il promenait ses yeux d'un air égaré et frappait dans ses mains. Son père, le voyant bien pénétré de toutes ces impressions, l'emmena dans un bosquet plus solitaire, pour rendre un peu de repos à ses sens trop vivement émus. Il lui proposa ensuite de prendre quelques rafraîchissements. Philippe y consentit avec joie; et lorsqu'il eut satisfait son appétit : Mon papa, dit-il, comme on est bien ici! Ah! si nous avions un aussi beau jardin! Avez-vous fait attention ou nombre de voitures qu'il y avait à la porte? et tous ces gens qui se promenaient là-bas, comme ils sont richement habillés! Je voudrais bien savoir pourquoi nous sommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorsque les autres ne se refusent rien. Je commence à voir que nous sommes pauvres. Mais pourquoi les autres sont-ils riches? Ils ne sont certainement pas plus honnêtes gens que nous deux.

— Tu parles comme un enfant, lui répondit son père; je suis très-riche, moi.

PHILIPPE. Où sont donc vos richesses?

M. SAGE. J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

PHILIPPE. Vous, mon papa? Oh! je voudrais bien le voir.

M. SAGE. Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main et le conduisit dans la campagne. Ils montèrent sur une colline du haut de laquelle s'étendait une perspective admiraple. A droite, on découvrait une vaste forêt, dont les extrémités se perdaient dans l'horizon. A gauche, on voyait s'entrecouper, dans un agréable mélange, de riants jardins, de vertes prairies, et des champs couverts de moissons dorées. Au pied de la colline serpentait un vallon, arrosé dans toute sa longueur par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage était animé. Dans son immense étendue, on distinguait des pêcheurs qui jetaient leurs filets, des chasseurs qui poursuivaient des cerfs fugitifs avec leurs meutes aboyantes; des jardiniers qui remplissaient leurs corbeilles d'herbages et de fruits; des bergers qui conduisaient leurs troupeaux au son des musettes; des moissonneurs qui chargeaient des chariots de leurs dernières gerbes, et les précédaient en dansant autour de leurs bœufs. Ce tableau délicieux captiva longtemps, dans une extase muette, les regards de M. Sage et de son fils. Celui-ci, rompant enfin le silence, dit à son père :

— Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin?

M. SAGE. Nous y sommes, mon ami.

PHILIPPE. Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa; c'est une colline.

M. SAGE. Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces pairies, tout cela m'appartient.

PHILIPPE. A vous? c'est vous moquer de moi.

M. SAGE. Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout à l'heure que j'en dispose en maître.

PHILIPPE. Je serais charmé d'en être bien sûr.

M. SAGE. Si tu avais tout ce pays, dis-moi, qu'en ferais-tu?

PHILIPPE. Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE. Mais quoi encore?

PHILIPPE. Je ferais abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irais à la chasse du chevreuil, je pêcherais du poisson, j'élèverais des troupeaux de bœufs et de brebis, et je recueillerais les riches moissons qui couvrent ces campagnes.



M. SAGE. Voilà un plan qui me paraît bien entendu, et je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrais faire, je le fais déjà, moi.

PHILIPPE. Comment cela donc?

M. SAGE. D'abord, j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE. Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE. C'est qu'on a l'avisement de les prévenir. Tu sais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, et tout l'hiver dans nos appartements. Eh bien! c'est du bois que j'en tire.

PHILIPPE. Cela peut être; mais il faut le payer.

M. SAGE. Si j'étais celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serais-je pas obligé de le payer tout de même?

PHILIPPE. Non, sans doute. On vous l'apporterait sans que vous eussiez rien à débourser.

M. SAGE. Tu crois cela? Je pense, au contraire, qu'il me reviendrait peut-être plus cher. Car, alors, n'aurais-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclore de murs, des bûcherons pour y exploiter les arbres?

PHILIPPE. Passe pour cela; mais vous ne pouvez pas y aller chasser.

M. SAGE. Et pourquoi veux-tu que j'y chasse?

PHILIPPE. Pour avoir votre provision de gibier.

M. SAGE. Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux?

PHILIPPE. Il faudrait être de bon appétit.

M. SAGE. Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE. Pour votre argent.

M. SAGE. D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer; je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courants, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE. Sont-elles aussi à vous ces vaches et ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie?

M. SAGE. Vraiment oui: ne manges-tu pas tous les jours du beurre et du fromage? Ce sont elles qui me le fournissent.

PHILIPPE. Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivières sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grands plats de viandes et de poissons comme les gens riches?

M. SAGE. Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert?

PHILIPPE. Non, mais ils peuvent choisir sur la table.

M. SAGE. Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi; mais qu'en ferais-je s'il m'appartenait? Il me faudrait aussi un estomac superflu.

PHILIPPE. Les gens riches font bonne chère, et vous n'en faites pas.

M. SAGE. Je la fais bien meilleure. J'ai une sauce qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins, c'est le bon appétit.

PHILIPPE. Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux?

M. SAGE. Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

PHILIPPE. Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE. Cent fois plus encore à être content; et je le suis.

PHILIPPE. Mais enfin, le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or et d'argent.

M. SAGE. Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour, que nous avions prié ton oncle à dîner?

PHILIPPE. Oui, mon papa; vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. SAGE. Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurais bien pu t'en donner, puisqu'il en restait encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas?

PHILIPPE. C'est que vous aviez peur que cela me fît mal.

M. SAGE. Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison?

PHILIPPE. Oui, mon papa; je sais que vous m'aimez, et que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat si vous aviez pensé que cela pût me faire du plaisir sans m'incommoder.

M. SAGE. Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même?

PHILIPPE. Non, mon papa, je ne puis le croire; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté!

M. SAGE. D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses?

PHILIPPE. Oh! non; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE. Eh bien! si, pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus?

PHILIPPE. Que les richesses que je lui demande pourraient m'être dangereuses.

M. SAGE. Cela te paraît-il assez clair?

PHILIPPE. Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire: cependant...

M. SAGE. Pourquoi secoues-tu la tête? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE. Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous, tout ce pays-là.

M. SAGE. Et pourquoi le penses-tu?

PHILIPPE. Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous le voulez.

M. SAGE. Connais-tu M. Richard?

PHILIPPE. Si je le connais? Oh! dame, c'est lui qui a de beaux jardins!

M. SAGE. Et peut-il en jouir comme il veut?

PHILIPPE. Ah! le pauvre homme! il ne le peut guère; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

M. SAGE. Il en a cependant dans son jardin des treilles superbes.

PHILIPPE. Oui, vraiment; mais cela l'incommode.

M. SAGE. Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, et cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrais, parce que ma fortune ne me le permet pas: et M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE. Mon papa, vous aimez monter à cheval, n'est-il pas vrai?

M. SAGE. Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE. Eh bien! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval?

M. SAGE. C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas est peut-être pour celui que je monte.

PHILIPPE. Vous n'en avez pourtant pas dans votre écurie.

M. SAGE. Dieu me préserve de cet embarras!

PHILIPPE. Oui, mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez.

M. SAGE. Tu te trompes; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin; et alors, je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE. Croyez-vous qu'il ne vous serait pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse?

M. SAGE. Cela serait assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvénients d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron et du maréchal; à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux et de l'exactitude de son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus longtemps. Mais voilà le soleil qui se couche; il est temps de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine?

PHILIPPE. Ah! mon papa, je le serais bien davantage si tout cela était réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils; et le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passaient auprès d'une prairie, qu'ils avaient prise d'en haut pour un étang, parce qu'elle était couverte d'eau. Ah ! mon Dieu! s'écria M. Sage, vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une mare? Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaison. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE. Celui à qui appartient cette prairie sera, je crois, bien triste, quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE. Encore s'il en était quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE. C'est un drôle de bonheur que celui-là!

M. SAGE. Il me semble qu'il y avait ici près un moulin.

PHILIPPE. Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous?

M. SAGE. Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendais pas aller. O mon Dieu! je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement; le voilà tout délabré. Que deviendra le malheureux propriétaire? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE. Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie; pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage?

M. SAGE. Je n'en sais rien. Il n'y a qu'à le leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail?

LE MAÇON. Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, et voler les meubles d'un pavillon qu'on venait de faire construire. On ne s'en est aperçu que ce matin; et il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris sur le fait.

M. SAGE. Et comment donc cela?

LE MAÇON. C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avaient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt si on était venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte et de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il aurait pu perdre toute sa forêt; au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, et la perte des meubles de son pavillon, qui, à la vérité, étaient fort précieux.

— Mon fils, dit M. Sage à Philippe après avoir fait quelques pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs? Te causent-ils beaucoup de chagrin?

PHILIPPE. Pourquoi m'en chagriner, mon papa? je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE. Mais si cette terre t'appartenait de la même manière que les jardins de M. Richard lui appartiennent, et qu'en te promenant aujourd'hui tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, et ton pavillon mis au pillage, t'en retournerais-tu à la maison aussi tranquille que tu me parais l'être?

PHILIPPE. Mon Dieu! non. Je serais au contraire bien triste d'essuyer de si grandes disgrâces en un jour.

M. SAGE. Et si tu avais tous les jours de semblables disgrâces à souffrir ou à craindre, serais-tu alors plus heureux que tu ne l'es à présent?

PHILIPPE. Je serais mille fois plus malheureux.

M. SAGE. Eh bien! mon ami, tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent et des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de sa décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craindraient de perdre de leur considération imaginaire s'ils imposaient quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappants, plus ils croient devoir étaler de faste et de somptuosité pour soutenir l'opinion de leur opulence et rétablir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que l'éducation de leur famille, leurs terres tombent en friche et ne produisent plus que des moissons avortées; leurs enfants, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris; et ces favoris de la fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs et des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre et le désespoir.

PHILIPPE. Ah! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir!

M. SAGE. Celui qui se présente à tout moment dans la société; et n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour, dans les papiers publics, l'histoire du renversement de quelque grande maison; leçon frappante, que la Providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie et leur orgueil! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie; je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions!

PHILIPPE. Eh quoi! me faudrait-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du ciel?

M. SAGE. Oui, mon fils, si tu es économe et laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition et la cupidité, d'enchaîner tes désirs et tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur; et voudrais-tu donc être plus heureux que ton père? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête et les premières douceurs de la vie. Le ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, et au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Élève quelquefois tes yeux vers les riches et les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfants, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, et surtout donne-leur-en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement; et, s'étant précipité à genoux, il rendit grâce au ciel, et lui offrit sa vie. Que lui restait-il à faire sur la terre? ses jours avaient été pleins de justice et d'hon-

neur; et en inspirant la modération à son fils, il venait de lui transmettre un riche héritage.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père que les enfants ne savaient rien de ce qui pouvait leur convenir; et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait-il oubliée.

On avait partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Prosper se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre. Rufin lui donna des oignons, et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux et de les diriger.

Anselme levait les épaules de la docilité de son frère.—Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?—Fi donc! lui répondit Anselme; j'ai bien besoin de vos leçons! Il alla cueillir des fleurs, et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées et penchaient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après. Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'était en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printemps, il aperçut sur le terrain de son frère quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étaient des fraises du plus beau pourpre et d'un goût exquis.—Ah! s'écria-t-il, si j'en avais aussi planté dans mon jardin!

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le cœur.—Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin!—Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

— Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

LA VANITÉ PUNIE.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.
MADAME DE VALENCE.
VALENTIN, leur fils.
MATHURIN, jardinier.
M. DE REVEL, } amis de M. de Valence.
M. DE NANCÉ, }
MATTHIEU, petit paysan.

La scène est tour à tour dans un appartement du château, sur la terrasse du jardin, et dans une forêt contiguë.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DE VALENCE.



M. DE VALENCE. Voilà notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité plutôt que par un véritable désir de s'instruire qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

MADAME DE VALENCE. D'où te vient cette pensée, mon ami?

M. DE VALENCE. Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui?

MADAME DE VALENCE. Cependant ses maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, et ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE. Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connaissances qu'il peut avoir acquises lui ont donné de la vanité, j'aimerais cent fois mieux qu'il ne sût rien et qu'il fût modeste.

MADAME DE VALENCE. Quoi! rien, mon ami?

M. DE VALENCE. Oui, ma femme. Un homme sans connaissances bien relevées, mais

honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant à qui ses études ont tourné la tête et enflé le cœur.

MADAME DE VALENCE. Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE. Que le ciel nous en préserve! Mais nous voici arrivés à la campagne; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même; et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCÈNE II.

M. DE VALENCE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Matthieu, qu'il repousse.* Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. DE VALENCE. Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon?

VALENTIN. C'est qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE. De ce que tu as appris, à la bonne heure : mais il sait aussi bien des choses que tu ignores, et vous pourriez vous instruire tous les deux en vous communiquant vos connaissances.

VALENTIN. Il peut apprendre beaucoup de moi : mais que puis-je apprendre de lui?

M. DE VALENCE. Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre, de bonne heure, une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres et les plantes, de connaître le temps des semences et des récoltes, d'étudier les merveilles de la végétation? Matthieu possède déjà toutes ces connaissances, et ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrais lui communiquer ne lui serviraient à rien. Ainsi, tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

VALENTIN. Mais, mon papa, me siérait-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan?

M. DE VALENCE. Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire? Je ne connais de véritable distinction entre les hommes que celle des talents utiles et de l'honnêteté; et tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN. Comment donc? sur l'honnêteté aussi?

M. DE VALENCE. Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, et lui témoignes-tu de la bienveillance et de la douceur? Il paraît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur et de la finesse dans l'esprit. Tu devrais t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux profiter en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rôde sur la terrasse pour te chercher; songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils, et je serais bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfants.

Il sort.

SCÈNE III.

VALENTIN, *seul.*

Oui; la belle liaison à former! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan aurait quelque chose à m'apprendre! Oh! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MATTHIEU.

MATTHIEU. Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, monsieur Valentin?

VALENTIN. Fi de ton bouquet! il n'y a ni renoncule ni tulipe.

MATTHIEU. Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs; mais elles sont jolies, et je pensais que vous n'auriez pas été fâché de les connaître par leur nom.

VALENTIN. C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes! Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU. Si je l'avais su, je n'aurais pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulais pas rentrer hier au soir sans vous apporter quelque chose; et comme je revenais un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN. Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

MATTHIEU. Eh morguienne! comme un fromage.

VALENTIN. O l'ignorant petit rustre! (*Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important; et lui montrant son livre :*) Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

MATTHIEU. Il n'est pas dans notre catéchisme, et M. le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN. Bon! comme si c'était un livre de paysan!

MATTHIEU. Pourquoi voulez-vous donc que je le connaisse? Oh! laissez-moi le voir.

VALENTIN. Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains. (*Il lui en saisit une.*) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle?

MATTHIEU. Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, monsieur.

VALENTIN. La peau en est si épaisse qu'on pourrait la tailler en semelles.

MATTHIEU. Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois; et cependant je ne voudrais pas me changer avec vous. Travailler bravement, et laisser les autres en paix, voilà ce que je sais faire, et ce que vous devriez apprendre. Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

VALENTIN, *seul.*

Je crois que ce petit drôle voulait se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant.

Il s'assied en affectant une grande attention à lire dans son livre.

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ; VALENTIN, *assis sur un banc à l'écart.*

M. DE VALENCE. La belle soirée! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil?

M. DE REVEL. J'allais vous le proposer; ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCÉ. J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses?

MADAME DE VALENCE. J'étais dans la rêverie. Mon cœur se fondait de plaisir.

M. DE REVEL. Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison?

M. DE VALENCE. Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline pour voir le coucher du soleil?

VALENTIN. Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE. Si tu dis vrai, je te plains; et si tu ne le dis pas.... Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre pour jouir de ce spectacle ravissant.

Ils s'avancent vers la colline.

SCÈNE VII.

VALENTIN, *les voyant s'éloigner.*

Bon : les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche.*) Que vont penser ces messieurs de mon application? Je voudrais bien être oiseau, et voler après eux pour entendre les louanges qu'ils me donnent. (*Il se promène en bâillant sur la terrasse pendant un quart d'heure.*) Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vus se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit! Allons, allons.

Il se jette dans le bois.

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE REVEL. Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE. Le mien a doublé de charme en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ. Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne paraisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

MADAME DE VALENCE. C'est que je suis inquiète de mon fils; je ne l'aperçois par sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin! Il ne répond pas. (*Elle aperçoit le jardinier et l'appelle.*) Mathurin, as-tu vu mon fils?

MATHURIN. Oui, madame; il y a un petit quart d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

MADAME DE VALENCE. Vers la forêt? S'il allait s'y égarer? Mon ami, cours après lui, et ramène-le-moi.

MATHURIN. Oui, madame, j'y vais.

Il s'éloigne.

MADAME DE VALENCE. Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui?

M. DE VALENCE. Non, madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

MADAME DE VALENCE. Mais s'il allait prendre un côté opposé! Je suis dans des transes!...

M. DE NANCÉ. Tranquillisez-vous, madame; monsieur de Revel et moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

MADAME DE VALENCE. Ah! messieurs, je n'osais vous en prier; mais vous connaissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE. Ne vous donnez pas cette peine, messieurs; vous me désobligeriez.

M. DE REVEL. Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de madame plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE. Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. DE NANCÉ. Nous recevrons vos reproches à notre retour.

Ils marchent vers la forêt.

SCÈNE IX.

M. ET MADAME DE VALENCE.

MADAME DE VALENCE. Comment donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. DE VALENCE. Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

MADAME DE VALENCE. Et si on ne le trouvait pas?

M. DE VALENCE. Je le voudrais.

MADAME DE VALENCE. Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse? Que deviendrait ce pauvre enfant? Que deviendrais-je moi-même?

M. DE VALENCE. Vous guéririez l'un et l'autre : lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement qui la nourrit.

MADAME DE VALENCE. Que veux-tu dire, mon ami?

M. DE VALENCE. Je viens de me convaincre de ce que je ne faisais que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son âme me fait plus de peine que si ses pas s'étaient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

MADAME DE VALENCE. Mais considères-tu bien...

M. DE VALENCE. Tout est considéré. Il a près de onze ans: s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

MADAME DE VALENCE. Mais s'il n'a pas cet avisement?

M. DE VALENCE. Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai don-

nées à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience, et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp, pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison; et pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en essuie tous les désagréments.

MADAME DE VALENCE. Non, je n'y puis consentir; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. DE VALENCE. Eh bien! ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage; mon parti est pris, et je ne veux pas, pour une aveugle faiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

MADAME DE VALENCE. Dieu! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. DE VALENCE. Je m'en réjouis.

SCÈNE X.

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE NANCÉ. Nos recherches ont été inutiles; mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques...

M. DE VALENCE. Non, messieurs; vous avez cédé aux prières de ma femme: vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI.

Au milieu de la forêt.

VALENTIN, *seul.*

Qu'ai-je fait, malheureux? Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (*Il crie:*) Papa! mon papa! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis! que vais-je devenir? (*Il pleure.*) O maman! où êtes-vous? répondez donc encore à votre fils. O ciel! qui court à travers les bois? Si c'était un loup! Au secours! au secours!

SCÈNE XII.

VALENTIN, MATTHIEU, *accourant au cri.*

MATTHIEU. Qui est là? Qui est-ce qui crie de la sorte? Quoi! c'est vous, monsieur? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est?

VALENTIN. O mon cher Mathieu! mon cher ami! je suis égaré.

MATTHIEU, *le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire.* Y pensez-vous, monsieur? Moi, votre cher Matthieu? votre cher ami? Vous vous trompez; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN. Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages; et, par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU, *le regardant du haut en bas.* Avez-vous achevé de lire votre Télémaque?

VALENTIN, *baissant les yeux d'un air confus.* Ah!

MATTHIEU, *mettant son doigt contre son nez, et regardant le ciel.* Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

VALENTIN. Épargne-moi, de grâce; et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU. Vous voyez donc, monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan et cependant être bon à quelque chose. Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune!

VALENTIN. Je reconnais mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

MATTHIEU. Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourrait bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus longtemps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN. O mon cher Matthieu!

MATTHIEU, *s'étendant sous un arbre.* Allons, monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN. Où donc est ta chambre à coucher?

MATTHIEU. Nous y sommes. (*En frappant sur la terre.*) Voici mon lit, prenez place : il est assez large pour nous deux.

VALENTIN. Quoi! nous coucherons ici à la belle étoile?

MATTHIEU. Je vous assure, monsieur, que le roi lui-même n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon; de combien de gros diamants il est enrichi! et puis notre belle lampe d'argent! (*en montrant la lune.*) Eh bien! que vous en semble?

VALENTIN. Ah! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

MATTHIEU. Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes de terre, que vous accommoderez comme vous savez.

VALENTIN. Elles sont crues.

MATTHIEU. Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

VALENTIN. Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon ou du bois?

MATTHIEU, *en souriant.* Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres?

VALENTIN. Mon Dieu! non, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. Eh bien! je vais vous montrer que j'en sais plus que vous, et que tous vos Télémaques... (*Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'amadou.*) Pinck! voici déjà du feu; et vous allez voir. (*Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou, et il fait le moulinet de son bras jusqu'à ce que le feu prenne.*) Le foyer sera bientôt bâti. (*Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.*) Voyez-vous? (*Il met les pommes de terre à côté du feu, et les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.*) Voici qui fera la cendre pour les empêcher de brûler. (*Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de

branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.) Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN. O mon cher ami! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi?

MATTHIEU. Fi de vos récompenses! n'est-on pas assez payé lorsqu'on fait du bien? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti.

Il s'éloigne en chantant.

SCÈNE XIII.

VALENTIN, *seul.*

Insensé que j'étais! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant? Que suis-je auprès de lui? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne! mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et je ne serai plus si orgueilleux ni si vain.

Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches qu'il porte à son feu.

SCÈNE XIV.

VALENTIN, MATTHIEU, *traînant deux bottes de foin.*



MATTHIEU. Voici votre lit de plumes, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf et bien douillet.

VALENTIN. Je te remercie, mon ami. Je voudrais bien t'aider; mais je ne sais comment m'y prendre.

MATTHIEU. Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer. (*Il dénoue la botte de foin et l'étend sur la terre.*) Voilà qui est fait, songeons maintenant au souper. (*Il retire une pomme de terre de dessous le feu et la tâte.*) Les voilà cuites. Mangez-les tandis quelles sont chaudes; elles ont meilleur goût.

VALENTIN. Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi?

MATTHIEU. Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN. Comment? tu veux...

MATTHIEU. Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas faim. Et puis j'ai tant de plaisir à vous les voir manger! Sont-elles bonnes?

VALENTIN. Excellentes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table.

VALENTIN. Oh! je t'en réponds.

MATTHIEU. Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend. (*Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisole:*) Les nuits sont

fraîches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Je vais prendre garde que le feu ne s'éteigne. Bonne nuit.



VALENTIN. Mon cher Matthieu, je pleurerais de regret de t'avoir maltraité.

MATTHIEU. N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant par l'alouette.

Valentin s'endort, et Matthieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.

SCÈNE XV.

Vers le point du jour.

VALENTIN, *dormant encore;* MATTHIEU.

MATTHIEU, *l'éveillant.* Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paraître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, *se frottant les yeux.* Quoi! déjà? déjà? Bonjour, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. Bonjour, monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi?

VALENTIN, *se levant.* Tout d'un somme. Voici ta camisole; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATTHIEU. Ne parlons plus de remercîments. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi; je vais vous reconduire.

Ils partent.

SCÈNE XVI.

Au château.

M. ET MADAME DE VALENCE.

MADAME DE VALENCE. Dans quelle agitation j'ai passé toute cette nuit! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. DE VALENCE. Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même. Mais qui frappe? (*La porte s'ouvre.*) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII.

M. ET MADAME DE VALENCE, VALENTIN, MATTHIEU.

MADAME DE VALENCE, *courant à son fils.* Ah! je te vois donc enfin, mon cher fils!

MATTIEU. Oui, madame; le voilà, un peu meilleur peut-être que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE. Est-il vrai?

VALENTIN. Oui, mon papa; j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'aurait corrigé?

M. DE VALENCE. Une bonne récompense, et de grand cœur.

VALENTIN, *lui présentant Matthieu.* Eh bien, voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié, et il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE. Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

MADAME DE VALENCE. Et moi, je lui en fais une de la même somme pour m'avoir conservé mon fils.

MATTHIEU. Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudrait donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE. Non, mon petit ami; nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais nous allons déjeuner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN. Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE. O mon fils, combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère et qu'il sera sans retour!

Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.

UN PETIT PLAISIR

CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.



LOUISE. Bonjour, ma petite maman. Voyez-vous, nous sommes déjà prêtes. Oh! si le bateau pouvait arriver tout de suite!

MADAME DELORME. Patience, il n'est que six heures. Venez; nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

HENRIETTE. Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer sans perdre une minute. (*Elles courent dans le jardin, et entraînent leur mère vers l'allée.*)

CHARLOTTE. Ah! ma chère maman, comme le temps est beau! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la rivière? On dirait qu'il y jette des millions de diamants. Ce sera un plaisir! un plaisir! n'est-il pas vrai? Quelle joie de revoir la bonne Marthe, qui a servi si longtemps chez nous!

MADAME DELORME. Oui, mes enfants; elle sera bien aise de vous voir aussi, j'en suis sûre.

HENRIETTE. Combien y a-t-il d'ici chez elle?

MADAME DELORME. Nous serons à peu près une heure sur l'eau : ensuite il y aura bien trois quarts d'heure de marche ; car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

HENRIETTE. Tant mieux ! tant mieux ! nous en trouverons plus de goût à notre déjeuner. Et après cela, dites-nous encore, ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir ?

MADAME DELORME. Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs et attraper des papillons.

CHARLOTTE. Laissez-moi vous conduire ; j'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous mènerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

MADAME DELORME. Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, et je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE. Ah ! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires ?

MADAME DELORME. Tu verras.

CHARLOTTE. Ah ça ! maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée : et alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, et entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE, *qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.* Le bateau ! le bateau ! le voici qui vient ! Où est Louise ? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend ? Louise ! (*Elle court vers elle.*) Louise ! le bateau ! le bateau !

LOUISE *accourt en sautant.* Le bateau, ma sœur ! Oh ! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre sous. Il y a là-bas une femme et un vieillard avec quatre enfants à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

MADAME DELORME. Où as-tu donc vu ces pauvres gens ?

LOUISE. Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passait du monde. Deux pauvres enfants sont venus à moi. O maman ! comme ils sont déguenillés ! et comme ils ont l'air d'avoir faim ! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin.

MADAME DELORME. Venez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE. Oui, oui, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterais quelque chose. (*Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte une autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.*)

MADAME DELORME, *bas.* O Dieu ! quelle misère ! (*Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc ?

LA PAUVRE FEMME. Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari était pêcheur ; on est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau du roi. Il est revenu rongé de scorbut et de misère. Il avait perdu ses forces, et ne pouvait plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînait trop longtemps. Nos créanciers ont pris ce qui nous restait ; et, comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtait le pain de sa bouche et de celle de ses enfants pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin ; et quelques jours après mon pauvre homme est mort. Aussitôt que je me suis un peu réta-

blie, je n'ai pas voulu être plus longtemps à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville; mais il y a bien loin encore, et je ne sais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

MADAME DELORME. Et quel est ce vieillard?

LA PAUVRE FEMME. C'est mon père, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, et je me faisais une joie de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Hélas! c'est sa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée; mais la fatigue a enflammé la plaie. Sa jambe est toute enflée, et il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panser, et un morceau de pain pour mes pauvres enfants?

MADAME DELORME. Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre, et asseyez-vous sur ces siéges. (*Elle s'éloigne avec ses filles, qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné son attendrissement par des larmes. Louise a partagé entre les enfants de petits gâteaux qu'elle avait dans sa poche pour le voyage. Henriette, après avoir donné la main au vieillard pour le soutenir, est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue et d'épuisement.*)

MADAME DELORME, *à ses filles, en marchant vers la maison.* Eh bien! que dites-vous de ces malheureux? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre père chercher du linge, des bas et des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

CHARLOTTE. Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misère. Vous avez entendu qu'ils avaient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées, à cause du vieux estropié. S'ils allaient tomber malades sur la route! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres! Si vous leur donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, et qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette dame qu'ils vont chercher?

MADAME DELORME. Me connais-tu assez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurais pas eu cette idée de moi-même si je le pouvais? Mais, hélas! ce n'est pas en mon pouvoir. Tu sais que nous ne sommes pas riches? Je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudrait pour cela.

CHARLOTTE. S'il ne fallait que ce que nous avons?

HENRIETTE. Ah! ce serait de bon cœur.

MADAME DELORME. Et combien avez-vous?

CHARLOTTE. J'ai six francs, moi.

HENRIETTE. Moi, trois livres.

MADAME DELORME. Et toi, Louise?

LOUISE. Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sous que j'avais dans la poche du pauvre vieillard.

MADAME DELORME. Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux? Cela ne suffirait pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la somme.

CHARLOTTE. Et lequel, s'il vous plaît?

MADAME DELORME. Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE. Pourquoi donc?

LOUISE. Dites, dites toujours, maman.

MADAME DELORME. Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a longtemps que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusé bien des choses pour en faire les frais; car il ne faut pas seulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse; mais il vous appartient, et vous êtes libres d'en faire tel usage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il serait possible d'avoir un chariot pour les pauvres gens, et de les défrayer sur la route jusqu'à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand; je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourrait plus avoir lieu cette année.

LOUISE. Oh! ce serait bien fâcheux.

MADAME DELORME. J'en aurais moi-même quelque regret. Louise, va dire au batelier de préparer sa voile.

LOUISE. Tout à l'heure, maman. (*Elle reste, et regarde ses sœurs.*)

HENRIETTE. Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE. Je sais bien ce que j'aurais à faire, pour moi.

HENRIETTE. Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE. Moi, mes sœurs? Il n'y a que Marthe qui me fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE, *avec joie.* Eh bien! maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

MADAME DELORME. Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le temps est beau, et quel plaisir nous aurions dans notre promenade.

CHARLOTTE. Ah! je n'en aurais plus dès qu'il me viendrait cette pensée : Tu te fais voiturer bien à ton aise, et toute une honnête famille meurt de lassitude par ta dureté!

HENRIETTE. Ne sont-ils pas de la même espèce que nous? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en passant.

MADAME DELORME. Tu ne dis rien, Louise?

LOUISE. Maman, je pensais que tout notre plaisir n'est pas perdu. Nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin. Ce sera toujours une promenade.

MADAME DELORME, *en les embrassant.* O mes chères filles! quelle félicité pour moi de vous voir des cœurs si compatissants et si généreux! Vous ne manquerez jamais de plaisir sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations et de vos sacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance. (*Madame Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant sa journée. Les trois petites demoiselles vont et viennent de la cuisine au jardin pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vieillard. Henriette et Louise font manger les enfants. Elles retournent ensuite auprès de leur mère.*)

HENRIETTE. Ah! ma chère maman! il aurait fallu voir comme ces enfants ouvraient de grands yeux quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, et Louise du pain! Ils se pressaient autour de leur mère en frappant dans leurs mains de surprise et de joie.

LOUISE. Je craignais qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paraissaient affamés.

CHARLOTTE. Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu

prendre un morceau jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à manger à son petit frère, qui ne sait pas encore se nourrir tout seul.

MADAME DELORME. La pauvre fille est bien à plaindre! Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura pas le temps de s'instruire; et la voilà pour toute sa vie une femme très-misérable : au lieu que si elle avait le moyen d'apprendre un métier, elle pourrait un jour être fort utile à sa mère, et l'aider à nourrir les autres enfants.

LOUISE. Eh bien, maman, faites une chose. Mettez-la auprès de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre et tricoter, ensuite vendre son ouvrage et en envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE. Ce n'est pas une mauvaise tournure, au moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE. Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pensez-vous, si cette bonne fille allait devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudrait qu'elle en revînt à mendier, et nous ne l'aurions servie en rien du tout.

MADAME DELORME. Mais savez-vous bien, mes enfants, à quoi vous vous engagez? Prenez-y garde.

CHARLOTTE. A quoi donc, maman?

MADAME DELORME. Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison, il faudra lui donner des habits, et je n'en ai guère le moyen. Je me trouverais obligée de retrancher sur les vôtres ce que les siens pourraient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulais vous faire présent, vous ne pourriez en avoir que de toile : au lieu de plumes et de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout simple sur votre chapeau; et je ne vois plus que la serge et l'étamine pour faire vos déshabillés.

CHARLOTTE. J'avais pourtant dit à Rosalie que j'aurais bientôt un habit de soie tout comme elle.

HENRIETTE. La toile ne pare jamais si bien, n'est-il pas vrai?

MADAME DELORME. Non, sans doute.

HENRIETTE, *après avoir fait quelques réflexions.* Mais si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille ferait encore bien plus triste figure avec ses haillons.

CHARLOTTE. Et puis, si elle les portait plus longtemps, ne courrait-elle pas le risque de devenir malade? Vous m'avez dit souvent que rien n'était si malsain que la malpropreté.

MADAME DELORME. Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi, Louise, que dis-tu de ma proposition? Serais-tu contente de porter un habit de laine?

LOUISE. Oh! très-contente, maman : on n'en saute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie.

MADAME DELORME. Voilà qui s'arrange à merveille; cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrais la préférence; mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger : les soins du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est à toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE. Ah! grand merci, maman.

MADAME DELORME. Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-

être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connais, tu es vive et emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons ; tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitais, je serais forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien! oserais-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance?

HENRIETTE. O maman! je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurais parié, sur ma vie, que cela ne me serait plus arrivé. Bon! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chaussant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma sœur et que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte ; mais c'était fait.

MADAME DELORME. Il est singulier que les enfants qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes n'en aient presque jamais pour les autres. Vraiment, tu jouerais un joli personnage dans la société si tu laissais invétérer en toi ce défaut!

HENRIETTE. Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE. Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

HENRIETTE. Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément et qu'elle ne me doit rien, mais je serai plus patiente et plus douce envers une élève : elle pourrait imaginer que j'aurais du regret de l'avoir obligée.

MADAME DELORME. Avec de pareils sentiments, je ne suis plus inquiète de ta résolution. Ah ça, Louise, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises et ses bas.

LOUISE. Oh! je m'en charge de tout mon cœur ; je craignais qu'Henriette ne prît pour elle toute la besogne.

MADAME DELORME. Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE. Oui, maman, je serai l'inspecteur général.

MADAME DELORME. Allons, mes filles, hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espère que leur joie vous servira d'encouragement et de récompense.

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

Monsieur Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissait, et qui était déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussaient et baissaient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. — Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avaient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui allait prendre un moellon dans un grand tas, et le portait à un

autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci, élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentait le moellon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisait passer à un quatrième; et ainsi, de mains en mains, le moellon parvenait en un moment à la hauteur de l'échafaud sur lequel étaient les maçons prêts à l'employer.

—Que penses-tu de ce que tu vois? dit M. Durand à son fils. Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtir cette maison? Ne serait-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent faire chacun leur édifice?

— Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y aurait alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

— As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci? Il faudrait donc qu'un homme seul, qui en entreprendrait l'édifice, se formât dans toutes ces professions : en sorte qu'il passerait sa vie entière à acquérir ces diverses connaissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondements, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit?

— Ah! mon papa! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

— Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart et travailler pour lui seul; lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles, et pour lesquelles il aurait fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudrait en jouir tout seul n'aurait à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrégent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.



LES ÉTRENNES.

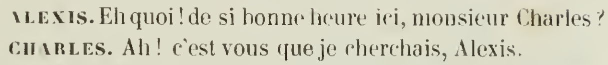
PERSONNAGES.

M. Dufresne.	Charles, ami d'Edouard.
Édouard, son fils.	Alexis, jeune orphelin.
Victorine, sa fille.	Comtois, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, CHARLES.



ALEXIS. Eh quoi ! de si bonne heure ici, monsieur Charles ?

CHARLES. Ah ! c'est vous que je cherchais, Alexis.

ALEXIS. Moi, monsieur? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

CHARLES. Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien ! avez-vous eu de jolies étrennes?

ALEXIS. Oh mon Dieu ! que me demandez-vous? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contents.

CHARLES. Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine?

ALEXIS. Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avait pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avait été acheté pour lui ; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur ; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES. C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

ALEXIS. Oh ! sûrement. Son papa est si riche ! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui ; et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présents qu'on lui a faits?

ALEXIS. Oui, mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES. Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir : ce sont les friandises et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS. Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac, et à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que de sa tante qu'il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES. Et quoi, par exemple?

ALEXIS. Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

CHARLES. Je sais bien ce que je fais. J'avais mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS. Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

CHARLES. Je ne les dis à personne. Cependant, si vous me promettiez d'être discret....

ALEXIS. Je ne fais jamais de rapport.

CHARLES. Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS. Voilà ma main.

CHARLES. Eh bien! je vous dirai en confidence qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS. Mon bon ami! Je ne le souffrirai pas.

CHARLES. En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS. Comment! vous pourriez faire tort à mon cher Edouard?

CHARLES. Oh! je n'en ferai ni à sa santé ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS. Mais, s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES. Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS. Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES. Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui serait partageable, s'entend.

ALEXIS. Eh bien! comment pourrait-il perdre à ce marché? Son papa n'est pas si riche que le vôtre; et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES. Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS. Et vous n'avez eu rien de plus?

CHARLES. Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'était une autre affaire. C'est alors que j'avais des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant-hier encore nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS. Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez

lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, monsieur Charles? Je ne puis guère vous croire.

CHARLES. Que voulez-vous dire, monsieur Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez...

ALEXIS. Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avait eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il serait malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire...

CHARLES. Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS. Quoi donc! est-ce que vous persistez encore?...

CHARLES. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

ALEXIS. Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner; et je lui rendrais sa parole.

CHARLES. Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, monsieur Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.

ALEXIS. Encore jurer, monsieur Charles? fi de vos serments! Je suis bien pauvre, mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusqu'à votre montre, je ne voudrais pas faire un serment inutile.

CHARLES. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment serait-on lié à sa promesse?

ALEXIS. Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurais que penser de vous.

CHARLES. Vous croyez donc qu'Édouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur*. Si je le crois! Il n'aurait qu'à y manquer, je ne le regarderais plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES. C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS. Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES. Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS. Quoi! vous joignez encore l'insulte à la rapine?

CHARLES. Je me moque de lui, comme il se serait moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS. Non, non, monsieur; je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant*. A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCÈNE II.

ALEXIS, *seul.*

Je n'aurais jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention dès qu'elle devenait si dure pour son ami? Quelle avarice! quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Édouard, et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *tenant un billet à la main.* Ah! mon cher Alexis! je mériterais de me souffleter. Tiens, lis ce billet.

Il le lui donne.

ALEXIS. Je sais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi qui t'engageait à faire ce marché? Il me semble que tu aurais dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parents n'est pas tellement à nous que nous puissions en disposer sans leur aveu.

ÉDOUARD. D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS. Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

ÉDOUARD. Parce que l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avait eu de plus belles étrennes que moi. Je croyais...

ALEXIS. Oui, tu croyais en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

ÉDOUARD. Ah! si j'avais su me contenter de ce qui devait m'appartenir!

ALEXIS. Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

ÉDOUARD. Tu crois donc?...

ALEXIS. N'achève pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole?

ÉDOUARD. Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

ALEXIS. Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

ÉDOUARD. Mais comment son père l'aurait-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu toutes les années précédentes recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS. C'était de sa maman; elle n'est plus. Son père pense comme le tien; au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

ÉDOUARD. Oh! je le connais. Charles niera ce qu'il devait partager avec moi, et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS. S'il en agissait de cette manière, ce serait un fripon.

ÉDOUARD. Et dans ce cas, serais-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS. Pourquoi non? C'est comme si tu disais que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

ÉDOUARD. Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

ALEXIS. Et pourras-tu te le cacher à toi-même?

ÉDOUARD. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante.

ALEXIS. As-tu fait cette exception dans votre traité?

ÉDOUARD. Hélas! non vraiment.

ALEXIS. Ainsi cela s'entendait de tout ce que tu pourrais recevoir.

ÉDOUARD, *frappant du pied.* Mais que ferai-je donc?

ALEXIS. Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

ÉDOUARD. Si je le veux, toutefois. Qui pourrait m'y forcer?

ALEXIS. L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer partout pour un fripon.

ÉDOUARD. Oh! cela ne m'embarrasse guère; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourrait-il me convaincre?

ALEXIS. Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

ÉDOUARD. Quoi! tu aurais pu me trahir? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS. J'en aurais la mort dans le cœur, mon cher Édouard. Il me serait bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais, s'il m'avait appelé en témoignage, il aurait toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

ÉDOUARD. Tu aurais pris son parti contre moi, et je serais ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS. Tu en es le maître, mon cher Édouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié était pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais, au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner; et, si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

ÉDOUARD. Un bon ami, vraiment, qui voudrait me voir dépouiller!

ALEXIS. Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse par laquelle tu t'exposais à perdre?

ÉDOUARD. Mais aussi je pouvais y gagner.

ALEXIS. Et alors aurais-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi?

ÉDOUARD. Belle question!

ALEXIS. Pourquoi donc ne remplirais-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

ÉDOUARD. Oui, pour la moitié de tout ce que je possède?

ALEXIS. L'autre moitié te reste. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense surtout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi; au lieu que tu marcheras devant lui la tête levée. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étais un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le serai plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié. Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS. Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connaissais ton cœur, et je savais le parti que tu allais prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serais dégoûté, et tu l'aurais donné au premier venu.

ÉDOUARD. Oui, tu me connais bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.* M'aimer toujours, Edouard.

ÉDOUARD. Oui, toujours, toujours, mon Alexis! Allons, je vais chercher mes présents;

hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrais encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS. Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV.

ALEXIS, *seul.*

Non, quand tout cela serait pour moi-même, je n'en aurais pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son âme d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étais sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.* Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confitures. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu, prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS. Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croirait peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits ; deux pour l'un et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles ; trois pour chacun. (*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.*) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

ÉDOUARD. Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.* Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres.

ÉDOUARD. Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS. J'en aurais si tu les gardais. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillants que les bleus. — Un jeu de loto, et un microscope.

ÉDOUARD. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partage.

ALEXIS. Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connaître mille beautés de la nature qui se déroberaient à nos regards.

ÉDOUARD. Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS. Tu n'aurais jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

ÉDOUARD. Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS. Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part, et les Muses ne se séparent jamais. Mais, veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de

Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.) Les voilà dans son lot.

ÉDOUARD. Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS. Ce que j'aurais fait moi-même à ta place.... Ha! ha! des estampes encadrées! J'avais oublié de lui en parler.

ÉDOUARD, *avec joie.* Est-il bien vrai, mon ami?

ALEXIS, *d'un air sévère.* Et qu'importe? N'est-ce pas comme s'il le savait? Combien y en a-t-il? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partage à mesure en deux lots.*) Ici les princes régnants de l'Europe; et là les grands hommes de France.

ÉDOUARD. Eh bien! lesquels choisirons-nous?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.* Ah! mon cher Edouard! notre choix est tout fait. Voici la Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois?

ÉDOUARD, *tristement.* Hélas! oui.

ALEXIS. Pourquoi cet air si triste?

ÉDOUARD. C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS. Non, mon cher Édourd, ce n'est pas moi qui le veux. C'est toi qui l'as voulu et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours?

ÉDOUARD. Oui, oui; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS. N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte.

Il sort.

ÉDOUARD. J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles? Non, c'est Victorine.



SCÈNE VI.

ÉDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE, *regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.* Que fais-tu donc là, mon frère? Que signifie ce partage? Est-ce qu'il y aurait une moitié pour moi? Sais-tu bien que ce serait une fort aimable galanterie?

ÉDOUARD. Ah! ma sœur! je le voudrais, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE. Et pourquoi donc? Cela t'appartient. Ah! j'entends, c'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

ÉDOUARD. Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon; je voudrais, pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE. Mais enfin, que veut dire ce déménagement?

ÉDOUARD. Que je suis bien puni d'avoir été si avide! Il faut que je cède à Charles la moitié des présents que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE. Au lieu de me les donner! Et à quel propos?

ÉDOUARD. Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur, j'ai eu beaucoup et lui rien.

VICTORINE. Il n'aurait donc rien de moi; c'est la justice.

ÉDOUARD. Que veux-tu? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

ÉDOUARD. Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE. Lui? jamais. Et je parierais même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

ÉDOUARD. Sérieusement tu le croirais, ma sœur? mais non, non; tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE. C'est toi qui es trop faible. Il prendrait bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles s'il n'y était intéressé.

ÉDOUARD. Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE. Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

ÉDOUARD. Cela vaudrait toujours mieux.

VICTORINE. Et d'une manière si ridicule! Oh! comme ils vont se moquer de toi! Ha, ha, ha!

ÉDOUARD. Alexis se moquerait de moi?

VICTORINE. S'il aide à te tromper.

ÉDOUARD. Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE. Eh bien! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes lorsqu'ils pensent t'attraper!

ÉDOUARD. Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères!

VICTORINE. Mais si je te les conserve avec ton honneur?

ÉDOUARD. Et par quel moyen?

VICTORINE. Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui serait plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présents. Je me charge de la mission.

ÉDOUARD. Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE. A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer? Je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne serait que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit? Il est vrai que ce ne serait pas bien. J'entends en moi-même une voix

qui me le crie. Je devais tout prévoir avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis était ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS. Charles ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Édouard! ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

ÉDOUARD. Il me trompe, j'en suis sûr; il faut encore que je paraisse content!

ALEXIS. N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

ÉDOUARD. Eh bien! je tâcherai de me vaincre et faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disait tout à l'heure ma sœur? qu'il fallait prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présents, que de cette manière je conserverais mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS. Et le repos de ta conscience, le conserveras-tu aussi par ce moyen?

ÉDOUARD. Hélas! non; je sentais déjà en moi qu'il serait malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS. Pourquoi donc balancer davantage? O mon cher Edouard! ne résistons jamais à ces premiers sentiments de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusements. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

ÉDOUARD. Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil, et je le suivrai, quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS. Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

ÉDOUARD. Prends toujours soin de ma faiblesse; et si tu me voyais fléchir, parle pour moi.

ALEXIS. Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement, c'est Charles qui s'avance.

SCÈNE IX.

CHARLES, ÉDOUARD, ALEXIS.

CHARLES, *avec l'air un peu embarrassé.* Bonjour, Édouard; Alexis est venu me dire que tu me demandais. Me voici. Je suis cependant fâché...

ÉDOUARD. De quoi es-tu fâché, mon ami?

CHARLES. De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je...

ÉDOUARD. N'est-ce que cela? sois tranquille.

ALEXIS. Édouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis! N'est-ce pas, Édouard?

ÉDOUARD. C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charles par la main et le conduit vers la table.*) Tiens, voilà tous mes présents que nous avons d'abord partagés en deux

portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS. Il y avait deux choses qui n'étaient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Édouard, suivant vos conventions, pouvait les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

ÉDOUARD. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenait. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES. Eh non, mon ami! je suis content.

ÉDOUARD. Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher.

Il s'éloigne.

CHARLES *veut courir après lui pour le rattraper.* Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

ALEXIS, *l'arrêtant.* Laissez-le faire, monsieur Charles. (*A Édouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE X.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS. Eh bien! monsieur, convenez-en, Édouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES, *confus.* Est-il vrai? Vous me faites rougir. Et je ne sais comment...

ALEXIS. Ce n'est pas votre faute si vos parents ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.* Le pauvre Édouard!

ALEXIS. Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'aurait rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses et réjouissez-vous.

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

ÉDOUARD, *revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.* Tiens, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

CHARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.* Non, non; c'en est trop.

ÉDOUARD. Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir celé quelque chose. Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, *en regardant fixement Charles.* Oui, je le suis, à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, monsieur Charles! Qu'avez-vous donc?

CHARLES. Rien, rien; si ce n'est que je suis un malheureux, qui..... qui vous a trompé.

ALEXIS. Toi, me tromper! Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance, fils de bons voisins et de bons amis?



CHARLES. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout à fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais... mais... (*Il fouille dans sa poche.*) Voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étais un trompeur, tandis que tu étais si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE. Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa.

ALEXIS. O ma chère Victorine! ne pourrait-il attendre un moment? Ce serait me dérober un plaisir, un plaisir!

VICTORINE. Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère? Venez, venez; mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois.

Elle le prend par la main et l'entraîne.

ÉDOUARD. Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

VICTORINE, *en se retournant d'un air moqueur.* Mon frère, mon frère! Non cela n'est pas possible.

Elle sort avec Alexis.

SCÈNE XIII.

CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *prenant la main de Charles.* O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour! Je n'étais pas en droit de l'espérer.

CHARLES. Comment! lorsque tu me donnais la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

ÉDOUARD. Ah! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtait. Non, jamais je n'aurais eu la force de tenir ma parole sans les encouragements d'Alexis.

CHARLES. Eh! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité! Lorsque ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avais mis dans le partage...

ÉDOUARD. Moi, le partage! C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre; mais il me faisait trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnais et je croyais m'enrichir.

CHARLES. Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurais plus osé te regarder en face. J'étais loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

ÉDOUARD. Et moi donc, comme j'étais tourmenté! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux. Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droiture! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses?

CHARLES. Lui? mon cher Édouard! D'où te viendrait ce vilain soupçon?

ÉDOUARD. C'est ma sœur qui, par jalousie, voulait me le faire accroire.

CHARLES. Ah! si tu l'avais entendu parler de toi! Comme il soutenait vivement ton parti! j'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie, et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

ÉDOUARD. Non, Charles. C'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES. Que dis-tu? Moi! jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devait entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

ÉDOUARD. Oh! de tout mon cœur! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES. Bien, bien! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD. Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

Il sort en courant.

SCÈNE XIV.

CHARLES, *seul, en remplissant la corbeille.*

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter! Ah! je ne la céderais pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurais encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré qu'à le garder pour moi? Je voudrais être mon papa pour l'enrichir. Grâce à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

ÉDOUARD, *à Comtois qui le suit.* Entrez, entrez, Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS. Oh! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD, *à Charles.* As-tu fini, mon ami?

CHARLES. J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

ÉDOUARD. C'est bien pensé; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES. Voilà qui est fini.

ÉDOUARD, *à Comtois.* Bon! vous n'avez qu'à prendre la corbeille et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et surtout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES. Attends donc; voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons.

(*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte et qui dit :*) Ouvrez, ouvrez; c'est moi.

ÉDOUARD. O mon Dieu! qu'allons-nous faire? (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.* Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

ÉDOUARD, *en lui présentant la corbeille.* Prenez-la sous le bras, et tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES. Oui, oui, tout contre la muraille; et vous tâcherez de vous esquiver sans qu'il vous voie.

COMTOIS. Laissez-moi faire.

ALEXIS, *de derrière la porte.* Eh bien! m'ouvrirez-vous? Édouard, ton papa me suit de près.

ÉDOUARD, *à Charles.* Je peux lui ouvrir maintenant?

CHARLES. Oui; c'est fait.

Il fait un signe à Comtois de ne pas faire de bruit.

SCÈNE XVI.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte à Alexis.* Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre ; c'est que nous étions occupés.

Il le prend par la main et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.

ALEXIS. Et à quoi donc? (*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*) A qui en veut-il avec ses mines? (*Il se retourne et aperçoit le domestique.*) Ha, ha! qu'est-ce qu'il porte là?

Il va vers lui et veut regarder dans la corbeille.

COMTOIS, *lui retenant le bras.* Doucement, monsieur Alexis; c'est un secret.

ALEXIS. Comment! du mystère?

COMTOIS. Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

ALEXIS, *l'arrêtant.* Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avais deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

ÉDOUARD. Qu'appelles-tu un outrage? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre. (*Il prend la corbeille et la lui présente.*) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, *lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.* Et ceci encore...

Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Édouard continue de lui offrir.

ALEXIS. Que faites-vous? Non, non, jamais.

ÉDOUARD. Je le veux.

CHARLES. Je vous le demande en grâce. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS. Si j'osais joindre ma prière à celle de ces messieurs? Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrais bien avoir comme eux la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il serait petit, mais je vous le donnerais de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.



ALEXIS. O mon cher Édouard! mon généreux Charles! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon brave Comtois! (*en les regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi : je ne l'accepterai jamais.

ÉDOUARD. Veux-tu me chagriner?

CHARLES. Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCÈNE XVII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE, *qui est entré depuis un moment à l'improviste, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avait rien entendu, et dit :* Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

ÉDOUARD, *courant à lui.* Ah! mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole...

CHARLES. Il me rend à l'honneur...

ÉDOUARD. Et il méprise notre reconnaissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.* O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on voulait vous inspirer sur mon compte; et j'irais maintenant me démentir! Non, non; je me rendrais suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE. Mes chers enfants, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présents ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Édouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnaissance.

ÉDOUARD. Ah! mon papa! de quel plaisir voulez-vous me priver!

CHARLES. Vous me punissez, monsieur, comme je le méritais peut-être tout à l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis...

ALEXIS, *à M. Dufresne.* Non, non; de grâce ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y aurait que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS. Vous m'y forcez, monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais, au moins, qu'Edouard garde ses présents.

M. DUFRESNE, *tirant sa bourse.* Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS. Ah! mon cher monsieur Dufresne! arrêtez, arrêtez! Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnaissance... Ma pauvre mère! il y a bien longtemps qu'elle ne se sera vue si riche! O mes bons amis!

Il embrasse Édouard et Charles sans pouvoir leur parler.

M. DUFRESNE, *à Édouard.* Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

ÉDOUARD. Eh! mon papa! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui?

M. DUFRESNE. Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD. Oh! comme je vais profiter près de lui!

ALEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.* Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés?

M. DUFRESNE, *le relevant.* Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils comme j'aimais ton père.

CHARLES. Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout à fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE. Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur; et soyez hommes ce que vous êtes enfants.

MATHILDE.

Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. J'étais à Windsor, nous nous amusions à de petits jeux de société, lorsqu'il survint un orage furieux. Le tonnerre roulait avec un fracas épouvantable, dont toute la maison était ébranlée, tandis que les éclairs semblaient à chaque instant l'embraser. Une jeune demoiselle de la compagnie ne put se défendre de quelque émotion. On entendait aussi les cris d'effroi d'une femme de chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Mathilde avait disparu. Sa mère, qui passait dans la chambre voisine, l'aperçut agenouillée dans un coin.

— Que faites-vous là, ma fille? lui dit-elle.

— Oh! rien, maman.

— Est-ce que vous êtes effrayée de l'orage?

— Non, maman; vous m'avez appris à ne pas le craindre, et vous avez bien vu que je ne le craignais pas tout à l'heure.

— Pourquoi donc êtes-vous à genoux?

— C'est que j'ai vu frissonner Élise, j'ai entendu crier Kitty; cela m'a fait de la peine. Je priais Dieu pour elles et pour tous ceux qui ont peur.

CAROLINE.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P...., seule avec ses enfants, après en voir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline.

— Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas.

— Et pourquoi donc, ma fille?

— Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, et que nous vivions familièrement ensemble.

— Mais ta sœur en mange.

— Oh! ma sœur peut bien en manger: elle ne le connaissait pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu et un cœur si tendre!

JACQUOT.



M. de Cursol revenait un jour, à cheval, d'une promenade dans ses terres. Comme il passait le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissements qui partaient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avait un cœur trop compatissant pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendait ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivait, et franchit d'un saut les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna les yeux de toutes parts; enfin il aperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse était étendu un enfant d'environ cinq ans, qui pleurait. M. de Cursol s'approche de lui d'un air d'amitié et lui dit :

— Que fais-tu là, mon petit ami?



L'ENFANT. J'appelle ma mère; hier on l'a couchée ici, et elle ne se lève pas.

M. DE CURSOL. C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'ENFANT. Oui, on dit qu'elle est morte; mais je ne peux pas le croire. Elle se portait si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon! Elle me dit qu'elle allait revenir, et elle ne revient pas. Mon père s'en est allé, mon petit frère aussi; et les autres enfants du village ne veulent plus de moi.

M. DE CURSOL. Ils ne veulent plus de toi? et pourquoi donc?

L'ENFANT. Je n'en sais rien; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent et me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon père et sur ma mère. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mère! lève-toi, lève-toi!

Les larmes roulaient dans les yeux de M. de Cursol.

— Tu dis donc que ton père s'en est allé, et ton frère aussi? Où sont-ils donc?

L'ENFANT. Je ne sais pas où est mon père, et mon petit frère est parti hier pour un

autre village. Il vint un monsieur tout noir comme notre curé, qui l'emmena avec lui.

M. DE CURSOL. Et où demeures-tu à présent?

L'ENFANT. Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon; mais (*en montrant la fosse*) j'aime encore plus ma mère qui est là. Ma mère, ma mère! pourquoi es-tu si longtemps couchée? Quand est-ce que tu te lèveras?

M. DE CURSOL. Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

L'ENFANT. Eh bien! je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle. Ah! je l'ai vue, lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle était pâle! comme elle était froide! Je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus longtemps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et lui dit:

— Comment t'appelles-tu, mon cher ami?

L'ENFANT. On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage, et Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

— Veux-tu me conduire chez Suzon?

JACQUOT. Oh! oui, oui, mon beau monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vite que ses petits pieds pouvaient le lui permettre, et il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise lorsqu'elle vit notre gentilhomme entrer dans sa chaumière, et le petit Jacquot qui, la montrant du doigt, et courant cacher sa tête entre ses genoux, dit: La voilà; c'est mon autre mère. Elle ne savait que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas longtemps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avait trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avait inspirée, et la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardait les parents de Jacquot.

Suzon lui présenta un siége auprès d'elle, et commença ainsi son récit:

« Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, et fort bien bâti. Sa femme était d'un jolie figure, mais d'une mauvaise santé; du reste, très-diligente et très-économe. Ils étaient mariés depuis sept ans, vivaient fort bien ensemble, et ils auraient fait le couple le plus heureux, s'ils avaient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédait que son métier; et Madeleine, qui était orpheline, n'avait apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avait gagné au service du bon curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, et une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail et d'économie. Mais il était venu des enfants: c'est là ce qui commença à les déranger. Encore auraient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur était arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avait travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue, et sa maladie dura tout l'automne et tout l'hiver. Les remèdes étaient fort coûteux: d'un autre côté, l'ouvrage n'allait pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittaient peu à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avait une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son

mari. Il fallut emprunter pour payer l'apothicaire et le médecin. Le travail de Julien n'allait plus du tout; il avait perdu toutes ses pratiques; et Madeleine ne trouvait pas de journées à gagner, parce que ses forces s'étaient affaiblies et que personne ne voulait l'employer. De plus, le loyer de leur maison et la rente de l'argent qu'ils avaient emprunté les écrasaient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; et ils se trouvaient bien heureux lorsqu'ils avaient un morceau de pain à donner à leurs enfants. »

A ces mots, le petit Jacquot se retira dans un coin et se mit à soupirer.

« Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenait leur maison, voyant qu'ils n'avaient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hiver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourraient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'était pas payé en entier, il ferait vendre leurs meubles et mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse et une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, monsieur, que mon cœur s'est serré bien souvent d'entendre ces bons voisins se lamenter, et de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, et je le priai d'avoir compassion de leur misère. Je lui dis que j'engagerais, s'il le fallait, ma chaumière, qui était tout ce que je possédais. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi bien qu'eux, me répondit-il ; voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah ! monsieur (ici des larmes coulèrent sur les joues de Suzon), j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage; mais que je souffrais de n'être qu'une pauvre veuve et de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens! Combien les riches pourraient faire de bien, s'ils en avaient la volonté comme les pauvres! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Madeleine d'aller se jeter aux pieds du curé chez qui elle avait servi quelques années en digne et honnête fille, et de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parlerait à son mari, mais qu'elle aurait bien de la peine à faire ce que je lui disais, parce que le curé pourrait croire qu'ils étaient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avait coutume de le faire, ses deux enfants, et me pria de les garder jusqu'au soir. Elle voulait aller dans le village voisin, et voir si elle ne pourrait pas trouver chez le tisserand du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avait jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le curé, son ancien maître; mais son mari devait y aller à sa place, et il s'était mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfants, que j'aimais beaucoup, les ayant vus naître. Madeleine, en partant, les serra contre son cœur et les embrassa, comme si elle les voyait pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avait les yeux tout pleins de larmes; et elle dit à l'aîné : Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, et je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulais bien garder ses enfants, les embrassa encore et sortit.

» Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyais partie, je pensai que c'était un fagot mal appuyé contre la muraille qui avait roulé à terre, et je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit vint; et je ne voyais point reparaître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y était pas entrée pour poser sa filasse avant de venir reprendre ses enfants. Je

trouvai la porte ouverte, et j'entrai. O mon Dieu! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle! Je demeurai moi-même immobile et froide comme une pierre. Je ne savais ce que je devais faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en hochant la tête, et envoya tout de suite chercher le bailli. Les gens de justice et le chirurgien examinèrent comment elle pouvait s'être tuée, et on trouva qu'elle devait être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeler pour avoir du secours, elle était expirée dans son évanouissement.

» Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle était rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devait rapporter la filasse; et comme elle avait encore les yeux troubles de larmes, elle n'avait pas bien vu à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle, et elle était tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui était à côté d'elle, le disait assez. Cependant il vint d'autres idées au bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, et sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière, et il dit qu'il allait faire des informations pour savoir ce que Julien était devenu. Je lui offris de garder les deux enfants chez moi; car, bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disais : Le bon Dieu sait que je suis une pauvre veuve, et s'il met ces enfants à ma charge, il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté longtemps. Hier même, quelques heures après que Madeleine eut été enterrée, le bon curé chez qui elle avait servi vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte; et comme personne n'ouvrait, il vint à ma fenêtre, et me demanda où était Julien le cordonnier, qui demeurait dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il voulait se donner la peine d'entrer un moment, j'aurais bien des choses à lui dire. Il entra, et s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui était arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avait eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvait. Il parut surpris, et il m'assura qu'il n'avait absolument pas vu Julien. Les deux enfants vinrent à lui : il les caressa beaucoup, et Jacquot lui demanda s'il ne pourrait pas réveiller sa mère qui dormait depuis si longtemps. Les larmes revinrent aux yeux du bon curé en entendant ainsi parler cet enfant; et il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, et je les garderai avec moi. Si leur père revient, et qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocents comme une mère, et il m'en aurait coûté de me les voir ôter si vite.—Monsieur le curé, lui répondis-je, je ne saurais consentir à me séparer de ces enfants : je suis accoutumée à eux, et ils sont accoutumés à moi. — Eh bien! ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, et moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien.—Je ne pouvais refuser cela au bon curé. Il demanda à Jacquot s'il ne serait pas bien aise d'aller avec lui.—Là où est ma mère? répondit Jacquot; oh! oui, de bon cœur.—Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin. — Non, non, laissez-moi ici avec Suzon; j'irai tous les jours voir ma mère; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin.—Le bon curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant, qui était allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il allait faire emporter par son valet le plus jeune, qui m'aurait donné plus d'embarras que l'aîné; et il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à

vous apprendre des parents de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, et que les gens de justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers, et que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne les aient dans la bouche; et lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent et veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, et il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mère. »



Après avoir écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon, M. de Cursol dit : Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

SUZON. Je n'ai fait que ce que je devais. Nous ne sommes ici-bas que pour nous aider et nous secourir. Je pensais toujours que je ne pouvais rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah! si j'avais pu en faire davantage! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, et ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, et j'espère qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

M. DE CURSOL. Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie.

SUZON. Je ferai en sorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. DE CURSOL. Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtements?

SUZON. J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon et les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre et pour filer; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier et travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL. Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous?

SUZON. Toujours, monsieur. Je ne saurais vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL. Vous êtes apparemment alliée à sa famille?

SUZON. Nous ne sommes alliés que par le voisinage et par la religion.

M. DE CURSOL. Et moi, je vous suis allié à l'un et à l'autre par la religion et par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot; et puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre, et que vous méritez vous-même, par votre bienfaisance, tout ce que son attachement pour sa mère a su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, et j'aurai soin de votre sort. Vendez votre jardin et votre chaumière, et venez auprès de moi. Vous y serez nourrie et logée pendant votre vie entière.

SUZON, *le regardant avec des yeux attendris.* Ne soyez point fâché contre moi, monsieur. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL. Et pourquoi donc?

SUZON. D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, et où j'ai vécu si longtemps : et puis il me serait impossible de me faire au tracas d'une grande maison et à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos ni à une nourriture délicate; je tomberais malade si je n'avais rien à faire, ou si je mangeais de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant, si vous voulez lui envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école et pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot et moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfants; Jacquot sera le mien : et le peu que j'ai lui appartiendra lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL. A la bonne heure. Je ne voudrais pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi de votre côté les soins et le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir, et ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, et attacha ses lèvres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce monsieur; il veut être ton père. Jacquot baisa la main de M. de Cursol; mais il dit à Suzon : Comment peut-il être mon père? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot, et jetant sa bourse sur la table : Adieu, brave Suzon, dit-il; adieu, mon petit ami; vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, et prit sa route vers la paroisse du curé qui avait emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissait tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne pasteur le sujet de sa visite, et lui demanda s'il savait ce qu'était devenu le père des deux petits malheureux.

— Monsieur, lui dit le curé, il n'y a pas un quart d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un et l'autre, et la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici; ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement et lut ce qui suit :

« Ma chère femme,

» Je ne puis penser sans chagrin que tu aies été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étais en chemin pour me rendre chez M. le curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant? Je ne ferai que sortir d'une dette pour entrer dans une autre, et il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, et qui peux travailler, aller demander tant d'argent! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le curé a fait notre mariage; il nous aime comme ses enfants; mais s'il allait me refuser par mépris, ou qu'il fût hors d'état de nous secourir! Et puis, quand il m'avancerait la somme pour un an, serai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un voleur? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disais, ma chère Madeleine, et je pensai ensuite comment je pourrais nous tirer de peine, toi et moi, d'une manière plus honnête. Je ne savais quel parti prendre. Je poussais bien des soupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout à coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand et robuste, quel mal y aurait-il de te faire soldat pour quelques années? Tu sais lire, écrire et compter joliment, tu peux encore faire la fortune de ta femme et de tes enfants; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, et que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étais depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derrière moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demandèrent d'où je venais, où j'allais, et si je ne serais pas bien aise de servir le roi. Je fis d'abord comme si je n'avais pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmentèrent encore, et me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrais bien m'enrôler pour six ans. Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt bâclée. Ils m'amenèrent devant un officier. Il me fit toiser, et me demanda si je savais lire, écrire et compter; et quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit aussitôt délivrer mon argent; et de cette façon, ma chère Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paye tout de suite les trente écus que je dois, et six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfants, et envoie-les bientôt à l'école. Je sais que tu es adroite et diligente; mais avec tout cela, tu ne saurais aller bien loin. Patience! j'aurai une paye de cinq sous par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sous pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu; six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, et nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Elève bien nos enfants; retiens-les à la maison, et fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, et dis-leur bien des choses du bon Dieu, et d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur; prie-le pour moi, et je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement; tu n'auras qu'à donner ta lettre au curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfants. Dis à Jacquot que s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses! Aime-moi toujours, et je resterai toujours ton fidèle mari,

» JULIEN. »

Les yeux de M. de Cursol s'étaient remplis de larmes pendant la lecture de cette

lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeler un bon mari, un bon père et un honnête homme! Monsieur le curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je payerai ses dettes, et je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfants. Ils ont coûté cher à leur père! Ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, et leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en payerai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne curé était trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la main et partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien, rendu au repos, et jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, serait le plus heureux des hommes sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, et se croit la mère de ses enfants. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien, et il ne monte jamais à cheval sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui survient quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses, et il s'en retourne toujours chez lui soulagé de son chagrin.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusait à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travaillaient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenait une raquette à la main : Ma petite maman, venez, venez vite chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric. Ah! maman ! ils n'ont rien mangé de la journée ! Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avait faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre ? et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. Aussitôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osaient venir si souvent vous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. (*En pleurant encore plus fort.*) Ah! ma sœur, si tu l'avais vue, tu aurais aussi pleuré, je t'assure. Et Julien, se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien ; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre. Venez, mes enfants, leur dit la mère en les serrant tous deux contre son cœur ; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe et leur mère éplorée embrassaient les genoux de

leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille : Écoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour notre goûter... — Ah ! mon Dieu ! s'écria Julien en se retournant tout à coup, cela est vrai. Tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien : je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine, soulevant en cachette le chapeau de Frédéric, qui s'était par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avait adroitement glissé par-dessous.

LE VIEILLARD MENDIANT.



M. D'ARCY, *à un domestique.* Que ne faisiez-vous entrer ce bon vieillard?

LE VIEILLARD. Monsieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY. Et pourquoi donc?

LE VIEILLARD. Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé; je viens... pour demander l'aumône.

M. D'ARCY. Vous me paraissez honnête : pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre? J'ai des amis qui le sont; soyez de ce nombre.

LE VIEILLARD. Pardonnez-moi, monsieur; je n'ai pas le temps.

M. D'ARCY. Qu'avez-vous donc à faire?

LE VIEILLARD. Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY. Comment savez-vous cela?

LE VIEILLARD. Comment je le sais? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le sais parce que je le sens; et cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille et mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY. Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD. J'étais assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un gentilhomme qui se disait mon ami. Il mena joyeuse vie jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, monsieur; vous êtes aussi gentilhomme; mais je dis la vérité.

M. D'ARCY. J'ai autant de plaisir à l'entendre que vous en avez à la dire, même quand elle parlerait contre moi.

LE VIEILLARD. J'aurais été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étais devenu pâle et blême; et je regardais ce changement comme un signe que me faisait Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étais jeune, c'est lui qui soutenait ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeu

nesse épuise dans les vieux ans. Je ne pouvais plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail; je le voulais de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si faible.

M. D'ARCY. Vous eûtes alors recours à vos enfants?

LE VIEILLARD. Non, monsieur; ils vinrent au-devant de moi. Je n'avais plus qu'une fille; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avaient semblait m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde!

M. D'ARCY. Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous?

LE VIEILLARD. Non, monsieur; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes et renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à la mort : c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY. Et où demeurez-vous?

LE VIEILLARD. Pardonnez, monsieur; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfants.

M. D'ARCY. Excusez mon indiscrète curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

LE VIEILLARD. J'y compte, monsieur. Dans huit jours, regardez le ciel, vous y verrez, je l'espère, ma demeure, qui ne sera plus secrète.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.* Prenez ceci, bon vieillard! et que Dieu soit avec vous!

LE VIEILLARD. Tout cela, monsieur? non, ce n'était pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY. Vous donnerez le surplus à vos enfants.

LE VIEILLARD. Que Dieu m'en préserve! Mes enfants peuvent travailler; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY. Adieu, bon vieillard; allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent, excepté un écu.* Reprenez ceci, monsieur.

M. D'ARCY. Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD. Je rougis bien aussi, moi! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus longtemps que moi.

M. D'ARCY. Votre situation me touche.

LE VIEILLARD. J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, monsieur; et il vous en tiendra compte.

M. D'ARCY. Voulez-vous prendre quelque nourriture?

LE VIEILLARD. J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D'ARCY. Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD. Non, monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D'ARCY. Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD. Non, monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre, et je dirai

dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu ! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi. (*M. d'Arcy va lui-même chercher une bouteille. Le Vieillard, se voyant seul, élève ses mains vers le ciel.*)

Mon dernier coup de vin ! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne !

M. D'ARCY, *portant une bouteille et deux verres.* Prenez ce verre, bon vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD, *regardant le ciel.* Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu et s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi !

M. D'ARCY. Bon vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra si vous le désirez.

LE VIEILLARD. Non, monsieur, je ne le peux pas. Mon temps est précieux.

M. D'ARCY. Pourrais-je vous être bon encore à quelque chose?

LE VIEILLARD. Je le voudrais, monsieur, par rapport à vous ; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que d'un gant toutefois : j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY, *fouillant dans sa poche et lui en présentant une paire.* Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD. Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

M. D'ARCY. Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre?

LE VIEILLARD. Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, et présente la droite nue à M. d'Arcy.*) Je penserai à vous, monsieur.

M. D'ARCY. Et moi aussi, à vous. O mon ami ! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD. Aussi, tant mieux pour vous, monsieur, si vous la gardez. (*Il dégage sa main et veut s'en aller.*)

M. D'ARCY. Donnez-moi encore votre main, bon vieillard ; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD. Je lui présenterai la vôtre dans le paradis. (*Il s'en va.*)

LES CAQUETS.



i Aurélie était d'un naturel assez doux, elle n'avait pas moins contracté un défaut bien cruel : c'était de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyait remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisait souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisaient pour former d'injustes soupçons ; et à peine venaient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courait les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutait même quelquefois les circonstances que lui avait prêtées son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées en-

semble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques étaient dans un état de guerre continuel. La confiance était soudain bannie des sociétés où la petite fille entrait avec sa mère. On n'osait plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère faible tremblaient en sa présence, et n'en étaient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avaient plus de fermeté dans l'esprit lui adressaient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine ni les humiliations ne pouvaient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'était déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire était réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînait au malheur de sa vie entière.

Aurélie était allée un jour la voir, et avait passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connaissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignait à l'écouter. — Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle lorsqu'elle eut fini faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

—Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre tout entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnais d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable, qui veut rappeler le genre humain à la vertu en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie, qui se voyait devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença, dans ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avait causés, et résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avait prise d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme et courageuse résolution? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur que vers les objets dignes de ses éloges; et les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle était la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvait se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables : Peut-être, se disait-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'était susceptible d'aucune indulgence, elle plaignait le coupable, rejetait sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvait commettre.

Cependant elle fut bien longtemps encore à regagner les cœurs qu'elle avait aliénés. Elle était déjà parvenue à l'âge de s'établir, et personne ne se présentait pour

l'épouser. On l'avait évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avait insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyait déjà abandonnée, et réduite à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage et d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche, adressé à son père, l'ayant un jour entendue prendre le parti d'un absent qu'on accusait, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisait avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parents, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie, de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagréments attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, et de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgence, les faiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfants, pour les garantir du malheur dont elle était près de devenir la victime.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS,

DIEU TE VOIT.



Le petit Fabien revenait un jour des champs avec M. de la Ferrière, son père. C'était un beau jour d'automne, il était chargé de fleurs et il faisait encore grand chaud.

— Mon papa, dit Fabien en tournant la tête du côté d'un jardin le long duquel ils marchaient alors, j'ai bien soif.

— Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN. Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyenné. Ah! que j'en mangerais une avec grand plaisir!

M. DE LA FERRIÈRE. Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN. La haie n'est pas trop fourrée, et voici un trou par où je pourrais bien passer.

M. DE LA FERRIÈRE. Et que dirait le maître du jardin s'il était là?

FABIEN. Oh! il n'y est pas sûrement, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIÈRE. Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit.

et qui nous punirait avec justice, parce qu'il y aurait du mal à faire ce que tu me proposes.

FABIEN. Et qui serait-ce donc, mon papa?

M. DE LA FERRIÈRE. Celui qui est présent partout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusque dans le fond de nos pensées: Dieu!

FABIEN. Ah! vous avez raison, je n'y songe plus.

Au même instant il se leva derrière la haie un homme qu'ils n'avaient pu voir, parce qu'il était étendu sur un banc de gazon. C'était un vieillard à qui appartenait le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien :

« Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenait pas. Apprends qu'au pied de ces arbres on a tendu des piéges pour surprendre les voleurs; tu t'y serais cassé les jambes, et tu serais resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus longtemps sur le vol que tu méditais, je vais te donner avec plaisir des fruits que tu désires. »

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires. M. de la Ferrière voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances.



— J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurais plus si je m'en laissais payer. Il n'y a que Dieu qui paye ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main pardessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoigna sa reconnaissance d'une manière encore bien plus vive par l'air d'appétit dont il mordait dans les poires, dont l'eau ruisselait de tous côtés.

— Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa lorsqu'il eut fini la dernière et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. DE LA FERRIÈRE. Oui, mon ami; il l'est devenu sans doute pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense et le mal sans châtiment.

FABIEN. Dieu m'aurait donc puni, si j'avais pris les poires?

M. DE LA FERRIÈRE. Le bon vieillard t'a dit ce qui te serait arrivé.

FABIEN. Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces piéges.

M. DE LA FERRIÈRE. Non, sans doute, ce n'est pas lui-même. Mais les piéges n'ont pas été tendus à son insu et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout

ce qui se passe sur la terre, et il dirige toujours les événements de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchants de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

FABIEN. Ah ! mon papa, que je suis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, et une histoire encore!

M. DE LA FERRIÈRE. Quand j'étais encore aussi petit que toi, et que je vivais auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à droite, l'autre à gauche de notre maison. Le premier s'appelait Dubois, et le second Verneuil.

M. Dubois avait un fils nommé Silvestre, et M. Verneuil en avait aussi un nommé Gaspard.

Derrière notre maison et celles de nos voisins étaient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives. Silvestre, lorsqu'il était seul dans le jardin de son père, s'amusait à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvait blesser quelqu'un. M. Dubois s'en était aperçu, et lui en avait fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier s'il y revenait jamais. Mais, par malheur, cet enfant ignorait ou n'avait pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père était sorti, croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le punirait, il remplit sa poche de cailloux et se mit à les lancer de tous les côtés.

Dans le même temps M. Verneuil était dans son jardin avec Gaspard son fils.

Gaspard avait le défaut de croire, comme Silvestre, que c'était assez de ne pas faire le mal devant les autres, et que lorsqu'on était seul on pouvait faire tout ce qu'on voulait. Son père avait un fusil chargé pour tirer aux moineaux qui venaient manger ses cerises, et il se tenait sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendait dans le salon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard, se voyant seul, se dit à lui-même : Je ne vois pas le mal qu'il y aurait à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, et se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentait les armes, il se reposait sur ses armes : il voulut essayer s'il saurait aussi coucher en joue et ajuster.

Le bout de son fusil était tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il allait fermer l'œil gauche pour viser, un caillou, lancé par Silvestre, vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi et de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit, et aye! aye! on entendit des cris dans les deux jardins.

Gaspard avait reçu une pierre dans l'œil; Silvestre reçut toute la charge du fusil dans une jambe. L'un devint borgne, l'autre boiteux; et ils restèrent dans cet état toute leur vie.

FABIEN. Ah! le pauvre Silvestre! le pauvre Gaspard! que je les plains!

M. DE LA FERRIÈRE. Ils étaient effectivement fort à plaindre. Mais je suis encore plus sensible au malheur de leurs parents, d'avoir eu des enfants indociles et disgraciés. Dans le fond ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens d'avoir eu cette mésaventure.

FABIEN. Et comment donc, mon papa?

M. DE LA FERRIÈRE. Je vais te le dire. Si Dieu n'avait de bonne heure puni ces enfants, ils auraient toujours continué de faire le mal lorsqu'ils se seraient vus seuls; au

lieu qu'ils apprirent par cette expérience que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit et le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un et l'autre, qu'ils devinrent prudents et religieux, et qu'ils évitaient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avaient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'était bien aussi le dessein de Dieu en les punissant de cette manière; car ce bon père ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

FABIEN. Voilà un œil et une jambe qui me rendront sage. Je veux éviter le mal et pratiquer le bien, quand même je ne verrais personne auprès de moi. Et, en disant ces mots, ils arrivèrent à la porte de leur maison.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécile avait farci l'esprit des enfants de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfants, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine. A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin. Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix étonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle était cachée, et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osait qu'à peine regarder autour d'elle ; tout à coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours! au secours! Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avait raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier qui avait le visage tout blanc de poudre.

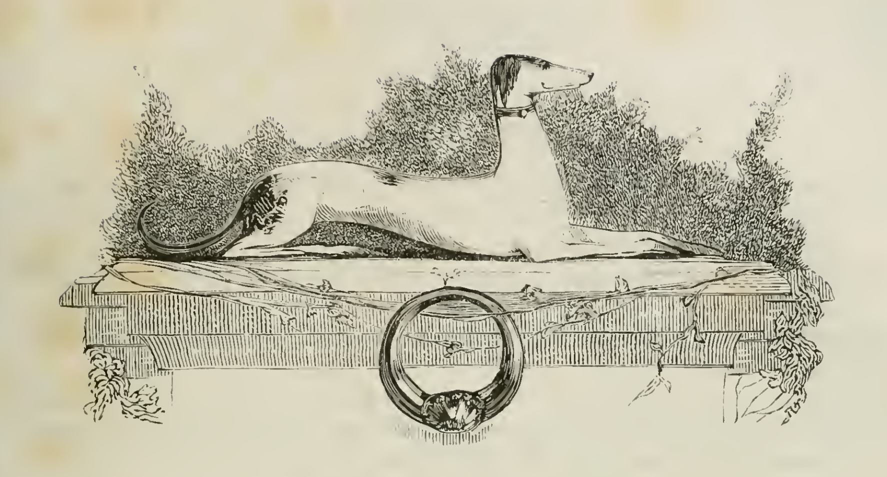
Angélique rougit, et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existait réellement des hommes à qui la nature donnait un visage tout noir, mais qui n'étaient point à craindre pour les enfants; qu'il y avait même un pays où les enfants étaient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personne simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer.



Lith P. Petit, Prodhomme et Cie

LA BAGUE ET LA LEVRETTE



LA LEVRETTE ET LA BAGUE,

DRAME EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.
SERAPHINE, sa fille.
EUSTACHE, son fils.
LEON, } amis d'Eustache.
RUFIN, } amis d'Eustache.

La scène est dans l'appartement des enfants de M. de Calvières.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE, *seule.*

Ah! ma chère Diane, je ne saurais plus sans toi faire un seul point de broderie. C'était là, dans cette petite corbeille, que tu étais couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux lorsque tu te réveillais! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises et sous la table; puis tu sautais de fauteuil en fauteuil. Combien tu paraissais heureuse quand je te prenais sur mes genoux! Comme tu me léchais les mains et les joues! Comme tu me caressais! Oh! quel chagrin ce serait pour moi de ne plus te revoir! Ce n'est pas ma faute; c'est cet étourdi...

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE, *qui a entendu les derniers mots.* Je vois qu'il est ici question de moi.

SÉRAPHINE. Et de qui serait-ce donc? Si tu ne t'étais pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne serait pas perdue.

EUSTACHE. Cela est vrai, et j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent?

SÉRAPHINE. Ne t'avais-je pas prié de me la laisser? mais tu ne pouvais faire un pas sans l'avoir sur tes talons.

EUSTACHE. J'en conviens. J'avais tant de plaisir lorsqu'elle m'accompagnait, quand je la voyais aller tantôt devant, tantôt derrière moi! Quelquefois elle s'échappait, comme si je la poursuivais; puis elle revenait de toutes ses jambes se jeter en caracolant dans les miennes.

SÉRAPHINE. Tu devais donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE. Oui, je l'aurais dû. Mais, comme elle était accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyais...

SÉRAPHINE. Tu croyais?.... Tu ne doutes jamais de rien, et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE. Une autre fois, ma sœur, je te promets...

SÉRAPHINE. Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me semblait l'entendre appeler de loin en jappant. Je courais du côté d'où paraissaient venir ses cris. Je me réveillais, et je me trouvais seule. Ah! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE. Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvais la ravoir pour tout ce que je possède!

SÉRAPHINE. Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée? On pourrait s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE. Je parierais qu'elle m'a suivi jusque dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue en fermant la porte sur elle.

SÉRAPHINE. Oui, je crois que cela est comme tu dis, car elle serait revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

EUSTACHE. Léon, qui était alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avait vue un instant avant qu'elle se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisait de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SÉRAPHINE. Il aurait bien dû au moins t'aider à la chercher.

EUSTACHE. C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connaissance; nous n'en avons eu aucune nouvelle. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi!

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.* Je ne suis plus fâchée; ton intention n'était pas de me faire de la peine; et tu es toi-même si affligé! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte*. C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE. Bonjour, monsieur Léon.

LÉON. Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt....

SÉRAPHINE. Que dites-vous? la retrouver?

LÉON. Ecoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épice et des marrons?

SÉRAPHINE. Comment! elle a ma chienne?

LÉON. Non, non; c'est une honnête femme et la meilleure de mes amies. Tu sais bien, Eustache, que Diane voulait aussi, l'autre jour, faire connaissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur sa table et en flairant ses biscuits.

EUSTACHE. Hélas! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE. Laissons cela. Achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON. Eh bien! tout à l'heure, en allant déjeuner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. — Quoi! m'a-t-elle dit, cette petite doguine....

SÉRAPHINE. Doguine, monsieur Léon! N'appelez pas ainsi ma Diane; j'aimerais mieux ne pas en entendre parler.

LÉON. Je ne fais que vous rapporter ses paroles.— Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis? — Oui, lui ai-je répondu. — Eh bien! a-t-elle repris, vous connaissez un autre petit monsieur qui demeure là-bas à ce grand balcon? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE. Comment! ce serait Rufin?

LÉON. Ne te souviens-tu pas qu'il était arrêté hier à la boutique de cette vieille lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons?

EUSTACHE. Cela est vrai, je me le rappelle à présent.

LÉON. Eh bien! lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane, qui nous suivait, lui présenta un marron dans lequel il avait mordu; lorsque la pauvre bête ne songeait qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras, et l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manége.

SÉRAPHINE. Oh! le méchant! Mais nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LÉON. Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume, il a triché.

EUSTACHE. Que me dis-tu! J'y cours à l'instant.

LÉON. Tu ne le trouverais pas chez lui. J'en viens; il était sorti.

SÉRAPHINE. Il a peut-être fait dire qu'il n'y était pas.

LÉON. Non; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étais venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, et que j'allais l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE. Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON. Oh! vous ne connaissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE. Il faut agir avec prudence, et le questionner adroitement pour lui faire avouer son secret.

LÉON. Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon et un voleur.

EUSTACHE. Non, non, mon ami; cela ne servirait qu'à faire une querelle, et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher que des reproches violents.

SÉRAPHINE. Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient.

LÉON. Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère ? Il a joué cent fois avec elle, et il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE. Chut! le voici.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

RUFIN. On m'a dit, Léon, que tu étais venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, mademoiselle.

SÉRAPHINE. Vous allez vous divertir, monsieur Rufin. Rien ne vous chagrine, et nous, nous restons ici à nous désoler.

RUFIN. Quel est donc le sujet de votre peine?

SÉRAPHINE. Notre petite levrette, que nous avons perdue.

RUFIN. Ah ! c'est bien dommage! Elle était gentille vraiment. Le corps gris de cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

SÉRAPHINE. Vous vous la remettez si bien ! ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN. Est-ce que je suis inspecteur des chiens? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE. Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE. Mon Dieu, non! Ce n'était qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON. Certainement, on ne pouvait pas mieux s'adresser.

RUFIN. Que voulez-vous dire par là, monsieur Léon ?

LÉON. Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN. Si ce n'était par considération pour mademoiselle....

LÉON. Rendez-lui grâces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE, *écartant Léon.* Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Ruffin.* Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grâce de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui ou par un non.

LÉON. Et sans barguigner.

SÉRAPHINE. N'avez-vous point notre levrette, ou ne savez-vous pas où elle est?

RUFIN, *déconcerté.* Moi, moi, votre levrette?

LÉON. Vous vous troublez; vous l'avez. Aussi bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN. Qui vous a dit cela?

LÉON. Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE. Je vous le demande en grâce, monsieur Rufin; cela est-il vrai ou faux?

RUFIN. Et quand j'aurais régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurais prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie ou que je sache ce qu'elle est devenue?

SÉRAPHINE. Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci.

EUSTACHE. Ou si, par espièglerie, tu ne l'aurais pas gardée cette nuit chez toi pour nous mettre un peu en peine, et nous causer ensuite le plus grand plaisir.

RUFIN. Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens?

LÉON. Il faut être bien effronté!

RUFIN. Ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON. Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE. Doucement, monsieur Léon; il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avait trouvé notre chienne il voulût la garder.

EUSTACHE. S'il avait perdu quelque chose, et que je pusse lui en donner des indices, je me ferais une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN. J'en suis très-offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

LÉON. Venez plutôt chez la marchande de marrons qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN. C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON. Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN. Je ne souffrirai pas cette insulte, et vous me la payerez.

Il sort.

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON. Voilà un menteur bien impudent. Je gagerais ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avait l'air embarrassé quand je lui ai dit positivement qu'il l'avait?

SÉRAPHINE. Je ne puis le croire encore; ce serait aussi être trop coquin.

LÉON. Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une âme si belle! mais de sa part je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE. Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON. Si vous n'aviez pas été là, je l'aurais un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE. Bon! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON. Quand il le serait deux fois plus, je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous

pas observé qu'il devenait plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenait un ton plus honnête à mesure que je lui serrais le bouton ? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane en quelque endroit qu'il l'ai mise.

SÉRAPHINE. Votre peine serait inutile, monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE. Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge.

LÉON. Il ne la tuera pas, mon ami; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE. O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui?

LÉON. Celle que je dois avoir, et je vais vous en convaincre.

Il sort.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE. Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE. Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux ; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE. Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles, et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'aurait plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCÈNE VII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIÈRES. Qu'avez-vous donc fait à Rufin? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue?

EUSTACHE. Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérais à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier.

SÉRAPHINE. Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette ! J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

M. DE CALVIÈRES. Heureusement ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours dans la vie des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir. Mais toi (*à Eustache*), que n'y faisais-tu plus d'attention?

EUSTACHE. Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurais dû la laisser à la maison ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeais. Cela me fait surtout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.

SÉRAPHINE. Oh ! je ne saurais en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

M. DE CALVIÈRES. Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage, mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE. Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui était aussi chère qu'à moi ! elle faisait tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES. Conservez toujours ces sentiments l'un pour l'autre, mes chers enfants. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connais des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auraient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE. Oh ! que le ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

M. DE CALVIÈRES. Pourquoi tous les hommes ne font-ils comme toi, ma chère fille, cette différence ? On n'en verrait pas qui aimeraient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE. Oh ! mon papa !

M. DE CALVIÈRES. En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE. Non, mon papa ! je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane. Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES. Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourrait un jour nous en séparer. Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, et ce serait même de ta part un trait d'ingratitude...

SÉRAPHINE. Oui, si je cessais de penser à elle parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES. Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre peut échapper de nos mains avec la même rapidité, et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE. Ce n'est pas nous, mon papa ; nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES. Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE. Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE. Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES. Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE. Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES. Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri, et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père ; je connais trop sa grossièreté. D'ailleurs il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

SÉRAPHINE. J'en espérerais quelque chose si je pouvais promettre une récompense à celui qui me rapporterait ma chienne.

M. DE CALVIÈRES. C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache; je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane, et tu le porteras au bureau des Petites Affiches.

SÉRAPHINE. Oh ! quelle joie ce serait pour la pauvre petite bête, et pour moi, de nous revoir encore !

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.



EUSTACHE, *entrant dans le salon en sautant de joie.*

Ma sœur ! ma sœur !

SCÈNE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE, *accourant d'un autre côté.*

SÉRAPHINE. Qu'est-ce donc ? Te voilà bien joyeux ! Est-ce que Diane est retrouvée ?

EUSTACHE. Diane ? Oh ! je suis bien plus heureux ! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

Il lui donne un étui de bague.

SÉRAPHINE, *ouvrant l'étui.* Oh ! la belle bague ! Mais la pierre du milieu, où est-elle ?

EUSTACHE. Elle s'était apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille ! celui de mon papa n'est pas si gros.

SÉRAPHINE. Je plains bien celui qui l'a perdu.

EUSTACHE. C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

SÉRAPHINE. Oh ! je ne sais pas. Ma petite Diane était si jolie ! Elle nous aimait tant ! Nous l'avions vue naître. Ah ! quand je pense à la joie que nous avions de la voir profiter tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes ! La plus belle bague à mon doigt ne m'aurait jamais donné tant de plaisir.

EUSTACHE. Mais de cette bague tu pourrais acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE. Ce ne serait pas la mienne. Celui qui a perdu la bague en a d'autres

peut-être ; et moi, je n'avais que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE. Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE. Cependant, si c'était un malheureux domestique qui l'eût perdue en la portant au joaillier ! Si c'était le joaillier lui-même ! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce serait pour ces honnêtes gens !

EUSTACHE. Tu as raison. Tiens, me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre papa. Bon, le voici qui vient.

SCÈNE III.

M. DE CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE.

M. DE CALVIÈRES. Eh bien ! l'article de ta chienne sera-t-il dans les affiches de demain ?

EUSTACHE. Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu ; c'est une bague que j'ai trouvée.

Il lui donne l'étui.

M. DE CALVIÈRES. Voilà un superbe diamant.

EUSTACHE. N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES. Oui, s'il t'appartenait. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

EUSTACHE. Mais si personne ne le réclame ?

M. DE CALVIÈRES. Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE. Non, mon papa.

SÉRAPHINE. Pour moi, je n'aurais pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE. Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc ! Ce serait comme si je l'avais volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES. Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux.

EUSTACHE. Pourquoi donc, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardais déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devait être la peine de celui qui l'avait perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague qui me ferait rougir toutes les fois que j'y jetterais les yeux.

SÉRAPHINE. Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIÈRES, *les embrassant.* Ames pures et innocentes ! O mes enfants ! combien je me réjouis d'être votre père ! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentiments généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE. Vous nous en donnez l'exemple, mon papa ; comment pourrions-nous sentir différemment ?

EUSTACHE. Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde ; et je cours faire annoncer tout à la fois dans les affiches, que nous avons perdu une levrette, trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES. Doucement, mon fils ; il y a des précautions à prendre. Il pourrait se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE. Oh ! je serais aussi fine qu'eux. Je leur demanderais d'abord comment elle est faite, et je ne la rendrais qu'à celui qui me le dirait bien exactement.

M. DE CALVIÈRES. Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici, avant lui, la réclamer.

SÉRAPHINE. Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES. L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE. Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

SÉRAPHINE. Nous y avons pensé pour Diane ; on s'en avisera bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES. En attendant, je le garde entre mes mains ; et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE. C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurais eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passants !

SÉRAPHINE. Et pourquoi donc? puisque tu ne peux ni ne veux la garder. Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE. Cela est vrai ; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE. On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE. De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane, et je cours au bureau des affiches donner son portrait.

SÉRAPHINE. Va, va, mon frère, et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon ?

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à Eustache, qui veut sortir*. Où vas-tu donc, mon ami ?

EUSTACHE. J'ai des affaires très-pressées.

LÉON. Oh ! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha !

EUSTACHE. Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant*. Oh ! tu t'égayeras malgré toi. Écoute, écoute seulement. Nous sommes vengés.

SÉRAPHINE. Vengés ! et de qui?

LÉON. De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha !

Eustache et Séraphine se regardent d'un air de surprise.

SÉRAPHINE. La bague de son père?

LÉON. Oui, vous dis-je. Il la lui avait donnée ce matin à porter au joaillier, pour remettre le diamant du milieu qui s'était détaché. (*Eustache pousse du coude Séraphine, elle lui fait signe de se taire.*) Il l'avait encore lorsqu'il est venu ici. Mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ces mouvements.

SÉRAPHINE. Et l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel air a-t-il?

LÉON. L'air d'un déterré.

EUSTACHE. Ah ! ma sœur !

SÉRAPHINE, *lui imposant silence*. Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. (*A Léon.*) Son père en est-il instruit?

LÉON. Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avait remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avait remise.

SÉRAPHINE. Le pauvre malheureux !

LÉON. Vous le plaignez, je crois?

EUSTACHE. Ah ! il est bien digne de pitié !

LÉON. De pitié? J'aurais voulu que vous vissiez comme je me moquais de lui.

SÉRAPHINE. Que trouvez-vous donc là de si plaisant?

LÉON. Comment, vous ne le sentez pas? Il fallait le voir courir de boutique en boutique pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passants. Je le suivais, pour jouir de son embarras. Il revenait à moi : Ne l'as-tu pas trouvée? N'en as-tu rien entendu dire? — Que m'importe ! lui répondais-je ; est-ce que je suis le gardien de vos bagues? — Si tu savais combien elle vaut? — Tant mieux pour celui qui l'a trouvée. — Et mon père, que dira-t-il? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

SÉRAPHINE. Fi, monsieur Léon ! C'est bien cruel de votre part.

LÉON. Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

EUSTACHE. Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont?

LÉON. Oh ! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avais eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'aurait pas de si tôt.

SÉRAPHINE. Est-ce que vous la garderiez pour vous?

LÉON. Oh non ; mais je ne la rendrais que lorsque son père l'aurait bien rossé.

EUSTACHE. Je ne t'aurais jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE. Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'était donc pas sincère?

LÉON. C'était du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

LÉON. Ah ! le voici. (*Il rit en le montrant du doigt.*) Ha, ha, ha, ha !

RUFIN, *pleurant*. Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni, de...

LÉON. Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague?

RUFIN. Je n'ose plus paraître devant mon père, et je ne sais où me cacher.

LÉON. Je gagerais que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

RUFIN. J'ai mérité vos moqueries ; mais par pitié...

EUSTACHE. Tranquillisez-vous, monsieur Rufin, votre bague est ici.

RUFIN, *étonné*. Vous l'avez, vous, ma bague? (*Lui sautant au cou.*) Ah ! mon ami ! tu me rends la vie.

LÉON, *bas à Séraphine.* Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN. Mais c'est-il bien vrai? Oh! je veux à genoux... Mais, non... il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

Il sort.

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

SÉRAPHINE. Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE. Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON. C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague?

EUSTACHE. Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON. Réellement, est-ce que tu l'aurais?

EUSTACHE. Certainement je l'ai; autrement je ne l'aurais pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON. Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurais dû au moins le laisser plus longtemps en peine.

SÉRAPHINE. Comment, monsieur Léon, l'exemple de mon frère ne vous touche pas? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié et de la mienne?

SCÈNE VIII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

M. DE CALVIÈRES. Que voulait donc Rufin? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE. Le pauvre garçon était à demi mort.

EUSTACHE. C'est lui qui avait perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES. Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous?

LÉON. Eh! mon Dieu, non, monsieur! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurais du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'aurait pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE. Ah, mon cher papa! je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyais Rufin si affligé!

SÉRAPHINE. Quoique j'aime bien Diane, il m'aurait été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentais que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES. Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes, mes chers enfants, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que des âmes basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin? Pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant?

EUSTACHE. Il était si transporté de joie! Il ne savait ce qu'il faisait.

SÉRAPHINE. Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE. O mon papa! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur!

M. DE CALVIÈRES. Pourrais-tu me croire insensible à une action généreuse?

EUSTACHE. C'est que vous m'aviez défendu....

M. DE CALVIÈRES. Je t'avais défendu de parler de la bague indiscrètement; mais je

ne l'avais pas dit de la retenir lorsque celui à qui elle appartient se serait fait connaître.

SCÈNE IX.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN, *qui porte la levrette sous son bras.*

SÉRAPHINE, *avec un cri de joie.* Ah ! Diane ! ma chère Diane !

Elle court à elle, la prend dans son sein, et la caresse.



RUFIN. Vous voyez combien j'étais coupable, et combien peu je méritais votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol et mon indigne conduite ? (*Apercevant M. de Calvières.*) Ah ! monsieur ! quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES. On cesse de l'être lorsqu'on reconnaît ses fautes et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de monsieur votre père.

RUFIN. Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfants. Quelle différence entre eux et moi ! Combien je suis méchant, et comme ils sont généreux !

SÉRAPHINE. Ce n'est qu'une petite espièglerie de votre part, monsieur Ruffin, et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN. Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avais cachée dans un grenier, et...

M. DE CALVIÈRES. Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait. Vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes, et qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer pour modèle la conduite de mes enfants. O généreuses petites créatures ! que j'ai de grâces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN. Ah ! je le sens moi-même, et c'est avec une vive et amère douleur.... (*A Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais ?....

EUSTACHE, *l'embrassant.* Dès ce moment, et de toute mon âme.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.* J'ai retrouvé ma Diane, tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.* Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON. Oh ! je suis aussi confus que vous ; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN. Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il était indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnaissance.

M. DE CALVIÈRES. Non, non ; qu'il garde ses présents. Mes enfants, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient est un devoir rigoureux, et rien de plus.

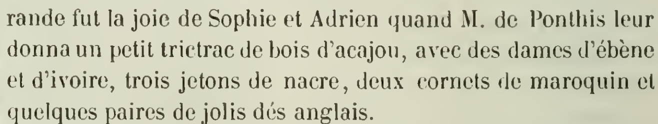
EUSTACHE. Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

RUFIN. Si je pouvais répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour m'en rendre digne.

LÉON. Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étais pas meilleur que Rufin ; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.* Ah! petite volage! cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore, pour voir... Eh bien! qu'en arriverait-il? Non, non ; quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

LE TRICTRAC.





Grande fut la joie de Sophie et Adrien quand M. de Ponthis leur donna un petit trictrac de bois d'acajou, avec des dames d'ébène et d'ivoire, trois jetons de nacre, deux cornets de maroquin et quelques paires de jolis dés anglais.

Les enfants ne connaissaient pas encore ce jeu : ils prièrent leur papa de leur en donner les premières leçons. M. de Ponthis, qui se mêlait volontiers à tous leurs plaisirs, s'en fit un de les satisfaire. Il jouait alternativement avec l'un et avec l'autre, et celui qui ne jouait pas regardait la partie pour s'instruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptaient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés sur les dés ; je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement ; j'aime mieux vous apprendre qu'au bout d'un mois ils savaient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer seuls ensemble. Sophie était de la première force de son âge pour le *Petit-Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournait toutes ses prétentions vers le *Jean-de-retour*. Peu à peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grandes difficultés.

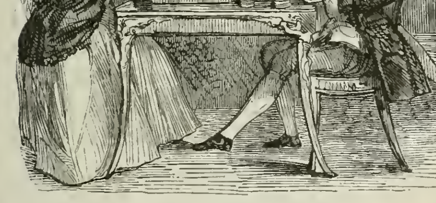
Il était un jour témoin de leur partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avait perdu la tête, et semblait jouer à reculons. Sophie, qui se possédait à merveille, menait la bredouille grand train.

Adrien, en faisant rouler les dés dans son cornet avant de les pousser, ne manquait jamais de nommer les points qu'il lui aurait fallu pour battre ou pour remplir. Cinq et quatre! six et trois! Point du tout, c'était deux et as, terne ou double deux qui venaient. Il frappait du pied contre terre, fracassait les dames, jetait le cornet après les dés et s'écriait : Voyez si l'on peut être plus malheureux! c'est bien jouer de guignon!

Sophie, au contraire, sans appeler ses dés, cherchait à s'en procurer un grand nombre de favorables. Se voyait-elle trompée dans son attente, au lieu de se troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchissait sur le moyen de parer cet accident. Il lui arrivait quelquefois d'en tirer de nouvelles ressources, et l'on était tout surpris de lui voir rétablir, en un clin d'œil, le jeu le plus désespéré.

Lorsque la victoire se fut déclarée pour elle avec tous les honneurs du triomphe, elle sortit, par modestie, pour se dérober à sa gloire. Adrien, honteux de sa défaite, n'osait lever les yeux sur son papa. M. de Ponthis lui dit froidement : Adrien, tu as bien mérité de perdre cette partie.





— Il est vrai, mon papa, celle-là et toutes les autres, pour jouer contre quelqu'un qui a tant de bonheur.

— Il semblerait, à t'entendre, que c'est le hasard qui décide absolument de tout à ce jeu.

— Non, mon papa; mais on n'amène que des points faits exprès, comme Sophie.

— Il était difficile qu'elle en eût de contraires, de la manière dont elle avait su disposer ses dames. Tu n'as fait attention qu'à ses dés, au lieu de remarquer la marche de son jeu. Que dirais-tu d'un jardinier qui, gouvernant ses arbres au hasard et sans accommoder ses travaux aux variétés des saisons, se plaindrait de ce que ses fruits ne réussissent pas comme ceux de son voisin, attentif à profiter de toutes ces circonstances pour l'avantage de sa culture?

— Oh! mon papa, c'est bien différent.

— Et en quoi? Voyons.

— Je ne veux pas vous le dire, mais je le sens bien.

— Je suis honteux pour toi de te voir employer ces ressources des petits esprits pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaise cause. As-tu réellement vu dans la comparaison que je viens d'employer quelque chose qui l'empêche de se rapporter au sujet dont il était question? Je veux que tu me le dises.

— Eh bien, non, mon papa; je n'y avais seulement pas réfléchi. C'était pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

— Tu vois ce que l'on gagne à ces lâches détours. On n'avait que le tort d'un défaut de justesse dans l'esprit, et l'on y joint le tort, beaucoup plus condamnable, d'un défaut de justice dans le cœur. En employant ce faible subterfuge auprès de quelqu'un de raisonnable, crois-tu qu'il en soit la dupe? Jamais. Il n'y voit que de la petitesse auprès de la raison. On aurait pu d'abord attendre au moins de lui de la pitié; il ne ressent plus que du mépris, sans compter celui qu'on doit s'inspirer à soi-même.

— Mon père! c'est bien dur ce que vous me dites là.

— Tu sais que je suis sans ménagement pour tout ce qui peut tenir du plus loin à

l'injustice ou à la bassesse. On ne reçoit ces leçons que d'un père; et je les donne avec amitié, pour qu'un autre n'ait pas occasion de te les donner avec aigreur. L'aveu que tu m'as fait à la première instance, et d'un mouvement franc de ton âme, me persuade que tu n'auras jamais besoin d'un autre avis. Viens m'embrasser, Adrien.

— De tout mon cœur, mon papa! je sens que vous me sauvez bien des affronts.

— Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaison dont j'avais fait usage. Nous pourrons, j'espère, en tirer une instruction plus étendue.

— Voyons, voyons, mon papa! je ne vous ferai point de mauvais chicane; mais si je la vois tant soit peu clocher, vous me permettrez bien...

— Je ne demande pas mieux, mon ami; je serai charmé de te voir des idées plus justes: crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque satisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne se fait point sans un grand amour pour la vérité, sans un vif sentiment de justice, et la raison qui sait se relever d'une chute est tout près d'en venir à ne plus broncher.

— Je vois qu'il me faut encore longtemps tenir la bride serrée à la mienne.

— Fort bien; mais lâche un peu les rênes à ton imagination pour me suivre: je te disais qu'un joueur de trictrac doit faire pour son jeu comme un jardinier habile pour son jardin. Si l'un ne songe d'abord qu'à donner une belle tige à son arbre, et à bien développer ses branches pour y recueillir plus de fruits, l'autre ne s'occupe au commencement qu'à fournir ses cases, et à placer ses dames dans un ordre avantageux, pour faire aisément son plein, le ménager lorsqu'il est fait, et en tirer le plus grand nombre de points qu'il puisse rapporter. L'événement des dés ne dépend pas plus de l'un que les variations du temps ne dépendent de l'autre; mais ce qui dépend également de tous les deux, c'est de se tenir en garde contre les incertitudes, de n'y exposer qu'avec précaution l'objet de leurs travaux. Le cours d'une partie est mêlé de hasards favorables ou contraires, comme celui d'une saison d'influences malignes ou bienfaisantes. Les chances heureuses ressemblent à ces chaleurs douces qui préparent la fertilité, et les revers subits de fortune à ces tempêtes soudaines qui menacent la végétation. L'habileté suprême est de prévoir ces vicissitudes; de découvrir à propos, l'un son jeu, l'autre son espalier, lorsqu'il n'y a point de danger à craindre, pour hâter leur croissance, et de la garantir ensuite avec soin lorsque la partie ou le temps deviennent orageux.

— Fort bien, mon papa! jusqu'ici tout cadre à merveille: mais dans une partie de trictrac, un bon joueur ne profite pas seulement de ses propres avantages, il profite encore des fautes et des écoles de son adversaire, au lieu que le jardinier joue tout seul dans votre comparaison.

— Il est vrai; mais une comparaison ne peut jamais embrasser tous les rapports. La mienne se borne à ceux que je viens d'indiquer.

— Croyez-vous? Eh bien, je vais la pousser plus loin, moi: je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché: celui qui sait le mieux conduire son jeu en aura de plus précoces, de plus beaux et en plus grand nombre; il les vendra mieux si les autres, par ignorance ou par des écoles, en ont moins à vendre; et c'est lui qui gagnera la partie.

— Comment donc! voilà qui est fort juste, mon fils. Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raisonnable, où l'on ne cherche pas à se tendre des piéges l'un à l'autre par une méprisable vanité, mais à s'instruire mutuellement et à s'éclairer

par un échange de lumières. Je n'avais aperçu qu'une des faces de l'objet que je te présentais; en y attirant tes regards, je t'ai donné l'occasion d'en apercevoir une qui m'avait échappé, et qui pourrait m'en faire découvrir d'autres à mon tour. Les sciences ne sont ainsi formées que par l'assemblage graduel de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleraient devant des réverbères à mille facettes inégales, mais dont chacune réfléchirait vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'est le faisceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumière qu'on voit briller au point de leur réunion : je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connaître par les rapports avec d'autres qui te sont familiers; à les bien confronter ensemble, et à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche ou les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde et la plus sûre : c'est elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homère, les Milton, les Arioste et les Voltaire; à l'étude profonde du cœur humain, les Shakspeare, les Molière, les Racine et les la Fontaine; à la recherche de l'origine de nos idées, les Locke, les Clarke, les Condillac; à l'observation infinie de la nature, les Aristote, les Bonnet et les Buffon; à la méditation des lois, du développement des sociétés et des empires, les Montesquieu, les Rousseau, les Ferguson et les Mably; enfin, à la pénétration des mystères de l'ordre sublime de l'univers, les Copernic, les Newton, les Kepler, les Halley, les Bernouilli, les Euler, les d'Alembert et les Franklin : tous les premiers hommes dans les divers genres des hautes connaissances, dont je me plais à te citer déjà les noms et la gloire, pour t'inspirer la noble ardeur de t'instruire un jour dans leurs ouvrages immortels.

LE VIEUX CHAMPAGNE.



M. DORVAL, PAULIN, *son fils*.

PAULIN. Mon papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL. Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

PAULIN. Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon? Un jeune domestique serait, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL. Comment, Paulin? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? tu devrais en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causées tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il serait ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à

cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique serait bien mieux notre affaire? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune, pour l'exactitude et la sûreté du service.

PAULIN. Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque : et cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. DORVAL. C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils; je ne te l'aurais jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse. Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

PAULIN. Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. DORVAL. Champagne peut être sérieux; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion? O mon fils! cette pensée me fait frémir. Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grâce de m'accorder une longue vieillesse?

PAULIN. Oh! non, mon papa, je ne suis pas si méchant.

M. DORVAL. Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois?

PAULIN. J'ai tort, mon papa, j'en conviens : et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir.....

M. DORVAL. Pourquoi t'interrompre? Quel est ton regret, dis-tu?

PAULIN. Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL. Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi. Je ne connais point la faute que tu as commise; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurais prétendue mettre à ton aveu? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

PAULIN. Eh bien! mon papa, je vous avouerai que..... j'ai appelé Champagne..... vieux coquin.

M. DORVAL. Comment? cela est-il possible? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme? Et Champagne t'a-t-il entendu?

PAULIN. Oui, mon papa; c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL. C'est très-bien d'en être fâché; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

PAULIN. Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face; car...

M. DORVAL. Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

PAULIN. Oui, mon papa... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et il a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance!

M. DORVAL. Le pauvre Champagne! Je le connais, cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant; mais combien l'on doit souffrir lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter!

PAULIN. Ah! mon papa, combien je suis coupable! Je veux lui en demander pardon; et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. DORVAL. Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous faibles, et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, et travailler de toutes nos forces à nous garantir dans la suite. Mais je voudrais bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avait-il offensé?

PAULIN. Oui, mon papa... du moins je me le figurais. Je jouais de ma sarbacane, et je visais à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace, et c'est alors que je l'ai injurié.

M. DORVAL. C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

PAULIN. Je ne puis en disconvenir.

M. DORVAL. C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

PAULIN. Ah! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. DORVAL. Oui, mon fils, il ne faut jamais différer un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici. (*Paulin sort, et revient quelques moments après d'un air satisfait.*)

PAULIN. Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. DORVAL. Dieu veuille t'en préserver! Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

PAULIN. Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve?

M. DORVAL. Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

PAULIN. Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. DORVAL. Qu'est-ce donc, mon fils?

PAULIN. L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL. Pourquoi en serais-je fâché? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvais en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content?

PAULIN. Il pleurait de joie; et je me réjouissais de le voir pleurer.

M. DORVAL. Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre âme, mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

PAULIN. Ah! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. DORVAL. La dernière prière que j'adresserai à Dieu sera de fortifier cette vertu dans ton cœur et de te mettre en état de l'exercer.

PAULIN. Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui?

M. DORVAL. C'est le seul plaisir qui ne s'affaiblisse jamais. Cherche surtout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits cadeaux. Si tu sais les faire à propos et avec grâce, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

PAULIN. Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages?

M. DORVAL. Ils les ont pour faire leur service et rien de plus. Mais de petits présents feront naître leur affection, et ils iront au delà de leur devoir.

PAULIN. Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. DORVAL. Je vais t'éclaircir ma pensée par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement et sa nourriture, pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes, et me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnaissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

PAULIN. Maintenant, je vous comprends à merveille, et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

M. DORVAL. Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père, et je me souviendrai toujours de ce qu'il avait coutume de nous raconter à ce sujet.

PAULIN. Ah! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien aise d'entendre cette histoire.

M. DORVAL. Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir et de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

« M. de Floré, brave militaire, retiré du service, vivait sur ses terres avec une épouse respectable, et cinq enfants dignes d'être nés de si honnêtes parents. Les habitants des villages voisins étaient pénétrés pour eux de vénération, et cette famille réunie formait le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré et l'ordre qui régnait dans sa maison lui conciliaient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Tous les jeunes gens du canton s'empressaient d'entrer à son service; et lorsqu'il venait à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place était recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignait sur le visage de tous ses gens. On aurait cru voir des enfants respectueux autour de leur père. Ses ordres étaient si justes et si modérés, que jamais un seul n'avait eu la pensée de lui désobéir. Un ancien camarade de M. de Floré, nommé M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite en passant près de son château pour se rendre à Paris. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagréments attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenait que la vigilance

sur ses domestiques était l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avait jamais trouvé que d'insolents, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître.—Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte.— Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. — C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection.—Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré, et le voici, continua-t-il en allant chercher une grande cassette. — Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy.— M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes : *Dépenses extraordinaires. — Pour moi. — Pour ma femme. — Pour mes enfants. — Gages de mes domestiques. — Gratifications.* — Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fait six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir je mets une certaine somme inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfants. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux; mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à faire au delà de mes ordres et de mes vœux. »

LE BOUQUET QUI NE SE FLÈTRIT JAMAIS.



AGATHE. Eh! bonjour, ma chère Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

EUGÉNIE. Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

AGATHE. J'en suis bien charmée; le temps est si beau! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers quand la nature est riante.

EUGÉNIE. Je le sens aussi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaser et courir ensemble!

AGATHE. Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet?

EUGÉNIE. Vraiment, oui; c'est fort bien pensé. Nous pourrons y causer plus à notre aise.

AGATHE. Je te demande seulement la permission de m'asseoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

EUGÉNIE. A la bonne heure. Je t'aiderai même, si tu veux.

AGATHE. Oh! non, je te remercie. Je ne voudrais pas qu'il y eût un seul point d'une autre main que la mienne.

EUGÉNIE. Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

AGATHE. Tu l'as deviné.

EUGÉNIE. Et l'ouvrage presse donc beaucoup?

AGATHE. Tu sais que c'est le quatre de ce mois le jour de sainte Rosalie. Je ne me consolerais de ma vie si ce tablier de filet n'était fait pour ce jour-là.

EUGÉNIE. Rosalie, dis-tu? Je ne connais personne de ce nom-là parmi toutes les demoiselles de notre société.

AGATHE. C'est pour une de mes amies particulières. Oh! une tendre et excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

EUGÉNIE. Et comment cela, s'il te plaît, ma chère Agathe? Je meurs d'envie de le savoir.

AGATHE. Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère?

EUGÉNIE. Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnais plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois, pour aller passer un an chez ma tante, tu étais vaine et acariâtre. Tu offensais sans pitié tout le monde; et la moindre familiarité te paraissait un outrage. Aujourd'hui tes manières sont simples et prévenantes. Tu as un air de complaisance et d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimais alors. Tu prenais quelquefois des airs de hauteur qui me révoltaient. Il me venait à chaque instant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHE. Je le suis aussi, ma chère amie. Ah! j'étais bien à plaindre dans le temps dont tu parles. Je faisais également le désespoir de ma famille et de tous ceux qui s'intéressaient à mon bonheur. La pauvre demoiselle Brochon surtout, que je la faisais souffrir! elle pourtant qui m'aimait avec tant de tendresse, qui remplissait si bien la parole qu'elle avait donnée à maman le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère!

EUGÉNIE. Il faut convenir que tu ne pouvais pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parents qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE. Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée qui restera toujours gravée dans mon souvenir. Le quatre de ce mois, il y aura un an, c'était le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je à moi-même; je veux la surprendre avant qu'elle ne se lève. Je m'habillai toute seule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite demoiselle m'avait donnée au premier jour de l'an (*elle serre la main d'Eugénie*), et je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulais répandre sur le lit de mademoiselle Brochon. Je me glissai en cachette le long de la charmille, et j'arrivai, sans que personne m'eût aperçue, au petit bosquet de rosiers où je cueillis trois des plus belles roses qui venaient de s'épanouir. Il me fallait encore du chèvre-feuille, du jasmin et du myrte. J'allais pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout à coup, en passant devant l'ouverture, j'aperçois, en un coin du berceau, mademoiselle Bro-

chon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la pointe des pieds; mais elle avait entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, tourna la tête, m'aperçut, et me cria de venir la trouver.

Elle n'avait pas eu le temps de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux en étaient encore mouillés. Mais ce n'étaient pas de ces larmes douces, comme je lui en avais souvent vu répandre au récit de quelque action généreuse, de bienfaisance ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevait, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, et passa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allées, sans qu'elle me dît un seul mot. De mon côté, je n'osais ouvrir la bouche, tant j'étais interdite par son silence!

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein; et me regardant avec un air attendri, en jetant un coup d'œil sur les fleurs dont ma corbeille était remplie : Je vois, ma chère Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me ferait oublier les tristes pensées dont j'étais occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y était attaché. Oui, ma chère amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir ensuite tout entier aux nouveaux sentiments que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étais tremblante et muette pendant qu'elle m'adressait ce discours. C'était comme si ma conscience m'eût parlé tout haut par sa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cultivées par les exemples et les instructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir par un défaut capable d'empoisonner lui seul les plus excellentes qualités? Je ne vous le nommerai point; après ce que je viens de vous dire, son nom vous inspirerait peut-être trop d'horreur contre vous-même, et je ne veux pas vous mortifier. Il suffit que votre cœur vous le nomme en secret, et je crois vous connaître assez pour être sûre que vous emploierez les plus nobles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des temps trop reculés. Faisons seulement l'examen de la conduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'est elle qui m'avait plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeuner pour étaler vos connaissances dans l'histoire? Vous rappeliez des événements assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt si l'on ne vous eût vue trop enflée du désir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfait de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même temps de l'attention qu'on prêtait à l'aimable petite Adélaïde; comme tout le monde était enchanté des grâces simples et naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissait de paraître si bien instruite! Je vous voyais pâlir de dépit et d'envie; je voyais rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissait intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, et qu'on se le faisait passer froidement de main en main sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur et de colère!

Enfin, le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavecin, les fausses mesures, que peut-être vous faisiez exprès, la déroutaient de son chant, elle vous pria douce-

ment à l'oreille de toucher un peu plus juste; quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie!

— Ah! de grâce, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes; car ses paroles m'avaient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'était la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer. Jamais je n'avais senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage; mais elle vit bien ce qui se passait dans mon cœur. Ses bras agités me pressèrent contre son sein avec une tendresse que je ne saurais te peindre. Je sentais ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étaient tournés vers le ciel. L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues, sans nous en apercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi évanouie. Elle me prodigua les plus tendres secours, et ranima par ses caresses mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison, je lui dis en l'embrassant: Séchez vos larmes, ma bonne amie; ce sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

— Ma chère Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête que par cette noble résolution. C'est le bouquet le plus propre à nous parer l'une et l'autre, et j'espère qu'il ne se flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvait en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulèrent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance et d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avait fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venaient de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres et à moi-même. Je te laisse maintenant à penser si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnaissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE. O ma chère Agathe! heureusement j'ai du temps encore! Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentais à t'aimer.





L'ÉDUCATION A LA MODE.

PERSONNAGES.

Madame Beaumont.
Léonor, sa nièce.
Didier, son neveu.
M. Verteuil, tuteur des deux enfants.
M. Dupas, maître de danse.
Finette, femme de chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de madame Beaumont.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BEAUMONT, M. VERTEUIL.

MADAME BEAUMONT. Non, monsieur Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille!

M. VERTEUIL. Que voulez-vous? Les devoirs de mon état, la faiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route...

MADAME BEAUMONT. Quinze lieues! un grand voyage!

M. VERTEUIL. Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde que de m'y promettre encore un long séjour.

MADAME BEAUMONT. Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

M. VERTEUIL. Au désir de voir les enfants de feu mon ami, Léonor et Didier.

MADAME BEAUMONT. Ah! Léonor! Léonor! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talents! tant d'esprit!

M. VERTEUIL. Vous m'inspirez une bien forte envie de la connaître. Où est-elle? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

MADAME BEAUMONT. Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL. Comment! à l'heure qu'il est? Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre?

MADAME BEAUMONT. Il était un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme de chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

M. VERTEUIL. Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

MADAME BEAUMONT. Non, non, mon cher monsieur Verteuil; vous pourriez lui causer quelque saisissement; je cours la prévenir.

Elle sort.

SCÈNE II.

M. VERTEUIL, *seul.*

Madame Beaumont élève, à ce que je vois, sa nièce ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée et se tenir toujours en parade. Encore, si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels!

SCÈNE III.

MADAME BEAUMONT, M. VERTEUIL.

MADAME BEAUMONT. Vous allez la voir descendre dans un moment; elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL. Comment! une plume? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup? Son impatience de me voir ne devrait-elle pas être aussi vive que la mienne?

MADAME BEAUMONT. Aussi vive, certainement. C'est le désir qu'elle aurait de vous plaire.....

M. VERTEUIL. Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu?

MADAME BEAUMONT, *d'un air impatient.* Oh! mon neveu! vous aurez toujours assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL. Vous m'en parlez comme si je n'en devais pas recevoir une grande satisfaction.

MADAME BEAUMONT. Ce n'est pas qu'il soit méchant; mais c'est que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL. Comment donc? Est-il impoli, sauvage, grossier?

MADAME BEAUMONT. Non pas tout à fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse.....

M. VERTEUIL. Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur?

MADAME BEAUMONT. Je ne le crois ni bon ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée! quelles manières enchanteresses! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL. Et pourquoi donc?

MADAME BEAUMONT. De peur de le détourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grâce. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes, il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL. C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

MADAME BEAUMONT. Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL. Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire et se mettre en état de parler à son tour.

MADAME BEAUMONT. Bon! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés? Oh! il faut entendre jaser Léonor. C'est une aisance, un esprit, une vivacité! On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTEUIL. Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfants, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

MADAME BEAUMONT. O le plus fidèle et le plus généreux des hommes! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfants?

M. VERTEUIL. Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnait à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfants; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

MADAME BEAUMONT. En ce cas Léonor, comme la plus aimable...

M. VERTEUIL. Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agréments; ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

MADAME BEAUMONT. Ah! la voici qui vient.

SCÈNE IV.

MADAME BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

M. VERTEUIL, *étonné.* Comment! c'est Léonor?

MADAME BEAUMONT. Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.* C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coiffée moi-même. Je suis enchantée, monsieur Verteuil, de vous voir en bonne santé.



M. VERTEUIL, *allant vers elle et lui tendant les bras.* Et moi, ma chère Léonor... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux..*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

MADAME BEAUMONT. Oui, Léonor, comme ton père et notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL. Elle ne les aurait point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si longtemps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR. Pardonnez-moi, monsieur; j'étais dans un état à ne pouvoir paraître devant vous avec bienséance.

M. VERTEUIL. Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paraître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

MADAME BEAUMONT. Oui; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande...

M. VERTEUIL. Une plume de moins, et quelque empressement de plus à venir audevant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur aurait été mille fois plus flatté de voir mes enfants (car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père), de les voir, dis-je, accourir à moi, les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

MADAME BEAUMONT. C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie...

M. VERTEUIL. N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'ose te tutoyer? Je ne t'ai pas appelée autrement dans ton enfance; les cinq années que j'ai passées sans te voir n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR. Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL. Point de ces compliments de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée depuis que je ne t'ai vue! Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien...

MADAME BEAUMONT. Oh! charmante! adorable!

M. VERTEUIL. Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les grâces de la pudeur et de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvements de l'âme, et la culture des talents de l'esprit.

MADAME BEAUMONT. Oui, oui, de ces talents qui donnent de la considération dans le grand monde.

M. VERTEUIL. Dans le grand monde, madame? Est-ce que Léonor doit s'y produire? Je n'ai plus rien à désirer si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu.

MADAME BEAUMONT. Oh! sûrement, cela s'entend de soi-même, monsieur Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Viens, ma chère Léonor, fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavecin.

LÉONOR. Non, ma tante, cela pourrait déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL. Que dis-tu, ma chère enfant? Je suis très-sensible au charme de la musique, et je ne connais point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

MADAME BEAUMONT. Eh! quoi de plus digne de notre admiration que ces talents enchanteurs, le dessin, la danse, la musique! Léonor, cette charmante ariette, tu sais bien? (*Léonor va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment, et commence une sonate.*) Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, monsieur Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissements elle a

reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL. J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor?

LÉONOR. Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

M. VERTEUIL. Non, cela n'est pas dans mon caractère; je t'en prie seulement.

LÉONOR, *bas, à sa tante, ouvrant son cahier avec dépit.* Je vous ai là une grande obligation!



MADAME BEAUMONT, *bas, à Léonor.* Au nom du ciel, mon cœur, obéis; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL. Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre.

LÉONOR *chante en s'accompagnant sur le clavecin.*

Vermeille rose,
Que le zéphyr, etc.

MADAME BEAUMONT, *dès qu'elle a fini, s'écrie en battant des mains.* Bravo! bravo! bravissimo!

M. VERTEUIL. En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurais pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

MADAME BEAUMONT. Eh bien! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale?

Elle chante.

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est-à-dire qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talents, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL. Croyez-moi, madame, c'est là de préférence qu'un époux digne d'elle viendra la chercher.

Il aperçoit un dessin suspendu à la tapisserie, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.

MADAME BEAUMONT. Ha, ha! comment le trouvez-vous?

M. VERTEUIL. Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

MADAME BEAUMONT. Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL. Je crois qu'il aurait pu mieux faire encore, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui aurait élevé son âme en perfectionnant son talent.

SCÈNE V.

MADAME BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE, *à M. Verteuil.* Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement?

M. VERTEUIL, *à madame Beaumont.* Vous avez donc la bonté de me loger, madame?

MADAME BEAUMONT. Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL. Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires, et je reviens.

Il sort avec Finette.

SCÈNE VI.

MADAME BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR. Bon, le voilà dehors. Je respire.

MADAME BEAUMONT. Doucement, doucement, Léonor, qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR. Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserais volontiers mon clavecin, et que je mettrais en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

MADAME BEAUMONT. Calme-toi donc, mon enfant; tu as besoin ici de toute ta modération.

LÉONOR. C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu? Ne l'avez-vous pas entendu?

MADAME BEAUMONT. Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR. Pourquoi donc m'y exposer? Il ne fallait pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulais pas. Voilà ce que c'est de toujours faire à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir!

MADAME BEAUMONT. Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil?

LÉONOR. Ma fortune?

MADAME BEAUMONT. Hélas! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés?

LÉONOR. Oh! je le sais. De petits présents qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

MADAME BEAUMONT. Ah! ma chère enfant, sans lui tu serais bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurais-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation?

LÉONOR. Est-il possible, ma tante? Quoi! c'est à M. Verteuil que je suis si redevable? S'occupe-t-il aussi de mon frère?

MADAME BEAUMONT. C'est lui qui paye également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR. Vous me l'aviez toujours caché.

MADAME BEAUMONT. Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importait cette connaissance? Tu vois par là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frère et toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR. Oh! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit!

MADAME BEAUMONT. C'est aussi fort mal de sa part. Écouter froidement ta voix brillante! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR. Ah! il les mérite mieux que moi, je le sens.

MADAME BEAUMONT. Que dis-tu? C'est bien peu te connaître. Et quelle serait ta destinée! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir?

LÉONOR. Il est vrai. Vous me faites sentir par là que j'aurais dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et le clavecin.

MADAME BEAUMONT. Folle que tu es! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit désirer de plus que des talents agréables pour briller dans la société? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions et des complaisances nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

MADAME BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE. Mademoiselle, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

MADAME BEAUMONT. Dis-lui de monter ici.

Finette sort.

LÉONOR. Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allais encore déplaire à M. Verteuil!

MADAME BEAUMONT. Comment donc! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de grâce! Tu lui tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, monsieur Dupas.

SCÈNE VIII.

MADAME BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

MADAME BEAUMONT, *à M. Dupas.* N'est-il pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.* Comme un ange, madame, à vous obéir.

MADAME BEAUMONT. Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

M. DUPAS. Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds.

M. Verteuil paraît.

SCÈNE IX.

MADAME BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

MADAME BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par la main.* Venez vous asseoir à mon côté, monsieur Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zéphyr. Monsieur Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR. Mais je ne la danserai pas toute seule.

MADAME BEAUMONT. M. Dupas la dansera avec toi, je vais la fredonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL. Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS. Je ne pourrai y mettre beaucoup de grâces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL. Ce n'est pas de vos grâces qu'il s'agit, monsieur, c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS. Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL. De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS. Quoi, monsieur! la haute danse!

M. VERTEUIL. Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS. Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire :*) Portez votre tête plus haute..... Les épaules effacées..... Déployez mollement vos bras... En cadence... un air noble, voyez-moi.



M. VERTEUIL, *quand le menuet est fini.* Fort bien, Léonor, fort bien. (*A M. Dupas*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui.

M. Dupas fait un salut profond à la compagnie et se retire.

LÉONOR, *bas, à madame Beaumont.* Eh bien! ma tante, vous voyez les grands compliments que j'ai reçus.

MADAME BEAUMONT. Quoi! monsieur Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage....

M. VERTEUIL. Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE X.

MADAME BEAUMONT M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.* O mon cher monsieur Verteuil! mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir!



MADAME BEAUMONT. Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL. Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles! Oui, les voilà ces traits nobles et cette figure aimable qui distinguaient ton père.

MADAME BEAUMONT. Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas et votre veste brodée? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER. Mais, ma tante, pour m'habiller il m'aurait fallu un peu de frisure. C'est un quart d'heure au moins que j'aurais perdu. Non, je n'aurais jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL. J'aurais eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart d'heure plus tard cet excellent enfant.

MADAME BEAUMONT. Eh bien! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur, ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

DIDIER. Daignez me pardonner, ma chère tante; j'étais si joyeux d'embrasser mon tuteur! (*A Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor?

LÉONOR, *sèchement.* Non, monsieur.

M. VERTEUIL. Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serais fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

MADAME BEAUMONT, *à part.* Je n'y saurais tenir plus longtemps. (*A M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, monsieur? J'aurais quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL. Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

MADAME BEAUMONT, *bas, à Léonor.* Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

LÉONOR. Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL. Très-volontiers, mon enfant.

Madame Beaumont sort avec un air de dépit.

SCÈNE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL. Eh bien! mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension?

DIDIER. C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

M. VERTEUIL. Quelles sont à présent tes études?

DIDIER. Le grec et le latin, d'abord; ensuite, la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part.* Voilà bien des choses dont je savais à peine le nom.

M. VERTEUIL. Et y fais-tu quelques progrès?

DIDIER. Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL. Et le dessin, la danse, la musique?

DIDIER. De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL. Voilà qui me paraît fort bien entendu.

DIDIER. D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.* Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.* Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER. Mon cher monsieur Verteuil! je ne suis pas tout à fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL. Comment cela, mon ami?

DIDIER. Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes; et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL. Et y retomberas-tu encore?

DIDIER. Vraiment non, si j'y pense; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL. Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnaître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor?

LÉONOR. Je pense que je ne suis ni étourdie ni dissipée, et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL. D'autres, peut-être?

LÉONOR. Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL. Elle devrait être la première à les apercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR, *à part.* Le vilain homme! il flatte mon frère, et il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL. Restez ici, mes enfants; je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour.

Il sort.

DIDIER. Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas longtemps.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR. Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte!

DIDIER. Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur? Ah! quand il ne me donnerait qu'une bagatelle, je serais toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR. Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante!..... je crois que je battrais tout l'univers.

DIDIER. Comment! et moi aussi? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur?

Il lui prend la main.

LÉONOR. Si tu avais été aussi maltraité!

DIDIER. Toi, maltraitée? Et par qui? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air, de peur de t'enrhumer; et je crois qu'elle mettrait volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR. Oui, mais M. Verteuil! C'est un homme si grossier!

DIDIER. Comme tu parles, ma sœur! Il est, au contraire, si indulgent, si bon!

LÉONOR. Je n'ai rien fait à sa fantaisie: mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui; il méprise ce que je sais, et me parle de choses essentielles que j'aurais dû apprendre.

DIDIER. Écoute, je crois qu'il a raison.

LÉONOR. Il a raison? Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles?

DIDIER. Je peux te le dire sans être bien savant.

LÉONOR. Oh! oui, toi? Qu'est-ce donc?

DIDIER. Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois?

LÉONOR. Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER. Et que lis-tu alors?

LÉONOR. Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER. Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs?

LÉONOR. Quand il y en aurait, où trouver un moment pour les lire? Ma toilette du matin et mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze; après lui, le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures

ma leçon de musique; puis je m'habille pour le soir; puis nous allons faire des visites ou nous en recevons; et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER. Est-ce tous les jours la même chose?

LÉONOR. Sans contredit.

DIDIER. Oh bien! mon maître a des filles, grandes à peu près comme toi; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR. Comment donc, mon frère?

DIDIER. D'abord, à six heures l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR. Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée?

DIDIER. Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LÉONOR. A dix heures au lit?

DIDIER. Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures, elles prennent l'aiguille ou la navette, et, vers midi, elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris*. Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge?

DIDIER. J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage?

LÉONOR. Et l'après-midi s'occupent-elles encore?

DIDIER. Pourquoi non? Elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir, on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix *les Conversations d'Émilie*, ou *le Théâtre d'éducation*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustements.

LÉONOR. Elles ne prennent donc jamais de récréation?

DIDIER. Que dis-tu? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR. Ah! c'est apparemment ce qu'entendait M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfants de bourgeois.

DIDIER. Oui, comme nous le sommes. Mais, quand elles seraient de condition, ces instructions-là ne leur seraient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connaissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper; et plus elles seront riches, plus tôt elles seront ruinées.

LÉONOR. Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. A peine sais-je manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER. Tant pis, ma chère Léonor; car s'il venait à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre... Mais peut-être que ma tante est riche?

LÉONOR. Oh! non, elle ne l'est pas; elle me l'a dit tout à l'heure. A peine aurait-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux?

DIDIER. Je serais un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrais ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonnerait pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talents, et qui se font un plaisir de

nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serai un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrais montrer à des enfants moins instruits que moi ce que je saurais. Je m'instruirais tous les jours davantage; et avec du courage et de la conduite, l'habitude du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR. Et moi, que me serviraient mon chant et mon clavecin, mon dessin et ma danse? Je mourrais de misère avec ces vaines perfections.

DIDIER. Voilà pourquoi notre tuteur demandait si l'on ne t'avait pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

LÉONOR. Oui, et quelquefois au chagrin : car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur..... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER. Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR. De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre; mais tout cela est bientôt épuisé.

DIDIER. Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR. Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation!

SCÈNE XIII.

MADAME BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

MADAME BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de Léonor.* Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier...

DIDIER. Votre serviteur très-humble, ma chère tante; je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement.

Il sort.

SCÈNE XIV.

MADAME BEAUMONT, LÉONOR.

MADAME BEAUMONT. Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation était négligée?

LÉONOR. Cela est vrai aussi, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

MADAME BEAUMONT. Eh! ma divine Léonor, que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

LÉONOR. Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

MADAME BEAUMONT. Pédanterie que tout cela! Je serais au désespoir de t'avoir fait

rompre la tête de ces balivernes; elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène?

LÉONOR. J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connaître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette? Serais-je en état de conduire un ménage?

MADAME BEAUMONT. Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes ou une cendrillon.

LÉONOR. Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombais dans la misère, quelles seraient mes ressources pour gagner ma vie?

MADAME BEAUMONT. Oh! s'il ne tient qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions.

Elle sort.

SCÈNE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.* Tiens, tiens, ma sœur! regarde.

Il lui fait voir une montre.

LÉONOR. Comment! une montre d'or?

DIDIER. Oui, comme tu vois. Oh! monsieur Verteuil, je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL. Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, et t'empêcher de les confondre.

DIDIER. Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. VERTEUIL. Demande-lui congé pour la journée, et annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER. Fort bien, fort bien.

Il sort en courant.

SCÈNE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, *qui paraît triste et pensive.*

M. VERTEUIL. Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR. Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL. Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre?

LÉONOR. Elle lui durera longtemps, je crois! Il saura bien comment la gouverner!

M. VERTEUIL. Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en avait grand besoin.

LÉONOR, *d'un ton ironique.* Certainement, je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL. Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR. Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL. Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR. Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL. Léonor! Léonor! tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.....

Il lui donne un étui.

LÉONOR, *en rougissant.* Oh! monsieur Verteuil!

M. VERTEUIL. Eh bien! tu ne sais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamants.*) Es-tu contente à présent?

LÉONOR. Oh! si vous étiez aussi content de moi!

M. VERTEUIL. Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout à fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talents agréables. Je reconnais, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurais seulement désiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR. Mon frère me l'a déjà fait sentir; mais qui pourrait m'instruire de ce que j'ignore?

M. VERTEUIL. Je connais une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles, pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR. Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL. J'entends. Eh bien! je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR. Tous vos biens, monsieur Verteuil?

M. VERTEUIL. Oui, Léonor. Hélas! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

LÉONOR. Que me dites-vous?

M. VERTEUIL. Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtements?

LÉONOR. Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL. Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer?

LÉONOR. Vous m'avez dit que non, monsieur Verteuil.

M. VERTEUIL. D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendrait pour des talents frivoles, inutiles à son bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune, dont tu apporterais la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

LÉONOR. Mais mon frère?

M. VERTEUIL. Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frère aussitôt qu'il sera de retour.

Il sort.

SCÈNE XVII.

LÉONOR, *seule.*



Oh! quelle joie! héritière de tous les biens de M. Verteuil! Voilà ce que ma tante désirait avec tant d'ardeur. Je voudrais bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas, certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter.

Elle sort sans être aperçue de M. Verteuil ni de son frère.

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL. Ton maître est donc bien aise que je t'aie fait ce cadeau?

DIDIER. Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

M. VERTEUIL. En quoi donc, mon ami?

DIDIER. La pauvre Léonor! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrais pas vous paraître indifférent pour vos bienfaits; mais, si j'osais vous prier.....

M. VERTEUIL. Généreux enfant! va, sois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER. O mon cher monsieur Verteuil! combien je vous remercie!

M. VERTEUIL. Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER. Ah! tant mieux, tant mieux!

M. VERTEUIL. Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER. Oui; ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL. C'est à ces frivoles agréments qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissements, par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles et quel temps précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui payeront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

DIDIER. Oh! mon Dieu! vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL. Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connaissances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverserait la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité, également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement

de ses amis et du respect de ses enfants? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours?

DIDIER. O je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés.

M. VERTEUIL. Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER. Oui, mon cher monsieur Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée.

M. VERTEUIL. Je le voudrais; mais, dans son amollissement, pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non; je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER. Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie; je pleure d'y penser.

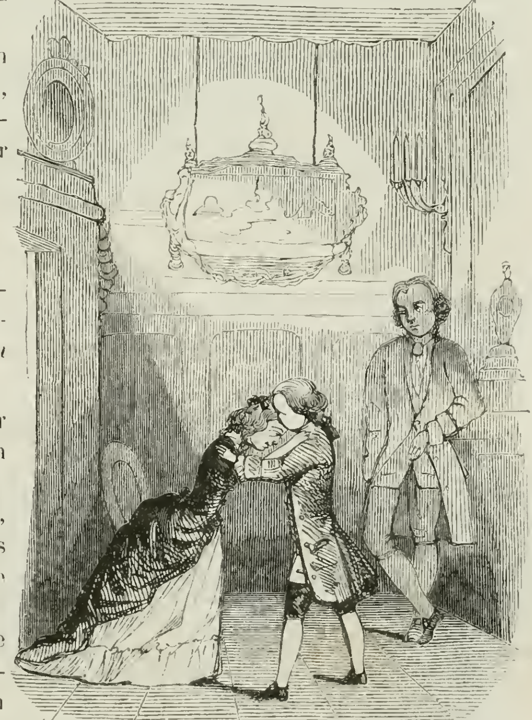
M. VERTEUIL. Je suis sensible à ta tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède.

DIDIER, *lui prenant la main.* Oh! je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis! Je vais lui annoncer cette heureuse nouvelle!

M. VERTEUIL. Tu es un bien digne enfant! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Je voulais seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel, et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER. Non, non, monsieur Verteuil; gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur.

M. VERTEUIL. Rassure-toi sur le compte de Léonor : je lui laisserai un petit legs pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.



DIDIER. Eh bien! faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

SCÈNE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR, *qui s'élance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.*

LÉONOR. O mon frère! mon cher Didier! ai-je mérité de ta part?...

DIDIER. Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits et à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR. Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton âme au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, monsieur Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL. Tu feras ton bonheur si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées?

LÉONOR. Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux, j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER. Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL. De quels doux sentiments vous me pénétrez l'un et l'autre! O chers enfants! je ne sens plus de regrets de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avais donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse.

Léonor et Didier lui serrent les mains et les arrosent de larmes.

LÉONOR. Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

M. VERTEUIL. Je te la ferai bientôt connaître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur; mais ses plus vifs désirs n'en étaient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR. Oui, je le sens: mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avait occupée. Plus de musique, de danse ni de dessin.

M. VERTEUIL. Non, ma chère amie, cultive toujours ces talents aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfants, et accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation, et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine, mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE. Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

LUCETTE. Non, pas encore, ma chère amie.

— Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

— Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

— Charmant.

— Voilà déjà un nom bien joli.

— Oh! il est encore plus charmant que son nom.

— Et qu'a-t-il donc de si drôle?

— D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

— Je les aime bien de cette petite espèce.

— Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

— Voilà qui est plaisant.

— Si tu voyais donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous! Il est à croquer.

— Et de quelle couleur est-il, Claudine?

— Café au lait tendre.

— Bon, c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeuner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

— Tout sec?

— Hélas! oui. Mais revenons à Charmant.

— Il sait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

— Que me dis-tu?

— Ensuite il fait comme s'il était mort. Il se couche tout de son long, et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle; et il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

— Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne?

— Oh! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou; et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

— C'est bon pour la nuit, et encore si c'était à lui de garder la maison.

— Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant!

— Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

— Vraiment oui.

— Et tu l'appelles Charmant?

— Il est si drôle et si gentil!

— Va, Claudine, je n'en voudrais pas avec sa gentillesse et ses espiègleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!

CASTOR ET POLLUX.

M. de Sainval élevait deux jeunes chiens, qu'il avait appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeraient l'un l'autre comme les deux héros célèbres dont ils portaient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor était doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissait de joie lorsqu'on lui faisait des caresses; mais il ne trouvait pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand

M. de Sainval le tenait sur ses genoux, trouvait encore à grogner s'il adressait un sourire à Castor, ou s'il lui faisait le plus léger signe d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisaient suivre de leurs chiens en lui rendant visite, Castor allait les joindre, et cherchait à s'amuser avec eux. Comme il était d'un naturel souple et liant, et qu'il avait les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvaient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyait jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avaient été amis de collége. Le généreux Castor semblait chercher à faire briller leurs grâces et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisait Pollux pendant tout ce temps? Il se tenait dans un coin, d'où il ne cessait d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchait-il de trop près, il lui montrait les dents, et souvent lui mordait la queue ou les oreilles. S'il voyait M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussait des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avait remarqué dans Pollux ce caractère odieux, et il commençait déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gagnait tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il était à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Les deux frères étaient auprès de lui. Pollux était le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisait un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendait, sans murmure, que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné; il le reçut d'un air satisfait: mais à peine Pollux eut-il aperçu que son frère avait eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenait à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa aucune résistance; et imaginant que son os flattait peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa faiblesse ou de sa pusillanimité. Il avait fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'était mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avait pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros, et il eut la gloire de mettre en déroute son ennemi.

M. de Sainval savait cette anecdote; ainsi le caractère de Castor étant déjà bien établi dans son esprit, il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avait jeté à Pollux, et que celui-ci avait négligé, et il dit: Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardait en grognant. M. de Sainval ajouta : Puisque tu as été complaisant et généreux envers celui qui ne te montrait qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartements.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avait obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignait de la dis-

grâce de son frère, et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnait un morceau friand, il le prenait proprement dans sa gueule et le portait à Pollux : il frétillait de la queue pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il allait le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevait qu'avec des hurlements et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, et dessécha ses entrailles : il mourut en désespéré.

O vous, enfants, s'il en était quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace : une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

EUPHRASIE.



EUPHRASIE, *à sa poupée.* Eh bien! mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons! Oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman lorsque je battis hier mon épagneul.

MADAME DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.* Tu me parais un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

— Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

— Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlais de te mettre en colère?

— Oh! non. Je lui reprochais seulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit?

— Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrais-tu de me mettre dans la confidence?

— Non, maman; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

— Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disais à ta poupée.

— C'est qu'elle ne voulait pas porter un peu de côté sa tête, et je lui disais que, si elle refusait de m'obéir, je me mettrais en colère, et que je me fâcherais encore plus que vous lorsque je battis hier mon épagneul.

— Tu penses donc que je me mis en colère?

— Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

— Ce n'était pas de l'humeur, c'était de la tristesse; car, d'abord, j'eus de la peine de voir que tu faisais mal à ton chien; ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te

mordre, si tu continuais de le frapper. Je t'en avertis; et, comme tu semblais recevoir de mauvaise grâce mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante; et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étais en colère. En colère? Fi donc! Je me serais aussi mal comportée envers toi que toi envers ton chien.

— Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disais à ma poupée?

— Il y aurait bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulais lui donner, et que tu commençais par prendre toi-même.

— Je croyais, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéraient fort bien.

— Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie; et je ne serais pas du tout de son avis.

— J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'allaient à merveille.

— Tu penses donc que les contorsions et les simagrées puissent valoir les grâces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

— Et à quoi donc, maman, je vous prie?

— A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

— O mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé: je serais peut-être tombée dans ce vice sans m'en apercevoir.

— Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serais peut-être aperçue que lorsque le mal aurait eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfants aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

— Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serais-je devenue si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serais morte de honte.

— Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

— Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

— C'est de m'obéir au premier coup d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

— Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire, dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devait prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvait embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman et ses propres réflexions lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde était aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite et de la matu-

rité de sa raison. Avant l'âge de douze ans elle avait acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, savoir: la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis et la tendresse de ses parents.

LE CEP DE VIGNE.



Le printemps était revenu après un rude hiver. M. de Surgy était allé se promener à sa maison de campagne avec Julien, son fils. Déjà fleurissaient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étaient déjà parés d'une verdure naissante et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevait un cep de vigne rude et tortu, qui étendait tristement et sans ordre ses bras dépouillés.

— Mon papa! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher et en chauffer le four de Mathurin? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre; mais ses racines l'y tenaient trop fortement attaché.

— Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

— Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

— Non, te dis-je, mon fils; je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque temps encore.

Julien persistait à le condamner; son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets, et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appelaient dans une ville éloignée; il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil était fort chaud; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

— Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisait tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissants! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit; mais lui, voyez comme il en est couvert; voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin. Je voudrais bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paraît beau.

M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter; c'était du muscat. Ses transports recommencèrent; et combien ils furent plus vifs lorsque son père lui apprit que c'était de ces graines qu'on exprimait la liqueur délicieuse dont il goûtait quelquefois au dessert!

— Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy; je te surprendrais bien davantage si je te disais que c'est là cet arbre rude et tortu qui te faisait les cornes au

printemps. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

— Oh! gardez-vous-en bien, mon papa! qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci : j'aime tant le muscat!

— Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultants. Garde-toi, mon fils, de ces jugements précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une âme élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.



Urbain passait, à juste titre, pour un excellent petit garçon studieux. Il était doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parents.

Il n'avait qu'un défaut. C'était de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, et très-sale sur ses habits.

On l'avait souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeaient pour lui-même, et parce qu'il voyait ses amis les lui faire avec regret. Il avait mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude était devenue si forte, que c'était toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avait longtemps que son papa lui avait promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très-serein. Le vent était doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfants, leur annonça son projet; et comme sa maison donnait sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si longtemps attendue!

Ils étaient déjà prêts lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautaient de joie autour de lui. De son côté, il était ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement!

L'un de ses bas était descendu sur le talon; l'autre se roulait à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentait pas mal une colonne torse. Sa culotte avait deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste était toute marquetée de taches de graisse et d'encre, et il manquait à son surtout la moitié du collet.

M. de Saint-André vit avec peine qu'il ne pouvait se charger d'Urbain dans un pa-

reil état. Tout le monde aurait eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné devait être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffrait ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avait des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'était pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avait bien un autre habit; malheureusement il se trouvait alors chez le tailleur, et ce n'était pas pour peu de chose. Il ne s'agissait de rien moins que de recoudre un pan qui s'était détaché. Le dégraisseur devait ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? Vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avaient des habits propres et dont tout l'équipage faisait honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle était peinte en bleu relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étaient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portaient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avait dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec des hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instruments une marche guerrière aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple, assemblé sur le rivage, y répondait par de joyeuses clameurs.



Urbain, qui s'était fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa terrasse cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, et qui paraissait voler sur la surface des eaux, et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusements de leur journée, dont le seul récit les faisait tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusait dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restait aussi pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avait déjà tréhuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart d'heure elle était déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit était venue, et l'herbe était si haute, qu'un agneau se serait caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver, dans l'obscurité, quelque chose d'aussi petit? Ils s'en retournèrent clopin-clopant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes;

Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avait à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parents.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée, avec une seule boucle pour ses deux souliers. Triste coup d'œil pour un père, qui voyait par là combien ses leçons avaient été vainement prodiguées!

M. de Saint-André payait tous les dimanches une petite pension à ses enfants pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et surtout à leur générosité. Les frères d'Urbain avaient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui, sa pension ne lui passait presque jamais dans les mains, parce que son père la retenait, tantôt pour lui acheter des boutons de manches, un col, ou son chapeau, qu'il avait égarés, tantôt pour lui faire détacher ses habits et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'était pas tout encore ; il avait perdu celle de son camarade, et il fallait l'en dédommager tout de suite. Mais comment? Ses pensions de la semaine n'auraient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avait fait apprendre à écrire, et, pour me servir de l'expression commune, il avait une assez jolie main.

C'était le seul travail où il pût gagner quelque chose. Je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grâce à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami était un avocat célèbre, qui donnait tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami, qu'il avait perdue.

Urbain passait les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux, et tout griffonnés, tandis que ses frères allaient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusaient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh! combien il soupira de son étourderie! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs!

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former pour l'avenir de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrais, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire autant que pour vous amuser.

LES OIES SAUVAGES.

Le jeune Raimond voyait un jour une troupe d'oies sauvages qui traversaient les airs à demi cachées dans les nues, et il admirait la hauteur et l'ordre de leur vol.

M. de Laval était en ce moment près de lui.

— Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez soin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre basse-cour; mais les oies sauvages, qui les nourrit?

— Personne, mon ami.

— Comment font-elles donc pour vivre?

— Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des ailes?

— Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler?

— C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces et de leur instinct.

— Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

— Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin; mais tu sais dans quelles vues: pour les manger aussitôt qu'elles sont engraissées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs aliments, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la vie sociale. Un homme qui serait assez lâche pour se reposer entièrement sur les autres du soin de sa subsistance, perdrait toute l'énergie de son esprit, et serait obligé de se vendre pour un morceau de pain. Celui qui se sent au contraire assez de courage pour pourvoir de lui-même à ses nécessités, jouit d'une noble indépendance, et ne perd rien de la vigueur de son âme. Ce n'est pas que chacun de nous doive vivre à part, uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux, dont je te propose l'exemple, forment entre eux des sociétés fort bien réglées. On les voit couver les œufs et soigner les petits des mères qui perdent la vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les autres et leur faciliter le voyage. Raimond, ces deux espèces d'oiseaux n'en formaient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a mise entre eux leur manière de vivre.

— O mon papa! ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vivent ceux qui savent fendre les airs!

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.



Le premier jour de l'an, le petit Porphyre entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'était pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi en enflant sa voix :

« Ainsi que les Romains s'adressaient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens... Ah! je viens... »

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harange ne se trouvait point. Le pauvre malheureux se tourmentait et suait à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit :

—Voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé?

— Non, mon papa. Vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour

cela. C'est mon frère qui est en rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

— Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

— Oh! il a bien été quinze jours à le composer, et moi aussi longtemps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il fallait m'en souvenir. Hier encore je le déclamais si bien à votre tête à perruque! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvait vous le dire!

— J'étais alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

— Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embrasse! Je le disais bien, n'est-ce pas?

— A merveille.

— Oh! c'est qu'il était beau!

— Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurais mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

— Mais, mon papa, souhaiter tout uniquement la bonne année, c'est bien sec.

— Oui, si tu te bornais à me dire: Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvais-tu chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

— Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis et votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

— Et ne me souhaites-tu pas tout cela?

— O mon papa! de tout mon cœur.

— Eh bien! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avais besoin de recourir à personne.

— Je ne croyais pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurais jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des compliments à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

— Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

— Je sens bien à peu près ce que vous voulez me dire; mais je ne saurais le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

— Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitais tout à l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge et au devoir de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse la durée de son bonheur; à un malheureux la fin de ses peines; à un homme en place que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public, qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaires pour les exécuter, qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens : à un vieillard on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfants la conservation de leurs parents, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse; aux pères et aux mères le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfants; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs.

avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, et adresser des vœux au ciel pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

— O mon papa, que je vous remercie! me voilà en fonds de compliments pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille, je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais, dites-moi, je vous prie: on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

— C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

— Fort bien, mon papa.

— Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

— Ah! voyons, je vous prie.

— Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

— O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

— Saint-Cloud s'offrit à notre vue; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distance, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

— Eh bien, mon papa! est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

— Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

— Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé, au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

— Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

— Ah! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-milles, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

— Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

— Je ne m'en souviendrais pas mieux si c'était hier. D'abord, comme je me sentais ingambe, et que j'étais glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vite, et je faisais je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route était longue. Je suivis votre conseil; je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyais, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentait un banc de pierre ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis, nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avait donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de

fatigue ni d'ennui; et le bon repas que nous fîmes en arrivant acheva de remplir heureusement cette journée.

— Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres sur lequel il allait tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui était tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrais.

— Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

— Aussi je me plais à te les rappeler pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

— Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étais si content! Si vous saviez combien cela me délassait! J'en marchais bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

— La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

— Je n'en perdrai rien, je vous assure.

— Le coup d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnait, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulais courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporterait à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savait la modérer. Les connaissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage; il n'est pas d'autres moyens dans la vie pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourraient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course n'est qu'une faible image de la récompense que Dieu nous réserve, à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis!

— Oui, mon papa; cela cadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

— C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel était serein dans ce moment, et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

— Oh! oui. J'étais fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

— Le serais-tu de même, aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré faible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers aliments. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, tout avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnaissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein

de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parents toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?

— Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé; j'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

— Embrasse-moi, mon fils; j'accepte la promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme à mon tour pour toi dans ce renouvellement de l'année.

LES TROIS GATEAUX.

Il y avait un enfant qui s'appelait Henri. C'était un fort joli petit garçon et il aimait ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut toute joyeuse. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le lendemain elle lui envoya un petit pâtissier lui porter un énorme gâteau rempli d'amandes, de pistaches et de citrons confits. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré que Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. Mais il est très-sûr, au moins,



que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva; Henri n'avait plus d'appétit, et il voyait avec jalousie le plaisir que prenaient les autres enfants à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venait lui proposer des parties de boule,

de paume, de volant : il n'avait pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, triste, pâle, abattu! Le principal, très-inquiet, eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avait envoyé un grand gâteau, qu'il s'était dépêché de le manger, et que tout le mal venait de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvait bien mauvaises; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir, ce qui lui serait infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverrait plus de gâteaux.

Il y avait aussi dans la pension de Henri un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi, le dimanche suivant, un gâteau. François dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu de Henri. Je ferai durer mon plaisir plus lontemps. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivait adroitement d'entre ses camarades, montait sur la pointe du pied dans sa chambre, coupait un morceau de son gâteau, et renfermait le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en était encore qu'à moitié, tant il était grand! Mais qu'arriva-t-il? A la fin le gâteau se dessécha et se moisit, les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret; mais personne n'en fut fâché pour lui.

Il y avait encore dans la même pension un enfant dont le nom était Gratien. Lui aussi reçut un jour un gâteau de sa maman. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux foi; ils coururent autour du gâteau comme tu vois les abeilles voltiger autour de la fleur qui vient d'éclore. Gratien coupa une partie du gâteau en autant de portions qu'il y avait de ses petits amis. Ensuite il prit le reste, et dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulait choisir.

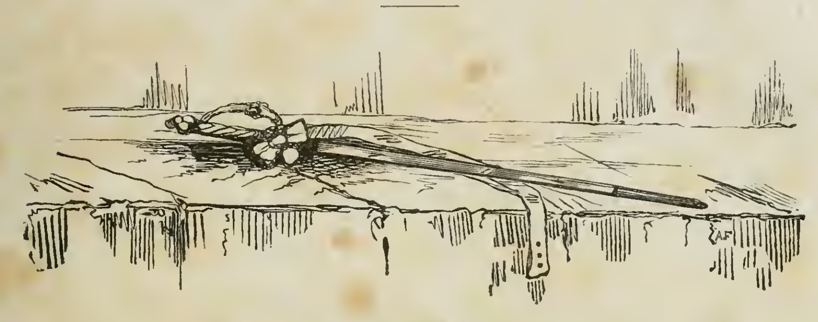
Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avait une longue barbe toute blanche; et comme il était aveugle, il se faisait conduire par un petit chien qu'il tenait au bout d'une longue corde. Lorsque le vieil aveugle se fut assis sur une pierre et qu'il eut entendu les enfants autour de lui, il leur dit : Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfants ne demandaient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que, tandis qu'il jouait les airs les plus gais, une grosse larme tombait le long de ses joues, et lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le veillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvais travailler pour nous faire vivre tous deux! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. — Gratien pleurait comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avait gardé pour



Lith. Prodhomme et Cie

L'ÉPÉE.

lui; puis il revint tout joyeux, et mit le gâteau dans la main du vieillard. Le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portait à sa bouche, il en réservait pour le petit chien fidèle qui venait dîner dans sa main. Et Gratien, heureux, debout à son côté, souriait de plaisir.



L'ÉPÉE.

PERSONNAGES.

M. d'Orval.
Auguste, son fils.
Henriette, sœur d'Auguste.
Dupré l'aîné.
Dupré le cadet.
Renaud l'aîné.
Renaud le cadet.
Champagne.

SCÈNE PREMIÈRE.



AUGUSTE.

Ah! c'est aujourd'hui ma fête! On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serais jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi? voyons; que me donnera-t-il? Champagne avait quelque chose sous son habit lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah! s'il ne fallait pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurais bien fait montrer de force ce qu'il portait. Mais, chut! je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II.

M. D'ORVAL, *tenant à la main une épée avec le ceinturon*; AUGUSTE.

M. D'ORVAL. Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

AUGUSTE. Oh! mon papa..... Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. D'ORVAL. Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien, une épée, vois-tu?

AUGUSTE. Quoi! c'est pour moi? Oh! donnez, mon cher papa; je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué.....

M. D'ORVAL. Ah! si je le croyais! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter; qu'on doit se conduire avec

réflexion et décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée?

AUGUSTE. Oh! ce n'est pas l'embarras! je saurai bien parer la mienne, et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens.....

M. D'ORVAL. Que veux-tu dire par ces petites gens?

AUGUSTE. J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL. Pour moi, je ne connais de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissants envers leurs parents, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien des petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE. Oui; c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL. Que parlais-tu donc tout à l'heure d'épée et de plumet au chapeau? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE. Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL. Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction que par ta bonne conduite. Voici ton épée; mais souviens-toi.. ..

AUGUSTE. Oui, mon papa; vous verrez.

Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.

M. D'ORVAL. Comment donc! Elle ne te va pas si mal!

AUGUSTE. N'est-ce pas? Oh! j'en étais bien sûr.

M. D'ORVAL. A merveille. Mais n'oublie pas surtout ce que je t'ai dit. Adieu. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient!

AUGUSTE. Oui, mon papa.

SCÈNE III.

AUGUSTE *se promène avec un air de gravité sur la scène, et de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit.*

Bon! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée; et s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent! Mais, halte-là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (*Il tire son épée et prend un air furibond.*) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre! A mort, canaille.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

HENRIETTE, *qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.* Eh bien! Auguste, es-tu fou?

AUGUSTE. C'est toi, ma sœur?

HENRIETTE. Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là?

En montrant son épée.

AUGUSTE. Ce que j'en fais? Ce qu'un gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE. Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde?

AUGUSTE. Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin!.....

HENRIETTE. Voilà bien des vies en danger. Et si c'était moi, par hasard?

AUGUSTE. Si c'était toi?..... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE. Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers?

AUGUSTE. Est-ce que je ne suis pas chevalier? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main!

Il veut la tirer du fourreau.

HENRIETTE. Oh! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE. Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE. Fort bien; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE. D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, *lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.* Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela?

AUGUSTE. Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette; autrement.....

HENRIETTE. Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE. Oh! je vais bien me moquer de ces petits drôles, tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE. C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier?

AUGUSTE. Bon! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur ni épée.

HENRIETTE. Vraiment, notre papa ne pouvait te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier était caché dans son fils, et qu'il ne fallait qu'une épée pour le faire paraître au grand jour.

AUGUSTE. Écoute, ma sœur; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa?

HENRIETTE. Pourquoi non? Il ne t'aurait pas donné une épée, s'il n'avait attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'aurait recommandé autre chose?

AUGUSTE. Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE. Que t'a-t-il donc prêché?

AUGUSTE. Que sais-je, moi? Que c'était à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE. En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE. Fort bien, ma chère; tu penses te moquer? mais je veux bien que tu saches..

HENRIETTE. Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

AUGUSTE. Et quoi donc? (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE. Vraiment, tu es un habile chevalier! Et une rosette? Ah! comme un nœud bleu et argent irait bien sur cette poignée!

AUGUSTE. Tu as raison, Henriette. Écoute. Tu as dans ta toilette un magasin de rubans; ainsi...

HENRIETTE. J'y pensais; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE. La folle! voici ma main, tope là; tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE. Donne-la-moi donc.

AUGUSTE, *lui donnant son épée.* Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE. Repose-t'en sur moi.

SCÈNE V.

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE. Les deux messieurs Dupré et les deux messieurs Renaud sont en bas.

AUGUSTE. Eh bien! ne peuvent-ils pas monter? Faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier?

CHAMPAGNE. Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE. Non, non; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE. Mais puisque maman veut que tu descendes.

AUGUSTE. Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien! toi, que fais-tu là! Et mon nœud d'épée? Va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table. (*En sortant.*) M'entends-tu?

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

Le petit insolent! de quel ton il me parle! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connaît pas comme moi; il faut que j'aille lui conter... Ah! le voici.

SCÈNE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE. Vous venez bien à propos, mon papa; je courais vous chercher.

M. D'ORVAL. Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?... Mais que fais-tu de l'épée de ton frère?

HENRIETTE. Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud; mais c'était pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre, au moins.

M. DORVAL. Pourquoi reprendrais-je un cadeau que je lui ai fait?

HENRIETTE. Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme don Quichotte, s'escrimant

tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL. Le petit écervelé! S'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE, *lui donnant l'épée.* Le voici ; je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL. Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET, RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET.

Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.

DUPRÉ L'AINÉ, *bas, à Renaud l'aîné.* Voilà une réception bien polie.

RENAUD L'AINÉ, *bas, à Dupré l'aîné.* C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE. Que bredouilles-tu là?

DUPRÉ L'AINÉ. Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE. Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

RENAUD L'AINÉ. Cela pourrait être.

AUGUSTE. Je veux pourtant le savoir.

RENAUD L'AINÉ. Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ L'AINÉ. Doucement, Renaud ; il ne nous convient pas dans une maison étrangère.....

RENAUD L'AINÉ. Il convient encore moins d'être impoli lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *avec hauteur.* Impoli? moi, impoli? Est-ce parce que je marchais devant vous?

RENAUD L'AINÉ. C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE. Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi...

RENAUD AINÉ. Eh bien ! de vous à moi...

AUGUSTE. Est-ce que vous êtes noble ?

RENAUD L'AINÉ, *aux deux Dupré et à son frère.* Laissons-le s'ennuyer avez sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ L'AINÉ. Fi! monsieur d'Orval ! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

AUGUSTE. Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD L'AINÉ. Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, *l'arrêtant.* Vous n'entendez pas le badinage, monsieur Renaud ; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD L'AINÉ. A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ L'AINÉ. Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ LE CADET. C'est donc aujourd'hui votre fête, monsieur d'Orval ?

DUPRÉ L'AÎNÉ. Je vous en fais mon compliment.

RENAUD L'AÎNÉ. Et moi aussi, monsieur ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités. (*A part.*) Et je souhaite surtout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD LE CADET. Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE. Oh ! sûrement.

DUPRÉ LE CADET. Bien des bonbons, sans doute ?

AUGUSTE. Ha ! ha ! des bonbons. Ce serait beau, vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD LE CADET. Ah ! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas ?

AUGUSTE, *avec fierté.* Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.

Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart et se parlent tout bas.

RENAUD LE CADET. Si j'avais ce qu'on vous a donné, je pourrais bien le porter comme un autre, peut-être !

AUGUSTE, *le regardant d'un air de mépris.* Pauvre petit ! (*Aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ L'AÎNÉ. Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD L'AÎNÉ. C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE. Qu'entendez-vous par là, monsieur Renaud ?

SCENE IX.

RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET, AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une assiette de gâteaux.* Je vous salue, messieurs ; vous vous portez bien à ce que je vois ?

RENAUD L'AÎNÉ. Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle.

Il lui baise la main.

DUPRÉ L'AÎNÉ. Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie.

Il lui baise aussi la main.

HENRIETTE. Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*A Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD L'AÎNÉ. Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

AUGUSTE. Nous n'avons pas besoin de toi ici... A propos, et mon nœud d'épée ?

HENRIETTE. Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.

RENAUD L'AÎNÉ, *la suivant.* Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

HENRIETTE. Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X.

RENAUD L'AINÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AINÉ, DUPRÉ LE CADET, AUGUSTE.

AUGUSTE, *s'asseyant.* Allons, prenez des siéges et asseyez-vous. (*Ils se regardent les uns les autres en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*) Un moment : on va en apporter d'autres ; je vous en donnerai.

RENAUD L'AINÉ. Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE. A la bonne heure.

DUPRÉ L'AINÉ. Si c'est là une politesse de gentilhomme...

AUGUSTE. C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner ! Je vous ai déjà dit qu'on nous servirait autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas ; m'entendez-vous ?

RENAUD L'AINÉ. Oui ; cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRÉ L'AINÉ. Allez-vous encore recommencer vos querelles, monsieur d'Orval ? Renaud, fi !

Auguste se lève ; tous les autres se lèvent aussi.

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.* Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

RENAUD L'AINÉ, *d'un ton ferme.* Avec un petit noble, bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ L'AINÉ. Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE. Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme !

RENAUD L'AINÉ. Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, *le frappant.* Je vais t'apprendre à qui tu as affaire.

Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.

SCÈNE XI.

RENAUD L'AINÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AINÉ, DUPRÉ LE CADET.

DUPRÉ L'AINÉ. Mon Dieu ! Renaud, qu'as-tu fait? Il va trouver son père, et lui forger mille menteries ; pour qui nous prendra-t-il ?

RENAUD L'AINÉ. Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir pour nous faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ LE CADET. Il va nous renvoyer à nos parents et leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD LE CADET. Non ; mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfants.

RENAUD L'AINÉ. Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCÈNE XII.

RENAUD L'AINÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AINÉ, DUPRÉ LE CADET, AUGUSTE.

Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.* Attends, je vais t'apprendre, petit insolent.....

Il dégaîne son épée; et, au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire et se rapprochent.

RENAUD L'AINÉ. Avance donc. Voyons la force de ton épée.

DUPRÉ L'AINÉ. N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD LE CADET. Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

DUPRÉ LE CADET. Il ne fera de mal à personne avec ces armes terribles.

RENAUD L'AINÉ. Je pourrais maintenant te punir de ta grossièreté, mais je rougirais de ma vengeance.

DUPRÉ L'AINÉ. Il ne mérite plus notre société; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD LE CADET. Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

DUPRÉ LE CADET. Nous ne reviendrons plus que vous ne soyez désarmé, car vous êtes trop redoutable.

Ils veulent sortir.

RENAUD L'AINÉ, *les arrêtant.* Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement toutes les apparences seraient contre nous.

DUPRÉ L'AINÉ. Tu as raison. Que pourrait-il penser si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

SCÈNE XIII.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD L'AINÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AINÉ, DUPRÉ LE CADET.

Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, et pleure de rage.

M. D'ORVAL, *à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.* Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur?

Les sanglots empêchent Auguste de répondre.

RENAUD L'AINÉ. Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paraissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus...

M. D'ORVAL. Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étais dans la chambre voisine; et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venait de me faire les plus belles promesses. Il y a longtemps que je soupçonnais son impudence; mais je voulais voir par moi-même à quel excès il pouvait la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler le sang.

Les enfants poussent un éclat de rire.

RENAUD L'AINÉ. Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL. Je vous en dois plutôt des remercîments. Vous êtes un brave jeune homme, et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnaissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD L'AINÉ. Je suis confus de vos bontés, monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourrait n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL. Non, non, restez, mes chers enfants. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble, et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur (*en s'adressant à Auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudrait vieillir sans la porter.

L'ÉCOLE DES MARATRES.

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.
FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, enfants de M. de Fleury.
Mme DE FLEURY.
CASIMIR, PROSPER, enfants de Mme de Fleury.
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

SCÈNE PREMIÈRE.



FABIEN, *seul.*

Le voilà donc ce jardin, où je n'étais pas entré il y a plus de six mois! Que je sens de plaisir à le revoir encore! Voici le petit pavillon où j'allais si souvent déjeuner avec ma chère maman! Ah! si elle vivait aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendrait dans ses bras, elle me caresserait! Et moi, que j'aurais de choses à lui dire! Mais, hélas! (*Il se met à pleurer.*) Je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurais-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place, dans la maison, demeure à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme! Pauvre enfant! que vais-je devenir? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore, si j'avais pu rester toujours auprès de mon grand-papa! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah! je ne saurais y

rester. Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser, et puis je m'en irai, oui, je m'en irai, je m'en irai.

SCÈNE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT. Est-ce vous, monsieur Fabien? Vous voilà donc de retour? Comment cela va-t-il?

FABIEN. Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu?

DUMONT. Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais, qu'est-ce donc, monsieur Fabien? vous avez déjà les yeux rouges? Je crois que vous avez pleuré?

FABIEN, *en s'essuyant les yeux*. Moi, pleurer?

DUMONT, Oh! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

FABIEN. Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT. Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

FABIEN. Je n'en serais point fâché si j'avais retrouvé ici ma chère maman.

DUMONT. Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

FABIEN. Une marâtre, veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvais m'empêcher de la voir! Mais, dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT. Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerais pas de rester au lit. Elles payeraient cher leur sommeil.

FABIEN. Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT. Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer; chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avais qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres? Aussi, combien je la hais! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y était avant moi, et vos sœurs travaillaient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN. Et à quoi donc?

DUMONT. A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN. On me l'avait bien dit que les marâtres tourmentaient les enfants de leurs maris pour ménager leurs propres enfants. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin? Où sont mes tulipes et mes œillets? Je ne vois plus rien.

DUMONT. Oh! tout cela a été emporté.

FABIEN. Et par qui?

DUMONT. Vraiment, par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN. O mon Dieu! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchants petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT. Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas, à Prosper.* Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont? Ah! si c'était Fabien!

PROSPER, *bas, à Dumont.* Est-ce lui?

DUMONT, *sèchement.* Oui, messieurs.

CASIMIR. O mon frère, sois le bien venu! Nous avons bien désiré ton arrivée.

Il court à lui les bras ouverts.

FABIEN, *en se détournant.* Est-ce que nous nous connaissons depuis si longtemps, pour que vous veniez m'embrasser?

CASIMIR. Nous ne nous connaissons pas encore, mais nous sommes frères.

FABIEN. Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

CASIMIR. Eh! Fabien, laisse là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman; notre maman aime ton papa; est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres? Ils sont mari et femme, pourquoi ne serions-nous pas frères?

FABIEN. Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin?

PROSPER, *à part.* Oh! comme il est querelleur!

CASIMIR. Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN. J'y étais avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER. Allons-nous-en, Casimir; qu'il reste là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR. Non, Prosper; il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER. Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

FABIEN. Moi, je serais un méchant, dites-vous?

PROSPER. Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un.....

FABIEN, *s'avançant vers lui.* Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

PROSPER. C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas, entendez-vous?

CASIMIR, *arrêtant Prosper.* Y penses-tu, Prosper? Te battre contre ton frère? Viens, viens; n'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, surtout le jour de l'arrivée de son fils.

Il l'entraîne avec lui.

PROSPER. Eh bien! je cours le dire à maman.

SCÈNE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN. Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre?

DUMONT. Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur, je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN. Oui; mais mon papa?

DUMONT. Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs: je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté

votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN. Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami?

DUMONT. Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN. Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir quand je n'ai plus maman! Mais as-tu vu comme ils étaient bien habillés? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent?

DUMONT. C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN. Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi?

DUMONT. Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN. N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs?

DUMONT. Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

FABIEN. Oh! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne, pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah! Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT. Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grâce et à lui baiser la main.

FABIEN. Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT. Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y serait pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avais pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant de madame votre mère? C'était une femme cela! Les choses ont bien changé; il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN. Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré?

DUMONT. Eh! vous pleurez encore.

FABIEN. Je ne veux donc pas l'aller trouver à présent. Elle me demanderait pourquoi je pleure. Qu'aurais-je à lui dire?

DUMONT. Vous lui diriez qu'en entrant ici vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous sont venues aux yeux.

FABIEN. Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfants?

DUMONT. Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

MADAME DE FLEURY, FABIEN.

MADAME DE FLEURY, *avec empressement.* Où est-il? où est-il? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, et l'embrasse avec tendresse. En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

FABIEN. Je voudrais bien aussi pouvoir me réjouir; mais, hélas!

MADAME DE FLEURY. Qu'est-ce donc, mon petit ami? tu me parais bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes, tu pleures. D'où viennent ces larmes? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur?

FABIEN. Ce n'est rien, rien du tout.

MADAME DE FLEURY. C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venaient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourraient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serais fâché de les embrasser?

FABIEN. Que me dites-vous? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous me faire embrasser aussi maman? C'est elle que je pleure.

MADAME DE FLEURY. Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore?

FABIEN. Ah! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman! ma chère maman!

MADAME DE FLEURY. N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

FABIEN. Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que, sitôt après votre mort, vos enfants vous eussent déjà oubliée?

MADAME DE FLEURY. Excellente petite créature! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimais donc bien ta maman?

FABIEN. Je le sens mieux encore depuis que je ne l'ai plus. Elle était si bonne et si douce!

MADAME DE FLEURY. Je voudrais pouvoir la rendre à tes regrets; ou plutôt je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, et te rendre les mêmes soins.

FABIEN. Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle était ma mère, et vous n'êtes que ma marâtre.

MADAME DE FLEURY. Pourquoi m'appelles-tu de ce nom? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

FABIEN. Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'était pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable et bien caressante. Mais vous avez des enfants à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

MADAME DE FLEURY. Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connaître, et tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

FABIEN. Oh! si cela pouvait arriver sans oublier maman!

MADAME DE FLEURY. Je ne demande pas que tu l'oublies; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation et d'exemple à mes enfants. Viens, viens, je brûle de te les présenter.

FABIEN. Oh! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi?

MADAME DE FLEURY. Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend? J'en serais au désespoir. Tous mes plus vifs désirs sont de vous voir tendrement unis, et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

FABIEN. Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir! Mais où est mon papa? où sont mes sœurs? Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

MADAME DE FLEURY. Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reste de la journée à te donner. Mais en attendant, je peux te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

FABIEN. Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman.

Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.

SCÈNE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER. Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien? Je ne le serai jamais. Aussitôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR. Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serais-tu content de toi si tu l'affligeais?

PROSPER. J'en aurais certainement du regret; cependant, comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles. Je ne suis pas endurant: je me fâcherai; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout à l'heure...

CASIMIR. Que dis-tu, Prosper? J'espère que tu n'as pas envie de le battre.

PROSPER. Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine?

CASIMIR. Non, certainement.

PROSPER. Quel parti faut-il donc que je prenne?

CASIMIR. Mon frère, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER. D'où le sais-tu? Je le connais peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR. Son père et ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avait d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER. Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR. Il ne nous connaît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres*.

PROSPER. Comment pouvait-il le croire? Nous ne lui avons laissé voir que des sentiments d'amitié.

CASIMIR. Il était peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER. Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire.

CASIMIR. Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER. Non, je pourrais la troubler. Je m'en vais.

Il sort.

CASIMIR. Eh bien! je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.* Pourquoi t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne sauraient nous rendre notre maman.

FABIEN. Mais au moins, promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

PRISCILLE. Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

FABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.* Mes chères sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE. Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

AGATHE. Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir!

Elle frappe des mains et saute de joie.

FABIEN. Vous pouvez bien laisser là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE. Comment! donc, Fabien est-ce que cela te ferait de la peine?

FABIEN. Ils dérangeraient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE. Eux, mon frère? Comment peux-tu le penser?

AGATHE. Tiens, vois-tu, Fabien?

Elle lui montre un étui.

FABIEN. Et d'où te vient cela?

AGATHE. C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE. Regarde aussi ce porte-feuille. On l'avait donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

FABIEN. Oui, je vois que vous êtes bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE *et* AGATHE. Contre toi?

FABIEN. Certainement. Je sais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déjà fort mal reçu; et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs?

PRISCILLE. A qui en as-tu donc? Qui t'a enlevé des fleurs?

FABIEN. Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE. Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

FABIEN. Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes œillets?

PRISCILLE. Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas, sous les fenêtres de maman?

FABIEN. Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE. Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE. Celui-ci était trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN. Et qui en est le maître? les deux enfants gâtés sans doute.

PRISCILLE. Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE. Moi, tout comme les autres.

FABIEN. Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

PRISCILLE. Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE. Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN. De qui me viennent-elles donc?

AGATHE. De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plates-bandes, et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN. Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avaient tout fourragé.

PRISCILLE. Oh! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il voulait aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez, cet ingrat! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avait recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE. Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN. Ah! je commence à voir qu'il cherchait à me tromper en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE. Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN. Oh! non, puisque maman avait des bontés pour lui.

PRISCILLE. Tu verras bientôt comme il voulait t'en faire accroire.

AGATHE. Viens seulement donner un coup d'œil à ton jardin.

FABIEN. Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir.

Agathe et Priscille le prennent par la main et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.

SCÈNE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits, qu'ils vont poser sous le berceau voisin.

CASIMIR. Où est-il donc?

PROSPER, *tournant la tête de tous côtés.* Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœurs, qui entre dans notre jardin?

CASIMIR. Ah! j'en suis bien aise. Comme il va être content lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs!

PROSPER. Bon! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je, moi?

CASIMIR. Oui; mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui? Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER. C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte? Je ne demandais qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendais son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR. Il est vrai; mais, comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin

Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toutes sortes de complaisances?

PROSPER. Tu as raison. Je n'y avais pas encore si bien songé.

CASIMIR. S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira? C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER. Ah! j'avais tort, je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR. Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER. C'est bien dit. Allons, donne-moi la main... Mais le voici qui revient.

CASIMIR. Vois-tu comme il a l'air content?

SCÈNE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN, *courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir.* Ah! mes bons amis! mes frères! vous devez être bien fâchés contre moi.

CASIMIR. Nous? pourquoi donc?

PROSPER, *l'embrassant encore.* Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN. Quel joli jardin vous m'avez arrangé! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR. Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABIEN. Oh! si je le suis! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis; et tout ce que j'ai vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR. Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER. Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois.

Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.

CASIMIR. Maintenant il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons, asseyons-nous.

PROSPER. Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN. Oh! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié.

Il présente à la ronde des gâteaux et des fruits, et ils commencent à manger.

PROSPER. Eh bien! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble?

AGATHE. Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR. Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord!

PRISCILLE. Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connaîtras, Fabien... Mais tu l'as déjà vue?

FABIEN. Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE. Et comme elle nous aime à son tour!

AGATHE. Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE. Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa, qui passe toute la journée au palais, ne pouvait guère s'occuper de nous. Il manquait toujours quelque chose à nos habits, et notre éducation était encore plus négligée.

AGATHE. Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE. Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusements de notre âge, et y prend part avec nous. On dirait qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE. Et moi, j'ai été malade, oh! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle était toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseilles, et de cerises confites. Je serais déjà morte sans ses secours.

FABIEN. O mes chères sœurs! que me dites-vous?

PRISCILLE. Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Grâces à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet, et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien.* Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, et son premier cadeau.

PRISCILLE. Ah! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs? Entends-tu, Fabien? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères sans qu'ils travaillent aussi pour nous; et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE. Oh! oui. Je veux te montrer le petit bateau de liége que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, et ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER. Puisque tu m'avais tricoté des jarretières...

AGATHE. Vraiment, des jarretières! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien, si tu voyais certaine bourse à bandes vert et lilas! Tout le vert est de ma façon, au moins : demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN. Comment! vous m'avez fait une bourse?

Priscille fait signe à Agathe de se taire.

AGATHE, *embarrassée.* Non, Fabien, elle n'est pas pour toi... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas, en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE. Cette étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE. C'est que j'avais tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN. Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE. Si nous le sommes! Que pourrait-il manquer à notre bonheur? notre maman est si bonne!

SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY. Mais où est Fabien?

FABIEN, *se jetant au cou de M. de Fleury.* Me voici, mon papa. Oh! quelle joie de vous revoir!

M. DE FLEURY. Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien! es-tu content des frères que je t'ai donnés?

FABIEN. Oh! je n'aurais jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR. Ce ne sera pas difficile, puisque nous le désirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER. Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE. J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE. Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY. J'en ai été le témoin, et mon âme en sera longtemps pénétrée. Mais elle ne saurait suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur.

Il va prendre hors du berceau Mme de Fleury, et l'amène devant ses enfants.

SCÈNE XI.

M. *et* MADAME DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.



M. DE FLEURY. La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurais pu vous laisser n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquait aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talents. Il manquait aux autres un père laborieux, qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état et à leur former des établissements honorables. Vos intérêts étaient les mêmes dans cette union; et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du

même œil tous ces enfants, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour tous et par sa bonne conduite?

MADAME DE FLEURY. Ma réponse est pour toi dans ces larmes, et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassements.

Elle tend ses bras aux enfants, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.

M. DE FLEURY. Et vous, mes enfants, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction, comme frères et sœurs?

TOUS, *se prenant par la main, s'écrient:* Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY. Continuez, mes chers enfants, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité, et vos enfants vous récompenseront un jour par leur tendresse d'avoir si bien mérité celle de vos parents.

LA POULE.

Cyprien était heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable! Lorsqu'il avait été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvait se promettre que M. de Tourville ne manquerait pas de lui en témoigner sa satisfaction par une récompense flatteuse. Il avait du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en était aperçu, et il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étaient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur vient de me dire que tu commençais aujourd'hui l'histoire romaine et la géographie de l'Italie: si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je! il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savait déjà toute l'histoire des rois de Rome; et il traçait lui-même sur la carte les accroissements progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin, et lui en montrant

un carré : Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instruments du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étaient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyait sur des planches des boîtes remplies de griffes et d'ognons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquait le temps des semences et des récoltes.

Il faudrait être encore à l'âge heureux de Cyprien pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre était pour lui un grand royaume; et toutes les heures de relâche qu'il perdait auparavant à polissonner, il les employait utilement à cultiver son jardin.



Un jour qu'il en sortait, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une poule s'aperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étaient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La poule, friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pieds et à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venait de transplanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon lorsqu'à son retour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes! Ah! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer! Il courut aussitôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance, et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvait saisir, il les lui jetait en la poursuivant.

La pauvre poule tantôt courait de toute sa vitesse, tantôt, prenant l'essor, cherchait à s'élever au-dessus des murs : son vol n'allait pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des ailes dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien, qui la vit ainsi anchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes et de giroflées le séparaient encore d'elle : emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe rose tendre à dix cloches. Cyprien avait saisi son râteau; il le lance de toute la roideur de son bras. Le râteau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avait couru prendre sa bêche, et le nouveau combat aurait eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue et d'étourdissement, s'était allé rencogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avait dès le commencement attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il aperçu, qu'il s'arrêta tout confus, et lui dit : Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite poule a fait dans mon jardin.

— Si tu en avais fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne serait pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu honte de rassembler toutes tes forces contre une poule? Elle est privée des lumières de la raison; et si elle a fourragé tes œillets, ce n'était pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serais-tu mis en fureur contre elle si elle n'avait gratté que dans les orties? Et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les œillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il fallait la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et ton râteau ne seraient pas en pièces : toute la perte se serait bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupais une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver le même traitement que tu voulais faire subir à la poule, ne serais-je pas plus juste que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportements.

Cyprien se retira confondu, et, de toute la journée, il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne serait pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse qu'il s'efforçait vainement de cacher. Son père s'en aperçut, et lui dit : Qu'as-tu donc, mon fils? tu me parais affligé.

— Eh! mon papa, n'ai-je pas sujet de l'être? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs que je destinais à lui acheter un joli chapeau, et il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

— Je crois que tu aurais eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

— Ah! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en prendrai plus aux poules de mes étourderies.

— Mais crois-tu que, dans ce vaste univers, il n'y ait que les poules qui puissent te fâcher?

— Eh mon Dieu! non. Tenez, la semaine dernière, j'avais laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

— Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables?

— Hélas! oui, mon papa.

— Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux; et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

— Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

— Ne pouvais-tu pas prévenir cette perte en serrant la mappemonde dans ton portefeuille?

— Vraiment, oui.

— Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire de tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

— Et par quel moyen, mon papa?

— Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

— Ah! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans il ne vous regarde plus; et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

— Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

— Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

— C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avait exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avais été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avait d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

— Ah! mon papa, si j'étais aussi grand que lui, je lui ferais bien rengaîner ses propos.

— Je suis de sa taille, et je le laisse dire. La conduite que tu aurais dû tenir avec la poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerais sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton râteau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrais dans une vaine et maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la poule : instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serais fait la victime qu'il n'aspirait qu'à immoler, et mes dignes amis m'auraient reproché ma faiblesse : mon indifférence pour ses injures le livre à ses propres mépris, et soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

— Ah! mon papa, que de chagrins dans la vie je puis m'épargner en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre!

Comme ils disaient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contents l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnaissance pour les sages instructions qu'il avait reçues, et M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentait pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnait quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyait l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. — Fi! lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur. — Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard; aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avait été fort mauvais pendant toute la semaine; mais vers midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avait été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval ; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeuner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérais n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin, voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvait comprendre pourquoi son domestique refusait de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittait tous les jours sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'était passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avait qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si cet état vous paraît vil, vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venait d'éprouver. Il aurait bien voulu monter à cheval; le temps était devenu si serein! Mais décrotter lui-même ses bottes? Il ne pouvait s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettait pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouverait sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osait enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avait exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LA PETITE FILLE TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

MADAME DE BLAMONT, AMÉLIE.



AMÉLIE. Maman, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri?

MADAME DE BLAMONT. Non, je ne le veux pas, Amélie.

AMÉLIE. Et pourquoi donc, maman?

MADAME DE BLAMONT. Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parents, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable lorsque je te prescris ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner, et je craindrais, si tu le voyais trop souvent, de te voir prendre sa légèreté et son indiscrétion.

AMÉLIE. Mais, maman.....

MADAME DE BLAMONT. Point de réplique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, et s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de madame de Blamont, entra dans la chambre.

Comment! mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez. Qu'avez-vous donc? Ne pourrai-je savoir ce qui vous afflige?

AMÉLIE. Laissez-moi, Nanette ; vous ne pouvez rien pour me consoler.

NANETTE. Et pourquoi ne le pourrais-je pas? Mademoiselle Sophie, dont je servais les parents, venait toujours me chercher lorsqu'elle avait quelque peine. Ma chère Nanette, me disait-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire ; et j'avais toujours un bon conseil à lui donner.

AMÉLIE. Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis, encore un coup, que vous n'avez rien à faire pour moi.

NANETTE. Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher madame votre

mère. Elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie demoiselle que vous dans le chagrin.

AMÉLIE. Oh! oui, maman, maman!

NANETTE. Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

AMÉLIE. Et qui serait-ce donc?

NANETTE. Je ne l'aurais jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah! si j'avais une fille aussi bien née que vous, je voudrais la laisser se conduire elle-même. Mais votre maman aime à commander; et, pour un caprice, elle s'opposerait à vos désirs les plus innocents. Comment peut-on avoir une enfant aimable, et se faire un jeu de la contrarier? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

AMÉLIE, *recommençant à pleurer.* Ah! je crois que j'en mourrai de chagrin.

NANETTE. En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges et enflés! C'est être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah! si mademoiselle Sophie avait eu la moitié de vos peines, elle n'aurait pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AMÉLIE. Je n'oserais jamais vous dire les miennes.

NANETTE. Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir..... Oh! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison, tandis qu'elle va à la foire?

AMÉLIE. Non; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

NANETTE. Mais qu'est-ce donc? Votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

AMÉLIE, *en soupirant.* Ah! je n'aurai plus ce plaisir!

NANETTE. Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une religieuse.

AMÉLIE. Il m'est défendu de le voir.

NANETTE. De le voir? Je ne sais pas à quoi pense votre maman. Celle de mademoiselle Sophie faisait tout de même. Elle ne voulait pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais, comme nous savions l'attraper!

AMÉLIE. Et comment donc?

NANETTE. Nous attendions le moment où elle allait rendre des visites. Alors mademoiselle Sophie allait trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venait la trouver.

AMÉLIE. Et sa maman ne s'en apercevait pas?

NANETTE. C'était moi qui étais chargée d'y veiller.

AMÉLIE. Mais, si j'allais chez mon petit cousin, et que maman vînt à demander : Où est Amélie?

NANETTE. Je lui dirais que vous êtes toute seule au bout du jardin; ou bien, s'il était un peu tard, je lui dirais que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil, et tout de suite je courrais vous chercher.

AMÉLIE. Ah! si je croyais que maman n'en sût rien.

NANETTE. Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire? Allez passer la soirée chez votre petit cousin; ne vous inquiétez pas du reste.

AMÉLIE. J'aurais envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman.....

NANETTE. Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque temps après et demanda où elle était. Nanette répondit qu'elle s'était ennuyée d'être seule, qu'elle avait soupé de bon appétit, et qu'elle était allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois, de cette manière, sa crédule maman. Ah! c'était bien plutôt elle-même qu'elle trompait en agissant ainsi! Auparavant elle était toujours gaie; elle avait du plaisir à rester auprès de sa mère, et elle courait avec joie à sa rencontre lorsqu'elle en avait été séparée un moment. Qu'était devenue sa gaieté? Elle disait sans cesse : Mon Dieu! si maman savait où je suis allée! Elle tremblait lorsqu'elle entendait sa voix. Si elle lui voyait un peu de tristesse : Je suis perdue! s'écriait-elle; maman a découvert que je lui ai désobéi. Ce n'était pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disait souvent combien mademoiselle Sophie avait été généreuse envers elle; combien de fois elle lui avait donné du sucre et du café; avec quelle confiance elle lui abandonnait les clefs de la cave et du buffet. Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance et de générosité. Elle dérobait à sa maman du sucre et du café pour Nanette, et trouvait le moyen de lui procurer les clefs de la cave et du buffet.

Quelquefois cependant elle entendait les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disait-elle, et mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle allait trouver Nanette, et lui protestait qu'elle ne lui donnerait plus rien. —Vous en êtes bien la maîtresse, mademoiselle, lui répondait Nanette; mais, prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleurait, et puis elle faisait tout ce qu'il plaisait à Nanette de lui commander. Auparavant, c'était Nanette qui obéissait à Amélie; c'était aujourd'hui Amélie qui obéissait à Nanette. Elle en essuyait toute espèce de malhonnêtetés, et elle n'avait personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a serré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

AMÉLIE. Mais, ma chère Nanette.....

NANETTE. Il est bien question de ma chère Nanette! Songez plutôt à ce que je vous demande.

AMÉLIE. Mais maman nous verra; et si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, et il nous punira.

NANETTE. Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin? Je ne me suis cependant pas aperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avait reçu de sa mère de bons principes de religion. Elle était fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous; qu'il récompense nos bonnes actions, et qu'il ne nous a interdit le mal que parce qu'il nous est préjudiciable. C'était par pure légèreté qu'elle était allée chez son cousin malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyait alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnait, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avait à souffrir de sa part.

Elle se retira dans sa chambre, pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu! s'écriait-elle en sanglotant, combien on est à plaindre lorsqu'on t'a désobéi! Malheureuse enfant que je suis! me voilà l'esclave de ma servante. Je ne peux plus

faire ce que tu me demandes, et je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu! et délivre-moi.

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes, et elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avait à prendre. Enfin elle se leva tout d'un coup, en s'écriant: Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devrait me chasser un mois entier d'auprès d'elle; quand elle devrait..... Mais non, elle se laissera enfin attendrir; elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter! Comment soutenir ses regards et ses reproches? N'importe, je vais lui tout avouer.

Elle s'élance aussitôt hors de sa chambre; et apercevant sa mère qui se promenait toute seule dans le jardin, elle vole vers elle, se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, et couvre de larmes ses joues et son sein. La confusion et le trouble l'empêchaient de parler.

MADAME DE BLAMONT. Qu'as-tu donc, ma chère Amélie?

AMÉLIE. Ah! maman!

MADAME DE BLAMONT. Que veulent dire ces larmes?

AMÉLIE. Ma chère maman!

MADAME DE BLAMONT. Parle-moi donc, ma fille. D'où te vient cette agitation?

AMÉLIE. Ah! si je croyais que vous pussiez me pardonner!

MADAME DE BLAMONT. Je te pardonne, puisque ton repentir paraît si vif et si sincère.

AMÉLIE. Ma chère maman, j'ai été une fille désobéissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

MADAME DE BLAMONT. Est-il possible, mon Amélie? Toi, qui craignais tant autrefois de me déplaire!

AMÉLIE. Ah! je ne suis plus votre Amélie. Si vous saviez tout!

MADAME DE BLAMONT. Tu m'inquiètes. Achève ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avais pas donné jusqu'à présent de mécontentement.

AMÉLIE. Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette.....

MADAME DE BLAMONT. Quoi! c'est elle?

AMÉLIE. Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave et du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre et du café.

MADAME DE BLAMONT. Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre père, pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AMÉLIE. Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

MADAME DE BLAMONT. Ah! malheureuse enfant, tu seras assez punie!

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, et elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont, et ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonna de sortir sur-le-champ de sa maison. Elle eut beau pleurer et prier qu'on la traitât avec moins de rigueur, elle eut beau promettre qu'il ne lui arriverait plus rien de semblable à l'avenir, M. de Blamont fut inexorable.

—Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, et quelle indulgence j'ai eue pour vos défauts. Je croyais vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant, et c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance et au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, et songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parents dans un état digne de compassion. Ses yeux étaient enflés de larmes; tous les traits de son visage étaient bouleversés. Une pâleur effrayante couvrait ses joues, et tout son corps frissonnait d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendait dans un morne silence la sentence de son père.

—Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parents. Qui vous a portée à en croire une fille scélérate plutôt que votre mère, qui vous aime si tendrement, et qui ne désire rien tant au monde que de vous rendre heureuse? Si je vous punissais avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassais pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes, qui pourrait m'accuser d'injustice?



AMÉLIE, *se jetant aux pieds de son père.* Ah! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT. Je ne saurais sitôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes, et c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenait pas bien encore ce que son père avait entendu par ces dernières paroles. Elle ne s'était pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parents avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains, et leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avait donnée. Mais, hélas! les punitions suivirent bientôt, comme son père le lui avait annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontait tout ce qui s'était passé entre elle et Amélie, et elle y ajoutait mille horribles mensonges. Elle disait qu'Amélie, par de basses prières, et à force de dons volés à ses parents, avait travaillé si longtemps à la corrompre, qu'elle s'était enfin laissé engager à lui ménager des entrevues secrètes avec son cousin Henri; qu'ils se voyaient tous les soirs à l'insu de leurs parents, et qu'Amélie était souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontait cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entrait dans une société de ses petites amies, elle les voyait toutes se chuchoter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris et avec un sourire insultant. Si elle restait un peu tard dans une société, on disait: Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avait-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disait: Lorsqu'on sait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avait avec une de ses compagnes: Taisez-vous, mademoiselle, lui disait-on; c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étaient autant de traits aigus qui déchiraient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle était trop accablée de sa douleur, elle se jetait dans les bras de sa maman pour y chercher quelque consolation. Sa mère lui répondait ordinairement: Souffre avec patience, ma chère fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute et d'abréger le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfants: Honorez votre père et votre mère, et soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfants! vous ne connaissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parents, qui vous chérissent comme eux-mêmes, et qui ont plus d'expérience et de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous serait dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfants la soumission envers leurs parents, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chère Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandements de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert pour un seul manquement, et règle toutes les actions de ta vie sur ce principe infaillible:

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrâce, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, et s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disait un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Je le pourrais, sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau, et non pas toi.

VICTOIRE. Cela est vrai, maman : mais je voudrais pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre? N'as-tu pas quelque chose à toi? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE. Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et ton agneau?

VICTOIRE. O maman! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit partout?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et tes tourterelles?

VICTOIRE. Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfants à moi.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Tu n'as donc rien à donner à ton frère?

VICTOIRE. Pardonnez-moi, maman.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et quoi donc?

VICTOIRE. Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes? Elle est bien belle au moins.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère? Il ne peut en faire usage de longtemps. Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en tirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE. Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Non, ma fille; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-même, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE. Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Non; tu peux donner autant ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grâce.

VICTOIRE *réfléchit pendant quelques moments, et elle dit.* Eh bien! je cueillerai, pour le bouquet de mon frère, les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE. Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.



MADAME DE SAINT-MARCEL. Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux lorsqu'elle est donnée avec grâce. Tu ne pouvais nous causer une plus grande joie, à moi ni à ton frère.

VICTOIRE, *avec vivacité.* Ni à moi-même non plus.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête, et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira, dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenterait à son frère.

LES JOUEURS.

PERSONNAGES.

M. de Floris.
Hélène, sa fille.
Albert, son fils.
Jules, voisin d'Albert.
Auguste, ami de Jules.
Raoul, Victor, Caraffa, — jeunes joueurs.



La scène se passe dans un jardin commun aux appartements de M. de Floris et du père de Jules.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE. Que vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES. Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi ?

AUGUSTE. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES. Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paraît. Je te vois toujours faufilé avec des jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES. Tu ne les connais que trop bien ! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE. Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES. Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu si je te confiais mon embarras?

AUGUSTE. Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur?

JULES. O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE. Tu m'épouvantes. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES. Je me suis laisser entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avait à déjeuner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE. Te voilà bien puni. Mais que cette aventure te serve de leçon, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES. Oh! ce n'est pas tout. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paye pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa, et tu connais sa sévérité.

AUGUSTE. Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te ferait grâce en voyant ton repentir.

JULES. Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE. Mais que veux-tu donc faire?

JULES. Je n'ose te le dire.

AUGUSTE. Voyons toujours.

JULES. J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver si mon papa savait ma perte; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE. Cela doit être bien imaginé.

JULES. Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourse toute peine d'écus.

AUGUSTE. Eh bien! est-ce que vous prétendez le voler?

JULES. Dieu m'en préserve! Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait: ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE. Comment! pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux? ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage?

JULES. Oh! que non! J'ai vu qu'il jouait sans malice.

AUGUSTE. Est-ce que tu joues en aigrefin, toi?

JULES. Que veux-tu dire? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE. Voilà pourquoi tu as perdu. Et, si comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

JULES. Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas perdent toujours avec eux.

AUGUSTE. Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela : ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir, ou en profiter!

JULES. Mon cher Auguste, prends pitié de moi ; je te promets...

AUGUSTE. Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

JULES. Non, je veux dire que si je gagne de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis, ce n'est pas moi qui veux tromper. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds. Je ne serais de moitié que dans le profit.

AUGUSTE. Eh bien! je veux être témoin de la partie.

JULES. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cette après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE. A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

JULES. Eh! mon Dieu! non. Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux?

AUGUSTE. Garderais-tu le silence si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

JULES. Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE. Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES. Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE. C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.



ALBERT.

e vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE. Bonjour, monsieur Albert.

JULES. Comment! vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

AUGUSTE. M. Albert n'aime pas à courir comme toi ; il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT. Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet, et puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, *un peu surpris.* Quoi! votre père est déjà de retour? Vous n'en êtes pas content, j'imagine?

ALBERT. Que dites-vous? J'en ai ressenti une grande joie. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain!

JULES. J'aime bien aussi mes parents ; mais je supporterais de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT. Je voudrais que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon !

JULES. Et le mien si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisir avec lui.

AUGUSTE. Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT. Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT. Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi : aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES. Voilà ce qui s'appelle un bon père! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

ALBERT. Oui, sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE. Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES. Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfaits de vos amusements ?

ALBERT. Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris ; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE. Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

ALBERT. A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie, ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES. Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois?

ALBERT. Vraiment oui. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

JULES. Et vous jouez de l'argent?

ALBERT. Sans doute; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE. C'est fort bien; il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT. Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque; mon papa m'en donne au delà de mes besoins. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

JULES. Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme?

ALBERT. Et n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paye les mois d'école des enfants de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle; je lui fais

une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur, et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES. Mais vous n'y êtes pas si malheureux, monsieur Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sous au vingt-et-un.

ALBERT. J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames polonaises et aux échecs.

JULES. Bah! autant vaudrait étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir Êtes-vous engagé ce soir?

ALBERT. Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES. Tant mieux! Et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver, je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT. C'est bon : j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa.

JULES. Et moi, je vais rentrer pour retenir mes amis.

SCÈNE III.

AUGUSTE, *seul et rêveur.*

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvais l'en voir sortir! Mais quoi! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE. Ah! vous voilà, monsieur Auguste! Vous êtes seul? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE. Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE. Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE. Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules; et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE. Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE. Je l'espère : mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il si ceux qu'il croit ses amis étaient des méchants? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE. Vous savez que je ne suis pas riche; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE. Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

AUGUSTE. Écoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient d'engager votre frère à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera, tâchez d'entourner M. Albert. Trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT. Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée! Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

ALBERT. Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE. Chez M. Jules, sans doute? Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisait.

ALBERT. Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces.

HÉLÈNE. Je n'aime pas ces gens qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE. Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT. Que t'importe? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, *lui prenant la main*. Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerais jamais s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT. Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE. Tu ne serais pas le premier qui aurait eu cette confiance, et qui cependant... Mais voici mon papa.

SCÈNE VI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS. Ah! mes enfants! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE. Il faut bien vous chérir lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS. Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour?

ALBERT. Comment ne le serions-nous pas? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT. M. Jules... vous savez que son père est notre voisin. Eh bien! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS. Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE. Une bonne société; entends-tu, mon frère?

ALBERT. Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE. De braves jeunes gens aussi?

ALBERT. Oui, ma sœur. Je les connais mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS. Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire s'ils sont doux, bien élevés...

ALBERT. Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS. Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs.

HÉLÈNE. Comment pourrait-il savoir tout cela pour les avoir vus seulement dans quelques passades?

ALBERT. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. DE FLORIS. Et de quelle manière s'est formée votre connaissance?

HÉLÈNE. N'est-ce pas au jeu?

ALBERT. Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble?

HÉLÈNE. Et vous n'avez pas joué surtout?

ALBERT. Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS. Il est vrai. Je vous permets le jeu lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion, un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées.

HÉLÈNE. Voilà sans doute le jeu que vous jouez, n'est-ce pas?

ALBERT. Est-ce que tu as le droit de me faire des questions?

M. DE FLORIS. Pourquoi lui en savoir mauvais gré? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT. Ou plutôt parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS. Peux-tu avoir cette idée de ta sœur?

HÉLÈNE, *le regardant tendrement.* Mon frère!

ALBERT, *attendri.* Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS. Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour t'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble! (*Hélène et Albert lui prennent*

la main.) Voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE. Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

ALBERT. Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE. Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS. Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT. Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt-et-un*.

M. DE FLORIS. Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût. C'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard. Les jeux de hasard ne demandent que des doigts et point de tête. Or, un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé. Enfin, le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT. O mon papa! croyez-vous? Comment! cela serait-il possible?

HÉLÈNE. J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes, pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS. Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent, car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT. Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS. Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus. Le désespoir s'empara de tous ses traits lorsqu'il vit sa fortune entière perdue et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais soutenir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation et sortit en forcené.

ALBERT. Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS. Ils continuèrent de rester assis et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE. Oh! les méchants! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS. Tu ne connais pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure : on apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

ALBERT. O mon papa! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire.....

M. DE FLORIS. Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir parce que son excès peut

nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis était agréable, innocent et même utile.

HÉLÈNE. Utile! mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE. C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS. Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoigne que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT. Dieu merci, je ne suis point avare; mais, pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. DE FLORIS. Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT. Oh! je les connais! Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS. Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE. Moi, mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, je te le permets.

HÉLÈNE. Et si ces messieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS. Je te le rendrai. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT. Ainsi je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS. Oui, mon enfant. Surtout n'oublie pas Auguste; je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge, et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE. Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT. Un mot encore, mon papa. Resterons-nous dans le jardin?

M. DE FLORIS. Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCÈNE VII.

M. DE FLORIS, HÉLENE.

M. DE FLORIS. Écoute, ma chère fille; ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLÈNE. Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS. Comment donc?

HÉLÈNE. Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS. Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filous et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

HÉLÈNE. J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risée et la dupe de sa confiance!

M. DE FLORIS. Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. Je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner. Mais je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE. Oui, les voilà.

M. DE FLORIS. Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, *à Hélène.* Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner; mais M. Albert a voulu...

ALBERT. Comment, l'importuner? J'espère bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

HÉLÈNE. De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, *avec un air contraint.* C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, *bas, à Jules.* Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

HÉLÈNE. Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE. Sans doute; nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL. Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

AUGUSTE. Qu'aurais-je autrement à faire?

VICTOR. Et jouer?

AUGUSTE. Je ne sais pas le jeu; et, quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA. Comme si l'on était sûr de perdre toujours!

AUGUSTE. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLÈNE. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (*On voit éclater la joie sur leurs traits.*) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère va faire préparer des rafraîchissements; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA. Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT. Comment, sur vous?

CARAFFA. Oui, c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE. Et des jetons, en avez-vous aussi?

CARAFFA. Je vous prierai de nous en procurer, à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, *bas, à Caraffa.* Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté...

HÉLÈNE. Il suffit, je vais chercher la bourse. Viens, mon frère.

Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste, qui s'éloigne.

SCÈNE IX.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR. Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL. Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas?

CARAFFA. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, monsieur Jules.

JULES. Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL. Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR. Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA. C'est bien là mon compte. Mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sous; et, lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES. Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA. Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous payerons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours, pour les allécher.

JULES. Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sous dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu?

CARAFFA. Vous ne devez rien jusqu'au compte; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR. Je vaudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce serait un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL. Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA. Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (*Il parcourt les cartes, et les dispose.*) Tenez, vous allez voir. (*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul. A Jules*). Êtes-vous content?

JULES. Non, je demande une carte.

CARAFFA. La voici.

JULES, *regardant la carte.* Je crève.

CARAFFA, *à Victor.* Et vous?

VICTOR. Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA. Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, *regardant la carte.* Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, *à Raoul.* A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas?

VICTOR. Non, je m'y tiens.

CARAFFA. Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous?

VICTOR. Seize.

CARAFFA. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES. Mais comment cela peut-il arriver?

CARAFFA. Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret :

je n'ai rien de caché pour mes amis quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES. Ah! voyons, voyons.

CARAFFA. Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize, vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt-un. Eh bien! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES. Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derrière?

CARAFFA. Voilà mon secret; et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs, qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie sans qu'il y paraisse.

SCÈNE X.

HÉLENE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, *posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.* Vous connaissez le prix du temps, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA. C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES. Vous êtes des nôtres, mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

HÉLÈNE. Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

VICTOR. C'est le vingt-et-un. Il est tout simple.

RAOUL. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE. Oh! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant, si cela vous fait plaisir...

JULES. Oh oui! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, *en souriant.* C'est bien mon projet.

RAOUL, *avec un air hypocrite.* Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouerons petit jeu.

JULES, *d'un ton d'impatience.* Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le temps se perd à causer.

CARAFFA. Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCENE XI.

HÉLENE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, *de loin.* Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchissements.

JULES, *allant au-devant d'Albert.* Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT. Ah! je vous remercie.

VICTOR. Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

RAOUL. Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES. Mais combien la fiche?

CARAFFA. C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE. Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT. Nous jouâmes deux sous la fiche la dernière fois..

HÉLÈNE. Eh bien! qu'à cela ne tienne : la fiche à deux sous.

JULES, *à Victor.* As-tu fini de compter?

VICTOR. Oui, voilà qui est fait.



Le jeu commence. Caraffa prend la main; Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté et de celui de Jules.

HÉLÈNE. Hé, hé! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA. Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de longtemps.

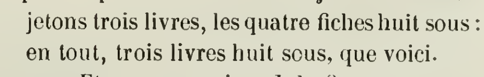
VICTOR. Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

ALBERT. Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

HÉLÈNE. Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sous; les voilà.

RAOUL. J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sous.

VICTOR. Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois

jetons trois livres, les quatre fiches huit sous : en tout, trois livres huit sous, que voici.



ALBERT. Et vous, monsieur Jules?

JULES. Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches; c'est trente sous : en voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

HÉLÈNE. Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches.

JULES. Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sous.

ALBERT. C'est entendu.

CARAFFA, *prenant et mêlant les cartes.* Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, *qui survient dans le cours de la scène.*

A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés, et rougissent.

M. DE FLORIS. Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT. Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa?

HÉLÈNE. Oh! oui. Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS. Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais, avant tout, que chacun reprenne sa place. (*Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.*) Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (*Ils s'asseyent enfin. A Caraffa.*) C'était à vous, monsieur, de donner les cartes lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.*) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE. Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avait apporté dans sa poche; et le jeu était commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, *à Auguste, qui s'avance.* Ah! vous voilà, monsieur Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais, est-ce que vous ne jouez pas?

AUGUSTE. Non, monsieur; permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS. Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous?

ALBERT. Au vingt-et-un.

M. DE FLORIS. Et combien la fiche?

HÉLÈNE. Quatre sous. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS. Un louis! Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. Monsieur Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit.*) Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES, *tremblant.* Ou-i, mon-sieur; permettez que je.....

Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.

M. DE FLORIS. Que vois-je? L'un pâlit et bégaye, les autres sont tout en sueur; et vous, monsieur (*à Caraffa*), vous semblez vous déconcerter.

ALBERT, *surpris.* Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois?

M. DE FLORIS. Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT. Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure; c'est ma sœur et moi qui gagnons.

CARAFFA, *qui reprend un peu courage.* Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

JULES. Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS. Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allais te livrer.

ALBERT. Non, mon papa ; jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS. Eh bien ! parlez, monsieur Jules ; vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfants?

JULES. Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulais que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné !

M. DE FLORIS. Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez là, monsieur. (*A Raoul et à Victor.*) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice ; je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parents.

RAOUL *et* VICTOR, *tombant à genoux.* O monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS. C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfants soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parents ; mais s'il me revient que vous continuiez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur.

Raoul et Victor se retirent, muets et confondus.



SCÈNE XIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, *à Caraffa.* Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE. Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS. Est-il vrai?

CARAFFA, *les yeux baissés et en balbutiant.* Oui, monsieur.

M. DE FLORIS. Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES. Hélas! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer.

ALBERT. O mon papa! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or : prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, *attendri, prend la bourse.* Oui, oui, mon cher fils.

JULES. Quoi! monsieur Albert...

ALBERT. Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me payerez de vos économies; ne songeons qu'au plus pressé.

Caraffa rend à Jules ses effets.

M. DE FLORIS, *à Jules.* Tout vous est-il rendu?

JULES. Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, *à Caraffa, en lui montrant la bourse.* En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Éloignez-vous de quelques pas, votre présence souille nos regards.

Caraffa se détourne en pleurant de rage.

JULES, *se jetant aux genoux de M. de Floris.* O monsieur! de quel abîme vous me retirez! Eh! sans vous, que serais-je devenu? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève et saute au cou d'Albert.*) Et vous, généreux Albert, vous que j'allais...

ALBERT. Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE. Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, *à Jules.* Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES. Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE. O mon papa, comme vous êtes terrible envers les méchants!

M. DE FLORIS. Autant que je suis passionné pour les gens de bien. Monsieur Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même temps à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, *lui baisant la main.* O monsieur! je n'avais besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS. Vous voyez, mes enfants, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT. O mon Dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS. Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT. Eh oui ! mon papa ; et je sentirai surtout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.

MAURICE.

I

Orléans.



Mon cher fils, ne t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrais bien te le cacher; mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade, et, sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Mon cœur se brise lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil, et je suis si faible, que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes sur-le-champ. Le cocher qui te remettra cette lettre doit te prendre dans sa voiture. Ton père désire ardemment de te voir. « Maurice! mon cher Maurice! si je pouvais l'embrasser avant de mourir! » Voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh! que n'es-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment. Viens, mon cher enfant. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, et je suis toujours ta bonne mère,

CÉCILE LAFORÊT

II

Orléans.

Monsieur et cher cousin, c'est à vous seul que je m'adresse; c'est près de vous que j'espère trouver des secours dans des malheurs trop accablants pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avais de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il était tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeler notre fils du collége. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main; et à peine lui eut-il donné sa bénédiction qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos et de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme et pour une mère. Encore si je souffrais toute seule; mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne sait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin. Il me brise le cœur lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père, en versant des larmes et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, et mes mains sont trop faibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous? C'est sur vous seul que repose mon espérance.

Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre et malheureuse veuve. Montrez que les nœuds du sang qui nous lient vous sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi et pour la mémoire d'un homme qui vous aimait. Ce que Dieu m'a laissé de forces et de courage, je l'emploierai à gagner ma vie par mon travail; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me sera cruel de le voir sortir de mes mains; mais je sais obéir à la nécessité. Cependant une pensée me console; c'est que je le confie à la grâce d'un Dieu bienfaisant et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'était son père. Je ne puis en dire davantage. Vous tenez dans vos mains mon repos et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis, avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, etc.

CÉCILE LAFORÊT.

III

Paris.

Madame et chère cousine, votre lettre du 7 courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre époux, m'a extrêmement affligé; je partage votre douleur. Cependant je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuillez chercher votre recours auprès de moi seul. Est-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourrait s'avancer sans biens et sans appui. Vous connaissez trop le monde pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté; il vous serait insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous me parlez des nœuds du sang; mais ma propre famille, qui est très-nombreuse, me les rappelle plus fortement encore; et je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une manière convenable. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, et mandez-moi votre résolution et celle de votre fils. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, madame et chère cousine, etc.

IV

Orléans.

Monsieur le principal, j'aurais bien des choses à vous écrire si j'en avais la force. Je commence d'abord en pleurant; et maman, qui est assise auprès de moi, me regarde et elle pleure aussi. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'avez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverais peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il est pourtant mort: je ne suis plus qu'un pauvre orphelin; il faut que je devienne apprenti de commerce, et que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les mar-

chands sont aussi d'honnêtes gens et des gens utiles, et que lorsqu'ils ont appris quelque chose ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous sert-il quand vous n'avez pas de goût pour le métier? Portez-vous bien, monsieur le principal; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sou. Adieu, monsieur le principal; je suis et serai toujours, comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V

Orléans.

MAURICE, MADAME LAFORÊT.

MAURICE. Ah! ma chère maman! voilà déjà la voiture.

MADAME LAFORÊT, *les yeux baignés de larmes.* Mon cher fils, tu vas donc me quitter?

MAURICE. Oh! ne pleurez pas tant, je vous prie; autrement je serais triste dans toute la route. Où sont mes gants? Ah! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

MADAME LAFORÊT. Qu'il m'en coûte de me séparer de toi! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE. Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si faible!

MADAME LAFORÊT. Ce n'est qu'une demi-lieue, et je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE. Je le voudrais aussi; mais vous savez que le médecin a dit qu'il fallait vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher et de mourir, c'est moi qui en serais la cause. Non, je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

MADAME LAFORÊT. Eh bien ! mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE. Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

MADAME LAFORÊT. Oui, si je pouvais.

MAURICE. Adieu, adieu, ma chère maman.

MADAME LAFORÊT. Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

MAURICE. Vous verrez, vous verrez, je ferai votre joie.

MADAME LAFORÊT. Ecris-moi régulièrement, au moins tous les quinze jours.

MAURICE. Toutes les semaines, maman : vous m'écrirez aussi?

MADAME LAFORÊT. Peux-tu me le demander? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde?

MAURICE. Oh! sûrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

MADAME LAFORÊT. Oui, mon enfant; et tu resteras ici quinze jours. Oh! si ce temps était déjà venu!

MAURICE. Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

MADAME LAFORÊT. Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu. (*Ils se font signe de la main jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.*)

VI

Rouen.

M. DUPRÉ, *marchand d'étoffes de soie;* MAURICE.



M. DUPRÉ. Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur?

MAURICE. Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit Laforêt; vous devez savoir de quoi il est question.

M. DUPRÉ. Ah! tu es le petit Laforêt! Je suis bien aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, *en soupirant.* Hélas! oui, monsieur.

M. DUPRÉ. Tu as été quelque temps au collége; sais-tu lire?

MAURICE. Je le savais déjà que je n'avais que cinq ans; et j'en ai dix.

M. DUPRÉ. Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE. 48; et 6 fois 48 font 288; et 6 fois 288 font..... attendez un peu..... font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

M. DUPRÉ. Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE. Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis. J'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRÉ. C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE. Je ne demande pas mieux. Mais, monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRÉ. Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentis.

MAURICE. Je vous en prie de grâce, monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRÉ. J'en parlerai à ma femme, et nous verrons à te satisfaire.

MAURICE. Oh! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment...

M. DUPRÉ. Ha! ha! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie?

MAURICE. Avez-vous des enfants, monsieur?

M. DUPRÉ. Oui, un fils et une fille.

MAURICE. Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi?

M. DUPRÉ. Ils sont à peu près de ton âge.

MAURICE. Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux lorsque j'aurai fini ma besogne. Je sais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment; je peux leur montrer ce que je sais.

M. DUPRÉ. Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE. Oh! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRÉ. Allons, viens avec moi ; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE. Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfants.

VII

MADAME DE SAINT-AULAIRE, *jeune et riche veuve*; MAURICE.

MAURICE, *portant un rouleau de satin sous son bras.* Votre serviteur, madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie douze aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE. N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. M. Dupré est un honnête homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il?

MAURICE. Cent cinquante-six livres, madame.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête, et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

MAURICE. Oui, madame, si vous me le donnez.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE. Oh! sûrement... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. A quoi bon cette question?

MAURICE. A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Et pourquoi donc?

MAURICE. C'est qu'alors j'aurais vingt sous par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE. Eh bien! c'est douze francs à vous rendre.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

MAURICE. Madame, je ne les prendrai pas.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Tu les prendras; je te les donne.

MAURICE. Et si M. Dupré ne le trouvait pas bon?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE. Oh! que je suis aise! Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas longtemps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma

chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Non, non; je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman et où elle demeure.

MAURICE. Ah! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimait mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis, il a resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avait cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au collége d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa voulait m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprenti de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avait voulu, je serais retourné au collége, et j'aurais été médecin. Ah! j'aurais eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, et mes régents étaient bien contents de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimait. Oh! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais dis-moi, serais-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension?

MAURICE. Ah! si Dieu le voulait! Mais maman ne le peut pas : elle n'a pas d'argent; et, pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Cela est vrai; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent! Que dirais-tu si je t'adressais à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au collége, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès?

MAURICE. Oh madame! avec quelle joie je subirais cet examen! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Sais-tu où est le collége royal de cette ville?

MAURICE. Hélas! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Eh bien! attends un peu. (*Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remettant à Maurice :*) Tiens, cours au collége, et demande le principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes compliments, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE. Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

MAURICE. Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez M. Dupré, qui m'attend.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Prends bien garde de t'égarer.

MAURICE. Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse dame. En moins d'une heure M. le principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

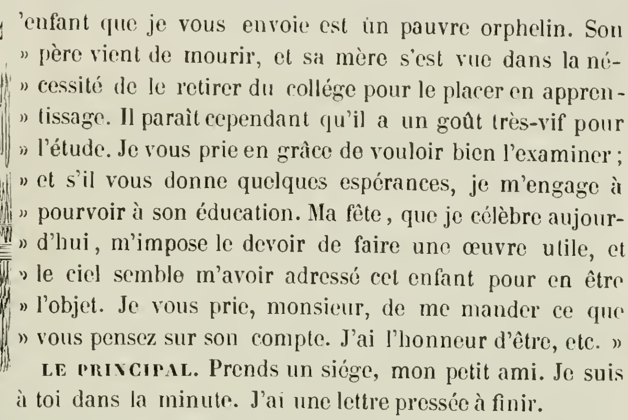
LE PRINCIPAL *du collége*, MAURICE.

MAURICE. Monsieur le principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de madame..... Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL. Ce n'est pas nécessaire, mon enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) De Saint-Aulaire! Oh! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)



« Monsieur,



L'enfant que je vous envoie est un pauvre orphelin. Son » père vient de mourir, et sa mère s'est vue dans la nécessité de le retirer du collége pour le placer en apprentissage. Il paraît cependant qu'il a un goût très-vif pour » l'étude. Je vous prie en grâce de vouloir bien l'examiner; » et s'il vous donne quelques espérances, je m'engage à » pourvoir à son éducation. Ma fête, que je célèbre aujourd'hui, m'impose le devoir de faire une œuvre utile, et » le ciel semble m'avoir adressé cet enfant pour en être » l'objet. Je vous prie, monsieur, de me mander ce que » vous pensez sur son compte. J'ai l'honneur d'être, etc. »

LE PRINCIPAL. Prends un siége, mon petit ami. Je suis à toi dans la minute. J'ai une lettre pressée à finir.

MAURICE. Ah! monsieur, que vous avez là de beaux livres! Il y a bien longtemps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez?

LE PRINCIPAL. Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, *prenant un livre.* Oh! c'est Homère! Mais il est en grec; c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en français.

LE PRINCIPAL. Comment! tu as lu Homère? Et qu'en penses-tu?

MAURICE. Il est plein de belles choses. Oh! oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est de lui, je pense, qu'est la tragédie de Philoctète. Notre régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir?

LE PRINCIPAL. Je suis curieux de le savoir.

MAURICE. C'est ce jeune Grec... Comment s'appelle-t-il, maintenant?

LE PRINCIPAL. Néoptolème.

MAURICE. Oui, oui, Néoptolème. C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches. Je sens que j'aurais fait comme lui. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL. Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi bien voilà ma lettre finie.

MAURICE. Tant mieux; je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupitre.

LE PRINCIPAL. C'est un recueil des meilleures gravures de la galerie de Florence.

MAURICE. Voilà Jupiter, je le reconnais.

LE PRINCIPAL. Comment le trouves-tu?

MAURICE. J'aime l'estampe; mais je n'aime pas monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL. Pourquoi donc cela?

MAURICE. C'est que c'était un vilain personnage. Je ne sais comment les Grecs et les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, et il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être Dieu, cela?

LE PRINCIPAL. Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis sur son compte que des imaginations populaires; et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

MAURICE. Oh! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un curé de village qui montât en chaire, et qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiraient rien du tout.

LE PRINCIPAL. Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité?

MAURICE. De la lumière de l'Évangile. C'est là que tout est un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y aurait adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL. Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu?

MAURICE. Maurice Laforêt.

LE PRINCIPAL. En vérité, mon cher Maurice, il serait dommage que tu passasses ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE. Ah! je le voudrais bien, si cela dépendait de moi.

LE PRINCIPAL. Je vais te donner ma réponse à madame de Saint-Aulaire.

MAURICE. Je m'en chargerai avec joie. Mais, monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL. Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connais ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes, je vais écrire ma réponse.

MAURICE. Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL. Est-ce à ta bienfaitrice?

MAURICE. Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL. Et ne puis-je savoir à qui?

MAURICE. Quand ma lettre sera écrite, pas plus tôt.

LE PRINCIPAL. Il me tarde de la voir. (*Il s'assied et se met à écrire.*)

MAURICE *écrit aussi la lettre suivante.* « Monsieur le principal, je vous remercie » mille et mille fois de la bonté que vous avez de vous occuper de moi, et d'écrire en » ma faveur à madame de Saint-Aulaire. J'aurais eu beaucoup de plaisir à retourner » dans ma première pension, où tout le monde m'aime encore; mais puisque vous » aurez fait mon bonheur, c'est près de vous que je veux le goûter. Ah! si je pouvais » être admis dans votre collége! je vous aimerais de tout mon cœur; je serais bien » studieux et bien sage, et j'apprendrais tout ce que vous auriez la complaisance de » m'enseigner. Je n'ose espérer que cela s'arrange ainsi. C'est à la volonté de Dieu » et à la vôtre. Mais s'il faut que je reste chez M. Dupré, vous ne me refuserez pas la » permission de venir vous voir de temps en temps, de causer un peu avec vous, et

» de lire dans vos beaux livres : autrement j'aurais bientôt oublié tout ce que j'ai » appris au collége : et j'en aurais du regret, quoique ce ne soit pas grand'chose. » Oh ! ayez cette bonté, monsieur le principal. Dieu vous en bénira, et je l'écrirai à » maman, pour la soulager dans ses chagrins ; car elle m'aime beaucoup, et je l'aime » beaucoup aussi. Peut-être qu'un jour... »

LE PRINCIPAL. Eh bien, Maurice, ta lettre est-elle finie?

MAURICE. Non, pas encore tout à fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL. Comment? c'est à moi qu'elle s'adresse? Oh ! voilà qui est charmant. Retourne vers madame de Saint-Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-lui ma réponse.

MAURICE. Oh ! je cours, et je reviens. (*Lui baisant la main.*) Adieu, monsieur le principal.

IX

MADAME DE SAINT-AULAIRE, MAURICE.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Eh bien, Maurice, m'apportes-tu une réponse?

MAURICE. Oui, madame, la voici.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE. Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.



MADAME DE SAINT-AULAIRE *lit tout bas.* « Madame, vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l'entretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de candeur et d'innocence, l'esprit vif et plein de feu qui » brille dans ses yeux, et qui se répand » dans ses discours, m'ont pénétré d'attachement pour lui. Son génie le destine » à un genre de vie plus élevé que celui » où la mort de son père et la pauvreté de » sa famille le forceraient de vivre. Je » vous félicite, madame, d'avoir choisi » pour objet de votre générosité un enfant qui donne de si belles espérances. » Le ciel ne vous l'a pas adressé sans » dessein le jour de votre fête. Je suis » intimement persuadé que vous n'aurez » qu'à vous louer de sa conduite et de ses » sentiments; et je m'estimerai fort heureux de seconder, par mes soins, vos » généreuses dispositions. J'ai l'honneur, » etc. » — Le principal ne me paraît content de toi qu'à demi.

MAURICE. Oh! il l'est tout à fait, madame, il me l'a dit; et je le vois aussi dans vos yeux.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Comment! tu y vois cela, mon petit devin? Mais parlons sérieusement; s'il se trouvait une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferais-tu pour elle?

MAURICE. Ce que je ferais?... Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même; mais je prierais pour elle au fond du cœur, et le jour et la nuit.

MADAME DE SAINT-AULAIRE, *l'embrassant.* Prie donc pour moi, mon cher fils; prie pour ta seconde mère.

MAURICE. Pour vous, pour vous, maman?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je ferai pour toi ce qu'il aurait fait. Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, *se jetant à ses genoux.* Ah Dieu! mon Dieu! maman, je ne peux plus parler.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Lève-toi, et viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman; entends-tu, mon fils?

MAURICE. Oh! oui, maman. Je suis dans le paradis.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

Rouen.

M. DUPRÉ, MAURICE.

M. DUPRÉ. Où donc as-tu resté si longtemps?

MAURICE. Ah! monsieur Dupré, si vous saviez.....

M. DUPRÉ. Je sais, je sais qu'il ne faut pas être si longtemps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé madame de Saint-Aulaire?

MAURICE. Oh! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. DUPRÉ. Quel galimatias viens-tu me faire? Est-ce que tu es fou?

MAURICE. Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études; j'entrerai dans trois jours au collége, et maman de Saint-Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRÉ. Comment donc? est-ce que tu ne restes plus chez moi?

MAURICE. Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. DUPRÉ. Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE. Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRÉ. Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres?

MAURICE. Mais, monsieur Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. DUPRÉ, *s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçants.* Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE. Et que vous ai-je donc fait? Vous ai-je causé quelque perte?

M. DUPRÉ. Tu m'as trompé; je commençais à t'aimer, et je voudrais ne t'avoir jamais vu.

MAURICE. Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serais resté chez vous, et je ne songeais pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'était pas mort, je ne serais pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa ; je sors de votre maison pour rentrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute?

M. DUPRÉ. Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable? Je m'accoutumais à te regarder comme mon fils.

MAURICE. Embrassez-moi donc, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ. Non. Il m'en coûterait encore plus de te perdre. (*Il sort.*)

MAURICE. Il est brusque, M. Dupré; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et surtout ses enfants et sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh! comme elle va se réjouir en lisant ma lettre! Je voudrais qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après. (*Il se met à écrire.*) « Ma chère » maman, de la joie! de la joie! vous êtes hors de peine, et moi aussi. Ne pleurez pas » trop de plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici l'histoire de notre bonheur. » M. Dupré m'a envoyé ce matin porter des étoffes à une dame de Saint-Aulaire. Oh! » l'excellente dame! Ah ! si vous étiez déjà ici ! Savez-vous bien, maman, que vous y » viendrez avant huit jours? Elle vous donnera un appartement dans son hôtel, et » vous vivrez avec elle; et moi; j'irai au collége, et je viendrai vous voir tous » les jours. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! Vous souvenez-vous pourtant, » lorsque je partis, comme vous pleuriez? Vous disiez que nous nous embrassions » peut-être pour la dernière fois. Eh bien! il ne tiendra qu'à nous de nous embrasser » mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage : car » elle est aussi ma maman comme vous, et je suis sûr que vous n'en serez pas fâchée. » Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est pas d'elle; il y a douze francs de » moi; elle me les avait donnés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à » faire votre paquet; plus tôt vous arriverez, plus nous serons contents. Je lui ai dit » tant de bien de vous, qu'elle désire presque autant que moi de vous voir. Partez, » partez; j'irai vous attendre à l'arrivée de la diligence, pour vous conter toute l'his- » toire, avant que vous entriez chez elle; mais elle vous la conte, sans doute, dans la » lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chère maman; je craindrais que ma » lettre ne fût retardée d'un courrier, si je vous écrivais tout ce que j'ai à vous dire.

» MAURICE. »

XI.

Orléans.

Madame, où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnaissance? Grand Dieu ! mes malheurs sont donc à leur fin ! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi, c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abîme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez désiré d'être mère; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés; mais vous entendrez mon silence, et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

COUPLETS DE MAURICE A MADAME DE SAINT-AULAIRE.

De tes bontés mille sources nouvelles
De jour en jour se répandent sur moi,
Et je tremblais que mon amour pour toi
Ne pût s'accroître et redoubler comme elles.

Mais non, maman, je n'ai plus rien à craindre ;
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Ferait goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offrait autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnaissance !

LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES,
LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.



M. de Fréville était une après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfants, Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuilleragues et de Fonbonne. Les enfants aimaient beaucoup ces messieurs, et se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtaient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs et si amusants, que le soir et même la nuit étaient déjà venus sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en était aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfants se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendait toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avait donné l'ordre à Lucien, son fils aîné; mais Lucien l'avait fait passer à Charlotte. Charlotte à Denise, et Denise à Saint-Félix. Durant le cours de ces négociations, on avait frappé une seconde fois, et aucun d'eux ne bougeait de sa place. M. de Fréville

les regarda d'un œil qui semblait leur demander si c'était à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siége. Enfin ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, et la poussa brusquement, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre et à l'apparition d'un corps blanchâtre, qui rampait à quatre pattes avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sosies prirent la fuite en poussant des hurlements d'effroi. — Qui est là donc? s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience. — Moi, monsieur, répondit une voix sourde qui semblait sortir du plancher. — Et qui êtes-vous? — C'est le garçon perruquier, monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne silence qui venait de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux; et bientôt on aperçut à leur clarté la boîte à perruque tout en pièces, et la malheureuse perruque, renversée à terre, qui chaussait, comme une large pantoufle, l'un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut apaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfants sur leur poltronnerie, et leur demanda de quoi ils avaient eu peur. Ils ne le savaient pas eux-mêmes; car ils étaient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avait laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, et qu'il avait été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres et de revenants.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point; et l'on examina d'où pouvait provenir la frayeur dont les enfants sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

— C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination, qui ne demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rapetissant à son gré. Alors le sentiment de leur faiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, et les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

— Ils seraient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyaient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

— C'est comme si je le voyais, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher : alors je sais bien ce que j'ai devant moi.

— Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage! C'est pour cela que tu m'aurais laissée toucher la porte, si je ne t'avais poussé.

— Il te sied bien de parler de ma peur, répliqua Lucien, toi qui t'es allée cacher derrière Saint-Félix.

— Et Saint-Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

— Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que, dans toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidents naturels à craindre, et qu'on peut s'en préserver en reconnaissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance, qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce propos une histoire assez drôle, que je vais raconter.

Les enfants joyeux se rangèrent en cercle autour de lui, et M. de Fréville commença en ces mots :

— Dans la maison de mon père, il y avait une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'était déjà mis à table, et l'on ne voyait venir ni le vin ni la servante. Ma mère, d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave était ouverte, et personne ne répondait à ses questions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau et de descendre avec elle. Je marchais le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portait en avant, je ne regardais point à mes pas. Tout à coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds s'étaient embarrassés. Ma lumière s'éteint ; et, cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile et glacée. Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, et nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels, elle reprend peu à peu ses esprits : mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras : Ah ! la voilà, la voilà encore ! Qui donc ? lui demanda ma mère. — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montrait, et nous vîmes effectivement quelque chose de blanc et de long suspendu dans un coin. — N'est-ce que cela ? s'écria la cuisinière en poussant un grand éclat de rire. Eh ! c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais ; et je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussitôt détacher l'enveloppe, et présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à la convaincre de sa ridicule méprise. Elle s'obstinait à soutenir que le fantôme l'avait renversée d'un coup d'œil effrayant, qu'elle avait voulu se sauver, qu'il l'avait suivie et accrochée par sa jupe, et qu'il lui avait ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savait plus ce qui lui était arrivé depuis ce moment.

— Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'était passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout à coup ; et, comme elle ne pouvait s'enfuir, elle s'imagina qu'elle était retenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, et elle crut que le fantôme le lui avait arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres et d'apparitions ! Il fut un temps d'ignorance où ces idées, se mêlant à des sentiments superstitieux, portaient la faiblesse et l'effroi dans tous les esprits. Grâces au ciel, elles sont bannies des villes ; mais elles règnent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcières et d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenait un soir de la foire du village voisin, avec Etienne et Suzette, ses deux enfants. C'était vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfants qu'il avait besoin d'y entrer pour se rafraîchir ; et comme ils savaient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne et Suzette s'en allaient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avaient vu faire aux marionnettes, et les répétant pour s'amuser. Tout à coup, vers le milieu d'un sentier qui venait rendre au grand chemin par le

coin d'un petit bois, ils aperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitait sur la terre, et qui semblait danser en s'élevant et s'abaissant tour à tour. Thomas, autrefois soldat, leur avait souvent dit qu'il ne fallait pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement et les ténèbres, portait quelque forme effrayante; et qu'en s'en approchant on trouverait toujours que ce n'était rien. Étienne, dans ce moment, avait oublié toutes ces instructions. Il bégayait à peine, tremblant de tout son corps, et glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, et lui déclara qu'elle voulait voir la chose de près. Son frère eut beau lui protester que c'étaient des revenants, des hommes de feu qui lui tordraient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, et s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en était plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec sa lanterne, cherchait quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, il en avait enlevé sa bourse; et depuis un quart d'heure il la cherchait à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, et la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aubépine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle qui l'avait tant fait rire; et tout le long de la route il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisaient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, et loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenait plus sombre, et le pauvre Étienne ne paraissait point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, et courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils allaient à grands pas, se tournant de tous côtés, et l'appelant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondait par des cris douloureux. Ils y coururent, et ils trouvèrent Étienne dans un fossé profond, dont il ne pouvait sortir. Il était couvert de boue de la tête aux pieds, et il avait le visage et les mains tout déchirés par les broussailles.

— Et comment diantre t'es-tu fourré là-dedans? lui dit Thomas en l'aidant à s'en tirer.

— Ah! mon père, c'est que je courais tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivait; et je suis tombé dans cette fosse. Je voulais en sortir; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang: et là-dessus il recommença ses cris et ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Étienne en fut bien plus honteux, lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinelle, qu'elle savait déjà faire jouer si adroitement.

— La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenais un soir d'une tournée que j'avais faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il était tombé depuis midi une pluie affreuse qui avait rompu tous les chemins. Elle se précipitait encore avec la même violence; mais comme il me fallait rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route, avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venais de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusque vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avais

un grand manteau rouge. Je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire et pour respirer. De peur que l'ouragan ne s'engouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps afin de l'assujettir, en sorte que ma lanterne, que je tenais de la main droite, se trouvait sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade, bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, et j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulais prendre quelque repos. Bientôt après j'y vis arriver mes trois poltrons, pâles et plus morts que vifs. Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venaient de trouver un grand cadavre tout dégouttant de sang, qui portait sa tête en feu sous son bras. Il était monté, disaient-ils, sur un cheval noir par-devant et gris par-derrière, qui n'avait pas laissé, tout boiteux qu'il était, de monter tout droit la montagne avec une vitesse extraordinaire. Ils avaient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avait suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, et il s'y trouvait près de cent personnes, pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches et leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des désagréments de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; et m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne était sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il aurait fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte et de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras; je dépouillai mon manteau, et je parus à ses yeux tel qu'il m'avait vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs surtout, encore frappés de la première impression, n'en pouvaient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, et par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement, allait peut-être, de veille en veille, répandre pour des siècles une frayeur superstitieuse dans toute la contrée.

— Il ne tenait donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle relation aux commères de mon pays, dans une aventure nocturne qui m'est arrivée lors de ma première jeunesse.

Je venais d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le temps des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il fallait traverser une vaste galerie, et je n'avais d'autre lumière pour y guider mes pas que les faibles rayons de la lune obscurcis par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvrait sur la grande allée du jardin, je vis une masse informe qui se glissait le long des arbres. La lune qui la frappait obliquement d'une sombre lueur lui donnait une apparence effrayante, celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps serait courbée en avant. A mesure qu'il s'éloignait, je le voyais se rapetisser par degrés. Tout à coup il sembla se partager en deux. Une moitié paraissait immobile et morte; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitait autour d'elle. Comme aucune des deux ne venait de mon côté, la frayeur dont j'étais saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, et me dit d'une voix suppliante :

Ah! monsieur, monsieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'était pas inconnue. Je m'armai de résolution, et m'avançai vers lui. Qui es-tu? lui dis-je. Un voleur, sans doute? — Eh! non, monsieur Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. — Ah! c'est toi? répondis-je. Que fais-tu donc? J'allai le joindre, et j'aperçus debout contre la muraille un grand sac qu'il



chargeait sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avait donné cette stature monstrueuse, et pourquoi il m'avait paru se partager en deux, lorsqu'il avait jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportait à une heure si indue. — C'est que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier; il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher. Mais n'en dites rien, je vous en supplie. On pourrait me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourrait bien être en effet ce qu'il craignait de paraître. — Je l'avais vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'était pas du côté de l'écurie qu'il portait le sac, mais vers la petite ruelle qui passait au bout du jardin; et puis il ne fallait sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain j'instruisis mon oncle de ce manége. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avait une fausse clef, et que, de cette manière, il avait plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.

Si, lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi et m'eut appelé par mon nom, je n'avais pas surmonté ma première frayeur, et que je me fusse sauvé dans

ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serais-je pas tourmenté pendant toute la nuit? Cette image m'aurait peut-être poursuivi le reste de ma vie, et m'aurait rendu faible et peureux, si même elle n'avait attaqué mes nerfs et dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne aurait effectivement eu ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfants. Je vais vous le raconter, mes amis, et j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, surtout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit et de talents, avait pris un goût si vif pour la musique, que, non content de la leçon de clavecin qu'il recevait chez lui dans la matinée, il allait encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeurait dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi, mais dont les goûts étaient plus tournés vers la dissipation, employait ce temps à forger dans sa tête mille nouvelles espiègleries. Il s'était aperçu que Charles rentrait le plus souvent tout seul au logis, et quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçait, à l'insu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînait jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendait un long crêpe de deuil, et, dans ce grotesque attirail, il se place debout, à l'entrée de la maison, pour attendre son frère. Celui-ci revenait dans la joie innocente de son âge, fredonnant l'air qu'il venait de répéter. Il n'était plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il aperçut le colosse monstrueux qui agitait ses bras et marchait à lui pour le repousser. Frappé d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout à coup par terre sans connaissance. Auguste, qui n'avait pas prévu les suites de son détestable badinage, dépouille aussitôt son épouvantail, et se jette à corps perdu sur son frère, en lui prodiguant les plus tendres caresses, et tous les secours qu'il crut propres à le ranimer. Mais, hélas! le petit malheureux était déjà comme mort. Ses parents accourent, et parviennent enfin à le rappeler au sentiment de la vie. Il ouvre les yeux, et les regarde d'un air stupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans sa bouche, elle ne rend plus que des sons inarticulés. Le voilà sourd, muet et insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, et tout l'art des médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parents. Il serait peut-être à désirer pour eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auraient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs et de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce temps il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger ni dormir. Ses larmes l'épuisent, et ses remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré; il tord ses mains, s'arrache les cheveux et maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère, qui ne le reconnaît plus. Je les ai vus l'un et l'autre, et je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infortuné.

LA RENTE DU CHAPEAU.



Un paysan entra un jour dans une boutique, et mettant son chapeau sur le comptoir, il pria le marchand de lui prêter six francs sur ce gage. — Me prends-tu pour un sot? lui répondit celui-ci. Je ne te prêterais pas deux sous sur une pareille guenille. — Tel qu'il soit, répliqua le paysan, je ne vous le donnerais pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien besoin de l'argent que je vous demande. Il y a huit jours que je vendis ici du blé. Je devais en recevoir le montant aujourd'hui; et je comptais là-dessus pour payer demain ma taille, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit vient d'enterrer son fils. Sa femme en est malade de chagrin, et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris souvent de la marchandise chez vous, et que vous me connaissez pour un honnête homme, j'ai pensé que vous ne feriez pas de difficulté de me prêter les six francs dont j'ai besoin. Ce n'est rien pour vous, et c'est beaucoup pour moi. En tous cas, voilà mon chapeau qui vous en répond. C'est une caution plus sûre que vous ne pensez. Le marchand ne fit que ricanner en haussant les épaules, et lui tourna le dos sans pitié.

Le comte de *** se trouvait alors par hasard dans la boutique. Il avait écouté avec attention le discours du paysan, et avait été frappé de l'air de probité que respirait sa physionomie. Il s'approcha doucement de lui; et lui mettant six francs dans la main : Voilà ce que vous demandez, mon ami, lui dit-il. Puisque vous trouvez des gens si durs, c'est moi qui aurai le plaisir de vous obliger. Il sortit brusquement à ces mots, en lançant un regard d'indignation au marchand; et son carrosse était déjà loin, avant que le paysan, immobile d'étonnement et de joie, fût revenu un peu à lui-même.

Un mois après, le comte de *** traversait le pont Royal dans sa voiture : il entendit une voix qui criait inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit sur le trottoir un homme qui courait à toutes jambes en suivant le pas de ses chevaux. Il tira le cordon pour retenir la bride dans la main du cocher. Aussitôt l'homme s'élance à la portière, et lui dit : Excusez, je vous prie, monsieur. Je me suis mis hors d'haleine pour vous attrapper. N'est-ce pas vous qui me glissâtes, il y a un mois, six francs dans la main, chez un marchand? — Oui, mon ami, je m'en souviens. — Eh bien! monsieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'aviez pas laissé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le marchand ne vous connaissait pas. Je suis venu me poster

ici tous les dimanches pour voir si je vous verrais passer. Heureusement je vous trouve. Je n'aurais jamais été tranquille si je ne vous avez pas rencontré. Que Dieu vous récompense, vous et vos enfants, du service que vous m'avez rendu! — Je me félicite! lui répondit le comte, d'avoir obligé un si honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à me voir rentrer cet argent. C'était un petit présent que j'avais intention de vous faire. — Je n'en savais rien, monsieur; et puis je ne reçois point d'argent que lorsque je le gagne. Je n'avais rien fait pour vous, et vous aviez assez fait pour moi de me le prêter. Daignez le reprendre, je vous en supplie. — Non, mon ami; il n'appartient plus ni à vous ni à moi. Faites-moi le plaisir d'en acheter quelque chose pour vos enfants, et de leur présenter ce petit cadeau de ma part. — A la bonne heure, monsieur; j'aurais mauvaise grâce de vous refuser. — Voilà qui est fini, n'en parlons plus. Mais éclaircissez-moi une chose qui n'a pas cessé de tourmenter ma curiosité depuis l'autre jour. Par quelle confiance osiez-vous demander six francs sur votre chapeau, qui vaut à peine six sous? — C'est qu'il vaut tout pour moi, monsieur. — Et comment donc, je vous prie, mon ami? — Je vais vous en faire l'histoire.

Il y a quelques années que le fils unique du seigneur de notre village, en glissant sur les fossés du château, tomba sous la glace. Je travaillais près de là; j'entendis des cris, j'accourus, je me jetai tout habillé dans le trou, et j'eus le bonheur d'en retirer l'enfant et de le porter vivant à son père. Monseigneur ne fut pas ingrat de ce service. Il me donna quelques arpents de terre, avec une petite somme pour y bâtir une cabane, monter mon ménage, et me marier. Ce n'est pas tout. Comme j'avais perdu mon chapeau dans l'eau, il posa le sien sur ma tête, en me disant qu'il aurait voulu y mettre une couronne à la place. Vous voyez à présent si je ne dois pas aimer beaucoup ce chapeau. Je ne le porte guère aux champs. Tout m'y rappelle assez la mémoire de mon bienfaiteur, quoiqu'il soit mort. Mes enfants, ma femme, ma chaumière, ma terre, il n'est rien qui ne me parle de lui. Mais lorsque je viens à la ville, j'y porte toujours mon chapeau, pour avoir sur moi quelque chose de son souvenir. Je suis fâché seulement qu'il commence à s'user. Voyez-vous? Il s'en va. Mais tant qu'il en restera un morceau, il sera toujours sans prix à mes yeux.

Le comte avait été vivement attendri de ce récit. Il prit son portefeuille, en tira une lettre; et donnant l'enveloppe au paysan : Tenez, mon ami, lui dit-il, je suis obligé de vous quitter; mais voici mon adresse. Faites-moi le plaisir de venir me voir dimanche au matin.

Le paysan ne manqua point au rendez-vous. Aussitôt qu'il fut annoncé, le comte courut au-devant de lui; et, le prenant par la main, il lui dit : Mon cher ami, vous ne m'avez point sauvé un fils unique; mais vous m'avez rendu un service, c'est de me faire aimer davantage les hommes, en me prouvant qu'il est encore des cœurs pleins d'honnêteté et de reconnaissance. Puisque les chapeaux figurent avec tant d'honneur sur votre tête, en voici. Je ne demande point que vous quittiez celui de votre bienfaiteur. Seulement, lorsqu'il ne vous sera plus possible de le porter, je vous demande la survivance pour le mien; et chaque année, à pareil jour, vous en trouverez ici un autre pour le remplacer.

Cette fondation n'était qu'un honnête prétexte dont se servait le comte pour ménager la fierté du paysan. Il savait trop bien qu'on ne doit chercher qu'à élever les sentiments de ceux qu'on oblige. Après avoir gagné son cœur par cette première liaison, il prit assez d'empire sur lui pour avoir le droit de répandre l'aisance

dans sa famille, que des malheurs avaient presque ruinée; et il eut la joie de la voir presque aussi heureuse de sa reconnaissance qu'il l'était lui-même de ses bienfaits.

GEORGE ET CÉCILE.



George était un petit orphelin que M. Éverard avait recueilli; il avait été élevé, dès ses premières années, dans la maison de M. et madame Éverard. A leurs soins généreux et à leur vive tendresse, on les aurait pris pour ses véritables parents. Ces dignes époux n'avaient qu'une fille, nommée Cécile; et les deux enfants, à peu près du même âge, s'aimaient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile et Lucette, leur jeune voisine, allaient, se promenant à petits pas, sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'était Cécile) comptait à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés avec cet aimable abandon et ces grâces ingénues de l'enfance, essayaient de chanter une jolie romance, qui courait tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétait l'air sur son flageolet, et marchait à reculons devant elles.

Que de jeux innocents se succédèrent dans cette heureuse matinée! Cécile et Lucette, au milieu de leurs ébats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venait d'en faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendaient aux branches, et le vermillon dont elles étaient colorées invitait la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre; et, perché sur sa cime, il jetait tous les fruits qu'il pouvait atteindre à ses deux petites amies, qui tendaient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette, et comme George était le garçon le plus aimable et surtout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brillait une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile la grosseur et la beauté de ses fruits, et laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cécile baissa la vue, et prenant un air grave, elle garda le silence pendant tout le reste de la promenade; ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire et son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse; et George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile? Tu n'es sûrement pas

offensée de ce que j'ai jeté du fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout à l'heure même je le voulais encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinais dans le tablier de Lucette. Pouvais-je ensuite les lui retirer? là, voyons. Et puis je pensais que Cécile était trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah! tu verras bientôt que je ne voulais pas te fâcher.

— Eh! monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée? Quand Lucette aurait eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je ne suis point gourmande, monsieur; vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurais seulement pas fait attention, sans les regards impertinents de cette petite fille. Je ne puis les supporter, je ne le veux pas; et si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

— Oh! je ne puis faire cela, répondit George, car ce serait avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges; et, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, mademoiselle Cécile, de ne pas m'en croire.

— Bien mal à moi! bien mal à moi! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, monsieur George, parce que mademoiselle Lucette est dans vos bonnes grâces.

Et le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon, où le couvert était déjà mis.

Ils continuèrent de se bouder l'un l'autre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner, car il aurait fallu dire : A ta santé, George! Et George, à son tour, était si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cécile étudiait, du coin de l'œil, tous ses mouvements; et ayant rencontré une fois ses regards qui se portaient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George, croyant que c'était par mépris, affecta un air serein, et se mit à manger comme s'il avait eu de l'appétit.

On venait de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mère, qui l'interrogeait pour la seconde fois. M. Éverard lui ordonna de sortir aussitôt du salon. Cécile obéit en fondant en larmes, et, se retirant d'un pas incertain et silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que, le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George, car, dans ces tristes circonstances, il avait coutume de la consoler en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignait toujours qu'on ne s'en aperçût. Il avançait et reculait sa chaise; il avait à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, et prenant une pêche, tout prêt à la cacher. Ah! papa! ah! maman! voyez donc comme il joue avec Raton! Tout à coup feignant de vouloir punir Raton qui allait mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avait laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture et George s'élança après lui.

— George, George, où allez-vous courir encore? George s'arrêta tout court. — Ma petite maman, dit-il en élevant la voix et posant en dehors l'oreille contre la porte, c'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman? Et, comme on tardait à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite

maman! je serai bien sage, bien sage. — En ce cas-là, répondit madame Éverard, je vous le permets. Allez.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile était adoucie. Assise dans une attitude de tristesse et de repentir, elle se trouvait bien malheureuse : elle avait offensé les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde, George et ses dignes parents.

— Cécile, ma chère Cécile, s'écria George, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderais pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avais eu la pensée. Si tu le veux, Cécile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grâce! grâce! et soyons amis. Tiens, Cécile, voici mes pêches; je n'aurais jamais pu les manger, voyant que tu n'en avais pas.

— Ah! mon cher George, répondit Cécile en lui serrant la main et en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon! Certes, ajouta-t-elle en sanglotant, un ami dans le malheur est un véritable ami. Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serais bien à plaindre si tu pouvais soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai? Non, George; c'était le coup d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu? continua-t-elle en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venait de tomber sur la main de George. Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

— Eh bien! Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas, Cécile; je l'ai dit, et je n'en aurai pas le démenti.

— Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, répliqua Cécile en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt... Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serais heureuse si je pouvais obtenir de maman qu'elle me permît d'aller lui demander pardon!

— Oh! j'y vole, Cécile! s'écria George déjà loin du berceau, et je lui dirai que c'est moi qui t'avais brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au delà de ses vœux. Eh! quelles fautes n'aurait-on pas excusées en faveur d'une si tendre et si généreuse amitié?



DENISE ET ANTONIN.



Le temps était magnifique; c'était par un beau jour d'été : M. de Valbonne devait aller se promener dans un joli jardin aux portes de la ville, avec ses deux enfants, Denise et Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, et les deux enfants restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettait de sa promenade, en courant étourdiment çà et là, heurta du pan de son habit une fleur rare et précieuse que son père cultivait avec des soins infinis, et qu'il avait malheureusement ôtée de dessus la fenêtre pour la préserver de l'ardeur du soleil.

— O mon frère! qu'as-tu fait! lui dit Denise en ramassant la fleur qui s'était séparée de sa tige.

Elle la tenait encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

— Comment! Denise, lui dit M. de Valbonne avec un mouvement de colère, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver pour en avoir de la graine?

— Mon cher papa, lui répondit Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

— Je ne me fâche point, répliqua M. de Valbonne en se calmant; mais comme tu pourrais avoir aussi la fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, et qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux et se tut. Antonin ne put garder plus longtemps le silence. Il s'approcha de son père, les yeux mouillés de larmes, et lui dit :

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi, c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfants, et de la tendresse qu'ils montraient l'un pour l'autre, les embrassa et leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés, et vous viendrez tous deux avec moi.

Denise et Antonin firent un bond de joie. Ils allèrent se promener dans le jardin, où on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit avec plaisir Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, et Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras, de peur de causer quelque dommage en se promenant entre les plates-bandes.

La fleur qu'il avait perdue lui aurait causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfants l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.

CHARLES II,

DRAME EN CINQ ACTES, IMITÉ DE L'ALLEMAND DE M. STÉPHANIE.

PERSONNAGES.

CHARLES (STUART) II.
Le comte DE DERBY.
Lord WINDHAM.
Lady MARIE, sa mère.
Lady SOPHIE, sa femme.
HENRI, son fils.
ELISABETH, sa fille.
CROMWELL, général de l'armée du parlement.
LUKE, capitaine.
PEMBEL, TALGOL, soldats.
POPE, THOMAS, JACQUES, domestiques de lord Windham.

Le théâtre représente une forêt. Il n'est pas jour encore.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *vêtu de simples habits de paysan, est caché dans le feuillage d'un chêne.* LE COMTE DE DERBY, *déguisé sous le même habillement, sort du milieu des broussailles et s'avance vers le roi.*

LE COMTE DE DERBY. Sire, le temps n'est pas encore venu de quitter votre retraite. Les soldats du parlement continuent de rôder autour de la forêt. Nous pourrions, à chaque pas, tomber entre leurs mains.

CHARLES. Derby, je me sens assez de courage pour résister à ma douleur; mais tout mon corps est brisé de fatigue et de souffrances. J'ai déjà passé vingt heures dans cette situation déplorable. Il m'est impossible de la supporter plus longtemps.

DERBY. Sire, je vous en conjure, souffrez ces incommodités passagères plutôt que de

devenir la proie de vos ennemis. Ils seraient impitoyables. Notre malheur, en les enivrant de leurs succès, n'a fait qu'irriter leur barbarie. Elle se déchargerait toute entière sur vous. Bientôt, je l'espère, nous irons chercher un asile plus commode et moins dangereux.

CHARLES. Le soleil ne doit pas tarder à paraître. Si les ténèbres vous ont semblé si peu favorables pour nous sauver, la lumière du jour nous sera bien plus contraire. Et comment pourrais-je attendre la nuit prochaine dans l'état où je suis? L'âme s'arme en vain de ses forces quand le corps perd les siennes.

DERBY. Je sens doublement tous les maux que vous devez souffrir. Je voudrais vous les épargner au prix de ma vie; mais la destinée est au-dessus de nos volontés. Elle impose des lois; le courage est de s'y soumettre. Je m'immolerais moi-même pour vous conserver. Cependant, vous l'avouerai-je, sire? il m'en coûterait moins de vous perdre ici sous mes yeux que de vous voir tomber en la puissance des rebelles pour orner leur triomphe insolent. J'entends venir des soldats. Dérobez-vous à leurs regards. Dès qu'ils seront passés, je reviendrai près de vous.

Il retourne dans les broussailles.

CHARLES. Eh bien, fidèle Derby, je suivrai tes conseils. Je saurai souffrir, dût l'épuisement de mes forces me faire tomber sans vie au pied de cet arbre.

Il se cache entre les branches.



SCÈNE II.

TALGOL, PEMBEL, SOLDATS DE CROMWELL.

TALGOL. Ne serait-il pas mieux de nous reposer ici jusqu'au jour?

PEMBEL. Pourquoi s'arrêter? Nous serons bien plus à notre aise, les coudes sur la table, dans la première auberge.

TALGOL. Prends les devants, si tu veux. Tout le monde est encore dans le sommeil. Au lieu d'aller perdre mon temps à frapper aux portes, je vais m'étendre ici.

Il se couche sous le chêne où le roi se tient caché.

PEMBEL. Du haut de cet arbre, tu pourrais voir le jour prêt à poindre là-bas entre les collines. Entends-tu les premiers chants du coq, le réveil-matin du paysan? Nous trouverons toutes les maisons prêtes à s'ouvrir. Allons, lève-toi, marchons.

TALGOL. Ce que j'ai une fois résolu, je l'exécute.

PEMBEL. Il ne tiendrait qu'à moi d'en dire autant, et il faudrait nous séparer. Je ne change pas plus que toi dans mes résolutions; ma barbe le témoigne. Jusqu'à ce que Stuart soit entre nos mains, j'ai juré que le rasoir n'y toucherait pas. Vois comme elle est déjà longue.

TALGOL. Une barbe est plus facile à supporter que la fatigue.

PEMBEL. N'as-tu pas de honte d'être fatigué dans une poursuite qui peut faire ta fortune?

TALGOL. Je n'en voudrais pas à ce prix. Je dirai toujours que c'est une injustice de nous ôter les rois que Dieu nous a donnés.

PEMBEL. Dieu ne veut de roi que lui-même pour gouverner son peuple. Il ne veut de spectacle que toute l'armée en prières. Mais réponds toi-même: Ce roi était-il

digne de nous commander? N'avait-il pas le premier attaqué nos libertés?

TALGOL. Oui, sans doute. Il voulait asservir nos consciences à sa pensée.

PEMBEL. Qui s'est d'abord élevé contre ses entreprises? N'est-ce pas vous?

TALGOL. Ce n'était pas à lui qu'en voulaient nos armes; c'est à ses méchants conseillers.

PEMBEL. Il en était inséparable. Leur laisser faire le mal, n'était-ce pas le faire lui-même?

TALGOL. Il est vrai. C'était sa faute.

PEMBEL. Et quel était votre objet?

TALGOL. La liberté de nos âmes.

PEMBEL. Vous l'a-t-il donnée?

TALGOL. Non.

PEMBEL. L'auriez-vous jamais eue si le parlement ne vous eût soutenus?

TALGOL. Jamais, j'en conviens.

PEMBEL. Et le parlement n'est-il pas la voix de la nation?

TALGOL. Sans doute, puisqu'il la représente.

PEMBEL. C'est donc au parlement, c'est à la nation qu'il nous faut obéir, surtout quand nous en sommes si bien payés.

TALGOL. Tes raisons commencent à me paraître plus fortes.

PEMBEL. Peut-être aurions-nous eu déjà le bonheur de le prendre, si ton cœur, par ses doutes, n'eût offensé le ciel. Nous allons sûrement trouver Stuart près de Cromwell.

TALGOL. Que me dis-tu? Je ne me consolerais jamais de le voir arrêté par d'autres mains que les nôtres. Le coq chante encore. C'est un bon présage. Il faut partir, et chercher notre proie de tous les côtés. Je ne me sens plus de fatigue.

Ils partent.

SCÈNE III.

Le soleil est prêt à paraître.

CHARLES, POPE.

POPE, *en habit de messager. Il s'arrête sous le chêne, et regarde le soleil levant.* Un nouveau jour commence. Dieu de bonté, je t'implore! Que notre roi se dérobe encore aujourd'hui à ses persécuteurs! Daigne le prendre sous ta protection et veiller sur sa vie. Il ne lui reste que toi pour le secourir. Grand Dieu, fais éclater ta puissance. Rends-lui sa couronne; rends-nous le repos et notre jeune roi.

CHARLES. Je puis enfin compter un sujet fidèle. Je veux le voir et lui parler.

Il écarte entièrement le feuillage et se découvre.

POPE, *tournant la tête de tous côtés.* J'entends du bruit, je crois.

Il veut s'en aller.

CHARLES, *descendant de l'arbre.* Mon ami, attendez un moment, je vous en conjure.

POPE. Que faites-vous là?

CHARLES. Vous me paraissez un honnête homme.....

POPE. Je le suis. Eh bien?

CHARLES. J'aurais un service à vous demander.

POPE. Qui êtes-vous d'abord?

CHARLES. Je suis un paysan fugitif des environs de Worcester. J'ai passé la nuit sur cet arbre pour échapper aux soldats du parlement, parce que je suis du parti royal. Je viens de comprendre à votre prière que vous êtes du même parti. Voilà pourquoi j'ai osé vous appeler.

POPE. Si vous dites vrai, vous n'avez rien à craindre de ma part. Mais qu'attendez-vous de moi?

CHARLES. A qui appartenez-vous?

POPE. Au lord Windham, qui demeure dans le voisinage.

CHARLES. Windham! J'ai entendu parler de lui.

POPE. En bien, je l'espère.

CHARLES. Il m'est revenu que ce lord vivait en paix à l'écart.

POPE. Il est vrai; mais savez-vous pourquoi? Il servait avec sa famille dans l'armée du roi décapité. A la bataille de Naseby, il perdit son fils aîné, l'espérance de sa maison. Après la déroute de l'armée royale et la prise du roi, il vint dans cette contrée pour y pleurer le sort cruel de son maître. Il jura de ne point retourner à Londres avant que le peuple ne se fût soumis au fils du légitime souverain. Il tient rigoureusement sa parole. Depuis la malheureuse bataille, il n'a pas quitté son château.

CHARLES, *à part*. Dieu soit loué! je trouve un asile.

POPE. Maintenant, dites-moi quel est votre dessein.

CHARLES. Je voudrais vous prier de me conduire auprès de mylord. Il sera touché de mes malheurs, et sans doute il ne me refusera pas une retraite de quelques jours dans sa maison.

POPE. J'y retourne en ce moment. J'ai marché toute la nuit pour ses dépêches. Je vous emmènerais volontiers avec moi, si j'étais sûr que vous soyez du bon parti; car autrement il serait inutile de vous présenter devant ses yeux. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'ose découvrir avec tant de liberté ce que je pense. La force peut nous contraindre à rester en repos, mais non à trahir ou même à déguiser nos sentiments.

CHARLES. Je suis charmé de vous voir dans ces dispositions. Il y a près de vingt-quatre heures que je me tiens caché sur cet arbre, pour me dérober aux soldats de Cromwell. J'ai pleuré des larmes de sang la bataille de Worcester que nous avons perdue. Mon cœur est tout royal; et quelle que soit ma destinée, jamais on ne me verra changer.

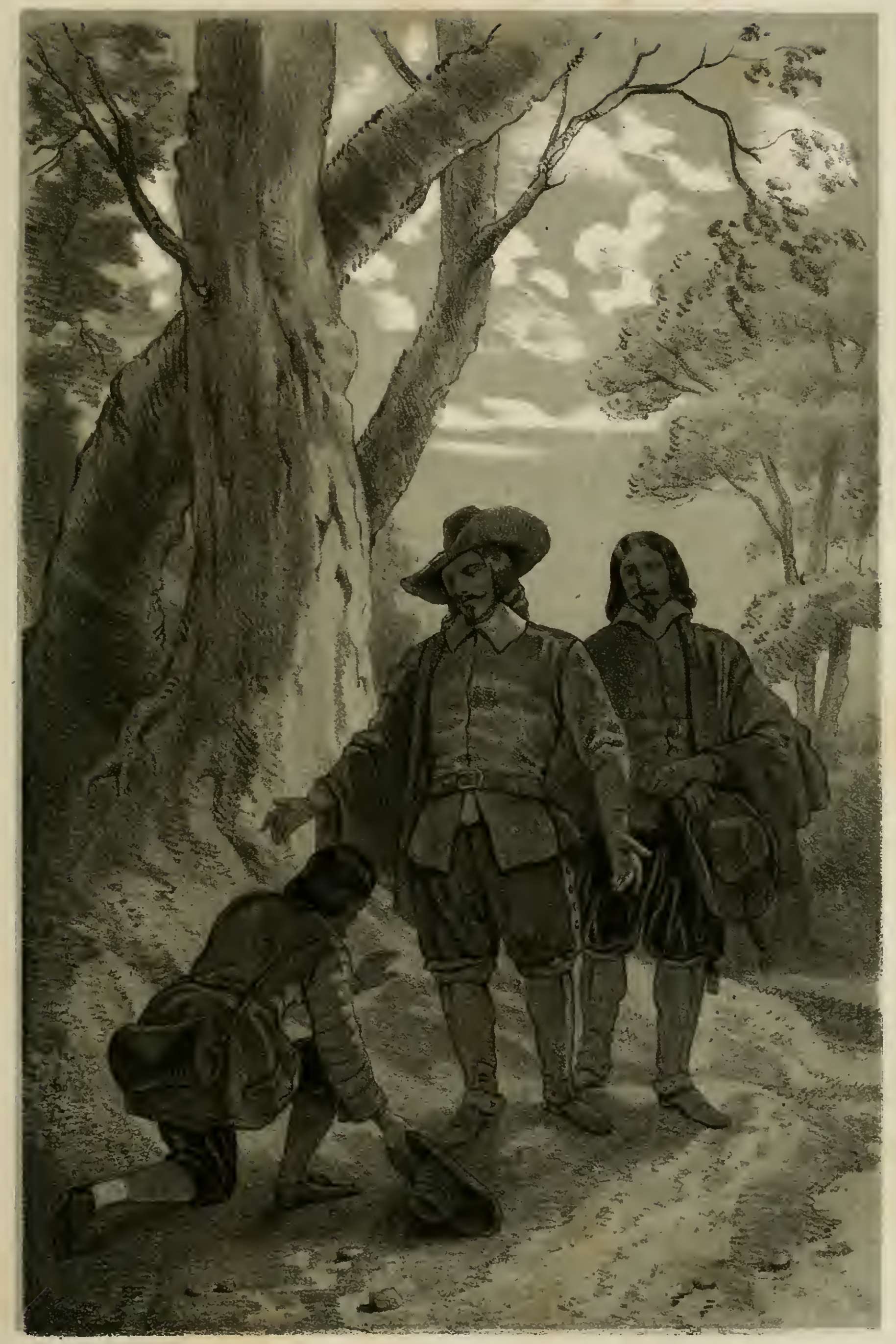
POPE. Ni moi ni mon maître non plus. Ah! cette funeste bataille nous a tous plongés dans la douleur. Que sera devenu notre jeune roi? O Dieu! qu'il soit encore vivant, et qu'il échappe à ses ennemis!

CHARLES. Avez-vous appris de ses nouvelles?

POPE. Aucune, si ce n'est qu'il erre dans la contrée avec un petit nombre des siens. Il n'aurait eu qu'à tomber la nuit dernière entre les mains du parlement. Mais non, j'espère que ma prière l'en aura préservé.

CHARLES. Mon brave ami, il se trouverait bien heureux de pouvoir reconnaître un attachement si fidèle!

POPE. Et qui sait s'il est en état de pourvoir à ses propres besoins? Il est sans doute plus embarrassé que je ne le suis. Ce serait à moi de l'aider du peu que je possède.



Lith. Prodhomme.

CHARLES II.

CHARLES, *avec un soupir.* Ah! tant de générosité ne peut manquer tôt ou tard de recevoir le prix qu'elle mérite.

POPE. Que me parlez-vous de récompense? Que l'Angleterre ait seulement son roi, je suis payé de reste. Mais si vous voulez me suivre, venez; il est temps que je rentre à la maison.

CHARLES, *le retenant par la main.* Encore un instant, mon ami.

Il fait un signal.

POPE, *avec surprise.* Que faites-vous? Je crois que vous êtes un traître! Eh bien! je ne démentirai pas ce que j'ai dit. Je n'ai ni femme ni enfants; et ma simple personne ne vaut pas la peine que je m'en embarrasse. Ce n'est encore que trop d'honneur pour moi de périr sous la cognée qui a fait tomber la tête du roi et de tant de grands seigneurs. Faites venir votre bande; je n'ai pas à rougir, car je n'ai dit que la vérité.

CHARLES. Non, mon ami, vous jugez mal de mes sentiments. J'appelle un compagnon de ma fuite, qui s'est caché dans ces broussailles. Nous mettons en vous la plus entière confiance. Je n'aurais à souhaiter que de voir à toute l'Angleterre une manière de penser aussi noble que la vôtre.

SCÈNE IV.

CHARLES, DERBY, POPE.

DERBY, *embarrassé.* Que vois-je?

CHARLES. Rassurez-vous. Je veux suivre ce brave homme. Il appartient au lord Windham, qui ne demeure pas loin d'ici.

DERBY. Mylord Windham! En sommes-nous si près?

POPE. Nous n'avons que pour une heure de chemin.

CHARLES. Voyez-vous quelque danger à lui demander un asile?

DERBY. Non. Mylord est un fidèle partisan du roi.

POPE. Oui, par ma tête, il l'est; et qui pense autrement ne doit pas venir dans sa maison. Nous faisons tous les jours des prières pour le salut du prince. Je ne conseillerais pas au fils unique de mylord de les faire avec moins d'ardeur que son père. Je les servais à la bataille de Naseby. Le cadavre sanglant de son fils aîné était sous ses yeux, et je ne sais si ses larmes étaient plus amères sur cette perte que sur la défaite du roi.

CHARLES, *bas, à Derby.* Ainsi donc nous irons chez lui?

DERBY, *bas, au roi.* C'est mon avis, si j'ose vous le proposer, sire.

POPE, *qui entend le dernier mot.* Sire!... Eh! bon Dieu! je crois que c'est lui-même. Oui, mon cœur me le fait sentir. (*Il se jette à ses pieds.*) Sire, pardonnez-moi de vous avoir parlé un moment avec tant de rudesse. Et comment imaginer qu'un roi d'Angleterre fût caché sous ces misérables habits? Mais je dois trouver grâce devant vous, puisque, sans vous faire connaître, vous avez connu le fond de mon cœur. Que vous dirai-je encore? Je ne puis parler, tant je suis enivré de ma joie! Quel bonheur que le maître de trois royaumes tombe précisément en de pauvres mains comme les miennes!

CHARLES. Que faites-vous, mon ami? Vos transports vous égarent. Je ne suis pas ce que vous dites.

POPE. Oh! vous l'êtes à la face de la terre et des cieux. Pourquoi vous déguiser? votre front vous découvre. Et moi qui vous appelais un traître! Autant je me trompais tout à l'heure, autant je dis vrai maintenant. Daignez porter la main sur mon cœur. Battrait-il avec tant de violence si je n'étais si près de mon roi?

CHARLES. Relevez-vous, mon ami. Votre erreur peut causer notre perte.

DERBY. Est-ce que le roi n'aurait pas une suite?

POPE. Il devrait au moins en avoir une, voulez-vous dire. Mais, hélas! ce maudit Cromwell lui en a-t-il laissé? Il n'en a pas besoin pour être toujours mon prince. Dites-moi, de grâce, que vous l'êtes. Vous ne daignez pas me répondre? Je le vois, on craint de se fier à moi. Cependant, sire, j'ose vous attester vous-même : après ce que vous avez entendu de ma bouche, pouvez-vous me refuser votre confiance? S'il y a dans toutes mes veines une goutte de sang déloyal, qu'elle se répande sur mon cœur et l'étouffe!

CHARLES. Je suis persuadé que vous êtes un honnête homme, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper.

POPE. Eh bien! sire, il suffi. On ne suit pas un guide de qui l'on se défie. Voilà le chemin qui conduit chez mylord. Allez-y sans moi. Mais auparavant, voici mes armes, cassez-moi la tête. Je n'ose répondre de moi-même, puisque vous avez des soupçons sur mon honnêteté.

Charles, d'un signe, demande conseil à Derby, qui lui témoigne son approbation.

CHARLES, *à Pope*. Vous êtes digne de me connaître. Je suis le malheureux roi d'Écosse.

POPE, *avec chaleur*. Et d'Angleterre et d'Irlande aussi! Vous l'êtes toujours, aussi vrai que j'embrasse vos genoux.

CHARLES. Vous voyez le péril où nous sommes. Hâtez-vous de nous conduire chez mylord; mais je vous en conjure, ne dites à personne qui je suis, pas même à votre maître.

POPE. Sire, je ne suis qu'un pauvre paysan, mais je sais que la prière d'un roi est un ordre sacré pour un sujet fidèle; et je ne veux pas, aujourd'hui surtout, en perdre le nom.

CHARLES. Vous possédez le secret le plus important de l'état; mais je crois votre cœur assez grand pour le renfermer.

POPE. Ah! sire, je braverais des supplices affreux pour mériter cette louange.

CHARLES. Derby, mes pieds n'ont pas la force de me traîner pour aller joindre nos chevaux.

POPE, *avec empressement*. Où sont-ils? où sont-ils?

DERBY. Là-bas, dans les broussailles; je vais les chercher.

POPE. Non, non, nous sommes ici trop près du chemin, on pourrait nous surprendre. Permettez, sire, je vais vous porter jusque-là. Nous pourrons ensuite aller en pleine forêt jusqu'à la maison.

CHARLES. Je ne vous donnerais pas cette peine si je pouvais me soutenir.

POPE, *le prenant dans ses bras*. Venez, sire. (*En marchant.*) Que l'on me fasse voir un homme de mon importance! Le plus grand secret de l'état dans le cœur, et le destin de trois royaumes sur les épaules!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon dans le château de lord Windham.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM, HENRI.

Windham est assis près d'une table, dans une attitude triste et rêveuse. Henri, son fils, entre un moment après, le salue et lui baise la main. Windham paraît toujours enseveli dans sa profonde rêverie.



HENRI. Mon père, je vous en conjure, arrachez-vous à ces tristes pensées.

WINDHAM, *le regardant d'un air abattu.* Mon fils, la bataille est perdue, cette bataille sur laquelle reposait notre dernière espérance. On ignore la destinée du roi. Je tremble qu'il n'ait succombé sous ses malheurs. Qui pourrait alors arrêter la furie des rebelles, ou s'opposer à leurs entreprises? Et tu ne veux pas que je pleure sur le sort de mon pays?

HENRI. Votre douleur est juste, mais elle attaque vos jours. Que deviendrait votre mère et vos enfants, s'ils avaient le malheur de vous perdre dans ces circonstances orageuses?

WINDHAM. La mort serait peut-être le bien le plus désirable pour nous. Vois quelle est notre situation. Tout ce que le temps avait épargné des restes précieux d'une antique noblesse a perdu la vie dans les tortures, ou languit dans la proscription hors du royaume. Des aventuriers ont remplacé nos pairs dans le parlement. Au lieu de nos braves généraux, on voit de vils artisans occuper les premiers postes de l'armée. Le fanatisme le plus abominable règne à la place de la religion. Des prédicants forcenés, divisés en mille sectes, étouffent la voix des dignes ministres de l'Évangile. Les vrais amis de la patrie sont poursuivis comme des scélérats. L'infamie est assise sur le trône de la justice. La vie doit-elle avoir quelque prix dans le spectacle de ces horreurs?

HENRI. Non, mon père; elle serait odieuse si ces maux devaient durer toujours. Mais pourquoi laisser abattre notre courage? Qui sait...

WINDHAM. Et sur quels fondements pourrait s'appuyer notre espoir? L'armée royale est détruite. Quand le prince vivrait encore, où trouverait-il des forces pour rétablir sa fortune? Notre dernière ressource n'est que dans le comble de la tyrannie qui se prépare. Mais combien de troubles et de désordres amèneront cette heureuse révolution! Je ne vivrai pas assez pour en être témoin. Mais toi, mon fils, tu dois me survivre; demeure toujours ferme dans les sentiments que j'ai su t'inspirer. N'embrasse jamais la cause d'un parlement despotique. Reste plu-

tôt dans une sage inaction, jusqu'à ce que le peuple, revenu de ses fatales erreurs, en soit réduit à soupirer après le gouvernement qu'il vient de proscrire.

HENRI. Je jure entre vos mains que ces instructions sacrées ne sortiront jamais de ma mémoire ni de mon cœur.

SCÈNE II.

WINDHAM, HENRI, POPE.

POPE. Mylord, mylady votre sœur se trouve beaucoup mieux; mais elle désire avec ardeur de voir aujourd'hui sa mère. Le colonel Lane vous présente ses respects. Il va s'embarquer.

WINDHAM. Pour quel pays?

POPE. Pour la France. J'ai vu ses bagages que l'on transportait dans le vaisseau, parce qu'il doit mettre demain à la voile, dès le point du jour.

WINDHAM, *avec un soupir*. Encore un brave citoyen qui s'exile de sa patrie! N'as-tu rien appris de la destinée du roi?

POPE. Il vit toujours, mylord; il erre dans ces campagnes, suivi d'un courtisan fidèle.

WINDHAM. Réduit à se cacher dans ses propres états! Quelle déplorable condition! Mais Dieu soit loué de ce qu'il respire encore! Cours sur-le-champ porter cette nouvelle à ma mère.

POPE. Je vous amène deux fugitifs de Worscester, qui demandent pour quelques jours un asile.

Pope sort.

SCÈNE III.

WINDHAM, HENRI.

HENRI. Quoi! mon père, recevrez-vous ces étrangers sans les connaître? Si c'étaient des ennemis déguisés!

WINDHAM. Qu'importe, mon fils? Quel mal peuvent-ils nous faire? Témoigner que nous sommes fidèles au roi? Toute l'Angleterre le sait. Je n'ai jamais désavoué des sentiments qui me sont plus chers que la vie.

SCÈNE IV.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI, POPE.

WINDHAM. Bonjour, mes amis; je viens d'apprendre que vous cherchez une retraite dans mon château.

CHARLES. Oui, mylord, nous sommes venus avec confiance nous jeter dans vos bras.

WINDHAM. Je suis prêt à vous y recueillir, quand je saurai qui vous êtes.

CHARLES. De zélés partisans du roi. Vous ne devez pas ignorer que son armée a été mise en déroute il y a trois jours. Nous avons été séparés de sa suite. La crainte de tomber entre les mains des rebelles nous a forcés de prendre ce déguisement. Nous vous prions de nous donner une sauve-garde, jusqu'à ce que les chemins soient sûrs pour nous en retourner.



Lith. Prodhomme et Cie

CHARLES II.

POPE, *bas, à Windham, après leur avoir avancé des fauteuils.* Ils sont fatigués, mylord.

WINDHAM. Asseyez-vous, et prenez du repos. Je veux bien m'en rapporter à votre simple parole. Quel serait votre but en me trompant? Le parlement a vaincu le roi, mais non le cœur de tous ses fidèles sujets. Je fais profession d'être de ce nombre. Si vous n'êtes venus que pour m'épier, vous avez mon aveu, et votre mission est remplie. Un plus long séjour ne vous en apprendrait pas davantage. Cependant, je vous accorde l'asile que vous me demandez; et si vous êtes ce que vous dites, c'est avec bien de la joie.

CHARLES. Recevez, mylord, nos remercîments, et croyez que nous sommes incapables de vous en imposer. Nous étions de l'armée écossaise.

WINDHAM. En ce cas, je me réjouis de pouvoir être utile à de braves gens. Disposez de ma maison. Mais avant tout, (*d'une voix attendrie*) hâtez-vous de m'apprendre tout ce que vous savez du roi.

CHARLES. Après la funeste bataille, il quitta Worcester vers six heures du soir, suivi d'une escorte de cinquante hommes. Il courut vingt-six milles sans s'arrêter. Il crut alors devoir se séparer de sa suite; et seul avec le comte de Derby, il se jeta dans la forêt prochaine. Depuis ce temps, il n'est rien de nouveau dans sa destinée.



WINDHAM. Que la faveur du ciel accompagne tous ses pas! Mon cœur est soulagé d'une grande tristesse, en le voyant du moins hors du premier danger. Nous ignorions encore s'il était sorti vivant du champ de bataille. (*En essuyant ses yeux.*) Heureux Derby! le ciel a remis en tes mains le gage du bonheur de l'état! Conserve-nous, même au prix de ta vie, ce dépôt sacré. Ton cœur a toujours été ferme dans son devoir; sois digne de ta première vertu.

DERBY, *avec chaleur.* Il le sera, mylord, il le sera. Je le connais assez pour le jurer en son nom.

WINDHAM, *regardant fixement Derby.* Mon ami, vos traits ne me sont pas étrangers.

DERBY. Je serais bien changé, Windham, si vous ne me reconnaissiez plus.

WINDHAM. Eh quoi! serait-ce Derby lui-même?

DERBY. Vous le voyez.

WINDHAM, *se jetant à son cou.* Brave Derby! (*Après l'avoir tenu quelque temps dans ses bras, il revient à lui; il voit Derby inquiet en regardant le roi; il le regarde*

lui-même, et s'écrie avec un mouvement de surprise :) Oserais-je en croire mes yeux ?

DERBY. Ils sont aussi fidèles que votre cœur. Voilà mon dépôt sacré. Je le remets sous votre garde.

WINDHAM, *se précipitant sur la main du roi et la baisant avec transport.* Ah ! sire, quelle est ma félicité ! Recevez dans ces larmes le premier hommage de mes sentiments. Je vois le ciel se déclarer en votre faveur, puisqu'il m'a choisi pour vous recevoir.

CHARLES. Mylord, je connais assez votre loyauté ; c'est pourquoi je me livre à vous sans crainte.

WINDHAM. Sire, je ne chercherai donc pas à vous rassurer. Voici mon fils unique ; je l'ai nourri dans mes principes ; il brûle déjà de répandre son sang pour la cause de son roi.

HENRI. Oui, sire, j'en ai fait souvent le vœu dans mon cœur. Avec quel transport je le renouvelle sur votre main !

Il baise la main du roi.

CHARLES. J'accepte vos services pour un temps plus heureux.

WINDHAM. Votre majesté me permettra-t-elle de lui présenter le reste d'une famille entièrement dévouée à ses intérêts ?

CHARLES. Vous m'inspirez une forte envie de la connaître. J'allais vous demander le plaisir de la voir.

WINDHAM, *à Pope.* Courez appeler ma mère, ma femme, ma fille ; qu'elles viennent sur l'heure. Mais je vous défends de les instruire de ce que vous venez d'entendre.

POPE. Mylord, je savais tout, et j'ai été discret même envers vous. Jugez si d'autres auront mon secret.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI.

WINDHAM. Nous n'avons pas laissé passer un seul jour sans adresser au ciel des prières ardentes pour votre conservation. Elles ont été sans doute exaucées. Vous daignez vous confier à ma foi : c'est la récompense la plus flatteuse dont il puisse honorer mon zèle.

CHARLES. Et moi je regarde ce noble témoignage comme un adoucissement à mes malheurs. Sans vous, je n'étais pas même sûr de trouver un asile.

WINDHAM. Pourquoi le sort n'a-t-il pas mis dans nos mains la même force que dans nos âmes? votre destin serait bientôt décidé. Mais, hélas ! je n'ai à vous offrir que des vœux impuissants, une famille faible et désarmée. Quand nous voudrions payer de tout notre sang l'honneur de vous rétablir sur le trône glorieux de votre père, nous sommes réduits à ne pouvoir disposer pour vous que d'une retraite obscure.

CHARLES. C'est tout ce que nous avons à désirer pour le moment. Le torrent des revers nous entraîne ; il est violent, mais il passe.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE.

LADY MARIE. Mon fils, pour quel sujet si pressant nous avez-vous fait appeler?

WINDHAM, *au roi, en lui présentant sa famille.* Voilà ma mère, voici mon épouse, cette jeune personne est ma fille; j'ai l'honneur de vous les présenter. Elles pensent toutes comme moi. Votre majesté n'a pas de cœurs plus fidèles.

LADY MARIE. Sa majesté! Qu'entends-je?

LADY SOPHIE *et* ÉLISABETH. Ciel!

WINDHAM, *les yeux baignés de larmes.* Oui, c'est votre roi.

LADY MARIE, *se précipitant à ses pieds.* Ah! sire, laissez-moi embrasser vos genoux, laissez-moi m'assurer que vous respirez encore... Mes enfants, il est toujours notre souverain sous ces habits. Suivez mon exemple, recevez-le selon sa royauté; tombez à ses pieds pour lui jurer le respect, l'obéissance et le dévouement.

WINDHAM. Sire, daignez me pardonner. L'excès de ma joie m'avait fait oublier mon premier devoir.

Il tombe à ses pieds, ainsi que lady Sophie, Élisabeth et Henri.

CHARLES. Relevez-vous, mes amis. Ces hommages ne conviennent guère à ma situation. Je suis bien loin de mon trône. (*Il relève lady Marie, et les autres se relèvent.*) Windham, est-ce là toute votre famille?

WINDHAM. Oui, sire. Je la voudrais plus nombreuse, pour avoir un plus grand nombre de partisans à vous offrir.

CHARLES, *se plaçant entre lady Marie et lady Sophie, et leur prenant la main.* Mylord et son fils viennent de me promettre leurs services; mais je veux être sous votre protection particulière. La joie qui se peint dans vos yeux me persuade que je n'aurai pas beaucoup de peine à l'obtenir.

LADY MARIE. Nous serions trop heureuses de pouvoir signaler notre attachement à votre couronne en des circonstances moins tristes. J'ai perdu, dans la défense de votre parti, trois fils et un petit-fils; mais leur mort ne m'a point fait rougir de mes regrets, puisqu'ils l'ont reçue en faisant leur devoir. Vous voyez, à l'exception d'une fille que j'ai encore, tout ce qui reste de notre maison. Il n'est aucun de nous à qui la vie soit plus chère que votre gloire. Nous brûlons tous à l'envi du zèle de vous servir. Vos malheurs et ceux de votre père ont fait le tourment de ma vieillesse. Il semble que le ciel veuille en adoucir la rigueur, en offrant à mes yeux l'objet de mes plus tendres alarmes et en me donnant les moyens de conserver ses jours sacrés. (*Avec une joie plus vive.*) Ah! sire, quelle volupté pour mon cœur!

ÉLISABETH. Sire, je ne suis rien encore dans le monde; mais, à l'exemple de mes parents, je me sens capable de tout entreprendre pour votre service.

CHARLES. Respectable famille, quels doux transports j'éprouve dans votre sein!

DERBY. Maintenant, mes amis, il est temps de s'occuper de la sûreté du roi. La prudence nous défend de prolonger ici notre séjour. Toute la contrée est remplie de soldats du parlement. Je ne sais même s'il est un seul coin dans les trois royaumes qui pût nous offrir une retraite assurée dans la fermentation générale

où sont les esprits. Il s'agit donc de délibérer sur les moyens de quitter l'Angleterre par la voie la moins périlleuse.

CHARLES. Mon dessein est de m'embarquer pour la France dans le premier vaisseau. Windham, vous connaissez le pays; il vous est facile de favoriser ce projet.

WINDHAM. Le sort paraît avoir tout disposé pour le faire réussir. Un messager que j'avais envoyé chez ma sœur à Shoreham m'a rapporté que demain, dès le point du jour, un vaisseau doit partir de ce port, et faire voile vers la Normandie. Le colonel Lane, attaché à vos intérêts, profite de cette occasion pour échapper aux poursuites de Cromwell.

DERBY. Ce moyen me paraît assez favorable.

CHARLES. Je suis prêt à le saisir, pourvu que nous puissions nous rendre au port sans danger.

WINDHAM. C'est à quoi je me charge de pourvoir. J'ai des gens affidés pour vous suivre.

DERBY. Nos chevaux ont souffert sur la route. Nous en aurons besoin cette nuit. Mylord voudra-t-il bien ordonner qu'on en prenne le plus grand soin?

WINDHAM. Pope, allez les visiter, et veillez à tout ce qui leur sera nécessaire.

POPE. Je vous obéis, mylord.

SCÈNE VII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, HENRI.

WINDHAM. Il nous faut employer les précautions les plus délicates pour écarter jusqu'au moindre soupçon. Votre majesté ne doit pas ignorer que l'infâme parlement a promis une récompense à ceux qui oseraient porter les mains sur votre personne sacrée, et qu'il a menacé d'une punition rigoureuse ceux qui vous donneraient un asile. Je réponds de mes gens; ils sont au-dessus de la crainte et de la corruption : mais nous sommes entourés d'une populace fanatique dont nous devons nous défier.

LADY MARIE. Il ne s'agit que de vous tenir caché durant la journée. Vous partirez à l'entrée de la nuit pour gagner le port avant la naissance du jour.

CHARLES. Ces mesures s'accordent à merveille avec mes besoins. Ce sera un vrai bienfait pour moi, ainsi que pour Derby, de nous laisser rétablir de nos fatigues dans un long sommeil. Nous pouvons, de cette manière, échapper à tous les regards.

LADY SOPHIE. Votre majesté ne voudrait-elle pas d'abord réparer ses forces par quelque nourriture?

CHARLES. Je vous avouerai, mylady, que le sommeil l'emporte sur la faim. Le repos est pour nous le besoin le plus pressant.

LADY SOPHIE. Je vais donner mes ordres pour vous le procurer. Élisabeth, suivez-moi.

SCÈNE VIII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, HENRI.

WINDHAM. Il me vient une idée. Ma sœur fait inviter sa mère à lui rendre une visite ce soir.

LADY MARIE. Mon fils, laissez-moi l'honneur d'avoir arrangé notre plan pour le salut du roi, comme j'aurai la gloire de l'exécuter. Je partirai dans l'ombre de la nuit; et nos hôtes sacrés, à la faveur des ténèbres, pourront venir sans péril à ma suite, sous quelque déguisement.

CHARLES. Mon salut me deviendra plus cher, si c'est à vous que je le dois.

WINDHAM. Dans l'intervalle, je vais envoyer un message à ma sœur, pour qu'elle annonce au capitaine du vaisseau deux autres passagers, et qu'elle le retienne jusqu'à leur arrivée.

DERBY. Fort bien, mylord : pressez aussi, d'une manière obscure, le colonel Lane de s'occuper du soin de nos places.

WINDHAM, Henri, courez dire à Jacques de se tenir prêt à partir dans un moment, pour aller en toute diligence chez ma sœur.

HENRI. Oui, mon père, je vais lui porter vos ordres.

LADY MARIE. Permettez, sire, que j'aille aussi faire toutes les dispositions convenables pour notre départ.

SCÈNE IX.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY SOPHIE.

LADY SOPHIE. Sire, tout est disposé pour vous faire jouir des douceurs du repos.

CHARLES. Vous ne pouviez, mylady, m'annoncer en ce moment une nouvelle plus agréable. Mon cher Derby, j'ai besoin de votre secours. A peine ai-je la force de me soutenir. (*Lady Sophie et Derby le soutiennent.*) Mylord, j'espère qu'à mon lever vous trouverez mes esprits plus fermes, et mes sens moins abattus.

WINDHAM. Nos cœurs veilleront autour de votre majesté.

CHARLES. Ainsi, je vais reposer avec autant d'assurance que si j'avais une garde nombreuse à ma porte.

Lady Sophie et Derby le conduisent hors du salon. Windham veut le suivre, lorsqu'il voit entrer Jacques et Pope.

SCÈNE X.

WINDHAM, JACQUES, POPE.

JACQUES. Mylord, me voilà prêt à partir.

WINDHAM. Jacques, écoute-moi. Je vais te charger d'une commission importante. Je ne te l'aurais pas confiée, si je ne savais que tu es un homme plein d'honneur.

JACQUES. Mylord, j'espère que vous n'aurez pas à vous repentir de votre choix.

WINDHAM. Eh bien! prends mon cheval, et cours à toute bride chez ma sœur. Tu lui diras que ma mère ira la trouver cette nuit. Il faut qu'à l'instant de ton arrivée elle fasse retenir deux places dans le vaisseau qui doit faire voile demain vers la Normandie. C'est pour deux personnes à qui toute notre famille est dévouée. Tu trouveras chez ma sœur le colonel Lane; conjure-le, de ma part, de vouloir bien se charger de ce soin, et de ne pas laisser lever l'ancre avant que mes deux passagers soient dans le vaisseau. C'est une grâce que je lui demande au nom de notre ancienne amitié. Je te donnerais une lettre pour lui, si je n'avais à craindre que tu ne fusses peut-être arrêté par les soldats du parlement, et que cette lettre ne découvrît notre projet.

JACQUES. Mylord, je parlerai tout aussi bien que votre écriture.

WINDHAM. Si l'on te demande d'où tu viens, où tu vas, prends garde de ne pas montrer un air embarrassé, et forge d'avance ta réponse.

JACQUES. Elle est prête. Votre sœur est malade ; je vais de votre part savoir des nouvelles de son état. Je lui dirai même d'exagérer dans la maison sa maladie, comme je vais le faire ici dans le village, pour que sa mère ait un juste motif de partir dans la nuit pour se rendre auprès d'elle.

WINDHAM. Très-bien ; mais ne t'arrête pas sur la route, pour arriver à temps.

JACQUES. Mylord, vous serez satisfait de ma conduite dans tous les points.

WINDHAM. Afin que tu saches pourquoi je te parle d'une manière si pressante, apprends que c'est le salut du roi qui est l'objet de ta commission.

JACQUES, *baisant le pan de son habit.* Je vous remercierai jusqu'à mon dernier jour de m'avoir jugé digne de l'exécuter.

WINDHAM. Il n'y a que les âmes sensibles à l'honneur qui puissent connaître le prix de la confiance. Cours remplir ton message, et que ciel veille sur ta course.

SCÈNE XI.

JACQUES, POPE.

Jacques est prêt à sortir, Pope l'arrête.

POPE. Jacques, c'est le roi.

JACQUES, *d'un air joyeux.* Est-ce que je ne l'ai pas entendu?

POPE, *d'un ton grave.* C'est le roi, te dis-je.

JACQUES. Eh bien?

POPE. Je l'ai fait entrer avec sûreté dans le château ; songe à l'en faire sortir avec autant de sûreté.

JACQUES. Est-ce que je t'ai jamais cédé l'avantage dans aucune occasion ?

POPE. Dans celle-ci je souhaite que tu me surpasses.

JACQUES. Il ne tiendra pas à mon zèle.

POPE. Songe à la gloire qui nous attend, lorsqu'on dira dans le monde entier : Pope et Jacques, au service du lord Windham, pouvaient disposer de la vie du roi, et ils l'ont sauvée. De simples domestiques ont pensé aussi noblement que leur maître.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.



POPE, THOMAS.

THOMAS. Je viens de prêter l'oreille à la porte du roi. Il dort du plus profond sommeil. Cependant je tremblerai toujours jusqu'à ce que le roi soit débarqué sur les terres de France. Si ces maudits rebelles allaient se saisir de sa personne! Ils ne lui feraient pas plus de grâce qu'à son père.

POPE. Mes cheveux se dressent sur ma tête à cette pensée. Que le ciel nous préserve d'un si grand malheur!

SCÈNE II.

WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM. Thomas, monte à cheval, traverse la forêt, et va te poser sur la colline. Prends bien garde que les soldats du parlement n'approchent d'ici sans que j'en sois prévenu. Aussitôt que tu en verras venir quelques-uns de ce côté, descends, et viens à toute bride m'en porter la nouvelle.

THOMAS. Il suffit, mylord; je vous remercie de vouloir bien m'employer.

SCÈNE III.

WINDHAM, POPE.

WINDHAM. Thomas est un honnête garçon. On voit sur sa physionomie la joie qu'il ressent de la sûreté du roi.

POPE. Ma physionomie est bien trompeuse, si vous n'y lisez pas les mêmes sentiments.

WINDHAM. Oh! je ne suis pas inquiet sur ton compte. Tu es le premier qui a donné l'exemple de la fidélité. Mais qu'est-ce donc? tu as l'air rêveur.

POPE. C'est qu'il me revient tout à coup un souvenir, mylord. Le maréchal à qui j'ai donné le cheval du roi à ferrer l'a regardé très-attentivement. S'il avait quelques soupçons, et qu'il vînt à répandre l'alarme?

WINDHAM. Pourquoi nous former de vaines terreurs? On ne devine pas à l'aspect d'un cheval quel est son maître. Cependant il ne faut rien négliger. Va faire sentinelle devant la porte du château, et tiens l'œil ouvert sur tout ce qui pourrait se passer au dehors.

POPE. Faudra-t-il nier que nous ayons ici des étrangers?

WINDHAM. Non, sans doute, puisqu'on les a vus descendre au château. Ce serait exciter la défiance que d'en disconvenir. Il faut seulement nous accorder tous à dire qu'ils viennent de Dorcester.

POPE. Il est triste d'avoir besoin du mensonge pour éviter le mal et remplir son devoir.

Il sort.

SCÈNE IV.

WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE.

LADY MARIE. Mon fils, vous me voyez agitée d'une inquiétude mortelle. Une foule de paysans et d'étrangers est attroupée devant le château. Je tremble que l'on n'ait découvert la retraite du roi.

WINDHAM. Rassurez-vous, ma mère. Vous savez que dans ces jours de trouble le peuple abandonne son travail, et se rassemble sur les chemins pour s'entretenir des nouvelles publiques. Le bruit le plus confus suffit pour l'agiter. A-t-on recueilli quelque chose de leurs discours?

LADY MARIE. Rien de fâcheux encore. Ils se contentent de regarder stupidement les murailles; mais ils branlent la tête d'un air mystérieux, comme s'ils soupçonnaient ici quelque événement extraordinaire.

WINDHAM. Prévenus du moindre soupçon, ils auraient déjà franchi l'entrée. Cette populace aveugle est livrée à toute sorte de caprices. Il lui plaît aujourd'hui de s'assembler en cet endroit plutôt que dans un autre.

LADY SOPHIE. Mais, cher époux, ne peut-on pas nous avoir trahis?

WINDHAM. La trahison ne pourrait venir que de nos gens; et c'est leur faire injure que de les soupçonner : ils sont tous aussi dévoués à leur prince que nous-mêmes.

LADY MARIE. Ah! mon fils, si nous étions assez malheureux pour avoir rendu cet asile plus funeste à la vie du roi que les périls mêmes de sa fuite! Ce serait le dernier coup que la douleur porterait à ma vieillesse.

WINDHAM. Non, ma mère, épargnez-vous ces vaines terreurs. Encore quelques heures, et le roi est sauvé. Il faut qu'à l'entrée de la nuit vous vous mettiez en route avec lui. On sait, depuis quelques jours, que la santé de ma sœur est dérangée. J'ai fait répandre aujourd'hui le bruit qu'elle demandait instamment à vous voir. Votre visite est assez naturelle pour n'inspirer aucun soupçon. Et j'espère que, sous la garde du ciel, vous arriverez en sûreté à Shoreham.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE, HENRI.

CHARLES. Mylord, je viens de reprendre mes forces. Grâce à vos soins, je n'ai jamais si bien goûté les douceurs du repos. A mon réveil j'ai trouvé votre fils en sentinelle à ma porte. Je le remercie de son attention. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Nous sommes à peu près du même âge; je n'oublierai de ma vie cette garde officieuse.

WINDHAM. Mon fils n'a fait que remplir son devoir envers votre majesté.

CHARLES. Un devoir dans la situation où je suis a tout le mérite d'un service; et c'est avec ces couleurs que je me plais à l'envisager.

HENRI. Ah! sire, je suis fier d'avoir commencé près de votre personne sacrée le premier apprentissage de mon état!

LADY SOPHIE, *voyant Pope qui s'avance avec une serviette sur l'épaule.* L'ardeur de vous témoigner nos sentiments nous fait oublier que vous devez avoir un pressant besoin à satisfaire. Votre majesté veut-elle être servie?

CHARLES. Mylady, vous prévenez toujours ma demande.

POPE. Nous voici tout prêts à l'exécuter. (*On apporte une table avec deux couverts. Henri veut les arranger. Pope le retient par le bras.*) Mon jeune maître, pardonnez, mais chacun son service. Je ne vous cèderais pas aujourd'hui le mien pour toute votre fortune.

ÉLISABETH, *courant se saisir d'un flacon de vin et d'une coupe.* Sire, mon frère a eu l'honneur d'être votre capitaine des gardes; permettez-moi d'être votre échanson.

CHARLES, *avec un sourire.* Voulez-vous donc me traiter comme Jupiter dans l'Olympe?

WINDHAM. Sire, tous nos désirs, en ce moment, seraient de vous former une cour moins indigne de vous.

CHARLES. Le sort, au comble de ses faveurs, ne pourra jamais m'en offrir une sur laquelle mes yeux se reposent avec une plus vive satisfaction. Au milieu de la pompe du trône, les hommages que je reçois sont le fruit de l'ambition et de l'intérêt; ici, pauvre et abandonné, je ne les dois qu'aux sentiments personnels que j'inspire. Allons, mon cher Derby, savourons bien les douceurs du seul instant de calme que nous ayons pu goûter depuis trois jours.

Ils vont se mettre à table. Thomas entre brusquement et d'un air effaré.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, LADY MARIE, LADY SOPHIE, HENRI, ÉLISABETH, POPE, THOMAS.

THOMAS. Alarme! alarme! le capitaine Luke, avec deux soldats. Ils viennent tout droit au château. A peine ai-je pu les devancer. Ils sont sur mes pas.

LADY MARIE et LADY SOPHIE. Ciel!

ÉLISABETH. Nous sommes perdus. Dieu puissant, daigne nous secourir!

HENRI. Ils ne sont que trois hommes. Nous pouvons leur tenir tête.

DERBY, *avec feu.* Windham, sauvez d'abord le roi; qu'il s'éloigne. Nous soutiendrons ici la première attaque pour favoriser sa retraite.

WINDHAM. Non, Derby, ne quittez pas un moment sa personne. Henri, conduisez-les par cette porte secrète.

HENRI. Oui, sire, daignez vous confier à moi; tant qu'il me restera une goutte de sang, ils ne vous enlèveront pas de mes mains.

WINDHAM. Élisabeth, suivez-les avec votre mère.

Ils sortent par une porte dérobée.

SCÈNE VII.

WINDHAM, LADY MARIE, POPE, THOMAS.

WINDHAM. Ma mère, je vous en conjure, gardez de vous trahir par quelques signes de trouble et d'agitation. Peut-être est-ce le hasard seul qui les amène ici. Mettons-nous à table, pour prévenir leur curiosité sur la destination de ces deux couverts. Je les entends dans la cour. Thomas, courez à leur rencontre, pour les amener directement devant moi.

THOMAS. Il suffit, mylord.

SCÈNE VIII.

WINDHAM, LADY MARIE, POPE.

WINDHAM. Et vous, Pope, vous veillerez à ce que personne ne sorte du château, afin que toutes nos forces puissent se rassembler au besoin. Ayez soin de tenir deux chevaux prêts à la petite porte du parc.

POPE. Je vais remplir vos ordres.

WINDHAM. Non, attendez. Restez un moment avec nous. Je vous avertirai d'un signe, lorsqu'il en sera temps.

SCÈNE IX.

WINDHAM, LADY MARIE, POPE, THOMAS, LE CAPITAINE LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LUKE. Que le ciel vous éclaire, profanes! Le soir nous a surpris en route. Nous venons prendre ici notre logement pour la nuit, moi et ces deux braves soldats qui soutiennent la bonne cause.

WINDHAM. Tous les appartements du château sont occupés par ma famille. La place me manque pour vous recevoir.

LUKE. Au nom du parlement, il faut pourtant nous loger.

WINDHAM. Vous êtes gens de guerre, endurcis à la fatigue. Si vous vous accommodez d'un réduit étroit, je vais vous y faire conduire.

LUKE. Nous sommes gens de guerre, et notre épée nous fera trouver la place qui nous convient. Pour qui cette table est-elle dressée ?

LADY MARIE. Pour mon fils et pour moi. Nous étions absents à l'heure du dîner.

LUKE. Et nous aussi, parbleu. Ainsi, même fortune. Faites apporter trois couverts de plus. Nous mangerons ensemble.

WINDHAM. Prenez cette table pour vous. De peur de vous troubler, nous irons manger ailleurs.

LUKE. A la bonne heure. Nous sommes les maîtres ici; point de gêne pour les étrangers. (*A Thomas.*) Un couvert encore et qu'on nous serve.

LADY MARIE, *à Thomas qui paraît embarrassé.* Faites ce qu'on vous ordonne.

WINDHAM, *à Pope.* Restez pour les servir, et vous viendrez ensuite me trouver.

Il sort avec lady Marie.

SCÈNE X.

LUKE, PEMBEL, TALGOL, POPE.

LUKE. Allons, allons, à table,

PEMBEL. Gobergeons-nous pour la santé de la bonne cause.

Thomas porte un troisième couvert.

TALGOL, *le prenant de ses mains.* Donne, que je sois aussi de la partie.

Ils se mettent à table, et commencent à manger avec une extrême voracité.

LUKE, *à Pope, la bouche pleine.* Eh bien ! garçon, quelles nouvelles?

POPE. Vous devez le savoir mieux que moi. Il court tant de bruits! il n'y a que le diable qui sache le fond des choses. Est-il vrai que le roi soit arrêté?

Il le regarde fixement en face.

LUKE. Il ne l'est pas, puisque je n'ai pas su le prendre. Il y a trois jours et trois nuits

que je bats toute la contrée; il ne me serait pas échappé. Il faut qu'il soit resté mort sur le champ de bataille.

POPE. Que me dites-vous?

LUKE. Ce que je dis? Du vin. (*A Thomas, en lui jetant un plat vide.*) Va nous chercher autre chose.

Thomas sort.

POPE, *à part, en leur apportant des bouteilles.* Dieu soit loué! ils ne savent pas qu'il est ici.

PEMBEL. Cette nouvelle vous confond, coquins.

LUKE. Allez faire sonner vos cloches de deuil. Mais je vous conseille de le faire si doucement que le parlement ne puisse les entendre, ou bien je les ferai sonner pour vous-mêmes.

THOMAS, *portant un autre plat.* Voici tout ce qu'il y a de prêt pour l'heure.



LUKE, C'en est assez. Du vin seulement. M'entendez-vous?

PEMBEL, *à Pope.* Que fais-tu là à branler la tête? Il semble que tu nous souhaites du mal.

LUKE. Mettez-nous six bouteilles sur la table, et allez-vous-en jusqu'à ce qu'on vous appelle.

On leur apporte le vin.

POPE, *en sortant, à part.* Voilà des drôles qui font honneur au parlement.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPE *et* THOMAS, *entrant ensemble, et s'empressant de desservir la table.*

THOMAS. Il semble que ces coquins soient venus tout exprès pour nous manger le dîner du roi.

POPE. Sois tranquille, le roi en a eu sa part. Je lui avais mis en réserve ce qu'il y avait de meilleur.

THOMAS. Oui, mais tandis qu'ils étaient ici tranquillement à se goberger, il n'a pu faire son repas qu'au milieu du trouble et des inquiétudes.

POPE. Moi, qui me faisais tant d'honneur de pouvoir servir à table sa majesté, me voir forcé de servir au contraire ses plus grands ennemis!

THOMAS. Il est heureux pour nous qu'ils soient si persuadés de sa mort. Mais de quel ton ils parlaient! Je n'ai jamais vu d'insolence pareille.

POPE. Le capitaine en était encore plus pourvu que les autres.

THOMAS. C'est qu'il se souvient de son premier état. Croirais-tu que je l'ai vu autrefois garçon boucher à Bristol?

POPE. Je ne m'étonne plus qu'il ait un air si tranchant.

THOMAS. Et monsieur Pempel, son ami, ce garçon tailleur, l'orateur de son quartier, qui s'est fait soldat théologien de Cromwell! Je parierais qu'il a perverti plus de monde par sa maudite langue, qu'il n'en a tué de son épée.

POPE. Connais-tu le troisième?

THOMAS. Non; mais à sa mine enfumée, je le croirais un de ces misérables chaudronniers qui courent les campagnes. On l'aura recruté sur les grands chemins.

SCÈNE II.

LADY MARIE, WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM. Eh bien! Pope, les soldats, où sont-ils?

POPE. Je les crois tous appesantis déjà de sommeil. Je leur ai porté dans leur chambre quatre bouteilles de vin, qu'ils ont vidées en se mettant au lit. Je vous garantis que mylady peut être arrivée à Shoreham avant qu'ils se réveillent.

WINDHAM. Il faut profiter de ce moment précieux. Que tout se dispose dans le plus grand silence pour le départ de ma mère.

LADY MARIE. Thomas, va donner un coup d'œil à mes équipages et presser les préparatifs. Henri fait prendre au roi le déguisement nécessaire pour venir à ma suite. Quand tout sera prêt, tu viendras nous avertir.

THOMAS. Je cours remplir vos ordres.

SCÈNE III.

LADY MARIE, WINDHAM, POPE.

POPE. Mylord, accompagnerai-je le roi?

WINDHAM. Non. Je veux que mon fils soit du voyage; et moins la suite sera nombreuse, moins elle fera naître de soupçons.

POPE. Mais s'il arrivait par malheur qu'on eût besoin de le défendre, pouvez-vous armer trop de bras pour son secours? Il me semble que je pourrais aller un peu en avant à la découverte sur la route, sans paraître appartenir à la voiture de mylady.

WINDHAM. Je chargerai Thomas de ce soin.

POPE, *tristement*. Thomas, mylord! Est-ce que vous doutez de mon courage ou de ma fidélité?

WINDHAM. Non, mon ami; je crois l'un et l'autre à toute épreuve; mais j'ai besoin ici de ta prudence pour en imposer aux soldats dans la maison et aux paysans dans le village, en cas d'un événement imprévu.

LADY MARIE. Sois persuadé que s'il était question de quelque manœuvre importante, c'est toi que l'on choisirait le premier. Je t'en donne ma parole.

POPE. Ce témoignage me console un peu; cependant, il faut que je le dise, j'aurais mieux aimé suivre le roi, le sauver, ou mourir pour lui.

WINDHAM. Je te reconnais à ces sentiments. Mais le temps nous presse. Va voir si sa majesté est prête, et dis à mon fils qu'il peut l'amener ici en sûreté.

POPE, *en sortant* Oui, mylord.

SCÈNE IV.

LADY MARIE, WINDHAM.

LADY MARIE. Voici des temps orageux où se présentera souvent l'occasion de les exercer. J'aime à croire que, dans une grande épreuve, votre fils ne serait pas indigne de son nom.

WINDHAM. O ma mère! que vous me rendez fier par cette espérance!

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, LADY MARIE, WINDHAM, HENRI.

CHARLES. Windham, reconnaissez-vous ces habits?

Il écarte le manteau qui l'enveloppe, et laisse voir l'habit de livrée dont il est revêtu.

WINDHAM. O mon prince! quelle douleur de vous voir réduit à cette affreuse nécessité!

LADY MARIE, *les yeux baissés*. Je n'ose porter sur vous mes regards, je crains qu'ils ne vous offensent.

CHARLES, *avec dignité*. Non, mylady, rassurez-vous, ils ne me verront point rougir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sort me condamne à d'étranges métamorphoses. Contraint, il y a peu de jours, de manier la cognée dans la profondeur des forêts, pourquoi m'étonnerais-je de ce nouveau travestissement? Ce n'est qu'un trait de plus de l'inconstance de la fortune. Plus elle m'accable de ses caprices, plus je

mets d'orgueil à les mépriser. C'est de l'abaissement où elle me plonge, que je veux m'élever au-dessus d'elle et de moi-même. — Un roi, sous ces habits, reçoit une grande leçon de la destinée, pour la donner au reste des souverains.

DERBY, *se détournant*, *et levant les yeux vers le ciel.* Ah! sire.

CHARLES. Derby, tu ne vois que de l'abjection dans ce vêtement; moi, je sais m'en faire une parure triomphale. Le bandeau royal sur mon front n'en imposerait pas à l'audace de mes ennemis, et, sous la livrée de la servitude, j'ai la gloire de régner encore sur des cœurs fidèles.

Derby et tous les autres se jettent aux pieds du roi.

WINDHAM. Vous les voyez tous dévoués à s'immoler pour vous.

CHARLES, *avec transport.* Voilà les hommages qui m'élèvent bien plus haut que les trônes de la terre. Mais relevez-vous, mes amis. Ce n'est pas à mes genoux, c'est à mes côtés que vous devez trouver votre place. Mylord, j'ai vu régner dans votre maison des vertus qui ne suivent pas toujours le diadème et qui en effacent l'éclat. Si l'amour de mon peuple et les lois de l'honneur ne me faisaient un devoir de maintenir ma couronne, c'est dans la paix de cette retraite et dans la jouissance de votre amitié que j'aspirerais à vivre.

LADY MARIE. Par pitié, sire, cachez-nous de pareils sentiments; ils mêleraient trop d'amertume à nos regrets.

WINDHAM. Hélas! telle est notre situation. Quoique votre aspect me pénètre de la joie la plus vive, je me trouve réduit à désirer de vous voir manquer bientôt à nos regards.

CHARLES. Mylord, ma présence a produit le désordre et le trouble dans votre maison; mais je jure de ne jamais oublier ni le danger où je vous expose, ni votre fermeté généreuse à le braver.

WINDHAM. Ah! sire, dans le sentiment profond qui nous anime pour l'intérêt de la patrie, tout ce qui nous est personnel est d'une bien faible considération. Ce n'est ni ma sûreté ni celle de ma famille qui fait naître mes inquiétudes. C'est la vôtre dont je suis occupé tout entier. La fortune nous a mis hors d'état de pouvoir nous rendre utiles à notre pays. Mais vous, sire, vous pouvez encore faire son bonheur.

CHARLES. En travaillant à ce grand ouvrage, je me rappellerai sans cesse que vous m'en avez fourni les moyens.

WINDHAM. Que je voie mon pays heureux et je serai assez récompensé!

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, LADY MARIE, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

POPE et THOMAS, *en entrant.* Mylord, tout est prêt pour le départ de sa majesté.

DERBY. Il n'y a pas un instant à perdre.

LADY MARIE, *levant les bras vers le ciel.* Dieu, protecteur des rois, daigne nous prendre sous ta garde!

Windham paraît enseveli dans une profonde rêverie.

CHARLES, *allant vers lui.* Windham, vous ne me dites rien?

WINDHAM. Sire, je voudrais vous dérober les agitations qui troublent mon cœur en ce moment.

CHARLES. Et moi, je voudrais pouvoir vous exprimer tout ce qui se passe dans le mien. Je suis entré dans votre maison en fugitif, vous m'y avez traité en roi; j'en sors votre ami. (*Windham veut se précipiter à ses pieds. Charles le retient, et lui tendant les bras :*) Que faites-vous? Je ne veux recevoir que vos embrassements. (*Il l'embrasse avec transport.*) Mon ami, le destin ne sera pas assez cruel pour me ravir le bonheur de vous revoir. J'emporte avec moi cette espérance. (*Windham, sans pouvoir lui répondre, saisit sa main, la couvre de baisers et l'arrose de ses larmes. Charlas le regarde avec attendrissement. Pope, dans cet intervalle, s'avance pour baiser le bas de son manteau. Charles l'aperçoit, lui donne sa main à baiser, et lui dit :*) Je vous dois le salut de ma vie; de pareils services ne se payent que par l'honneur; et je ne vous, en offre pas d'autre récompense. Mais veillez avec soin sur les jours de vos dignes maîtres. (*Il s'avance vers lady Marie, et lui présentant la main :*) Mylady, je suis à vos ordres.

Henri s'élance au cou de son père.

WINDHAM, *avec feu.* Mon fils, je vous confie la personne sacrée de votre roi. Vous me répondez de sa sûreté. Sachez, s'il le faut, mourir pour le défendre.

HENRI, *vivement.* J'engage devant vous et devant le ciel ma vie à le sauver.

SCÈNE VII.

LADY MARIE, LADY SOPHIE, CHARLES, DERBY, WINDHAM, ÉLISABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

LADY SOPHIE, *entrant d'un air consterné, suivie d'Élisabeth.* Ah! sire, arrêtez. Ma mère, vous le conduisez à la mort.

LADY MARIE. D'où vient l'égarement où je vous vois, ma fille?

LADY SOPHIE. Tout est perdu.

CHARLES. Comment! daignez vous expliquer, mylady.

LADY SOPHIE. Aurai-je la force de vous le dire?

WINDHAM. Tâchez de recueillir vos sens, chère épouse. Au nom du ciel, tirez-nous du trouble où vous nous jetez.

LADY SOPHIE, *d'une voix entrecoupée.* Le maréchal qui a ferré le cheval du roi s'est glissé furtivement dans le château..... il est monté à la chambre des soldats..... il les a réveillés..... il leur a dit que le roi était dans la maison..... Je l'ai vu sortir pour aller ameuter les paysans, tandis que les soldats s'habillent pour venir se saisir ici de sa majesté.

CHARLES, *avec fermeté.* Il faut céder à la destinée. Mais elle ne disposera de moi qu'après la perte de tout mon sang.

DERBY. Ah! si je puis sauver vos jours aux dépens des miens! Qu'avons-nous à craindre, lorsqu'il nous reste encore notre épée?

WINDHAM. Non, brave guerrier, la résistance serait inutile. Tout le village est peut-être déjà sous les armes. Sire, daignez ne pas vous abandonner encore aux mouvements d'un aveugle désespoir. Je vous en conjure, mon cher Derby, ramenez le roi dans son appartement secret, et ne vous éloignez pas un instant de sa personne. S'il faut en venir à la force ouverte, j'irai me joindre à vous avec mon fils, et nous combattrons tous ensemble jusqu'au dernier soupir. (*Il les conduit vers un escalier dérobé.*) Thomas, courez faire lever le pont-levis du château pour empêcher le peuple d'y pénétrer. (*Thomas sort.*) Et vous, mon fils, je crains la bouil-

tante audace de votre jeunesse; retirez-vous avec Pope dans la chambre voisine. Je vous défends d'en sortir sans mes ordres.

HENRI, *avec chaleur.* Quoi! mon père.. ..

WINDHAM. J'entends venir les soldats. (*Henri s'élance pour voler à leur rencontre. Windham, le retenant, lui dit d'un ton impérieux :*) Obéissez. (*Henri passe avec Pope dans la pièce voisine.*) *A lady Marie.* O ma mère! c'est en ce moment que j'ai besoin d'être soutenu par votre courage! (*Il se tourne vers lady Sophie et vers Élisabeth.*) Pardonne, chère épouse, et toi, ma fille, si je ne puis vous épargner l'aspect d'une soldatesque insolente. Mais dans un tel péril je ne puis me résoudre à vous éloigner de mes yeux.

SCÈNE VIII.

LADY MARIE, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, WINDHAM, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

Les Soldats se précipitent dans le salon.

LUKE, *d'une voix tonnante.* Où sont-ils? où sont-ils?

WINDHAM, *avec calme.* Qui cherchez-vous?

LUKE. Stuart et le compagnon de sa fuite.

WINDHAM. Stuart? Je ne connais de ce nom que le roi d'Angleterre, et l'on ne le prononce devant moi qu'avec respect.

LUKE. Nous n'avons point de roi. C'est Stuart que je vous demande.

PEMBEL. Il est dans votre château. Ne vous avisez pas de le celer, ou il vous en coûte la vie.

WINDHAM. Je la mépriserais si je la croyais à votre merci.

LUKE. Moins de paroles et répondez. Où sont les deux hommes qui sont venus ici ce matin?

PEMBEL. Le maréchal à qui vous avez envoyé leurs chevaux a reconnu les fers pour avoir été forgés dans le Nord. D'autres marques prouvent que l'un des deux hommes est le roi d'Écosse.

LADY MARIE. Et l'avez-vous jamais vu pour le reconnaître?

LUKE. Non; mais qu'importe? Cromwell le reconnaîtra bien.

WINDHAM, *bas, à lady Marie.* L'entendez-vous, ma mère? Ah! si.....

LADY MARIE, *bas, à Windham.* Mon fils, je suis digne de concevoir tes vœux magnanimes.

LUKE, *les interrompant.* Allons, finissez vos discours. Qu'on nous livre à l'instant les deux étrangers. (*Il tire son épée et la lève sur Windham.*) Qu'on nous les livre, ou vous êtes mort.

LADY SOPHIE, *s'élançant au-devant du capitaine.* Que faites-vous, barbare?

LADY MARIE. Arrêtez, arrêtez. Je vais vous les amener.

LUKE, *baissant son épée.* Hâtez-vous, mylady, si vous tremblez pour ses jours.

SCÈNE IX.

WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LADY SOPHIE, *bas, à Élisabeth, avec un air consterné.* Quel est donc le dessein de ma mère?

ÉLISABETH. Je n'ose le pressentir.

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.

LUKE. Mylord, ignorez-vous les peines prononcées par le parlement contre ceux qui refuseraient de remettre Stuart en sa puissance?

WINDHAM. Ignorez-vous l'infamie attachée à ceux qui violent les droits de l'hospitalité?

LUKE. Vous êtes rebelle à la loi de la nation.

WINDHAM. Je n'en connais point qui puisse me faire oublier celles de l'honneur.

LUKE. Comment l'honneur peut-il vous engager envers un proscrit déclaré l'ennemi de la patrie?

WINDHAM. L'ennemi de la patrie est, à mes yeux, celui qui renverse son gouvernement, qui ravit au peuple son roi légitime. Quand une erreur de mon esprit m'aurait entraîné dans les principes dont vous faites profession, si Charles était venu me demander un asile, j'aurais cru devoir respecter son malheur. Jugez maintenant si j'étais capable de le trahir, moi qui le regarde toujours comme mon souverain, et sa personne comme sacrée.

LUKE. Vous reconnaissez donc que Stuart est l'un des deux hommes que l'on va nous amener?

WINDHAM. Lorsqu'ils seront en votre présence, vous le saurez de leur bouche, s'ils daignent vous l'apprendre.

LUKE. Il faudra bien qu'ils le confessent, ou ce fer me fera raison de leur refus.

WINDHAM. Qu'osez-vous dire? N'attendez pas que je vous laisse impunément exercer votre rage. Ce château, depuis trois cents ans, est la demeure de l'honneur; vous ne le souillerez point par un meurtre exécrable. Craignez de me pousser au désespoir. Vous voyez un soldat moins vieilli par l'âge que par les fatigues de la guerre, et qui, pour vous punir, peut retrouver un moment les forces de sa première jeunesse.

SCÈNE X.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LUKE, *à lady Marie qui s'avance.* Où sont mes prisonniers?

LADY MARIE. Ils me suivent. Avant de les remettre en vos mains, j'ai voulu d'abord vous déclarer combien je déteste l'action que vous me forcez de commettre. Je sens qu'elle outrage l'humanité. Mais mon premier devoir est de conserver la vie la plus précieuse. Si j'avais été libre de la racheter de la mienne, je n'aurais pas hésité sur le choix de la victime. Le ciel voit au fond de mon cœur. C'est à vous qu'il demandera compte du sang que j'expose à votre furie. (*En leur tendant des mains suppliantes.*) Mais si vous êtes encore sensibles à la voix de la nature, ne rejetez pas mes tendres supplications en faveur de ces infortunés. Je leur ai promis que vous respecteriez leur misère.

LUKE. C'est trop longtemps écouter de vaines lamentations. Où sont-ils?

SCÈNE XI.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, LUKE, TALGOL, PEMBEL, HENRI, POPE.

HENRI, *s'avance fièrement, enveloppé, ainsi que Pope, d'un grand manteau.* Je n'attendrai pas que l'on vienne me chercher.

LADY SOPHIE, *reconnaissant la voix de Henri.* Ciel! Qu'entends-je? (*D'une voix étouffée.*) Mon fils!

Elle tombe évanouie dans les bras d'Elisabeth, qui la conduit vers un fauteuil.

WINDHAM, *s'empressant de lui donner des secours; bas, à Elisabeth.* Gardez-vous de nous trahir.

Luke, Pembel et Talgol considèrent un moment Henri avec un air de surprise et d'irrésolution.

LUKE, *s'avançant enfin vers lui.* Qui êtes-vous?

HENRI, *avec fierté.* Avez-vous eu l'audace de croire que je m'abaisserais à vous répondre?

LUKE, *insolemment.* Qui êtes-vous encore, vous dis-je?

HENRI. De quel droit osez-vous m'interroger?

LUKE. Au nom du parlement, dont je vous porte les ordres.

HENRI. Je ne reconnais pas le parlement.

LUKE. Cromwell saura bien vous y contraindre. Il n'est qu'à dix milles d'ici. C'est en sa présence qu'il vous faudra parler.

HENRI. Vous n'aurez donc plus qu'un mot de ma bouche. Conduisez-moi devant lui.

PEMPEL. Hâtons-nous, avant que les paysans ne se rassemblent, et ne viennent peut-être nous disputer notre capture.

LUKE. Marchons.

Il fait un mouvement pour entraîner Henri.

HENRI, *lui en imposant d'un signe d'autorité.* Un instant (*A Windham.*) Mylord, j'espérais rendre mes jours utiles à la patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regrets, et même avec joie. Recevez, et vous aussi, mylady, ma profonde reconnaissance pour les sentiments que vous m'avez témoignés, et surtout pour la haute opinion que vous avez eue de mon courage. (*Henri cherche des yeux sa mère, et la voit évanouie. Il se précipite sur sa main, et la couvre de baisers.*) Dans quel état affreux la jette un intérêt trop tendre! Faut-il que je sois contraint de l'abandonner dans une si déplorable situation? Mylord, mylady, et vous, Élisabeth, au nom du ciel, je vous en conjure, prodiguez-lui tous les soins de votre tendresse. Parlez-lui souvent de moi. Peignez-lui l'effort que je fais sur moi-même pour me séparer d'elle. Je n'oserais répondre de ma résolution, si je voyais un moment ses larmes, si j'entendais sa voix gémissante.

Il se relève, presse tendrement la main d'Elisabeth, et enfonçant son chapeau sur ses yeux et s'enveloppant de son manteau, de peur d'être reconnu par les paysans en traversant le village, il s'éloigne à grands pas, et fait signe aux soldats de le suivre.

LUKE, *l'accompagnant l'épée nue sur l'épaule, crie aux soldats :* Allons, amis.

PEMPEL, *à Pope, qui s'enveloppe de son manteau.* Marchez. Cromwell va bien savoir aussi qui vous êtes.

POPE. Je ne craindrai pas de vous le dire tout haut à vous-même : un serviteur fidèle du roi, qui se fait gloire de mourir pour lui.

Les soldats les entraînent et sortent avec des cris confus.

SCÈNE XII.

LADY MARIE WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.

WINDHAM. Je puis donc enfin me livrer en liberté à ma douleur! O ma mère, quel sacrifice!

LADY MARIE. C'est pour moi qu'il est le plus douloureux, moi, que le sort a forcée de préparer et de conduire les victimes.

WINDHAM, *se penchant vers lady Sophie.* Reviens à toi, chère épouse. Que dis-je? hélas! dois-je désirer de te voir sortir de ce paisible évanouissement? Ah! s'il pouvait se changer en un long et profond sommeil! Le cœur déchiré de mes propres blessures, comment pourrai-je soutenir encore ton désespoir?

LADY SOPHIE, *d'une voix affaiblie.* Mon fils!

WINDHAM. C'est en vain que tu l'appelles, ce fils si cher! c'est lorsqu'il se montre le plus digne de notre amour que nous sommes condamnés à le perdre.

LADY SOPHIE. Mon fils! (*Elle promène de tous côtés ses regards.*) Où est-il? (*Elle se lève avec précipitation.*) Qu'avez-vous fait de mon fils?

LADY MARIE, *avec un effort violent.* Un héros, l'honneur de notre nom, le sauveur de son roi, le gage du salut de sa patrie!

LADY SOPHIE. Barbares! vous avez pu l'immoler?

WINDHAM. Voulais-tu me voir déshonorer par une lâche trahison, et livrer aux bourreaux une tête sacrée? Réduite à choisir d'un époux vivant pour l'infamie, ou d'un fils mourant pour la gloire, parle, quel choix aurais-tu fais?

LADY SOPHIE. Que puis-je te répondre? Mais mon fils!

WINDHAM. Il était aussi le mien. Je le voyais seul resté d'une nombreuse famille pour relever sa gloire. Crois-tu que la nature me laisse gémir moins vivement que toi sur sa perte?

LADY SOPHIE. Je l'embrasse avec ardeur, cette espérance horrible. Que ferais-je de la vie, s'il me fallait survivre à mon fils? (*Plus vivement.*) Mais où est-il? Je veux le voir. Ramenez-le-moi, que je reçoive au moins ses derniers embrassements.

WINDHAM. Il vient de s'arracher de tes bras éperdus.

LADY SOPHIE. A-t-il vu ruisseler mes larmes brûlantes? A-t-il senti mon cœur palpiter contre le sien, dans mes étreintes maternelles? Vous voulez qu'il expire sans savoir à quel excès il m'est cher! Non, laissez-moi le suivre; je veux l'embrasser mille fois; je veux m'étouffer contre son sein, et mourir avant lui de ma douleur. (*Elle s'élance d'un pas égaré. Windham la retient. Elle ne peut que tendre et agiter ses bras, en s'écriant d'une voix douloureuse:*) Mon fils! mon fils!

Charles, accompagné de Derby, rentre en ce moment; il s'arrête. Windham l'aperçoit et s'avance vers lui. Lady Sophie s'efforce de calmer ses mouvements en présence du roi, et, pour éviter sa vue, elle se détourne sur le sein d'Elisabeth.

SCÈNE XIII.

CHARLES, DERBY, LADY, MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.

CHARLES. Windham, que vient-il donc de se passer? J'entends de toutes parts des voix tumultueuses répéter en longues clameurs : Le roi est pris. Les soldats entraînent deux hommes. Je les ai vus s'éloigner dans la campagne, suivis d'une foule bruyante, à la clarté des flambeaux. Je vous trouve dans une profonde consternation; je vois votre épouse noyée dans les pleurs, et cherchant à fuir mes regards. Quel est ce mystère que je crains d'approfondir?

WINDHAM. N'avez-vous pas entendu les cris de cette mère désolée?

CHARLES. Que dites-vous? Votre fils...

WINDHAM. Il vous avait juré de sauver votre vie aux dépens de ses jours : il remplit son serment.

CHARLES. Et vous croyez que je le laisserai mourir à ma place? Non, non. Je me croirais indigne de ce dévouement généreux si je permettais qu'il s'achève. Séchez vos pleurs, mylady, je vais vous rendre un fils qui mérite si bien vos regrets.

WINDHAM. Ce serait en vain. Cromwell s'effraye-t-il du nombre des victimes? C'en est fait de mon fils, et vous péririez sans le sauver.

CHARLES. Je mourrai du moins avec lui.

WINDHAM. Non, sire, votre vie n'est plus à vous. Elle m'appartient, à moi, qui viens de l'acheter au prix de mon sang. J'ose réclamer tous mes droits sur elle, pour les joindre à ceux de la nation.

CHARLES. Et que pouvez-vous exiger de moi?

WINDHAM. Que notre projet s'accomplisse. L'exécution en devient plus favorable. Le faux bruit qui remplit déjà le village, et qui va bientôt se répandre dans tous les environs, vous assure une libre retraite. Hâtez-vous de partir. Le délai d'un seul instant peut vous être fatal. Le tigre, trompé dans sa rage, viendra demain, à la trace de mon sang, chercher sa nouvelle proie. Soyez hors de ses atteintes avant le réveil de sa fureur.

DERBY. Eh bien! Windham, dérobez-vous aussi avec nous à la vengeance de Cromwell. Chargé de vos effets les plus précieux, venez avec votre mère, votre épouse et votre fille, et suivez notre destinée.

WINDHAM. Je croyais, Derby, que vous auriez mieux appris à me connaître. J'aurais livré mon fils au glaive des bourreaux, et je voudrais y soustraire ma tête!

CHARLES. Sauvez du moins ce qui vous reste d'une famille infortunée. Hâtez-vous de le mettre en sûreté.

LADY MARIE. Moi, sire, abandonner mon fils!

LADY SOPHIE. On m'a ravi le mien, on ne m'arrachera point à mon époux.

WINDHAM. Vous voyez que la mort n'a rien qui puisse nous effrayer. La moitié de ma maison a péri pour la défense de votre père, l'autre moitié saura périr pour votre salut.

CHARLES. Non, je n'accepte point cette offrande sanglante. Quel est donc le sort qui me poursuit? Le ciel ne donne les rois aux peuples que pour faire leur bonheur, et moi, il ne m'a fait naître que pour la ruine des miens. C'est ma vie que les furies demandent. Délivrez-moi de cette vie maudite; je la déteste, je l'abhorre.

WINDHAM. Sire, il est d'un grand courage de la supporter. Le ciel, en secondant mon projet, nous a marqué nos devoirs, à vous de vivre, à nous de mourir. Laissez-nous remplir cette glorieuse destinée.

CHARLES. Et moi, vivrai-je heureux sur un trône où je ne serai monté qu'en vous immolant? Ce peuple ingrat qui me proscrit vaut-il à mes yeux un citoyen tel que vous? Sur l'espoir douteux de son retour, faut-il que je laisse périr de si nobles victimes? Non, Windham, je vous l'ai dit, je n'accepterai point une offrande de sang, quand je puis la racheter du mien. De quel droit prétendez-vous me forcer à le recevoir?

WINDHAM. De quel droit, sire? Vous me faites oublier les devoirs d'un sujet, pour prendre sur vous l'autorité de mon âge, et, s'il faut le dire, de mes services. Quand je vous ai ouvert ici un asile, au risque de ma fortune et de ma vie,

l'honneur de vous sauver pouvait être ma récompense : mais quand je vous immole mon fils, de quel prix pouvez-vous me payer? Et vous voudriez à présent me ravir jusqu'au fruit de ce sacrifice, et me réduire au regret de me l'être imposé? Non, sire; vous êtes roi, mais j'étais père. C'est pour vous que je ne le suis plus. Rendez-moi donc dans votre personne un fils que j'avais élevé pour l'espérance de la patrie. Vous demandez mes droits? Vous m'en avez donné sur vous, que je veux exercer dans tout leur empire. Partez.

CHARLES. Généreux, mais cruel Windham...

WINDHAM. Je n'entends plus rien. Éloignez-vous, sauvez en vous la nation. Suivez-nous, ma mère, et vous, Derby, aidez-moi à l'entraîner. (*Il se tourne vers lady Sophie.*) Pardonne, chère épouse ; je vais goûter la dernière joie qui puisse me rester sur la terre, celle de servir mon pays, et je reviens dans tes bras me livrer tout entier à notre douleur.

Avec le secours de Derby, il entraîne le roi ; lady Marie les suit ; Elisabeth ramène lady Sophie dans son appartement.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM, *seul.*

Quelle nuit affreuse je viens de passer! Tremblant pour mon roi, pour ma patrie, pour mon fils, où sont les maux qui peuvent manquer à ma douleur? Encore si j'étais seul à souffrir! O chère épouse! c'est ton désespoir qui m'accable plus que le mien. Combien de fois mon cœur s'est déchiré dans cette longue nuit à l'aspect de ses tourments! Un sommeil trompeur vient d'appesantir enfin ses paupières, et me donne un moment pour gémir seul en liberté. O mon fils, mon fils! jamais un vice en toi n'avait fait couler nos larmes paternelles : mais fallait-il ne montrer tant de vertus que pour combler l'excès de notre malheur!

Il verse un torrent de larmes.

SCÈNE II.

WINDHAM, JACQUES.

JACQUES, *le regardant d'un air attendri et n'osant l'interrompre.* Devais-je m'attendre à le trouver dans cette désolation! Quel prix il reçoit de ses vertus! (*Il s'approche et l'appelle en tremblant.*) Mylord.

WINDHAM, *sortant tout à coup de sa rêverie, le reconnaît.* Ah! mon ami, que viens-tu m'annoncer? A-t-on un vaisseau pour le roi?

JACQUES. Oui, mylord. Le colonel Lane, à mon départ, en tenait un tout prêt à mettre à la voile au premier instant de son arrivée.

WINDHAM. Grâce au ciel, je sens du moins une partie de mes peines adoucies.

JACQUES. Je ne sais s'il faut encore vous livrer à la joie.

WINDHAM. Que me dis-tu?

JACQUES. En revenant ici, je n'ai trouvé qu'à trois milles du port la voiture de mylady...

WINDHAM. Eh bien?

JACQUES. Mais, en m'avançant sur la route, j'ai vu des soldats courant de tous côtés avec de nouveaux ordres de Cromwell.

WINDHAM. Il est donc déjà détrompé sur sa victime. Dieu! s'ils allaient atteindre le roi!

JACQUES. Je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route vers le bord de la mer, et peut-être vers Shoreham.

WINDHAM. Ainsi, me voilà replongé dans de plus cruelles alarmes!

JACQUES. Mylady m'a chargé de vous prévenir qu'elle vous dépêcherait Thomas, ou qu'elle viendrait elle-même, aussitôt que le roi serait embarqué.

WINDHAM. Qu'ils viennent donc me tirer de cette affreuse incertitude! Va, laisse-moi, je te prie, si tu n'as rien de plus à m'apprendre.

JACQUES. Pardonnez, mylord; mais je ne puis vous abandonner ainsi à vous-même. Je n'ai que trop de regrets de m'être éloigné de vous. Je ne vous aurais pas laissé sacrifier mon jeune maître. J'aurais rempli sa place; trop heureux de vous conserver un fils digne de tant d'amour! Je m'en revenais si content d'avoir rempli mon message! L'espoir de vous trouver satisfait des bonnes nouvelles que je vous rapportais me rendait si joyeux! Ah! mylord, que suis-je devenu quand j'ai

appris ce qui s'était passé en mon absence! Et maintenant que je vous vois souffrir, vous qui me traitiez avec tant de douceur et de bonté, je ne sais comment je puis résister à ma douleur.

WINDHAM. Par pitié, mon ami, n'aggrave point les maux que j'endure.

JACQUES, *lui baisant la main.* Mon maître, mon digne maître!

WINDHAM. Je te remercie de ton attachement; mais ce témoignagne que j'en reçois ne sert qu'à m'affliger davantage. Pourquoi me parler de moi-même? J'ai besoin de n'être occupé tout entier que de mon fils.

Jacques sort.

SCÈNE III.

WINDHAM, *seul.*

Voici l'instant où ce fils si cher venait tous les matins me demander ma bénédiction. Avec quel transport je le serrais contre mon cœur! Au lieu de recevoir ces embrassements du père le plus tendre, peut-être essuie-t-il maintenant les menaces du féroce Cromwell, entouré de bourreaux, le fer levé sur sa tête! Peut-être qu'il expire en ce moment sous leurs coups! O Dieu! ma patrie, mon fils, ma famille entière, tout perdre et ne pouvoir mourir!

SCÈNE IV.

WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.



LADY SOPHIE, *toute échevelée, s'avance soutenue par Élisabeth.* Windham!

WINDHAM. Ciel! quel trouble dans ses sens! quel égarement dans ses yeux!

LADY SOPHIE, *l'œil hagard.* Où suis-je? Est-il jour encore? Je n'ai pas vu Henri. Il n'est pas venu m'embrasser. Ce cher fils! il sait pourtant que ses carresses font le bonheur de ma vie! (*Elle envisage Windham d'un regard fixe.*) Ah! je le vois. Il est dans les bras de son père. — Laisse-le donc aussi venir sur mon sein. (*Elle tend ses mains.*) Il ne vient pas! il ne m'aime plus! (*Elle se détourne, et ramenant bientôt sa vue vers Windham :*) Barbare! un poignard dans tes mains! Qu'a-t-il donc fait pour que tu l'égorges? Ah! je le défendrai contre toi. (*Elle veut s'élancer, Élisabeth l'arrête.*) On me charge de fers pour te priver de mes secours. (*Avec un mouvement d'horreur.*) D'où vient

ce sang que je vois couler à grands flots ? Est-ce mon sang, ou celui de mon fils?

Elle retombe sur les bras d'Elisabeth.

WINDHAM. Il manquait ce dernier coup à mon désespoir ! (*A Élisabeth.*) Je venais de la laisser si tranquille !

ÉLISABETH. Voilà dans quel état elle s'est trouvée à son réveil.

WINDHAM. Que lui dirai-je? Il ne me reste pas même d'espérance pour tromper sa douleur. (*Se penchant vers elle, et lui prenant les mains.*) Sophie! ma chère Sophie!

LADY SOPHIE, *d'une voix étouffée.* Il n'est plus de Sophie. C'était la mère de Henri. Elle l'a perdu.

Moment de silence, pendant lequel on n'entend que les sanglots d'Élisabeth.

SCÈNE V.

LADY SOPHIE, WINDHAM, ÉLISABETH, JACQUES.

JACQUES, *entrant d'un air effaré.* Mylord, toute la cour est pleine de soldats, et Cromwell lui-même s'avance.

LADY SOPHIE, *se ranimant.* Cromwell! Qui est ce Cromwell? N'est-ce pas un autre assassin de mon fils?

Elle s'évanouit.

WINDHAM, *après lui avoir donné les premiers secours.* Élisabeth, entraînez votre mère. (*Élisabeth emmène lady Sophie.*) Que le barbare ne repaisse pas sa vengeance de ce spectacle. Ciel, donne-moi la force de vaincre ma douleur, pour le confondre et l'accabler !

SCÈNE VI.

CROMWELL, WINDHAM.

CROMWELL. Mylord, tu me vois entrer chez toi pénétré d'une sainte indignation. Que tu aies voulu me tromper en me livrant ton fils au lieu de Stuart, je ne m'offense point de cette injure; mais trahir la nation, et prétendre te jouer des volontés du ciel, comment te pardonnerais-je cet excès d'audace et d'impiété?

WINDHAM. Et tu n'en vois point à te donner, toi, Cromwell, pour le vengeur de leur querelle?

CROMWELL. Je sais que l'homme n'est rien aux regards de l'Être suprême. Apprends aussi qu'il peut servir d'instrument entre ses mains pour signaler sa puissance.

WINDHAM. Et c'est pour la faire mieux éclater, sans doute, qu'il est allé te choisir au sein de la bassesse et de la crapule, perdu de dettes et d'honneur, noirci de plus de crimes qu'il n'y eut jamais de mouvements pervers dans l'âme du dernier scélérat !

CROMWELL. Le ciel a vu mes faiblesses, mais aussi il voyait mon amour pour la patrie.

WINDHAM. La patrie! Ce nom est dans ta bouche comme celui de la vertu dans les enfers.

CROMWELL. La nation me traite avec plus de justice. Elle a senti que je venais de lui rendre sa grandeur.

WINDHAM. Est-ce donc en dégradant ses esprits par le fanatisme et l'hypocrisie; en la livrant aux mépris de ses voisins par son acharnement furieux à se détruire elle-même, et à l'exécration de l'univers par le meurtre abominable de son roi? Tu lui as rendu sa grandeur, lorsque tu la fais servir de jouet à ton ambition! Quand tu ne l'aurais réduite qu'à souffrir lâchement les indignités dont tu l'accables, ne l'aurais-tu pas assez avilie? Jusques à quand sera-t-elle la dupe de ton imposture? Que ne peut-elle te voir, non comme je te vois, car la profondeur de ta scélératesse me dérobe encore des abîmes de forfaits, mais tel que tu te verrais toi-même si l'affreuse lueur du remords pouvait pénétrer jusqu'à ton cœur ténébreux!



CROMWELL. La servitude osa toujours ainsi calomnier les nobles efforts du courage. Il fallait, pour te plaire, laisser gémir un peuple généreux sous le joug de la tyrannie?

WINDHAM. C'est te peindre assez l'horreur qu'elle m'inspire, que de ne pouvoir exprimer combien je t'abhorre. Oui, monstre, crois-tu m'avoir dérobé la marche perfide de ton ambition? Je ne suis point l'esclave des rois; j'ai détesté toutes leurs entreprises sur notre liberté; mais je vois bien aussi ton but: tu tourmentes aujourd'hui la nation des tempêtes de l'anarchie pour la faire tomber de fatigue sous ton despotisme.

CROMWELL. Homme charnel, c'est bien à toi de juger l'empire des saints et de sonder les décrets impénétrables de la Providence!

WINDHAM. Va porter ces mystiques déclamations à tes énergumènes soldats. Va jouer des extases et répandre des larmes hypocrites dans ton parlement. Ils sont bien dignes d'être condamnés à la honte de les applaudir.

CROMWELL. Je déplore l'aveuglement de ton cœur; il est trop profond pour que je puisse y porter la lumière. Il n'est donné qu'au ciel de t'éclairer si tu méritais cette grâce. Rends-moi seulement Stuart, qu'il te demande par ma voix.

WINDHAM. Puisqu'il t'a fait son organe, il t'aura révélé, sans doute, où tu dois trouver ta victime.

CROMWELL. Il m'a révélé de la faire chercher dans ton château et dans toute la contrée.

WINDHAM. Eh bien! que tardes-tu à suivre des inspirations si manifestes?

CROMWELL. C'est à quoi mes soldats sont employés en ce moment, tandis que tu me crois occupé à répondre à tes vains discours.

WINDHAM. Attends donc en silence l'effet de tes recherches.

CROMWELL. Songe que ta vie en dépend.

WINDHAM. Je t'ai livré celle de mon fils; penses-tu que je tremble pour la mienne?

CROMWELL. Tu périras avec ton fils, et avec toi tu verras périr ta famille entière. Tu l'as entraînée dans ta rébellion, tu l'entraîneras dans ton supplice.

SCÈNE VII.

CROMWELL, LADY MARIE, WINDHAM.

WINDHAM. C'est vous, ma mère! Quels transports je vois éclater dans vos yeux! Qu'allez-vous m'apprendre du roi?

LADY MARIE, *avec un cri de joie.* Il est sauvé.

WINDHAM, *dans un excès de ravissement.* Qu'entends-je?

LADY MARIE. Oui, mon fils; je n'ai quitté le port que lorsque le vaisseau dérobait ses voiles à ma vue. Un vent favorable a toujours continué de souffler. Il l'aura déjà porté sur les côtes de France.

WINDHAM, *les bras levés vers le ciel.* Juste ciel! tu veux donc couronner à la fois tous mes vœux! Tu sauves le roi par mes soins; tu rends ma vie et ma mort également utiles à la patrie. Eh bien! Cromwell, te voilà consterné! De l'autre bord de l'océan son nom viendra ranimer le courage des bons citoyens et te glacer de terreur.

CROMWELL. Windham, tu ne me connais point. Tu vas voir si je laisse dépendre ma fortune de l'opinion des hommes ou des événements.

Il marche vers la porte et fait signe aux Soldats de s'avancer.

SCÈNE VIII.

CROMWELL, LADY MARIE, WINDHAM, TROUPE DE SOLDATS.

On voit dans l'éloignement Henri qui tend les bras à Windham et qui voudrait s'avancer vers lui; mais Luke, Pembel et Talgol le retiennent.

CROMWELL, *aux premiers Soldats.* Entrez, braves défenseurs de la bonne cause: venez vous réjouir avec moi. Vous voyez dans Windham le libérateur de la patrie.

LES SOLDATS, *étonnés.* Windham!

CROMWELL. Oui, mes amis. Le parlement avait promis une récompense à ceux qui s'empresseraient de remettre Stuart entre ses mains. Le généreux Windham pouvait la gagner; il l'a dédaignée. Il m'avait déjà vu renvoyer au delà des mers le jeune frère du tyran [1]; il a fait plus, il a chassé le tyran lui-même, pour qu'il ne restât plus rien d'une famille maudite sur la terre de la liberté.

WINDHAM. Qu'oses-tu dire, Cromwell?

CROMWELL, *l'interrompant.* Va, ne crains point que je désapprouve ta sage politique. Tu voulais montrer aux derniers partisans du lâche Stuart combien il était indigne de leur attachement. Tremblant pour lui seul, il les abandonne au moindre

[1] Le duc de Glocester, le dernier des enfants de Charles Ier, que Cromwell fit passer en Hollande après le supplice de son père.

péril et les livre à notre juste vengeance. Enfants du ciel, bénissez le Seigneur! Un tyran exécuté par le glaive vengeur des lois, un autre renvoyé sans retour de cette île sacrée assurent pour jamais le règne de la liberté.

WINDHAM. Quoi! fourbe, c'est ainsi que tu as l'impudence d'interpréter mes actions?

CROMWELL. Tais-toi. Tu ne vois pas que le ciel gouverne ton cœur malgré toi-même. Je suis juste. Tu as fait le bien de l'état. Je te rends ton fils. Qu'on le remette entre ses bras. (*On amène Henri.*) Venez, amis, allons rendre graces à l'Éternel. Le prix que le parlement avait mis à la tête de Stuart va vous être remis, puisque l'Angleterre en est délivrée.

Il sort et les Soldats le suivent.

SCÈNE IX.

LADY MARIE, WINDHAM, HENRI.

Taudis que Henri se jette dans les bras de lady Marie, Windham cherche Cromwell; et, ne le le voyant plus, il s'écrie :

WINDHAM. L'imposteur! il m'échappe avant que j'aie pu le démasquer.

HENRI. O mon père! ne nous occupons que de la joie de nous voir réunis et le roi sauvé par nos soins.

LADY MARIE. Me pardonneras-tu le péril où j'exposais tes jours?

HENRI, *vivement.* Vous pardonner! Ah! plutôt recevez les transports de ma reconnaissance. Je vous dois d'avoir conservé l'honneur de votre nom, rempli le devoir le plus saint, et témoigné peut-être que je ne suis pas indigne de vous. Mais, ma mère, ma sœur, que je les voie! Je ne puis résister à mon impatience.

WINDHAM. Hélas! ta pauvre mère! elle a payé bien cher la gloire que tu viens d'acquérir. Une fièvre brûlante, allumée par son désespoir, a porté le trouble et l'égarement dans ses esprits.

HENRI. Ciel! que m'annoncez-vous?

WINDHAM. Rassure-toi; j'espère que ta présence lui rendra bientôt le calme en faisant rentrer la joie dans son cœur.

HENRI. Laissez-moi donc voler auprès d'elle.

WINDHAM, *lui prenant les mains.* Non, demeure; il faut ménager sa faiblesse, et je vais la disposer à te recevoir. Mais, que vois-je? Dieu! c'est elle-même.

SCÈNE X.

LADY MARIE, WINDHAM, HENRI, LADY SOPHIE, ÉLISABETH.

LADY SOPHIE, *se débattant avec force, et s'arrachant des bras d'Élisabeth.* C'est en vain que vous voulez me retenir. Il faut que je voie ce Cromwell, il faut qu'il me rende mon fils.

HENRI, *courant à sa rencontre.* Le voici, le voici lui-même, ce fils que vous cherchez!

LADY SOPHIE, *l'arrêtant les bras tendus, et le considérant d'un regard étonné.* Qui que tu sois, qui me représentes mon cher Henri, je t'en conjure, reste toujours ainsi devant mes yeux.

HENRI, *s'élançant à son cou.* Non, je veux que vous me sentiez sur votre sein C'est moi, c'est moi que vous tenez dans vos bras.

LADY SOPHIE, *avec attendrissement.* Oui, voilà ses traits, ses regards; c'est ainsi qu'il m'embrassait, ce cher fils! Cependant je n'ose le croire.

HENRI. Non, vous n'êtes point abusée. Serai-je encore longtemps étranger à vos yeux? O ma mère! ma mère!

LADY SOPHIE, *avec l'émotion la plus vive.* Ah! je te reconnais à ce doux nom que tu me donnes. Pourquoi ne l'as-tu pas plus tôt prononcé?

HENRI. Eh bien! je vous le répéterai mille et mille fois. Ma mère, ma tendre mère! vous me voyez rendu pour toujours à votre amour.

LADY SOPHIE. Est-il bien vrai? O mon fils! que j'ai souffert pour toi!

HENRI. Toutes vos souffrances étaient dans mon cœur. Mais ne rappelons tant de maux que pour mieux sentir notre félicité. (*Il court vers Élisabeth et l'embrasse.*) Ma sœur, je t'ai bien affligée; que je craignais de ne plus te revoir!

ÉLISABETH, *avec des soupirs.* Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai t'exprimer ma joie. J'en suis trop accablée.

WINDHAM. Ma chère Sophie, je puis donc enfin m'offrir sans crainte à tes regards. Henri s'est couvert de gloire; et, sans perdre notre enfant, j'ai sauvé notre roi.

LADY SOPHIE. Je te pardonne. Mon fils et toi, vous m'en devenez plus chers que jamais.

SCÈNE XI.

LADY MARIE, WINDHAM, LADY SOPHIE, ÉLISABETH, HENRI, POPE, JACQUES, THOMAS

On voie entrer Pope, que Jacques et Thomas conduisent en triomphe; Henri l'aperçoit, court le prendre par la main et l'amène devant Windham.

HENRI. Mon père, que je vous présente le généreux compagnon de mon sacrifice.

Pope veut se jeter aux pieds de Windham. Windham lui ouvre les bras.

WINDHAM. Non, Pope, embrasse-moi. Tu voulais mourir avec mon fils; tu ne peux vivre désormais que son égal dans mon cœur. (*A Jacques et à Thomas.*) Et vous, mes amis, qui nous avez montré tant de zèle et de fidélité, restez toujours avec nous. Ne formons tous ensemble qu'une famille de frères et de bons citoyens. Vivons pour nous aimer, et réunissons nos vœux pour la liberté de la patrie, en attendant l'occasion de verser, s'il le faut, tout notre sang pour la rétablir.

La fuite du roi offrant une suite de rencontres, d'aventures et d'intrigues du plus grand intérêt que l'on n'a pu faire entrer dans la marche du drame, j'espère que mes jeunes amis ne seront pas fâchés d'en trouver ici les détails.

AVENTURES DE CHARLES II DANS SA FUITE [1].



Le roi, après la journée de Worcester, s'était éloigné du champ de bataille, suivi de cinquante cavaliers. Il garda son escorte dans une course de vingt-six milles, pour se défendre, soit des insultes des paysans, soit contre les détachements que Cromwell avait envoyés à sa poursuite. Il crut alors devoir s'en séparer, et il ne garda près de sa personne que Wilmot et le comte de Derby, avec lesquels il se rendit à Witlad, ancien monastère abandonné, dont le fermier avait autrefois donné un asile au comte après une déroute de sa petite armée. Ce fermier, dont le nom mérite d'être conservé, s'appelait Penderel. Il avait quatre frères, gens d'honneur comme lui, qui tenaient une autre petite ferme à Boscabel, dans son voisinage. On les envoya chercher; et ce fut entre leurs mains que le roi remit le soin de sa destinée. Ils lui coupèrent les cheveux, lui noircirent le visage, et le menèrent, sous un vieux habit de bûcheron, fendre du bois dans la forêt. On le fit coucher dans une petite chapelle, où il n'eut qu'un lit de paille et un mauvais oreiller. Une femme, qu'on fut obligé de mettre dans le secret, vint lui apporter du laitage, du beurre et des œufs. Le roi fut surpris de la voir; et ne sachant pas si les Penderel lui avaient fait une confidence entière, il lui demanda, pour s'en éclaircir, comment elle pourrait se résoudre à être fidèle à un homme qui avait été du parti du roi. La femme, sans s'expliquer davantage, répondit qu'elle serait fidèle au roi jusqu'à la mort. Elle dit ces paroles d'un cœur si pénétré, que Charles cessa de la craindre, et fit de ce qu'elle lui avait apporté un repas champêtre, que le besoin lui rendit peut-être le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie.

Charles était à peine sorti de Witlad, que des soldats envoyés par Cromwell y étaient descendus et avaient visité tout le monastère. Heureusement une pluie abondante les empêcha de s'écarter pour parcourir les environs.

Le lendemain à son réveil, il résolut de passer dans le pays de Galles. Il pensait y être plus en sûreté, jusqu'à ce qu'il pût se rendre à Londres, où il avait envoyé Wilmot pour l'attendre. Il partit dans la nuit avec un des Penderel pour lui servir de guide. Comme ils passaient près d'un moulin, le meunier, entendant ouvrir une barrière qui fermait le pont sur lequel on traversait le ruisseau, sortit brusquement.

[1] Extrait de l'Histoire de la maison de Stuart, de Hume, et des Révolutions d'Angleterre, du P. d'Orléans.

et leur demanda d'une voix menaçante où ils allaient à une heure si indue. Ils continuaient de vouloir ouvrir la barrière sans répondre. Le meunier courut vers eux et leur cria d'arrêter. A ces mots Penderel abandonna le pont et passa tout au milieu de l'eau. Le roi ne balança pas à le suivre, guidé, sans le voir, par le bruit de sa marche. Par bonheur, les ténèbres et la corpulence du meunier l'empêchèrent de les atteindre.

Ils arrivèrent tout mouillés chez un paysan nommé Wolph, de la connaissance des Penderel. Wolph, après avoir caché le roi de son mieux, alla lui-même sur le bord de la rivière pour préparer son passage; mais il trouva tout le rivage tellement couvert de soldats, qu'il crut devoir détourner son hôte d'une entreprise si dangereuse. Charles fut obligé de s'en retourner à Boscabel, et de là dans la chapelle, où il se tint renfermé pendant que les Penderel battaient le pays pour découvrir s'il ne paraissait point de troupes parlementaires aux environs. L'un d'eux, en faisant sa ronde, trouva un homme dont la vue surprit agréablement le roi. C'était Carlis, l'un de ces braves guerriers qui, pour donner le temps à ce prince de s'éloigner de Worcester, avaient arrêté quelque temps tous les efforts de l'ennemi aux portes de la ville. Carlis était né dans le pays, et connaissait les Penderel, qui l'amenèrent chez eux. Le roi, s'étant foulé le pied, vint pendant la nuit dans la ferme pour se faire panser. Carlis le reconnut, et ne voulut plus se séparer de lui. Il le ramena dans la forêt avant le jour, et le fit monter sur un gros arbre, où ils restèrent cachés dans l'épaisseur du feuillage pendant près de vingt-quatre heures. Ils virent passer sous leurs pieds plusieurs soldats, dont la plupart s'entretenaient tout haut de l'extrême envie qu'ils avaient de saisir le roi. Cet arbre reçut le nom de Chêne royal, et fut toujours regardé par les habitants du pays avec une extrême vénération.

Le guide qu'il avait donné à Wilmot pour le conduire à Londres lui avait rapporté, à son retour, que ce seigneur, désespérant d'y parvenir à travers la foule de soldats dont tous les chemins étaient remplis, s'était arrêté sur la route chez un gentilhomme du parti royal, nommé Witgrave, où il était en sûreté. Charles forma le projet de s'y faire conduire; et il eut le bonheur d'y arriver malgré mille périls qu'il eut à courir.

Charles, en se livrant à la joie de retrouver Wilmot, n'avait pas encore eu le temps de délibérer avec lui sur la route et le parti qu'ils devaient prendre, lorsqu'une compagnie de soldats parut devant la maison de Witgrave, avec l'intention de la visiter. La résistance était hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, et ouvrit en même temps ses portes d'un air si libre et si serein, qu'il fit perdre aux soldats l'envie de faire une plus exacte recherche. On apprit bientôt qu'il s'en était fait une nouvelle dans le monastère de Witlad, et que le chef de la troupe avait porté plusieurs fois le pistolet sur la gorge de celui des Penderel qui habitait cette maison, pour l'obliger à lui déclarer où le roi s'était retiré.

Le péril augmentant de jour en jour, Charles quitta le dessein de rester plus longtemps en Angleterre, et résolut de s'approcher le plus près qu'il pourrait de la mer, pour être plus à portée de s'embarquer à la première commodité. On engagea dans la partie le colonel Lane, zélé royaliste, établi à Bentley, qui n'était éloigné que de quelques milles. Il se rendit à Bentley, accompagné de Wilmot et des quatre Penderel, qui lui avaient été si fidèles. Lane proposa un moyen de le faire passer à Bristol, où l'on pouvait espérer de trouver quelque vaisseau dans lequel il ne tarderait pas à s'éloigner. Cet officier avait, à trois milles de Bristol, une parente nommée mistriss Norton, qui était alors dans une grossesse fort avancée. Il obtint un passe-port, précaution sans laquelle on ne voyageait point dans ces temps de troubles, pour sa sœur et pour un do-

mestique, sous prétexte de visiter leur parente aux environs de Bristol. Le roi partit à cheval et marcha devant la chaise de miss Lane, dont il passa pour le domestique. Wilmot, menant des chiens en laisse et portant un faucon sur le poing, se donna pour un chasseur de leurs amis qui les avait rencontrés.

En arrivant chez mistriss Norton, miss Lane lui dit qu'elle avait amené, pour la servir, un pauvre jeune homme, fils d'un paysan de son voisinage, que la fièvre avait saisi en route, et demanda pour lui une chambre séparée. Charles s'y retira et n'en sortit point. Mais un valet de la maison, nommé Pope, le reconnut; et s'étant jeté à ses pieds : C'est vous, sire, lui dit-il; je vous ai vu dans votre plus tendre jeunesse, et je n'ai pas été longtemps à me remettre vos traits. Si je puis vous servir, éprouvez mon zèle et comptez sur ma fidélité. Charles fut surpris et embarrassé de cette nouvelle aventure. Il voyait un péril égal à se confier à un inconnu et à marquer de la défiance à un homme qui pouvait s'éclaircir. Dans une telle perplexité, l'air sincère de la personne qui lui parlait le décida à s'ouvrir. L'événement fit voir qu'il en avait bien jugé. Pope rendit de grands services au roi, et ne fut pas un de ceux qui contribuèrent le moins à son salut, en lui indiquant pour retraite le château du colonel Windham, où ce prince passa dix-neuf jours, en attendant qu'on lui eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

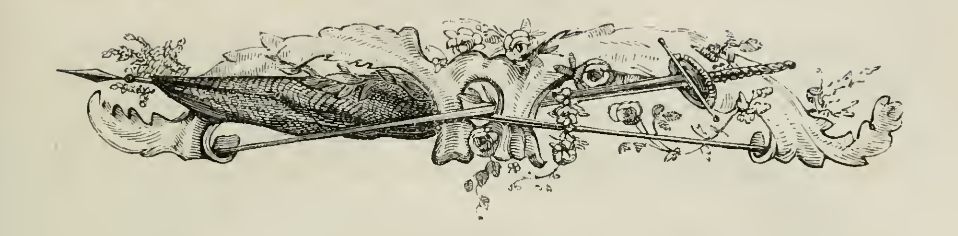
Ce n'était pas une chose aisée, vu les précautions qu'on prenait pour ne point recevoir des gens inconnus. Il était même dangereux de se présenter, les maîtres des vaisseaux et des barques soupçonnant tous ceux qu'ils ne connaissaient pas d'être le roi, et craignant les peines prononcées contre ceux qui refuseraient de le découvrir. Il courut un bruit de sa mort, qui aurait assuré sa vie s'il eût duré un peu plus longtemps. Il l'apprit par le son des cloches et par les réjouissances publiques qu'on en fit dans les bourgades voisines; mais ce bruit se dissipa trop vite, et ne diminua point les difficultés qu'il trouvait à son embarquement, malgré tous les soins que Windham se donnait pour lui en procurer un favorable.

Un marchand, nommé Esden, venait de faire passer la mer au lord Barclay, qui fuyait la persécution des parlementaires. Windham, qui connaissait le marchand, courut le trouver à Lyme, où il faisait son séjour, et le conjura de rendre le même service à un seigneur de ses amis, qui ne menait avec lui, de tout son train, qu'un valet. Esden le conduisit au village de Carmouth, pour lui faire prendre des arrangements avec un maître de barque. Il fut convenu que celui-ci viendrait le surlendemain prendre ses passagers dans un endroit écarté. Le roi fut exact à l'heure du rendez-vous; mais la barque ne parut point. On apprit que la veille il y avait eu une foire à Lyme, où l'on avait publié l'ordonnance du parlement contre ceux qui cacheraient le roi. La femme du patron, instruite par son mari qu'il devait passer en France des gens qu'il ne lui nommait pas, s'y était fortement opposée; et pour l'en mieux empêcher, elle l'avait enfermé sous clef lorsqu'il prenait dans sa chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

La crainte que cet incident ne devînt public obligea Charles de quitter la maison de Windham, sans trop savoir où porter ses pas. Il marcha du côté de Dorcester, toujours accompagné de Wilmot, Windham, avec un de ses valets, leur servant de guide. Un fer qui vint à manquer en chemin au cheval de Wilmot pensa faire découvrir le roi. On avait envoyé ferrer le cheval dans un bourg où ils s'étaient arrêtés à l'entrée de la nuit. Le maréchal demanda au valet d'écurie d'où venaient ces voyageurs. Le valet ayant répondu qu'ils s'étaient annoncés comme venant d'Exeter : Ils vous trompent,

repartit le maréchal d'un air mystérieux; les derniers fers qu'on a mis au cheval ont été forgés du côté de l'Écosse.—Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion au valet que les quatre cavaliers n'avaient pas voulu qu'on ôtât la selle à leurs chevaux, et qu'eux-mêmes ne s'étaient pas couchés, il en conclut d'abord qu'apparemment c'étaient des gens de qualité de l'armée du roi, défaite à Worcester, et ensuite que ce pourrait bien être le roi lui-même. Sur cette conjecture il alla trouver le ministre du bourg, parlementaire fort zélé, et lui fit part de ses soupçons. Le ministre était occupé en ce moment à faire des prières qu'il ne voulut pas interrompre. Mais le bruit de cette aventure, que le maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le ministre prit feu et avertit le juge de paix. Là-dessus on court aux armes, on fait des recherches, et l'on détache une compagnie sur la route que venaient de prendre les cavaliers. Le roi ne pouvait leur échapper, si, au lieu de prendre le grand chemin, il ne s'en fût détourné brusquement pour se rendre, par des routes de traverses, à Salisbury.

On ne peut assez admirer comment il ne fut pas reconnu dans le reste de sa course. Tout le pays était plein de troupes en marche; à chaque instant il s'en trouvait environné; il n'entrait pas dans une hôtellerie qu'il n'y vît arriver des soldats, des officiers, des compagnies entières. Prêt à mettre le pied dans un vaisseau qu'on lui avait trouvé à Southampton, il survint un bataillon de soldats destinés pour Jersey, qui s'en empara sous ses yeux. Enfin, un ami de Wilmot vint à bout de lui fréter une petite barque à Shoreham, assez près de Portsmouth, dans le comté de Sussex, par l'entremise de Mansell, riche négociant du pays. On se rendit le soir dans un lieu voisin du port, et Charles servit à table Wilmot, qui avait retenu à souper Mansell et Tetershall, le patron de la barque. Le souper fini, on se disposait à l'embarquement, et le roi croyait n'avoir plus de risques à courir que ceux de la traversée, lorsque le patron, s'adressant à Mansell dans un moment où il se trouvait seul avec lui: Vous m'avez trompé, lui dit-il, et vous vous êtes joué à me perdre. J'ai reconnu le roi dans ce valet déguisé. Mansell, qui paraissait l'ignorer lui-même, employa tous ses efforts pour le faire revenir de cette idée. Wilmot les entendit, et s'approchant du patron, il lui donna tant d'argent et de promesses qu'il surmonta sa résistance. Tetershall courut aussitôt chez lui, et demanda d'un air empressé des hardes et des provisions à sa femme.—Vous avez grande hâte, lui dit-elle; pourquoi ne pas attendre à demain? — Et comme il la pressa encore plus: Allez, ajouta-t-elle, je vois bien que c'est pour le roi. Dieu vous conduise et lui aussi. L'entreprise est dangereuse; mais, pourvu que vous le sauviez, je consens à mendier toute ma vie mon pain et celui de mes enfants. — Animé par ces mots, Tetershall alla donner les ordres nécessaires pour que sa barque fût en état de mettre à la voile le lendemain vers les cinq heures du matin. Elle vint prendre le roi à l'endroit convenu. Elle s'éloigna bientôt du rivage, et vogua pendant tout le jour d'un cours si heureux, qu'elle arriva la nuit à Fécamp, d'où le roi se rendit à Paris le 30 octobre 1651.



L'ÉCOLE MILITAIRE.

PERSONNAGES.

Le Gouverneur Le Directeur	de l'École.	Eugène, fils du Gouverneur, Edouard de Bellecombe, Roger, Théodore,	jeunes élèves.

La scène se passe dans l'appartement du Gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

Le gouverneur travaille, assis devant un bureau.



LE DIRECTEUR, *frappant à la porte et l'entr'ouvrant.* Monsieur le gouverneur, oserais-je vous interrompre pour un moment?

LE GOUVERNEUR. Entrez, monsieur; vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR. Je viens vous instruire d'une chose assez étrange, qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR. Rassurez-vous, monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève, le jeune Édouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR. Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connaître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation qui

m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seraient mécontents de lui?

LE DIRECTEUR. Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR. Comment, vous, monsieur? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR. Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR. Pourrais-je vous demander sur quoi portent vos observations?

LE DIRECTEUR. Le voici, monsieur. Il est très-ardent à l'étude, et rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre et silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressements; il y répond même avec politesse: mais tout leur feu ne saurait l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, messieurs, et d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

LE GOUVERNEUR. Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

LE DIRECTEUR. C'est l'explication qui me paraît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable?

LE GOUVERNEUR. Oui, mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

LE DIRECTEUR. N'importe; si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causait les plus vifs regrets, se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentiments d'Édouard pour ses parents, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet?

LE GOUVERNEUR. Vous enflammez ma curiosité. Je n'entends rien de lui que d'extraordinaire.

LE DIRECTEUR. Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ses repas qu'un peu de potage, du pain sec et de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus austères qu'Édouard ne s'en impose de lui-même.

LE GOUVERNEUR. Que me dites-vous? Cet enfant aurait dû naître à Sparte.

LE DIRECTEUR. D'accord; mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un militaire est de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui était présenté. Il ne répondait à mes instances ou à mes ordres qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes si touchantes... (*Il se détourne.*) Pardonnez, monsieur, je crois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR. Je me sens aussi tout ému de votre récit. Cependant cette désobéissance est coupable, et ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obstine davan-

tage, quel qu'en soit le motif, il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une école militaire est la soumission la plus exacte aux ordres des maîtres et des supérieurs.

LE DIRECTEUR. Voilà ce que je craignais, et ce qui m'a fait différer si longtemps de vous instruire. J'espérais vaincre sa résolution ; mais je l'ai trouvée aussi ferme que son cœur est impénétrable.

LE GOUVERNEUR. Est-il possible qu'à son âge on ait assez d'empire sur ses sentiments pour les dérober à des regards aussi exercés que les vôtres?

LE DIRECTEUR. C'est, comme vous le disiez tout à l'heure, un digne Spartiate. Ses manières, quoique dépouillées d'orgueil et mêlées de douceur, sont aussi imposantes que ses discours sont précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'il inspire pour son secret, qu'on s'étonne de sa résistance sans l'accuser d'obstination.

LE GOUVERNEUR. Eh bien! je veux le sonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites ajoute à la haute opinion que j'en avais conçue. Si je puis le porter à une confidence, je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir.

LE DIRECTEUR. Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de succès, quoique je le désire avec ardeur. Je crois sentir que je vous en devrai de la reconnaissance.

LE GOUVERNEUR. Je veux d'abord interroger les deux élèves que vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils?

LE DIRECTEUR. Roger et Théodore. Mais M. Eugène, votre fils, pourrait encore mieux vous instruire.

LE GOUVERNEUR. Comment! Est-ce qu'Édouard l'a intéressé?

LE DIRECTEUR. Il s'en occupe, je crois, plus que de lui-même. J'ai observé qu'il étudiait en silence. Il ne vous a donc pas encore entretenu?

LE GOUVERNEUR. Non, mais je lui sais bon gré de son attention. Elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me les amener tous les trois.

LE DIRECTEUR. J'aime mieux vous les envoyer, ma présence les gênerait peut-être. Vous en serez plus libre avec eux.

LE GOUVERNEUR. Vous avez raison. Je vous serais également obligé de me faire venir Édouard aussitôt qu'ils seront sortis.

Le Directeur sort. Le Gouverneur le reconduit jusqu'à la porte.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

Je ne sais comment expliquer ce mystère Il est naturel qu'Édouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parents. Un enfant d'une si grande espérance davait leur être bien cher, et recevoir bien des marques de leur tendresse! Mais que rien n'ait pu encore adoucir sa douleur depuis dix jours, au millieu d'une jeunesse vive et ardente, occupée de tous les moyens de le distraire et de l'égayer; qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain et de l'eau, voilà ce que je ne puis concevoir. Le service de la table se fait avec propreté et ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'était pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père,

en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'était pas riche, et qu'il était chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions, et plus je m'y perds.

Il se promène pendant quelques moments en silence.

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE *son fils*, ROGER, THÉODORE.

EUGÈNE. Me voici, mon papa ; M. le directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger et Théodore.

LE GOUVERNEUR. Oui, mon fils. Je serais bien aise d'avoir un petit moment d'entretien avec ces messieurs et avec toi.

ROGER et **THÉODORE.** C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGÈNE. Pour moi aussi, et du plaisir encore.

LE GOUVERNEUR, *à Roger et à Théodore.* Il m'est revenu que vous n'étiez guère satisfaits du nouveau camarade qu'on vous a donné.

ROGER. S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard, ce monsieur de... Eh bien donc, comment se nomme-t-il à présent?

THÉODORE. Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne sais plus comment il s'appelle.

EUGÈNE. Édouard de Bellecombe, messieurs. Et je crois encore meilleur à connaître que son nom.

ROGER. Édouard, à la bonne heure. Édouard le muet?

EUGÈNE. O mon papa! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie!

LE GOUVERNEUR. Monsieur Roger, qui vous a permis de distribuer des épithètes à vos camarades?

ROGER. Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendrait de la lune, je n'en serais pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne et si pâle! Il ne démentirait pas son pays.

LE GOUVERNEUR. Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine?

ROGER. Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut; mais je ne saurais être son ami, puisqu'il ne parle pas et qu'il n'est pas amusant.

THÉODORE. On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer et se divertir.

ROGER. Faut-il que je m'ennuye, parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer?

EUGÈNE. Ah! ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine.

ROGER. Eh bien! n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux? Bon! plus nous lui faisions de singeries, plus il gagnait de tristesse. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table; et il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

LE GOUVERNEUR. Est-ce qu'il se sert d'une manière dégoûtante?

ROGER. Il faudrait qu'il fût bien maladroit. Il ne mange que du pain et ne boit que de l'eau.

THÉODORE. Il fait le délicat pour nous donner à croire qu'il avait une table de prince dans sa maison.

EUGÈNE. Vous ne le connaissez guère, si vous croyez que c'est par orgueil. Je l'examinais l'autre jour quand M. le directeur voulait lui servir d'un plat assez friand; et je voyais, quoiqu'il baissât la tête, de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

LE GOUVERNEUR. Que me dis-tu, mon fils?

ROGER. Oui, il pleurniche quelquefois. Si don Quichotte revenait au monde, il faudrait qu'ils se battissent ensemble pour savoir à qui resterait le surnom de *Chevalier de la Triste Figure*.

LE GOUVERNEUR. Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin?

ROGER. C'est qu'il finirait par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR. Vous verriez donc sans regret Édouard s'éloigner de votre table?

ROGER. Oh! monsieur, d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGÈNE. Eh bien! mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serais si content de l'avoir auprès de moi! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR. Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces messieurs?

EUGÈNE. Sûrement, je souffrirais de le voir chagrin; mais je lui ferais tant d'amitiés! Il ne serait peut-être pas si malheureux, s'il voyait qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR. Aucun de vous ne sait-il d'où vient cette mélancolie?

THÉODORE. Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER. A quoi bon vouloir apprendre des choses qui nous attristent?

LE GOUVERNEUR. Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit?

EUGÈNE. Hélas! non, mon papa. J'aurais bien désiré savoir son secret, pour le soulager, s'il était en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire, mais je n'ai pas osé le presser davantage, quand j'ai vu qu'il voulait le garder dans son cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore assez son ami pour m'en faire part. C'est à moi de le mériter par mes services.

LE GOUVERNEUR. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé?

EUGÈNE. C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la manière de vivre des autres, et vous l'auriez réprimandé s'il n'avait pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les élèves de l'école. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laisserai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR, *embrassant son fils.* Je n'en attendais pas moins de toi, mon cher Eugène. Ta délicatesse me ravit (*A Roger et à Théodore.*) Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurais souhaité que vous eussiez témoigné plus d'égards et d'intérêt au jeune Édouard, en le voyant dans la tristesse. Allez, retournez à vos amusements. Il serait dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible et généreux.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, EUGENE.

LE GOUVERNEUR. C'est toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs et si touchants! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés!

EUGÈNE. Eh ! mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Édouard ! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, et déjà souffrir. Je le fuyais, comme les autres, dans le commencement. Je le croyais dédaigneux et sauvage. Mais quand j'ai vu sa constance et sa fermeté, sa douceur et sa politesse, je me suis senti entraîné vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié, et je crois que je m'estimerais davantage si je pouvais mériter la sienne.

LE GOUVERNEUR. Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée ?

EUGÈNE. A table, vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres; et son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie, puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices ! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques et le dessin.

LE GOUVERNEUR. A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles ne peut être excusée dans aucune circonstance et pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parents.

EUGÈNE. O mon papa ! que dites-vous? Pour une faute légère, et qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chasser comme enfant vicieux ! Vous me renverrez donc avec lui?

LE GOUVERNEUR. Comment, Eugène? d'où pourrait naître un attachement si singulier?

EUGÈNE. Je ne saurais vous le dire, mais vous le sentirez vous-même lorsque vous lui parlerez. Oui, je voudrais qu'il fût mon frère. Je n'aurais à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

LE GOUVERNEUR. Il va se rendre ici. Je verrai s'il est digne d'inspirer de si vifs sentiments. Je souhaite de tout mon cœur que tu ne sois pas trompé dans tes idées, et, s'il en est ainsi, je te promets... Mais on frappe; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle.

Eugène sort. Le Gouverneur se lève et va ouvrir la porte. Édouard, après s'être incliné, se présente avec une contenance noble et respectueuse. Le Gouverneur s'assied. Edouard se tient debout devant lui.

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

LE GOUVERNEUR. Savez-vous, monsieur de Bellecombe, pourquoi j'ai désiré de vous entretenir?

ÉDOUARD. Oui, monsieur; je crains de l'avoir deviné.

LE GOUVERNEUR. Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades, et que vous troublez leurs plaisirs par une humeur et une bizarrerie sans exemple à votre âge?

ÉDOUARD. J'oserai vous dire avec respect, monsieur, que ce ne sont là ni mes sentiments ni mon intention.

LE GOUVERNEUR. On a pris soin de vous instruire des règles du repas, auxquelles

tous les élèves doivent se conformer. Cependant vous ne vivez que de pain et d'eau.

ÉDOUARD. Il est vrai, monsieur ; je ne désire rien davantage.

LE GOUVERNEUR. M. le directeur vous a fait des représentations, et vous avez continué votre manière de vivre.

ÉDOUARD. Oui, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Croyez-vous en cela vous être bien conduit?

ÉDOUARD. Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR. Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion?

ÉDOUARD. Aussi peu que de recevoir vos louanges et vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en suis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été possible d'y céder. Le ciel m'est témoin cependant que je ne suis pas si coupable.

LE GOUVERNEUR. Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre cœur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raisons pour vous justifier. N'avez-vous rien à me dire?

ÉDOUARD. Rien, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Mais vous devez savoir que la désobéissance est d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseraient dans votre esprit.

ÉDOUARD. J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR. Qu'on ne vous l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

ÉDOUARD. Ah! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR. Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

ÉDOUARD. Me voilà prêt à la subir.

LE GOUVERNEUR. Et ne l'êtes-vous pas à changer?

ÉDOUARD. Il m'est impossible, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette école; le roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

ÉDOUARD. Que deviendrai-je donc, malheureux que je suis? Voulez-vous que je sois un fardeau pour ma famille, un objet de honte pour moi et de mépris pour les autres? O mon Dieu! tu sais si je l'ai mérité!

LE GOUVERNEUR, *attendri.* Si vous l'avez mérité! quand vous ne me donnez aucune confiance. Édouard, pourriez-vous taire votre secret à votre père? Je remplis ici les fonctions d'un père envers vous, et vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi?

ÉDOUARD. Oh! si vous me prenez par ces sentiments, monsieur le gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je sais. Je puis résister à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR. Je viens donc enfin de me gagner un fils!

ÉDOUARD, *se précipitant dans ses bras.* Vous voulez être mon second père?

LE GOUVERNEUR. Oui, mon cher Édouard, ne m'appelez plus que de ce nom.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* Eh bien, mon père, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain et d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une

meilleure nourriture. Nous n'en connaissons point d'autre, cinq enfants que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrais me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs n'ont pas toujours un morceau de pain trempé de leurs larmes! Non, non, plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe, et jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEUR. Quoi! personne ne s'est intéressé pour votre famille?

ÉDOUARD. Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé la plus grande partie de son bien au service, et le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, et il nous voit tous manquer des premiers soins. La veille de mon départ, je lui entendais raconter l'histoire du comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ses enfants, pour y mourir de faim. Depuis ce moment cette histoire est toujours dans mon esprit. Je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes sœurs. Et l'on veut que je me réjouisse, lorsque mon cœur est noyé dans les larmes! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans! Si j'étais assez lâche, je ne m'appellerais plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père sera malheureux, dans quelque coin de la terre que je sois jeté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel; et sur ce roi qui laisse mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous, mon ami? Croyez que le prince ignore votre situation; qu'il l'aurait adoucie s'il en était instruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connaître, et comptez sur sa justice. Mon cher Édouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret? vous auriez épargné dix jours de souffrances à votre famille.

ÉDOUARD. Vous croyez donc que je l'aurais sauvée, si jeune que je suis?

LE GOUVERNEUR. Vous êtes aujourd'hui son salut, et j'espère que vous serez sa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant! que ne suis-je véritablement votre père!

ÉDOUARD. Oh! c'est comme si vous l'étiez, par ma reconnaissance et par mon amour. Regardez-moi seulement comme votre fils.

LE GOUVERNEUR, *lui serrant la main et le regardant avec tendresse.* Mon fils Édouard!

ÉDOUARD. Oui, je le suis. Vous êtes le père de toute ma famille. Grâces à vous, elle pourra connaître la joie sur la terre. Mais nous avons été si longtemps malheureux! Je n'ose espérer encore...

LE GOUVERNEUR. Espérer, mon fils? ce serait un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur et ma place. Quatre cents écus de pension pour M. de Bellecombe et cent écus pour vous. (*En allant vers son bureau.*) Édouard, en voici d'avance, au nom du roi, le premier quartier.

ÉDOUARD, *l'arrêtant.* A moi? à moi? qu'en ai-je besoin? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères et pour mes sœurs.

LE GOUVERNEUR. Il saura qu'il les tient de vous. Mon cher Édouard, vous ne vivrez donc plus de pain et d'eau?

ÉDOUARD. Puisque mon père n'y sera plus réduit!

LE GOUVERNEUR. Vous serez joyeux avec vos camarades?

ÉDOUARD. Puisque mon père sera joyeux avec sa femme et ses enfants.

LE GOUVERNEUR. Eh bien! allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, et partir pour la cour. Je verrai le ministre ce matin même.



ÉDOUARD. O monsieur! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur?

LE GOUVERNEUR, *en souriant.* Monsieur?... Édouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils?

ÉDOUARD, *se jetant à ses genoux et les embrassant.* Mon père! mon père! pardonnez. Je suis hors de moi...

LE GOUVERNEUR, *le relève, le serre dans ses bras, et le conduit doucement vers la porte.* Allez, allez, laissez-moi seul. J'ai besoin, autant que vous, de me remettre un moment.

ÉDOUARD. Je serai bientôt de retour avec ma lettre; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

LE GOUVERNEUR. Non, mon fils, je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends.

Édouard sort avec précipitation.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchants viennent se graver pour jamais dans mon souvenir! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les services! un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays! Mon fils que je trouve sensible à l'impression secrète de la vertu. et digne de l'ami qu'avait su choisir son cœur! Mon prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser, et une famille infortunée à secourir! Oui, je le connais, il remplira la promesse que j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrais plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'état ne lui permettaient pas de suivre les mouvements de son âme juste et bienfaisante.

Il se promène à grands pas, et voit entrer le Directeur.

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR. Ah! monsieur le directeur, accourez, venez partager les sentiments, les transports que j'éprouve.

LE DIRECTEUR. Qu'est-ce donc, monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation qu'Édouard. Il vient de passer devant moi, courant d'un air égaré de plaisir. Il

ne me voyait pas ; il n'était plus sur la terre. Ses yeux rayonnaient d'une joie céleste au milieu de ses larmes. Je l'ai appelé, il était déjà loin.

LE GOUVERNEUR. J'aurais voulu que vous eussiez été témoin de la scène qui s'est passée entre nous deux. C'est un de ces moments qu'on ne retrouve jamais une seconde fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR. Votre espérance n'est donc pas trompée ? Vous l'avez emporté ? Vous savez son secret ?

LE GOUVERNEUR. Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir ! Que j'avais de peine à le tourmenter, et qu'il me résistait noblement ! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes !

LE DIRECTEUR. Je l'avais pressenti sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR. Et qui l'aurait pu deviner ce généreux excès de tendresse et de constance ? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père qu'il s'imposait de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportait, et sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez-vous d'un tel enfant ? Que pensez-vous d'un père qui, dans le sein du malheur, a su lui former une âme aussi grande ? Quelle douce jouissance pour un prince d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses états ! Monsieur le directeur, je suis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse ; mais j'en sais un qui flatterait bien davantage mon ambition : ce serait de lui rendre compte de toutes les belles actions de ses sujets, et de les lui raconter en présence de son fils. Je croirais élever son trône à une hauteur d'où il pourrait voir tous les gens de bien de son empire, et où tous les gens de bien pourraient le voir applaudir à leurs vertus et les encourager. C'est ainsi que, sans les indignes apothéoses de la flatterie, un prince serait vraiment un Dieu sur la terre.

LE DIRECTEUR. Le nôtre est digne que vous l'enflammiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR. Ce seraient les premiers malheureux, dignes de ses bienfaits, qu'il n'aurait pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Édouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnaissance ! Nous nous sommes donné les noms de père et de fils ; et je crois que nous en éprouvions les véritables sentiments. Mais il me semble l'entendre venir. Entrez dans cet appartement, vous y trouverez Eugène. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un et l'autre. (*Édouard s'avance en courant.*) Oui, c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie !

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras du Gouverneur.* Mon père, voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR. Elle n'est pas cachetée, mon fils. Vous voulez donc que je la lise ?

ÉDOUARD. Si je le veux ? Lisez, lisez. Elle est pleine de vous.

LE GOUVERNEUR *lit :* « Mon papa, maman, mes frères, mes sœurs, rassemblez-vous
» pour écouter cette lettre. Oh ! si je pouvais vous la porter, vous la lire moi-même !
» Mais j'y suis, je vous vois. Qu'avez-vous à pleurer ? Non, vous ne vivrez plus de
» pain, d'eau et de larmes. Il y a donc sur la terre des âmes généreuses comme
» dans le ciel ! Vous ne vouliez pas le croire ; et voilà pourtant celle du gouver-

» neur de notre école qui en est une. Oui, mon papa, souffrez que je l'appelle » mon père comme vous. Il est aussi le vôtre; c'est notre sauveur à tous. Il dit » que le roi va vous accorder une pension de quinze cents livres pour nous éle- » ver. Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y suis, comme j'y se- » rai..... » (*Le Gouverneur s'interrompt et il voit Édouard à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel, et le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse et le relève.*) Que faites-vous, mon ami?

ÉDOUARD. J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR. Non, mon cher Édouard, gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes et vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie et la gloire.

ÉDOUARD, *avec feu.* Moi, mon père? Ah! s'il était en mon pouvoir! Hâtez-vous, parlez; dites par quel moyen.

LE GOUVERNEUR. Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embrasser votre frère.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, ÉDOUARD, EUGÈNE.

Les deux enfans se jettent dans les bras l'un de l'autre.



LE GOUVERNEUR. Édouard, il est digne des sentiments que je vous demande pour lui. Il vous aimait avant moi.

ÉDOUARD. J'ai bien vu qu'il était sensible à mes souffrances.

EUGÈNE. Ah! tu n'en auras plus que je ne les partage, n'est-ce pas, Édouard? Me le promets-tu?

ÉDOUARD, *lui prenant la main et la présentant avec la sienne au Gouverneur.* Eh bien! Eugène, lions-nous ensemble dans les mains de notre père. C'est entre nous à la vie et à la mort.

LE GOUVERNEUR. Oui, mes enfants, je reçois vos vœux, et je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillants de notre histoire, où les guerriers s'unissaient par tous les nœuds de l'honneur et de l'amitié. Que Gaston et Bayard soient vos modèles! Aimez-vous comme eux; servez, comme eux, votre roi, et mourez, s'il le faut, pour la patrie.

LES BOUQUETS.



Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avaient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim. — Ah ! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchait le premier, donnez, de grâce, à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

— Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard; et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugène? Il avait aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas le temps, et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchait, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes : mais le moyen d'en trouver! le petit garçon s'était levé plus matin que lui : il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédents.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin. — Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté. Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous dirait de jolis contes. et qu'il jouerait lui-même avec nous. Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfants qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami et le suivit dans le jardin. Et Gaspard? Il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avait pas invité.

Il apprit par là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger; et il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait toujours mis plus de grâce dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais

